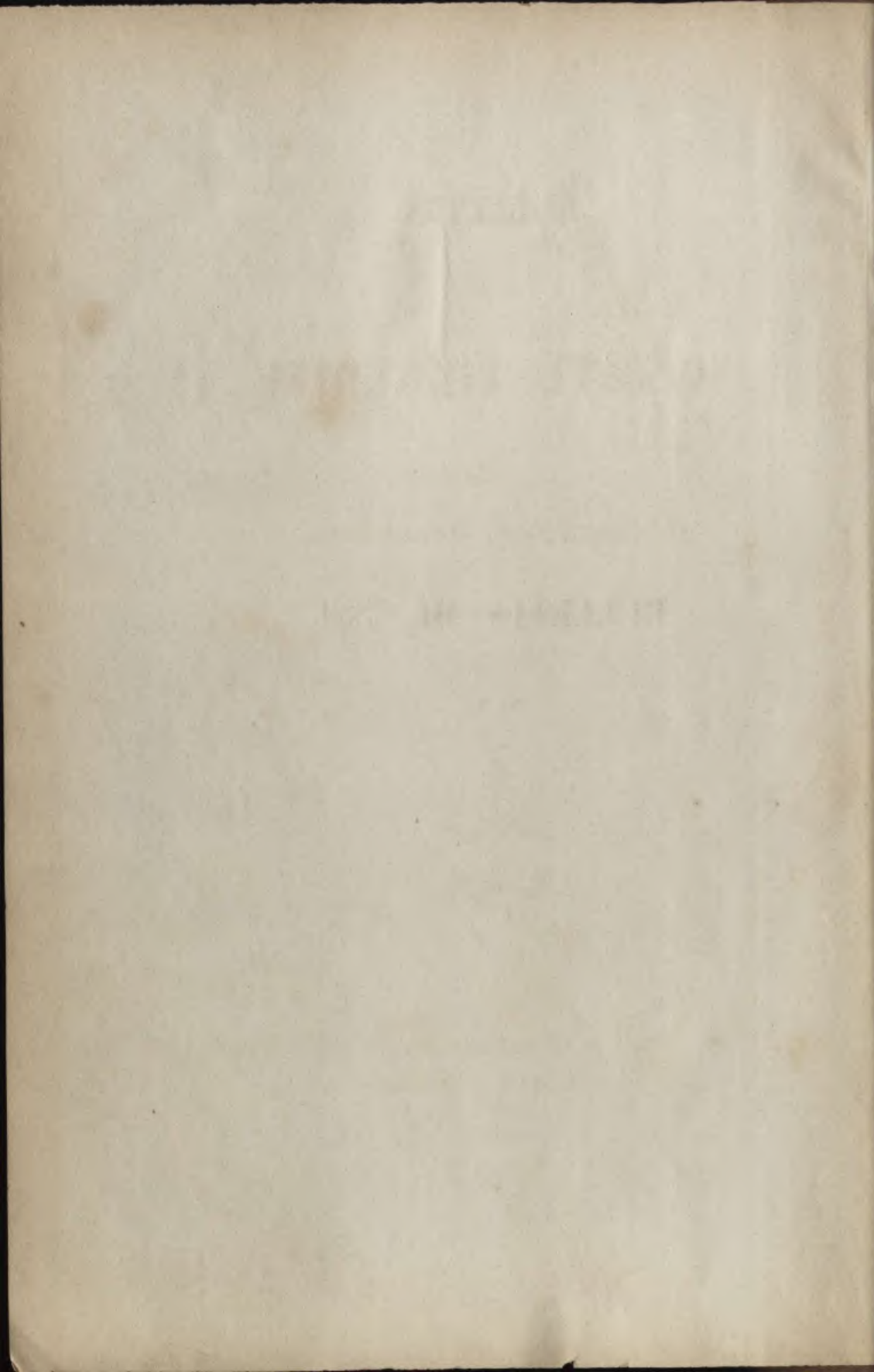


BULLETIN DE 1859.

N^o 3.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE
DE
LITTÉRATURE WALLONNE.

TROISIÈME ANNÉE.



LIÈGE
J.-G. CARMANNE, IMPRIMEUR

—
1860

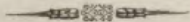
THE

LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

STATUTS ET RÈGLEMENT.



CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

ART. 1. Il est constitué à Liège une Société dans le but d'encourager les productions en *Wallon liégeois* ; de propager les bons chants populaires ; de conserver sa pureté à notre antique idiome, d'en fixer autant que possible l'orthographe et les règles, et d'en montrer les rapports avec les autres branches de la langue romane.

CHAPITRE II.

Titre et travaux de la Société.

ART. 2. La Société prend le titre de *Société liégeoise de littérature wallonne*.

ART. 3. Elle institue un concours annuel de poésie wallonne entre les poètes du pays de Liège.

Un concours pourra également être établi sur les questions historiques ou philologiques relatives au wallon.

ART. 4. Le sujet du concours, ses conditions, les récompenses

à donner aux lauréats ⁽¹⁾ sont déterminés chaque année par la Société dans le courant du mois de novembre.

La distribution des prix pourra avoir lieu en séance publique ⁽²⁾.

ART. 5. La Société réunit les matériaux du dictionnaire et de la grammaire du wallon liégeois. Elle détermine, autant que faire se peut, les règles de la versification.

ART. 6. La Société s'assemble de droit au local ordinaire de ses séances, à six heures du soir, les 15 des mois de janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, novembre et décembre.

Dans le cas où ces dates tombent un jour férié, la réunion a lieu le lendemain. L'assemblée générale est celle du mois de janvier.

ART. 7. La Société s'assemble aussi sur toute convocation du secrétaire ordonnée par le président. La convocation contient l'ordre du jour.

A la demande de trois membres titulaires, le président doit faire convoquer la Société.

ART. 8. L'assemblée délibère sur les objets à l'ordre du jour lorsque cinq membres titulaires sont présents.

En cas d'urgence reconnue par l'assemblée, il peut être statué sur tout autre objet non prévu à l'ordre du jour.

ART. 9. Sur demande de trois membres, le vote a lieu au scrutin secret.

Toute élection a lieu au scrutin secret.

ART. 10. Toute discussion politique ou religieuse est interdite.

(¹) Toute mention honorable donne droit à une médaille en bronze. (Séance du 15 mars 1858.)

Toute personne ayant obtenu une médaille dans un concours de la Société recevra le bulletin de l'année de ce concours (séance du 15 février 1859).

(²) Cet article a été ainsi modifié par une décision de la Société prise le 15 février 1858.

CHAPITRE III.

Des fonctionnaires et du bureau.

ART. 41. Les travaux de la Société sont dirigés par un bureau composé d'un président , d'un secrétaire et d'un bibliothécaire-archiviste.

ART. 42. En cas d'absence du président , le membre le plus âgé en remplit provisoirement les fonctions.

Si le secrétaire est absent, le président choisit un des membres pour le suppléer.

ART. 43. Le président, le secrétaire et le bibliothécaire-archiviste sont nommés tous les ans dans la séance du 15 décembre ; ils entrent en fonctions dans la séance qui suit celle du 15 janvier.

ART. 44. Le président règle l'ordre du jour et dirige les discussions ; il veille à l'exécution du règlement ; il rend le compte des travaux de l'année écoulée à l'assemblée générale du 15 janvier.

ART. 45. Le secrétaire tient le procès-verbal des séances et la correspondance ; il exécute les décisions de la Société. Il opère les recettes , fait les paiements et en rend le compte à la fin de l'année ; le tout sous la surveillance du président. Il est dépositaire du sceau.

ART. 46. Le bibliothécaire-archiviste conserve et classe la bibliothèque et les archives.

CHAPITRE IV.

Des membres de la Société.

ART. 47. La Société se compose de membres honoraires , de titulaires, d'adjoints et de correspondants.

ART. 48. Les membres honoraires sont ; *a.* le bourgmestre de la ville de Liège ; *b.* le président du Conseil provincial ; *c.* les personnes qui ont rendu des services éminents à la Société et à qui cet honneur est décerné par les votes des trois quarts des membres titulaires présents.

ART. 49. Les membres titulaires de la Société sont au nombre de trente.

Ils ont seuls voix délibérative et consultative.

ART. 20. Les personnes présentées par trois membres titulaires sont inscrites comme membres adjoints. Les présentants sont responsables du paiement de la cotisation de la première année due par le membre adjoint qu'ils ont présenté.

ART. 21. Les membres correspondants sont nommés à la majorité des membres titulaires présents ; ils se tiennent en relation avec la Société.

Les membres honoraires , adjoints et correspondants ont le droit d'assister aux séances fixées par le règlement.

ART. 22. Les membres titulaires sont choisis parmi les membres adjoints à la majorité des votes des membres présents.

ART. 23. Les membres titulaires signent les Statuts avant d'entrer en fonctions.

ART. 24. La démission donnée par un membre titulaire ou adjoint ne le libère pas du paiement de la cotisation de l'année dans le courant de laquelle la démission est donnée.

Le défaut de paiement de la cotisation pendant deux ans entraîne la démission. Le démissionnaire n'en est pas moins tenu au paiement de ces deux années.

CHAPITRE V.

Des publications.

ART. 25. La Société fait imprimer :

a Les pièces couronnées dans les concours et celles non couronnées qui méritent cette distinction.

Ces pièces deviennent sa propriété. Les auteurs ne peuvent les réimprimer qu'avec l'autorisation de la Société. Tout manuscrit envoyé au concours est déposé aux archives.

b. Les pièces anciennes dont la rareté et le mérite nécessitent la conservation.

c. Les pièces adressées à la Société lorsqu'elles en sont jugées dignes ⁽¹⁾.

Dans toutes ces pièces, les convenances devront être respectées tant dans le fond que dans la forme.

ART. 26. Le secrétaire est chargé de remplir les formalités voulues par la loi pour assurer à la Société la propriété de ses publications.

ART. 27. Un exemplaire numéroté de toute publication est de droit remis sans rétribution à chaque membre honoraire, titulaire et adjoint.

La Société peut décider l'envoi d'un exemplaire aux correspondants.

Un exemplaire est adressé aux Sociétés qui accordent la réciprocité, à la bibliothèque royale de Bruxelles et à celle de l'Université de Liège.

CHAPITRE VI.

Des recettes et des dépenses.

ART. 28. Les recettes consistent : en cotisations ordinaires

⁽¹⁾ L'insertion au Bulletin d'une œuvre quelconque est accompagnée du tirage à part de vingt-cinq exemplaires offerts par la Société à l'auteur (décision du 15 mai 1858).

payées par les membres titulaires, fixées à dix francs ; en cotisations payées par les membres adjoints, fixées à cinq francs ; en cotisations extraordinaires que la Société s'impose ; en dons volontaires ; en subsides éventuels de la Commune, de la Province, de l'État ; et en produits de la vente des exemplaires des publications livrées au commerce.

ART. 29. Les dépenses ordinaires sont celles pour frais d'installation et de bureau ; elles sont ordonnées par le bureau.

ART. 30. Les dépenses extraordinaires sont celles occasionnées par les publications de la Société et les prix à décerner aux lauréats des concours. Elles ne peuvent être votées qu'à la majorité des trois quarts des membres titulaires présents.

CHAPITRE VII.

De la révision du règlement et de la dissolution de la Société.

ART. 31. En cas de nécessité reconnue par la majorité des membres titulaires présents et absents, les Statuts peuvent être modifiés.

Aucune résolution ne peut être prise à ce sujet qu'après avoir été discutée dans deux des réunions de droit.

En cas de dissolution, laquelle ne peut être décidée qu'à la majorité des trois quarts des membres titulaires présents et absents, la bibliothèque, les archives et le sceau de la Société sont déposés à la bibliothèque de l'Université de Liège et deviennent la propriété de la ville ; le solde restant en caisse est acquis en tous cas au bureau de bienfaisance de la ville de Liège.

Liège, le 27 décembre 1857.

Pour copie conforme :

Le Secrétaire,
F. BAILLEUX.

TABLEAU
DES
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

BUREAU.

GRANDGAGNAGE (Charles), *Président*.
BAILLEUX (François), *Secrétaire*.
CAPITAINE (Ulysse), *Bibliothécaire-Archiviste*.

MEMBRES TITULAIRES.

BAILLEUX (François), avocat et conseiller provincial.
BORMANS (J.-H.), professeur à l'Université, membre de l'Académie royale de Belgique.
BOVY (Henri), docteur en médecine.
CAPITAINE (Ulysse), fabricant.
CHANDELON (J.-T.-P.), professeur à l'Université, membre de l'Académie royale de Belgique.
CHAUMONT (Félix), fabricant d'armes.
COLLETTE (Victor), fabricant d'armes et conseiller communal.
DEFRECHEUX (Nicolas), boulanger.
DEJARDIN (Joseph), rentier.
DUMONT (B.-A.), notaire.
GALAND (Walthère), avoué.
GRANDGAGNAGE (Charles), membre de la Chambre des représentants.

HENROTTE (N.), chanoine honoraire.

HOCK (Auguste), bijoutier.

KIRSCH (Hyacinthe), avocat.

LAMAYE (Joseph), avocat et conseiller provincial.

LE ROY (Alphonse), professeur à l'Université.

LESOINNE (Charles), membre de la Chambre des représentants.

MACORS (Félix), professeur à l'Université.

MARTIAL (Epiphane), avocat.

MASSET (Gustave), négociant.

MICHEELS (J.-L.), lieutenant-colonel d'artillerie.

MINETTE (Adolphe), avocat.

NEEF (Alphonse), sénateur.

PEETERMANS (Nicolas), avocat et bourgmestre de Seraing.

PICARD (Adolphe), juge au tribunal civil.

STAPPERS (Adolphe), homme de lettres.

STECHEE (Jean), professeur à l'Université.

THIRY (Michel), chef de station.

WASSEIGE (Charles), docteur en médecine et conseiller provincial.

MEMBRES HONORAIRES.

LE BOURGMESTRE DE LIÈGE.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL PROVINCIAL.

FORIR (Henri), ancien président de la Société liégeoise de littérature wallonne.

GEORGES (Henri), président de la Société des Vrais Liégeois.

GRANDGAGNAGE (Joseph), président à la Cour d'appel de Liège.

POLAIN (Mathieu), administrateur-inspecteur de l'Université de Liège.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

ALEXANDRE (A.-J.), professeur à l'Ecole moyenne de Gosselies.

BIDAUT (Eugène), secrétaire-général au ministère des travaux publics, à Bruxelles.

BORGNET (Jules), conservateur des archives, à Namur.

BOVIE (Félix), peintre et homme de lettres, à Bruxelles.

CHALON (Renier), membre de l'Académie royale de Belgique, à Bruxelles.
CLESSE (Antoine), homme de lettres, à Mons.
COUNE (Joseph), préfet des études, à Anvers.
COUSSEMAKER (E. de), président du Comité flamand de France, à Dunkerque.

DECHRISTÉ (L.), à Douai.
DELGOTALLE, pharmacien, à Dalhem.
DE NOUE (A.), docteur en droit à Malmedy.
DESROUSSEAUX (A.), chef de bureau à la mairie, à Lille.
DINAUX (Arthur), membre du Conseil général, à Montataire (Oise).

FUSS (Théophile), substitut du procureur général.

HOFFMANN (F.-L.), homme de lettres, à Hambourg.

JAUBERT (comte), membre de l'Institut de France, à Paris.

LAGRANGE (Philippe), négociant à Namur.
LERAY (Eugène), teinturier à Tournai.
LETELLIER, curé à Bernissart (Hainaut).
LOBET (Martin), rentier à Verviers.

REGNIER (J.-S.), peintre à Verviers.
RENARD (M.-C.), vicaire à Genval (Brabant).

TARLIER, professeur à l'Université libre, à Bruxelles.

VERMEIRE (Auguste), docteur en médecine à Beauraing.

WARLOMONT (Charles), inspecteur de l'enregistrement, à Tournai.
WEROTTE (Charles), à Namur.

XHOFFER (J.-F.), rentier à Verviers.

MEMBRES ADJOINTS.

ALVIN (A.), préfet des études à l'Athénée.

BAATARD (Frédéric), maître de carrière à Beaufays.
BAYET (Emile), ingénieur.
BEAUJEAN (Eugène), négociant.
BELLEFONTAINE (François), négociant.

BERNARD (Félix), notaire à Montegnée.

BERRYER (Charles), rentier.

BEURET (Auguste), fabricant.

BLANKART (Henri), graveur.

BODSON, vicaire.

BOIOUX (L.-G.), échevin.

BORGUET (Eugène), avocat.

BORGUET (L.), docteur en médecine.

BOSERET (Charles), avocat.

BRONNE (Louis), inspecteur des postes.

BURY (Auguste), avocat.

CAPITAINE (Félix) fils, fabricant.

CARLIER (Florent), entrepreneur.

CARLIER-DAUTREBANDE, conseiller provincial à Huy.

CARMANNE (J.-G.), imprimeur.

CARTUYVELS (A.), conseiller provincial à Blehen.

CAURIN (Martin), professeur de musique.

CHAUDOIR (Léon), fabricant.

DAMBIERMONT (L.), propriétaire.

D'ANDRIMONT (Julien), ingénieur.

DARDENNE, fabricant bijoutier.

DEJARDIN (Adolphe), capitaine du génie.

DELBOUTILLE (Louis), notaire.

DELEVAL (André), négociant.

DELFOSSE (Eugène), directeur de houillère.

DELHEID (Louis), docteur en médecine.

DE MACAR (Ch.), avocat.

DE MARMOL (baron Ch.), avocat.

DEMONCEAU (A.), notaire et conseiller provincial à Herve.

DE REUME (A.), capitaine d'artillerie, à Bruxelles.

DE ROSSIUS (Ch.), fabricant.

DE ROSSIUS (F.), avocat.

DE SÉLYS-FANSON (baron), rentier.

DESOER (Auguste), avocat.

DE TERWANGNE (baron P.), consul général, à Anvers.

DE THIER (Léon), homme de lettres.

DE THIER (Charles), juge de paix, à Seraing.

DEVAUX (Louis), avocat.

DE VAUX (Emile), ingénieur.

DONCKIER-JAMME (Ch.), membre de la Députation permanente.

DORÉ (V.), conseiller provincial à Verviers.

DRION, greffier de la justice de paix.

DUBOIS (François), rentier.

DUPONT, professeur au Conservatoire.

DUVIVIER-STERPIN (L.), libraire.

ÉLOIN, ingénieur à Bruxelles.

FALLISE (Louis), rentier.

FALLOISE (Alphonse), juge au tribunal civil.

FASTRÉ (J.), avoué à la Cour d'appel.

FESTRAERTS (Auguste), docteur en chirurgie.

FLECHET (Guillaume) entrepreneur.

FORGEUR (Georges), secrétaire de légation.

FRÈRE (Walthère) fils, à Bruxelles.

GAEDE (H.), docteur en médecine.

GALAND (Lambert), notaire et conseiller provincial à Glons.

GALAND (Georges), négociant.

GAUTHY, professeur à l'Athénée de Bruxelles.

GÉRARD (Frédéric), avocat.

GÉRARD (Denis), entrepreneur à Ans.

GERMEAU (F.), avocat.

GILET, juge de paix à Huy.

GILMAN (Alphonse), juge à Dinant.

GILON, ingénieur.

GOFFART (E.), rentier.

GOTHIER, libraire.

GOUT (Isidore), conseiller communal.

GRANDJEAN (M.), sous-bibliothécaire à l'Université.

GRANJEAN (Édouard), directeur de houillère.

GUILLAUME, colonel, à Bruxelles.

HALKIN (Emile), lieutenant aux pontonniers, à Anvers.

HANSENS (L.), avocat.

HELBIG (Jules), peintre.

HELBIG (Henri), à Seraing.

HERMANS (L.-J.), juge de paix et conseiller communal.

HEUSE-LAHAYE (G.), fabricant à Olne.

HOCK (Félix), capitaine pensionné.

HOUTAIN, ingénieur.

HUBERT DE PONDROME (R.), à Chénée.

HYMANS (L.), membre de la Chambre des représentants.

JACOB (Werner), fabricant.

JAMAR (Émile), conseiller provincial, à Ans.

JAMAR (Gustave), propriétaire à Ans.

JAMAR (Paul).

JAMAR (Léonard), notaire à Beyne.

JAMME (Émile), commissaire d'arrondissement.

JEUNEHOMME (E.-L.-J.), avoué.

KEPPENNE (F), président du tribunal civil.

KUPPERSCHLAGER (Isidore), professeur à l'Université.

LAGASSE (Laurent), fabricant.

LAMBERT, notaire à Saint-Georges.

LAPORT, fabricant et conseiller communal.

LECURIEUX, négociant.

LELOTTE, négociant à Verviers.

LEMILLE (Joseph), fabricant d'armes.

LEPAIGE (Constantin), avocat.

LHOEST (Auguste), lieutenant-colonel d'artillerie.

LOIX (P.-G.), major au 7^e de ligne.

MACORS (Joseph), professeur à l'Université.

MAQUINAY (Victor), fabricant.

MARCHOT (Émile), négociant.

MARTINOWSKI (J.), professeur à l'Université.

MASSET (Oscar), avocat.

MASSET (L.), bourgmestre conseiller provincial à Herstal.

MASSON (Lucien), avocat à Verviers.

MASSON (Henri), fabricant à Verviers.

MATHELOT-DEBRUGE, négociant.

MINETTE (Victor), rentier.

MINETTE (Léopold), rentier.

MORREN (Édouard), professeur à l'Université.

MOTTARD (Jules), négociant.

MOTTARD (Gustave), avocat.

MULLER (Clément), membre de la Chambre des représentants.

NAGELMACKERS (Edmond), banquier.

NICOLAÏ (Denis), fabricant d'armes.

NIHON (L.-A.), avocat.

NYPELS (J.-S.-G.), professeur à l'Université.

ORBAN (Eugène), fabricant.

ORBAN (Ernest), fabricant.

PÉTY (Léon), étudiant à l'Université.

PÉTY-DE ROSEN (Jules), rentier à Tongres.

PIRLOT (Félix), fabricant d'armes.

PROST (Victor), capitaine d'artillerie.

RAYEMAECKERS (E.), conseiller provincial à Neerhespen.

RENARD (Fernand), éditeur.

ROBERT (Antoine), de Tilleur, avocat.

ROLAND (Jules), négociant.

ROSE (John), fondeur.

SIMON (H.), docteur en chirurgie.

SOPERS (Théodore), négociant.

TILMAN (Gustave), rentier.

TOMBEUR, conseiller provincial et notaire à Verlaine.

TRASENSTER (Louis), professeur à l'Université.

TROKAY (J.-P.), conseiller provincial à Saint-Georges.

VIOT (Théodore), rentier.

VIOT (Léon), rentier.

WASSEIGE (Henri), étudiant.

WÉRY (Pierre), rentier.

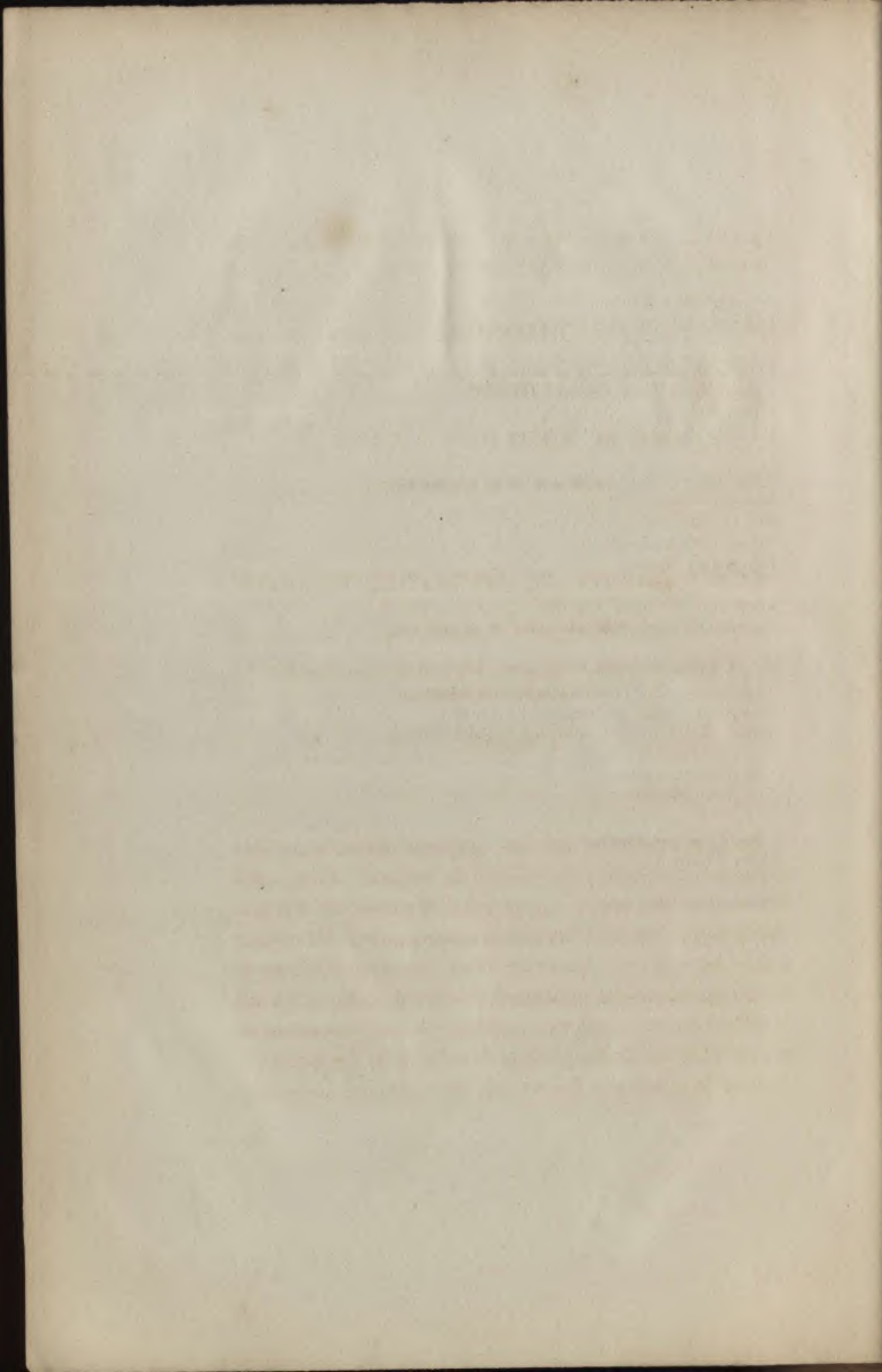
WITTERT (Adrien), rentier.

WODON (Eugène), avoué.

ZIANE (Eugène), fabricant et conseiller communal.

Arrêté le 4^{er} novembre 1859.

Le Secrétaire,
F. BAILLEUX.



DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. ADOLPHE PICARD

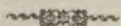
AU NOM DU BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

DANS LA SÉANCE DU 24 JUIN 1859,

A l'occasion de la distribution des médailles aux lauréats
des concours de 1858.



MESSIEURS,

Les circonstances qui ont empêché notre honorable président d'assister à la séance de ce jour, m'ont valu l'honneur d'être appelé à y prendre la parole. Je n'aurais certes pas hésité à décliner la mission qui m'a été confiée par le Bureau, si chacun de nous, quelque modeste et restreinte que soit la sphère où il se meut, n'avait, quand la chance lui en est offerte, le devoir de faire connaître sa pensée et de contribuer, dans la mesure de ses forces, à éclairer le public sur le but que s'est proposé la Société

de littérature wallonne. Je n'ai pas une idée nouvelle à émettre; je ne veux que redire, avec moins d'élévation dans le style, avec moins de bonheur dans l'expression, mais avec non moins d'ardeur et de conviction, ce que chacun de ceux qui ont eu l'occasion de parler en votre nom n'a cessé de proclamer. Non, Messieurs, les succès qui ont signalé nos premiers pas, les adhésions nombreuses qui nous sont parvenues, n'attestent pas, dans le pays de Liège, la naissance de ce qu'on pourrait appeler un mouvement wallon. — Non, personne n'a conçu l'absurde projet de substituer à une langue littéraire, admirable de clarté, de précision et d'élégance, les ressources problématiques d'un patois, les balbutiements d'un dialecte à peine formé. Non, personne ne veut abaisser le niveau des intelligences, ni s'opposer à l'invasion bienfaisante et civilisatrice de la langue française.

Qu'on le sache bien! nos aspirations sont tout autres. Initier peu à peu le peuple aux idées littéraires, mettre à sa portée des œuvres moins grossières que celles qui seules arriveraient jusqu'à lui, s'il était abandonné à lui-même; lui inspirer le désir de s'élever jusqu'à une autre littérature: voilà où tendent, avant tout, nos efforts.

Nous ne pouvons point faire que le peuple n'ait un parler qui lui est propre. Ceux qui veulent lui communiquer leurs idées, et qui veulent lui apprendre la langue des lettrés, doivent lui prouver qu'ils comprennent un peu la sienne.

Mais ce n'est là qu'un des points de vue auxquels il faut se placer.

Les travaux de la Société ont un côté plus incontestablement favorable aux études littéraires proprement dites.

Qu'est-ce qu'un patois , après tout ?

A en juger d'après une étymologie , aujourd'hui très-accréditée, ce n'est rien d'autre que la langue maternelle elle-même : *patrius sermo*.

Mais si même le patois n'est pas complètement le langage de nos pères , il en conserve au moins des traces nombreuses et vivaces. N'est-il donc pas intéressant de recueillir le vocabulaire de tous les mots qui ont eu cours parmi nous ? Et peut-on s'en faire une idée exacte et complète , si l'on n'a pas sous les yeux quelques œuvres au moins , écrites dans le langage dont on veut conserver le souvenir ? Sans doute, ce ne sont là que les matériaux d'un travail plus sérieux. Mais ces matériaux ne sont-ils pas indispensables aux savants laborieux qui cherchent , dans l'origine et la formation des langues, une des phases les plus intéressantes de l'histoire ?

Les linguistes les plus distingués de tous les pays n'ont eu garde de dédaigner ces ressources , et les Burguy, les Diez, les Dieffenbach, les Génin, les Chevallet, etc., ont consacré la meilleure partie peut-être de leurs travaux aux divers patois de la langue d'oïl. Ce sont des recherches de ce genre qui ont valu à notre honorable président une légitime notoriété.

Aussi , Messieurs , ne croyez pas que l'étranger reste indifférent à nos efforts. Partout , et notamment en Allemagne et en Suisse , les encouragements de la presse ont accueilli notre première publication.

Je ne veux point accorder au wallon une importance exagérée. Je ne prétends pas, comme le faisait Le Brigant pour son patois, celtique ou non, de la Basse-Bretagne, qu'on puisse, à l'aide de notre vieil idiome, expliquer toutes les langues de l'univers, et je ne m'écrierai pas, comme lui, que nier le wallon, c'est nier le monde : *negatâ Celticâ, negatur orbis* ⁽¹⁾. Je suis bien loin de vouloir imiter les rêveries de Goropius Becanus, dont Juste-Lipse a fait justice; ou celles du comte de Grave, qui, dans notre XIX^e siècle, en Belgique, a voulu expliquer, par la langue flamande, toutes les origines grecques et toutes les traditions homériques ⁽²⁾. Mais je dis que, sans aucun doute, il faut ranger les wallons au nombre des dialectes primitifs du langage français, et qu'en faire l'objet de ses études, c'est rendre à la langue de La Fontaine et de Molière un nouvel hommage.

Je cite à dessein ces deux noms. La Fontaine et Molière ont su prêter une nouvelle vie à des mots et à des tournures qu'on aurait pu croire à jamais oubliés. Il n'y avait pas chez eux parti pris de recourir à l'archaïsme, et l'on peut affirmer qu'avant d'avoir retrouvé ces piquantes

(1) M. Chevallet, t. 2, p. 37, rapporte une mystification dont le Brigant aurait été l'objet. Ses amis se seraient concertés pour lui ménager dans une réunion assez nombreuse, un entretien avec un naturel de je ne sais quelle île de l'Océanie, fraîchement débarqué en France; et notre excellent Breton de traduire, aux assistants, sans sourciller, les paroles ainsi échangées. Or, le prétendu sauvage n'était qu'un Parisien du faubourg St-Marceau, à qui l'on avait donné ce rôle, et qui baragouinait, au hasard, des sons inintelligibles.

(2) Voir les articles de M. Alph. Le Roy, insérés dans le journal de *l'Instruction publique*. (Tirlemont), 1843, p. 36.

locutions dans Rabelais et les vieux conteurs, ils les avaient entendues autour d'eux dans la foule.

Walter Scott, dans son admirable roman d'*Ivanhoé*, nous fait assister au spectacle de la formation de la nation anglaise. C'est, au témoignage d'Augustin Thierry, le premier livre qui atteste des études profondes sur l'influence de la conquête de l'Angleterre par les Normands.

Une nouvelle langue est créée; elle emprunte son vocabulaire aux deux races. Le saxon était la langue populaire, celle de la race conquise : le français était la langue aristocratique, celle des conquérants. Est-ce qu'aucun de ces deux éléments peut être négligé?

Non, Wamba le fou va nous donner sa théorie, qui en vaut bien une autre. A l'en croire, le mot saxon est conservé pour tout ce qui tient au labeur du pauvre; mais s'agit-il de désigner les plaisirs du riche, c'est l'expression française qui lui est substituée.

" Comment s'appelle cet animal immonde qui marche
" à quatre pattes? — *Swine*, sans aucun doute. — *Swine*
" est du saxon le plus pur. Mais quel nom prend le même
" animal, quand il est abattu, dépecé et pendu par les
" pieds comme un traître? — Porc (*pork*)! — Porc est
" très-bon français. Donc, si l'animal est vivant, s'il est
" confié aux soins d'un esclave, il reste saxon; mais il
" devient normand et s'appelle porc, quand il est porté
" dans la salle du château au festin des nobles... Notre
" vieil Aldermann *Ox* conserve aussi son appellation
" saxonne, lorsqu'il est sous la garde du pâtre; mais il de-
" vient bœuf (*beef*) et vaillant cavalier français quand il pa-

„ raît devant les respectables mâchoires auxquelles il est
„ destiné. C'est de la même façon que *Mynheer Calf* de-
„ vient Monsieur du Veau. Saxon, tant qu'il exige des
„ soins, il s'empresse de se faire Normand dès qu'il peut
„ contribuer aux jouissances du riche. „

On pensera tout ce qu'on voudra de ce plaisant système ;
mais on y peut facilement découvrir une observation assez
sérieuse : c'est que le langage populaire a une valeur in-
contestable ; et, s'il doit un jour disparaître, c'est faire
chose utile à tous que d'en arrêter quelques mots au pas-
sage. Les linguistes auraient, à coup sûr, une tâche plus
facile, si la langue vulgaire de ce peuple de la Péninsule
qui, à la fin des temps antiques, a fait la conquête du
monde, avait été recueillie autrefois et transmise jusqu'à
nous. On s'imagine bien que ce n'est pas tout-à-fait la
langue de Cicéron que les soldats et les colons romains ont
importée dans nos contrées.

Le but de la Société wallonne est donc bien caractérisé ;
il n'y a pas d'équivoque possible : elle veut encourager les
études sérieuses ; elle veut contribuer, pour une part, si
faible qu'elle soit, aux travaux de la philologie fran-
çaise.

C'est animée du même esprit que, voulant compléter
l'œuvre de Snakenburg, elle s'est adressée à tous ses cor-
respondants, et à toutes les personnes compétentes qui
lui ont été désignées, et qu'elle leur a demandé une tra-
duction de la parabole de l'Enfant prodigue dans les di-
vers patois du pays et des contrées voisines ; venant ainsi
au secours des savants qui, pour l'éclaircissement de

certains problèmes philologiques, aiment à comparer les divers vocables et les diverses formes grammaticales.

Aussi, lorsque M. Ulysse Capitaine a bien voulu fouiller nos archives et faire la recherche des premiers documents liégeois écrits en français, elle a accueilli avec empressement la proposition qui lui était faite de réserver, dans son Bulletin, une place pour la publication de ces pièces intéressantes.

Sur la proposition de M. le professeur Bormans, elle a réclamé des mêmes personnes les renseignements nécessaires pour pouvoir dresser une carte exacte de la Wallonie, et fixer, d'une manière certaine, les limites des territoires que se sont assignés chacune des deux races et chacune des deux langues du pays.

Vous ne l'ignorez pas, nos historiens sont loin d'être d'accord sur l'origine des populations qui se sont partagé le sol belge.

Les Wallons ont-ils subi plus particulièrement l'influence latine ou l'influence celtique? Les Celtes eux-mêmes diffèrent-ils des Germains? N'en diffèrent-ils que par le nom, comme le soutiennent énergiquement Holzmänn et quelques-uns de nos académiciens de Bruxelles?

Questions intéressantes, point de doute, mais qui, pour être bien élucidées, devraient avoir pour base un travail préalable. Et d'abord, où commence et où s'arrête le wallon? Où commence et où s'arrête le flamand? Voilà des problèmes dont la Société, en ce qui la concerne, tient à hâter la solution.

La Société, pour mieux prouver encore qu'elle ne se

laisse pas influencer par des idées étroites, a décidé que les livres qu'elle possède, et ceux qu'elle acquerrait dans la suite, seraient déposés à la bibliothèque de l'Université, et pourraient même être mis à la disposition de personnes étrangères à notre cercle, connues pour s'occuper de travaux philologiques.

Une dernière mesure fait mieux connaître encore nos tendances.

Nous avons résolu de publier successivement dans notre Bulletin une série de glossaires technologiques. La Société tient à faire connaître aux ouvriers les termes français servant à désigner les outils, les matières premières, les opérations qui concernent leur profession, et qu'ils ne connaissent que sous les dénominations wallonnes. Elle tient à leur faciliter la lecture des livres qui leur dévoileront les secrets de leur art, et qui les feront arriver sans peine aux perfectionnements parfois inutilement tentés par eux. Loin de les détourner de l'étude du français, elle veut augmenter la somme de leurs connaissances en cette langue, et les doter d'un vocabulaire qui leur est indispensable; elle veut, en un mot, affranchir leur intelligence; elle veut qu'il soit en leur pouvoir de n'être plus ces hommes incomplets que Schiller, le poète qui a chanté la Cloche, déclare dignes de mépris, parce qu'il n'ont jamais réfléchi à ce que leur main exécute.

Notre appel a déjà été entendu. — Plusieurs des personnes à qui l'on s'était adressé se sont acquittées de leur tâche avec un louable empressement, et notre prochain Bulletin pourra commencer cette utile publication.

Dois-je ajouter que les rapporteurs des jurys que vous avez nommés se sont rendus les interprètes de la pensée qui préside à nos réunions, lorsque, analysant l'œuvre d'un jeune homme plein d'avenir, ils l'ont averti qu'il faisait fausse route, et que c'est en français qu'il devait écrire?

J'ai cru nécessaire d'insister sur la direction imprimée à nos travaux; il ne m'a pas paru superflu d'attirer sur ce point l'attention bienveillante de tous.

Qu'on ne se méprenne pas pourtant sur la portée de ces observations.

Qu'on ne s'imagine pas que les œuvres que nous avons couronnées ont pour seul mérite d'avoir sauvé de l'oubli quelques parcelles du langage populaire.

Il y a dans les productions du génie local d'une ville ou d'une province quelque chose qui charme et qui attire. Elles inspirent cette sorte d'intérêt qui s'attache aux pros-crits.

Les grands romanciers et les grands poètes s'en sont bien aperçus. Ce n'est pas eux qui affectent pour les patois et la couleur locale un mépris de grand seigneur.

Michel Cervantès, en créant *Sancho Pança*, s'est bien gardé d'altérer, par une prétention littéraire mal placée, les dictons populaires qu'il met dans la bouche de ce représentant du bon sens et de la saine raison.

Walter Scott, en faisant revivre à nos yeux les anciens clans des Highlands, nous initie à quelques-unes de leurs expressions favorites. Burns n'a pas hésité à orner ses poésies d'une foule de mots écossais. Goëthe lui-même n'a

pas jugé indigne de son génie d'écrire dans le dialecte suisse quelques-unes de ses plus gracieuses compositions.

Qui n'a éprouvé un plaisir indéfinissable à la lecture des romans berrichons de Madame Sand et des Nouvelles genevoises de Töpffer ? L'Allemagne n'applaudit-elle pas, de son côté, aux tentatives du même genre entreprises par Berthold Auerbach ?

La France, si fière à juste titre de sa gloire et de son unité littéraires, ne s'effraie pas de ce que de temps en temps l'esprit provincial prend un nouvel essor. Elle prêtait naguère une oreille attentive et bienveillante aux chants de Jasmin; elle encourage aujourd'hui la renaissance de la littérature provençale, et les productions du Marseillais Mistral sont analysées et admirées par quelques-unes des Revues littéraires de Paris le plus en renom (1).

Nos poètes ne sont pas restés en arrière. La lecture du Bulletin pourra vous en convaincre bientôt.

M. Remouchamps, auteur du *Saveti* (2), a arrangé pour le théâtre une de nos traditions populaires déjà racontée avec esprit et avec une grande facilité de versification par l'un de nos collègues, M. Épiphan Martial. Si cette donnée n'est pas tout-à-fait digne de la scène, il faut reconnaître que M. Remouchamps en a tiré tout le parti désirable, qu'il y a fait entrer des traits de mœurs

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Saint-Réné Taillandier a publié, dans la *Revue des deux Mondes*, un nouveau travail historique et critique, fort intéressant, sur la *Renaissance de la poésie provençale*. — L'éditeur Charpentier, de Paris, vient de faire paraître, de son côté, une édition du *Mirèio* de Mistral, avec traduction française (1 vol. in-12, 1859).

(2) 2^e Concours : — *Accessit* : Médaille en vermeil.

très-piquants, et que le style en est généralement excellent.

M. Alexandre nous a donné, en patois de Marche, une très-agréable comédie (¹).

Li Pèhon d'avri atteste chez son auteur le sens littéraire, l'esprit d'analyse, en même temps que la fécondité de l'imagination. Cette œuvre est également écrite avec verve. Ce qu'elle trahit, c'est une certaine inexpérience de la scène ; mais les défauts de ce genre sont de ceux dont on se corrige.

M. Xhoffer, de Verviers, a eu l'heureuse idée de renouveler une des créations les plus fécondes du moyen âge, que Goëthe n'a pas cru devoir laisser tomber dans l'oubli. Dans la comédie des *Biesses* (²), les personnages sont, il est vrai, des animaux ; mais il est facile de reconnaître que les passions qui les font agir sont bien les passions humaines. Grandville, dont le spirituel crayon a illustré les mêmes sujets, n'aurait pas dédaigné quelques-uns des traits dont la comédie de M. Xhoffer est parsemée.

Les concours relatifs à la poésie lyrique n'ont pas été moins heureux.

Le chant patriotique intitulé *Vive Liche*, dû à notre honorable secrétaire, M. F. Bailleux, contient d'excellentes strophes, et se distingue par l'allure franche de son rythme (³).

Vous lirez avec un vif intérêt les *Vîs Messèsches*, pous-

(¹) 2^e Concours — *Accessit* : Médaille en vermeil.

(²) Id. — *Mention très-honorable* : Médaille en argent.

(³) 3^e Concours. — *Mention honorable* : Médaille en bronze.

selette d'histoire, par M. Hock (1), qui a su, dans un style simple et facile, et non sans éloquence, évoquer les souvenirs de quelques-uns des grands événements dont nos pères et nous-mêmes avons été témoins. M. Hock a su garder la juste mesure, il a su, sans bruit et sans emphase, communiquer à ses lecteurs ses patriotiques sentiments.

M. Léop. Vandervelden a remis au jour une des pages les plus sanglantes des annales liégeoises : *la Mal S'-Martin* (2). Ce n'est ni la poésie ni l'ardeur juvénile qui font défaut à cette œuvre. M. Vandervelden n'a besoin que de se contenir, ce qui est un heureux défaut.

Le terrible accident arrivé en 1811 à la houillère de Beaujonc et le dévouement de Hubert Goffin, déjà chanté par Millevoye, ont inspiré la troisième pièce jugée digne d'une mention honorable dans ce concours.

Le récit est vif ; il émeut, il intéresse. Personne ne s'en étonnera en apprenant qu'il est dû à l'ingénieux auteur du *Galant de l'Siervante*, à M. André Delchef (3).

Enfin, une bonne fortune toute particulière était réservée au dernier concours. *Îne Copenne so l'Mariège*, de M. Thiry, prendra certes rang parmi les productions les plus originales et les plus heureuses de notre vieux langage (4).

L'auteur, on s'en aperçoit, est un esprit cultivé. En faisant parler *Gèrà*, l'accusateur public du sexe féminin,

(1) 4^e Concours. — 1^{re} mention honorable : Médaille en bronze.

(2) Id. — 2^e mention honorable : Id.

(3) 4^e Concours. — 3^e mention honorable : Médaille en bronze.

(4) 5^e Concours. — Prix : Médaille en vermeil.

il s'est souvenu de Boileau et de Juvénal, comme il semble avoir eu en vue Lucrèce ⁽¹⁾, si bien interprété par Molière ⁽²⁾, lorsqu'il fait parler *Bietmé*, avec toute l'infatuation d'un amant passionné, des qualités incomparables de sa fiancée. Mais il n'est pas imitateur servile; il donne à ses pensées une allure tout-à-fait nouvelle et tout-à-fait imprévue; et lorsqu'il met à son tour *Gérás* sur la sellette, qu'il passe en revue toutes les funestes habitudes de l'ouvrier, qu'il se livre à la peinture fidèle et vivante des mœurs populaires, on reconnaît aussitôt l'observateur sérieux et perspicace, et riche surtout de son propre fonds.

Oui, Messieurs, c'est ce qui fait le mérite de la plupart des productions wallonnes; il y a là un certain caractère tout prime-sautier, tout spontané; il y a là ce je ne sais quoi qui vous captive, qu'on trouve à un haut degré dans les productions flamandes de M. Henri Conscience, et qui parfois fait défaut aux écrits français publiés dans notre pays. On emprunte trop souvent à nos voisins du Midi autre chose que leur langue et leurs procédés de style. Il faudrait, au contraire, qu'on n'eût pas trop peur de laisser percer, dans ce qu'on livre au public, un certain goût de terroir, et que chacun au moins pût s'écrier :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre !

Le Bulletin que nous publions cette année ⁽³⁾ procurera

(1) Liv. 4, vers 1147 et suiv.

(2) *Misanthrope*, acte 2, sc. 5.

(3) Écrit avant la distribution du tome II.

donc bien des loisirs agréables au lecteur. On se convaincra que les jurys, dans l'appréciation des œuvres qui leur ont été soumises, ont déployé une sévérité, une rigueur même qu'on ne peut blâmer et qui rend plus précieuse chacune des récompenses qui ont été accordées.

Signalons, pour n'être pas ingrat, quelques-unes des autres pièces insérées dans notre recueil.

M. Defrecheux — nom également populaire et aimé — a bien voulu nous communiquer, pour être publié dans les *Mélanges*, un petit récit dans lequel sont artistement groupés nos proverbes les plus piquants et les plus usités.

M. le docteur Vermeire, de Beauraing, nous a adressé une fort jolie chanson, écrite en patois de son pays, sur les misères du médecin de campagne.

On a réimprimé deux pièces anciennes, qui ne manquent certainement pas d'intérêt, et qui sont empruntées à la collection si précieuse de M. Bailleux.

M. Ulysse Capitaine, enfin, nous a fait un rapport très-détaillé sur la situation de notre bibliothèque, à la fin de l'exercice 1858.

Vous verrez, Messieurs, que ce n'est pas un simple catalogue qui a été dressé, et qu'il s'agit d'un travail de bibliographie extrêmement curieux.

Vous connaissez les rapports présentés par MM. Le Roy et Stappers, au nom des jurys des concours. La presse s'en est occupée. Ajouter aux éloges dont ils ont été l'objet, ce serait en affaiblir l'effet.

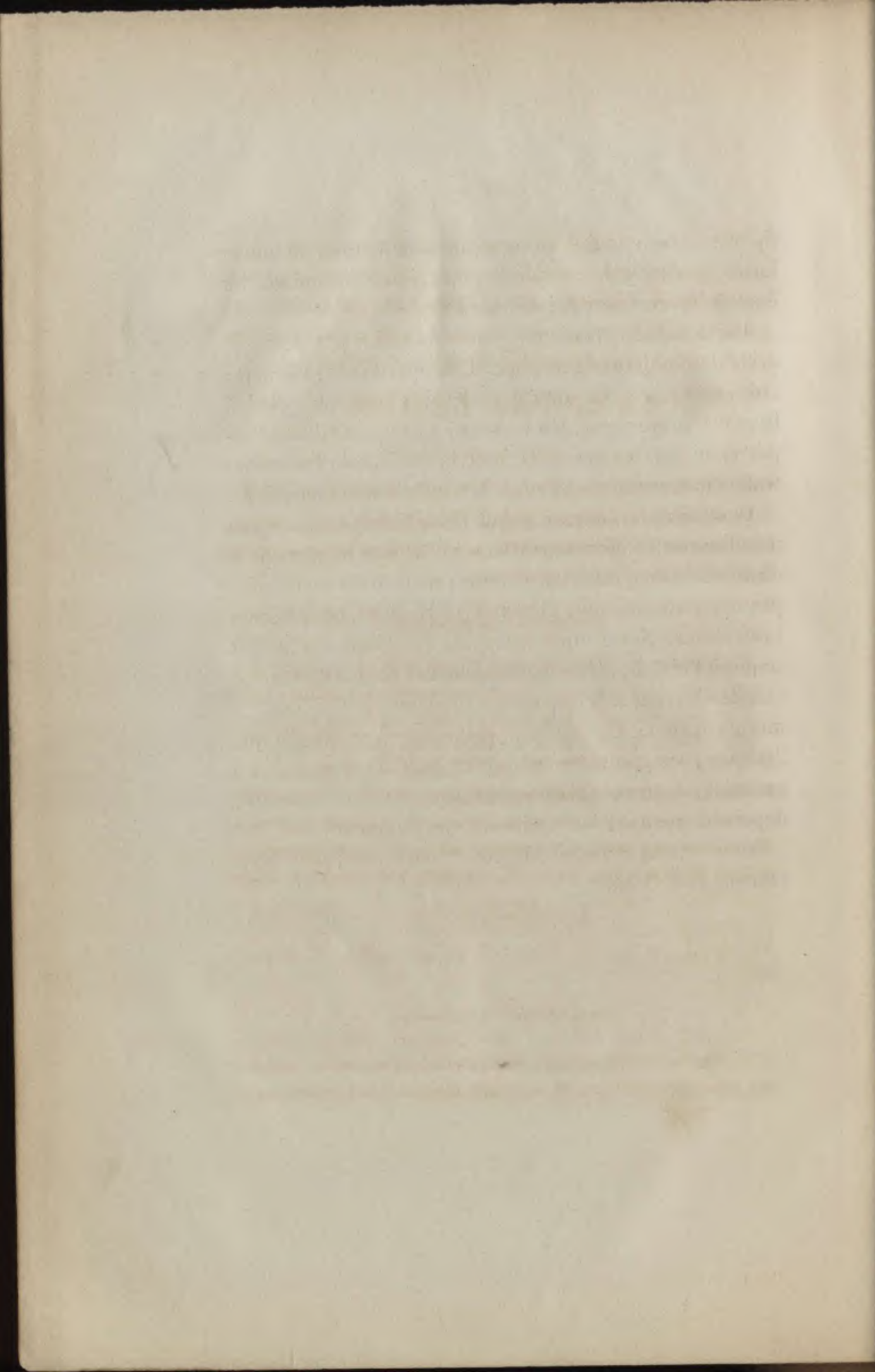
Je ne puis omettre ici l'expression de la gratitude de la Société envers l'honorable M. Baze, qui, dans une de ses

épîtres, a bien voulu, en signalant à l'attention du public lettré les œuvres de nos poètes populaires, encourager les émules de son compatriote Jasmin.

J'ai terminé, Messieurs, cette revue un peu sèche et aride de nos derniers travaux. Telle qu'elle est, elle aura été instructive; elle aura dessillé bien des yeux, dissipé bien des préventions. On ne se trompera plus, il faut l'espérer, ni sur les éléments dont la Société de littérature wallonne se compose, ni sur le but qu'elle veut poursuivre.

De terribles commotions ont ébranlé le monde depuis une dizaine d'années, et nous avons été assez heureux pour en être les tranquilles spectateurs; nous avons continué à pratiquer en commun, Flamands et Wallons, nos libérales institutions. Notre unité nationale est désormais un fait acquis à l'histoire. Ce ne serait pas faire preuve de sagesse que de chercher à transporter nos anciennes divisions sur une autre arène. Une scission quelconque, ne fût-elle que littéraire, serait une tentative plus puérile encore que regrettable. Pour ce qui concerne notre cité, on connaît, depuis longtemps, les sentiments qui l'animent.

Nous tenons à rester Liégeois, mais avant tout nous voulons être Belges.



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1860.

En exécution des articles 5 et 25 de son règlement, la Société, dans sa séance du 15 décembre 1859, a arrêté, pour les concours de l'année 1860, les dispositions suivantes :

Premier concours.

Un Mémoire sur l'histoire de la langue et de la littérature wallonne, avec la bibliographie de tous les ouvrages ou brochures qu'on peut attribuer aux différents dialectes wallons usités en Belgique.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de cinq cents francs (quatre cents francs donnés par M. Charles Grandgagnage, Président de la Société, et cent francs alloués par celle-ci).

Dans le cas où aucun des mémoires envoyés ne serait jugé digne du prix, le fondateur du concours désire qu'il soit accordé, à titre d'encouragement, un accessit de deux cent-cinquante francs au meilleur des mémoires présentés ; ou, s'il n'y en a qu'un, à ce travail unique, pourvu qu'il offre un certain intérêt. (Les 250 fr. de cet accessit sont fournis, 200 fr. par M. le Président, 50 fr. par la Société).

Deuxième concours.

M. Charles Grandgagnage, fondateur de ce concours, demande une grammaire élémentaire du patois Liégeois. Les conditions prin-

cipelement requises sont : que l'orthographe adoptée soit à la fois rationnelle et conforme, autant que possible, à la tradition et à l'analogie des langues romanes littéraires ; qu'il soit donné une attention spéciale à la conjugaison, particulièrement à celle des verbes irréguliers ; enfin qu'il y ait un chapitre consacré aux idiotismes grammaticaux, c'est-à-dire aux constructions de phrases propres à l'idiome wallon.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de trois cents francs.

Troisième concours.

La collection la plus complète possible des proverbes, adages, etc., (*spots*), usités en Wallon. La Société tient surtout à recueillir les dictons particuliers à cet idiome. Les concurrents auront soin d'en donner une traduction française et d'y joindre, s'il y a lieu, des indications historiques.

Prix : une médaille de vermeil.

Quatrième concours.

Une pièce de théâtre en vers.

Prix : une médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

Cinquième concours.

Une pièce de cent vers, au moins, présentant la peinture d'un type wallon (par exemple, la *botesse*, le *houilleur*, la *cotiesse*, le *bate-lier*, le *portefaix*, l'amateur de pinsons, de pigeons, etc.).

Prix : une médaille de vermeil.

Sixième concours.

Une vingtaine d'épigrammes ne dépassant pas dans leur ensemble une étendue de deux cents vers.

Il est bien entendu que les concurrents devront s'abstenir de toute allusion personnelle. La Société tient beaucoup à ce que chacune de ces petites pièces ait une certaine portée morale.

Prix : une médaille de vermeil.

Septième concours.

Un crémignon.

Prix: une médaille de vermeil.

Conditions générales de ces concours.

Art. 25 du règlement. — « La Société fait imprimer :

- » Les pièces couronnées dans les concours et celles non couronnées qui méritent cette distinction.
- » Ces pièces deviennent sa propriété; les auteurs ne peuvent les réimprimer qu'avec l'autorisation de la Société; tout manuscrit envoyé au concours est déposé aux archives.
- » Dans toutes ces pièces, les convenances devront être respectées tant dans le fond que dans la forme.

Dans la séance du 15 mai 1858, la Société a résolu que l'insertion au Bulletin d'une œuvre quelconque serait accompagnée du tirage à part, à ses frais, de vingt-cinq exemplaires destinés à l'auteur de la pièce.

Pour obtenir un prix, les concurrents devront obtenir au moins la moitié du nombre de points fixés par le jury pour un travail parfait.

La Société pourra décerner de simples mentions honorables. La mention honorable donne droit à une médaille en bronze, et, s'il y a lieu, à l'impression de tout ou partie de la pièce mentionnée.

La Société désire que les concurrents, tant dans leur intérêt que pour faciliter les travaux des jurys, fassent connaître si les sujets qu'ils ont traités sont complètement de leur invention. Dans le cas contraire, ils désigneraient la source étrangère quelconque à laquelle ils en auraient emprunté l'idée.

Les pièces destinées aux concours devront être adressées, franchises de port, à M. Charles Grandgagnage, Président de la Société, ou à M. F. Bailleux, Secrétaire, avant le 15 novembre 1860. L'auteur désignera sur l'enveloppe le concours auquel il destine son œuvre.

Les dites pièces ne porteront aucune indication qui puisse faire

connaître les auteurs. Ceux-ci joindront à leur manuscrit des billets cachetés contenant leur nom et leur adresse.

Ces billets porteront pour suscription une devise répétée en tête du manuscrit. Il est interdit, sous peine d'exclusion, de faire usage d'un pseudonyme.

Il est extrêmement désirable que les manuscrits ne soient pas d'une écriture déjà connue.

Les jurys seront nommés par la Société, dans la séance du 15 novembre 1860.

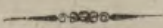
Les billets accompagnant les pièces qui n'auront obtenu aucune distinction seront brûlés immédiatement après la proclamation, en séance de la Société, des décisions des jurys.

Les journaux sont priés de reproduire le présent avis.

Liège, le 24 décembre 1859.

Le Secrétaire,

F. BAILLEUX, avocat.



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1859.

RAPPORT SUR LE CONCOURS N° 2.

MESSIEURS ,

La vogue de nos concours dramatiques se soutient , et le jury vous annonce avec satisfaction , par l'organe de son rapporteur , que la lutte qui vient de finir l'a emporté en éclat sur les précédentes. Cinq joûteurs sont entrés en lice , avec des armes différentes et sans doute avec des forces inégales : trois d'entre eux ont mordu la poussière , non sans avoir combattu avec quelque honneur ; des deux vainqueurs , enfin , l'un a mérité la plus belle palme que nous ayons encore décernée , et l'autre , en créant pour

ainsi dire un genre nouveau en wallon , n'a perdu haleine et ne s'est laissé distancer qu'à la fin de sa course. Félicitons-nous , Messieurs , d'un tel résultat ; félicitons-nous en d'autant plus que le concours de l'année dernière n'avait pas mis en relief des œuvres tout-à-fait hors ligne , et que nous avons lieu de craindre , après la première effervescence , de voir l'inspiration de nos auteurs populaires se ralentir ou se fourvoyer.

Nous n'entendons pas dire que ni pour le fond , ni pour la forme , les pièces que le jury vous propose de couronner aujourd'hui soient comparables à celles dont s'enorgueillissent les grandes littératures. Leur mérite est relatif , et se renferme dans les limites que le bon sens assigne aux efforts de ceux qui emploient " le parler naïf " de nos pères. Nous nous sommes déjà expliqués à cet égard , et nous sommes heureux d'avoir été compris , par quelques-uns du moins. Puisqu'on en est là , qu'il nous soit permis d'ouvrir un instant la soupape que nous avons pris tant de soin de fermer l'année dernière , et , sans exalter outre mesure l'esprit wallon , d'encourager , comme il convient , sa libre et franche expansion.

Est-ce l'effet de la grandeur des événements contemporains , absorbant témoins et acteurs , au point de ne leur laisser le loisir ni de penser ni seulement de rester maîtres d'eux-mêmes ? Est-ce peut-être qu'on est saturé d'émotions ou qu'on a honte de se laisser toucher , à une époque où la parodie accueille , de son rire grimaçant , tout ce qui demande du respect et tout ce qui tient aux sentiments intimes de l'homme ? Toujours est-il que

la littérature française, en particulier, se débat aujourd'hui, à peu d'exceptions près, dans une agitation stérile qui rappelle les mauvais jours de Rome. A l'âge des héros succède l'ère des Epigones, ou pis encore. C'est dans les bas-fonds d'une société blasée et corrompue qu'on va chercher des types pour la scène, et la prostitution y affiche son cynisme aux applaudissements du monde élégant. Hors de là les pastiches et les habits d'Arlequin font fureur; au moins la grosse gaieté de l'ancien théâtre de la foire n'était ni empruntée ni maladive. Ne trouvant rien à inventer, l'on opère la vivisection du vice ou l'on blanchit des sépulcres. Plus vous serez audacieusement corrupteur, plus vous serez applaudi. Ce n'était pas assez de travailler à la désorganisation de la famille : on se croit Athénien parce qu'on brûle de l'encens aux pieds des hétaires. Naguère on se bornait à des paradoxes justificateurs de fautes passagères; à présent on met sur le pavois l'avilissement érigé en système ou en profession. Qui n'a de nos jours, comme Mithridate, le palais plus ou moins habitué au poison? La conséquence de tout ceci (laissons de côté le point de vue moral), ce n'est rien moins que la complète oblitération du sens littéraire. Oui, la vie littéraire; oui, ces nobles et fécondes préoccupations des cœurs désintéressés, ces généreux débats des champions de l'art et de la poésie; oui, ces heures consacrées au culte de la fantaisie gracieuse et aux aimables provocations de l'esprit, tout cela disparaît, s'évanouit peu à peu, pour laisser le champ libre aux machinistes préparant les tréteaux où trôneront l'égoïsme sordide, l'impudeur en dentelles et l'ivresse fris-

sonnante en son délire. Ceci est un fait, Messieurs, non pas une page d'homélie ; nous constatons, rien de plus ; et quant à côté de ce fait nous en aurons cité un autre, vous verrez jaillir, de ce rapprochement, des conclusions de la plus haute importance, quant au sujet dont nous avons l'honneur de vous entretenir.

Le second fait, le voici : c'est que, dans tous les pays de langue française, il s'opère actuellement une réaction manifeste au profit des dialectes locaux. C'était hier Jasmin aux bords de la Garonne ; c'est aujourd'hui Mistral à Marseille ; sur tous les points de la vieille Gaule, de Metz à Rouen, de Lille à Toulouse, trouvères et troubadours préludent sur leur lyre si longtemps muette, et chaque province revendique son poète, comme l'Écosse revendique son Burns et la Forêt-Noire son Hebel. C'est là un grand fait, Messieurs, à notre sens, et il faudrait être aveugle pour n'en pas découvrir la gravité. Ce qui, dans un pays aussi libre que le nôtre, est un effet naturel de l'activité du sentiment populaire, activité qui doit partout, c'est une loi universelle, avoir son moment d'éclosion littéraire ; ce qui, disons-nous, s'accomplit ici spontanément ou aussi un peu par l'influence de l'exemple, prend au sud de la Belgique le caractère d'une réaction de l'esprit gaulois tendant à se décentraliser, par cela même qu'il y a centralisation politique très-absolue et essentiellement appuyée sur des forces matérielles. On rêve à Paris fortune et honneurs : tout est là ; la contagion gagne sans doute les provinces ; mais on y a conservé de bonnes vieilles habitudes ; on y est encore assez arriéré pour croire à

quelque chose, pour rêver, pour aimer, pour se laisser émouvoir enfin ; puis aussi le léger trait de satire s'y lance plus aisément : pourquoi s'en inquiéterait-on à Paris ? Il a perdu sa force quand il y arrive, si tant est qu'il franchisse une si grande distance. Donc la France, et nous disons la France qui a de l'esprit, n'est plus toute entière à Paris, tant s'en faut ; et la splendeur intellectuelle de la grande ville n'éblouissant plus les yeux, les petits lustres ne sont plus honteux d'être allumés ; et les auteurs parisiens tombant insensiblement en guenilles, les auteurs de province se hasardent à montrer leur frais costume de la vallée ou de la forêt. C'est une transition sans contredit, ou plutôt c'est une crise ; mais il ne faut pas songer à lutter contre le torrent ; qu'on l'endigue s'il se peut ; mais qu'on ne se hâte ni de se voiler la face, ni de prononcer *ex cathedra* l'excommunication des patois.

Assurément la littérature populaire doit s'interdire certains genres nobles et certains sujets où il entre autant de haute philosophie que de poésie ; nous n'avons pas changé d'opinion à cet égard. Mais ces genres mêmes, ces sujets d'un ordre supérieur ne sont guère abordés par les lettrés proprement dits, par le temps qui court, que de manière à convaincre le public de la pauvreté de leur imagination et de la dépravation assez générale de leur goût. Il s'écrit peu de livres qu'on puisse relire ; et d'autre part la rage de faire des livres est devenue si fréquente, que toutes les formes possibles semblent avoir été essayées ; toutes les situations imaginables, imaginées ; tous les problèmes esthétiques résolus de mille façons différentes. Du neuf,

du neuf ! Eh , Messieurs ! c'est le tonneau des Danaïdes ; vous avez beau vous épuiser à le remplir , il est sans fond. Oui , c'est bien cela , le fond , c'est la vérité ; et l'art contemporain manque de vérité. On n'est pas vrai parce qu'on est grossièrement réaliste ; il faut , pour être vrai , qu'on pénètre jusqu'à l'âme , jusqu'au cœur des choses , et qu'on démêle dans la vie humaine ce qui est toujours vieux et pourtant toujours jeune. A cette condition on est vrai , à cette condition on peut être neuf ; mais c'est précisément cette condition qui est si rarement remplie , que blasé , fatigué d'émotions factices et rassasié de monstruosité , le public se détourne à la fin de l'art et se matérialise , et les écrivains se fatiguent de tourner la roue d'Ixion , roulant folle et n'avancant pas.

Voilà la décadence , et nous ne craignons pas , au contraire , de signaler la littérature provinciale comme un symptôme de régénération. Tout en restant naïve , modeste et pittoresquement hardie , elle plaît aux esprits restés sains , tant par le tour imprévu qu'elle donne à la langue , que par le charme qui s'attache à tout ce qui porte le cachet du lieu natal. Elle ne se propose pas d'atteindre en elle-même une perfection idéale , mais elle amuse et elle excite une curiosité salutaire. Elle conduit à une féodalité spirituelle momentanée , soit ; mais elle entretient du moins la vigueur des esprits originaux , pour qui une langue usée et frelatée serait un fétu de paille , quand il faut une arme énergique. Utile donc pour ranimer le goût des choses de l'esprit , malgré son apparence grossière , elle servira de plus , par son influence croissante , à re-

tremper la langue littéraire elle-même. Loin de comprimer l'essor de nos écrivains wallons, accueillons avec joie leurs tentatives, parce qu'elles sont du moins sincères et vigoureuses.

Nous convenons que l'ivraie est mêlée au bon grain, en proportion assez forte ; nous convenons que faute de savoir garder la mesure , beaucoup d'écrivains populaires conduisent leur char à la manière de Phaëton. Inutile de revenir là-dessus ; mais saisissons l'occasion de leur dire sérieusement : étudiez. Etudiez ! Non pas pour substituer la réflexion qui dessèche à l'inspiration qui transporte ; mais étudiez parce que, tout wallons et tout populaires que vous êtes et que vous voulez être, vous appartenez pourtant à ce siècle et à une civilisation avancée. Etudiez pour profiter de l'expérience des âges , et aussi pour savoir d'où vous venez, de quelle nourrice vous avez sucé le lait, et ce qu'ont fait les autres qui ont chanté avant vous. Instruisez-vous pour acquérir une conscience plus claire de votre force et des ressources de l'instrument que vous maniez. Pour ne parler d'abord que d'une pure question de forme , le petit vers qu'employaient nos ancêtres ou les ancêtres de nos frères de France dans leurs compositions dramatiques, tel qu'on le trouve dans la farce de Pathelin , par exemple ; tel encore que Goethe a su l'approprier, plus vivant et plus rapide que l'iambe des anciens, aux situations si variées de son immortel Faust ; le vers de huit syllabes, en un mot, ne conviendrait-il pas mieux à votre théâtre que l'alexandrin français, interminable en wallon à cause des élisions, monotone et fastidieux souvent dans les tirades ? Et que

d'études à faire quant au fond même de la composition ? Lisez le vieux théâtre français ; lisez, si vous êtes en état de le faire, le théâtre espagnol du bon siècle ; vous trouverez là des merveilles de bon sens et de finesse, et une faconde narquoise , et des combinaisons subtiles et des imaginations singulières qui vous frapperont tantôt par leur analogie, tantôt par leur contraste avec votre propre tournure d'esprit. Vous apprendrez aussi comment on évite les longueurs, comment on se fait entendre à demi-mot, et ce que c'est qu'un caractère, et comment on rattache une intrigue privée à un grand événement, sans détruire l'unité d'intérêt. Dirons-nous quelle précieuse familiarité ce serait pour vous que celles des grands dramaturges anglais, depuis Shakespeare jusqu'à Sheridan ? On haussera les épaules, on dira qu'il s'agit de pur amusement ou même de pur caprice ; que la littérature populaire est un grand mot pour désigner une petite chose. Non, ne vous y trompez pas, dédaigneux aristarques : la littérature polie, dans les pays de langue française, ne reprendra originalité et vigueur que sous l'influence de l'essor des dialectes provinciaux. Nous ne verrons peut-être pas reflourir l'arbre aux fruits d'or de la grande et saine poésie ; mais nos enfants le verront, quand la sève populaire y aura circulé de nouveau, quand l'ancien régime aura aussi cessé pour la langue et qu'elle sera redevenue franchement honnête et sincère au lieu d'être prude et fardée. Écrivains wallons ! Lisez surtout les vieux auteurs, car ce sont leurs libres allures que vous continuez ; ne vous exagerez pas votre mission, mais songez que vous en avez une et qu'il faut être dignes de la bien remplir.

Ne vous mettez point en tête que vous composez des œuvres qui marqueront dans les annales de la République des lettres; votre public sera toujours restreint, et vous ne dépasserez pas un certain niveau. C'est à la langue commune, à la langue de la société polie qu'on reviendra toujours; le peuple lui-même, à qui vous vous adressez, sera le premier à vous abandonner quand les temps seront venus. Le peuple ne se présente à beaucoup de gens, dit Béranger, que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. C'est une erreur profonde. Napoléon I^{er} le jugeait autrement, et il avait raison. " Il voulait, par exemple, ajoute le grand poète que nous venons de citer, il voulait que le spectacle des représentations *gratis* fût composé de chefs-d'œuvre de la scène française. Corneille et Molière en faisaient les honneurs, et l'on a remarqué que jamais leurs pièces ne furent applaudies avec plus de discernement. " M. de Lamartine a déclaré, de son côté, que ses plus grands triomphes oratoires, lorsqu'il s'adressait aux masses, devaient être attribués à l'élévation de son langage. Le public vous ramènera forcément à la langue littéraire; c'est pour celle-ci que vous travaillez, à votre insu le plus souvent. Quelque jour un homme se rencontrera, ici ou ailleurs, génie secondaire peut-être, mais écrivain clairvoyant et d'un goût exquis, et cet homme transportera dans des écrits destinés à tous la quintessence de cette sève encore exubérante chez vous, et trahissant aujourd'hui sa verdeur par des pousses désordonnées. Il restera dans la langue un reflet de votre influence, et alors peut-être,

sur notre sol comme sur le sol genevois, où des causes différentes, mais analogues, ont puissamment agi, naîtra une littérature française qui sans être une littérature d'imitation, méritera un rang élevé sur le Parnasse gaulois. Pour concourir à un si grand résultat, tâchez donc, sans vous dissimuler la modestie de votre rôle et sans vous tromper sur le but, de sacrifier au bon goût sans cesser d'être naturels; pour mettre de l'art dans vos écrits, pénétrez les secrets des maîtres de l'art, puis alors livrez-vous en toute liberté à vos inspirations. La langue française s'habitue pour la troisième fois, depuis trois siècles, à la miévrerie et à l'afféterie, ou s'abandonne à un réalisme effréné; ne soyez pas complice de ces erreurs de la mode. Soyez simples et vrais, et pourtant soyez artistes; ainsi vous serez indirectement utiles en vous amusant, et plus tard, de ces efforts ainsi tentés sur tous les points, sans préméditation, naîtra une forme plus noble et plus vraie de la pensée, et la chrysalide brisera son enveloppe, et Psyché s'envolera encore une fois vers les hauteurs où son céleste amant déplore à présent sa longue léthargie.

Les progrès que nous constatons chaque année nous obligent de parler ainsi. Notre devoir est d'encourager et d'avertir en même temps, et nous pensons qu'il n'y a point de région intellectuelle si humble, où il soit permis de perdre tout-à-fait de vue les grandes choses. Nos poètes progressent, disons-nous; ce qui va suivre en fournira la preuve, nous l'espérons; et pourtant nous ne dissimulerons pas plus leurs faiblesses que leurs mérites.

Nous étions, en 1858, en présence d'un essai de drame

historique, essai manqué parce que l'auteur ne s'était pas fait une juste idée du rapport étroit qui doit exister entre la forme et le fond. Le même défaut de tact se fait remarquer dans deux des cinq nouvelles pièces concurrentes ; c'est là , selon nous , l'effet d'études littéraires insuffisantes et trop peu mûries. Nous reviendrons là-dessus ; nous voulons déclarer tout de suite, au contraire, que le drame verviétois *J'han-Joseph et l'Maule Anneie*, malgré toutes ses imperfections, offre un heureux exemple de cette difficulté vaincue , dans un ordre de sujets jusqu'ici étranger à nos auteurs wallons. Le discernement , en pareille matière, est le fruit de l'expérience et de l'étude aussi bien que la marque d'un heureux naturel. L'œuvre d'art que nous signalons est bien imparfaite sans doute , si imparfaite qu'elle ne pourra voir le jour si elle ne subit des modifications profondes , une refonte pour ainsi dire ; et cependant c'est une œuvre d'art , simple et vraie , et si pâle , si terre à terre qu'en soit le style, nous n'avons pu la lire , et nous croyons qu'on ne saurait la lire avec indifférence.

L'auteur ne s'est pas fait illusion sur la hardiesse de son entreprise : un drame sérieux , un drame touchant en wallon ! Nous nous plaisons à constater qu'il a très-bien vu l'écueil. Dans une courte préface qui mérite d'être signalée comme morceau de prose wallonne, il reconnaît la justesse des observations formulées par notre jury au sujet de Henri de Dinant , mais il nous prend au mot quand nous disons que si l'on ne peut guère discuter en wallon les grands intérêts politiques des nations , on peut

très-bien , en revanche , peindre la vie bourgeoise dans l'intérieur de la famille ou dans la rue , et laisser entrevoir comment les événements privés subissent le contre-coup des révolutions. Notre écrivain a fait en outre preuve de sagesse , en plaçant ses héros dans une condition et à une époque où le dialecte wallon devait être leur parler naturel ; et nous devons ajouter que « le simple langage de Franchimont » convient à merveille au milieu où ils s'agitent , et contribue pour sa part à l'intérêt de l'ensemble.

Au lieu d'un drame en cinq actes , *J'han-Joseph et l'Maule Anneie* serait pourtant plus convenablement désigné comme une pièce historique en plusieurs tableaux. Le premier acte est essentiellement un prologue ; le dernier , un épilogue. Analysons brièvement : les réflexions viendront après.

Nous sommes dans le bureau d'un respectable fabricant de draps , à Verviers. Le chef de la maison , Alexandre , touche au dernier terme de sa carrière , d'une carrière d'honneur et de prospérité due au travail. Son fils Edmond est digne de lui , actif , bienfaisant , adoré des plus humbles travailleurs ; il habite la même demeure , avec son excellente compagne et Jean-Joseph , leur unique rejeton , l'espoir de la famille , cœur généreux par excellence , brûlant d'amour pour son pays autant que dévoué à ceux qu'il aime. Les mauvais jours commencent pour Verviers ; les troupes étrangères passent et repassent , levant des contributions de guerre ; les ouvriers sont sans travail , et les Etats font la sourde oreille aux réclamations

populaires. Alexandre médite sur la situation ; il a des devoirs à remplir à deux titres , car il est bourgmestre de Verviers. Ses ouvriers sont sans pain : il faudra vendre à perte , pour leur en donner. Edmond et son père se sont rencontrés dans la même pensée. Survient un marchand de Francfort , une sorte de Shylock dont les propositions et le cynisme révoltent le digne vieillard. Il sort éconduit , et Alexandre entretient son fils et sa belle-fille d'un désir qui le préoccupe sans cesse. Il faut rattacher de plus près Jean-Joseph à la vie de famille ; qu'il se marie , et Alexandre mourra en paix. Angéline , la fille du cousin Jacques , serait son fait ; s'ils pouvaient s'aimer ! — Je crois qu'ils s'aiment , s'écrie la mère du jeune homme ; laissez-moi faire ; je le saurai bientôt. Vous n'êtes pas aussi habiles que nous en affaires de cœur. — Un bruit sourd se fait entendre dans la rue : on sonne ! C'est un officier allemand qui vient sommer le bourgmestre d'écraser de nouveau les habitants de contributions , au profit de ses troupes. Le vieillard s'indigne et chasse l'officier ; mais son émotion a été trop forte ; il tombe sans connaissance au milieu des siens ; c'en est fait , ses jours sont comptés , il ne reverra pas sa patrie et sa famille heureuses.

En mourant , son dernier vœu a été l'union de Jean-Joseph et d'Angéline. Edmond a suivi de près son père ; la veuve est là , dans la maison vide , évoquant de tendres et douloureux souvenirs. Le tableau de la misère d'une pauvre femme , qui a souffert tout ce qu'une mère peut souffrir , la rappelle à elle-même. Le second acte est consacré tout entier à des scènes d'intérieur ; Angéline et Jean-

Joseph s'aimaient sans avoir jamais osé se le dire ; l'œil clairvoyant d'une femme les devine, et son habileté déliée en même temps que son impatience maternelle , brusquent le dénouement ; les romans , au surplus , ne pouvaient être bien longs à cette époque , et les choses se passaient sans doute ainsi , presque toujours , dans le monde où l'auteur nous fait vivre.

Cependant , Jean-Joseph a gagné un grand procès politique contre les Etats , et les citoyens de Verviers , reconnaissants , l'élèvent à la dignité de premier magistrat de la cité. Son premier acte est la construction de l'Hôtel-de-Ville ; ensuite , il pourvoit à l'éclairage des rues , jusque là peu sûres la nuit. Le peuple est en liesse au commencement du troisième acte. *Vive notre Bourgmestre !* Les chants et les danses ne finissent pas , et Jean-Joseph , sa femme au bras , circule au milieu des groupes , heureux , redisant longuement à Angéline de quels sentiments son cœur est plein , ce qu'il rêve pour son pays et comment il entend son devoir. Nous assistons aussi aux conversations des gens du peuple ; on voit poindre les dissidences des partis ; les idées françaises ont fait du chemin au pays de Liège , et même parmi les amis de la liberté , il y a vieux et jeunes. — Quel est ce bruit ! Rentrez , Angéline ! C'est un homme qu'on poursuit ! Qu'a-t-il fait ? C'est un traître ! Henri , c'est toi ! Henri , c'est Henri , dont Jean-Joseph a sauvé un jour l'enfant , au péril de ses jours (nous le savons depuis le premier acte) ; c'est Henri , qui a fait preuve de reconnaissance et de dévouement en vendant un ami , un sauveur ; car il s'est chargé de dresser une liste

de proscription, il fait l'espion au profit des réactionnaires ! C'est indigne ! — Sauvez-moi, sauvez ma famille ! — Déjà la hache vengeresse est levée sur sa tête : tu vas mourir ! — Non : Jean-Joseph te sauvera une seconde fois, il protégera les tiens... Hélas !

Au quatrième acte, tableau de misère et de larmes : Angéline est seule avec sa petite fille ; Jean-Joseph est banni, caché ; un serviteur de la vieille roche, Lambert, vend ses derniers objets de valeur pour apaiser la faim, l'horrible faim de la mère et de la fille ; l'épidémie, fille de la disette et de la guerre, décime Verviers : que devenir ? Jean-Joseph reparaît ; il est revenu nuitamment, il porte un uniforme militaire ; son dernier ami a été pris et vient d'être exécuté sur la place ; en route, en route, sur le champ ! Sa femme le regarde et balbutie : elle est folle... Désolation !

Les années s'écoulent. Deux hommes sont attablés ; une bouteille de vin de Bourgogne se vide verre à verre entre eux deux. La scène se passe dans la chambre où nous avons vu se dérouler le premier acte. Ce sont les mêmes meubles, vieillis et moins soigneusement entretenus. Le vin est vieux aussi : bien sûr il a vu *l' maule annaie*. — Ah ! Henri ! Tu t'en souviens, de cette époque, dit l'acquéreur de la maison d'Alexandre. Moi aussi, je m'en souviens. Que d'événements ! Que de gens à double face ! Je me suis laissé dire que tel qui avait sauvé la vie à un ami, a été trahi, renversé, ruiné par celui-ci ! — Henri vide son verre et change de conversation. — Mais, Henri ! Tu as vécu en ce temps-là ! As-tu connu Jean-Joseph ! —

Guères ! (Henri remplit son verre). — On m'avait dit... (Henri vide son verre d'un trait). — Votre cave est sans pareille à Verviers. — Et la famille ! — Nouvelle libation de Henri. — Mais , tu parais gêné : qu'as-tu donc ? Es-tu malade?... Entre Lambert , qui vit encore sous le toit de ses anciens maîtres, dont on ne sait plus rien depuis longtemps. — Une jeune fille , Monsieur , est là en bas : elle désire parler à Madame. — La jeune fille entre : pauvre enfant ! Elle reconnaît cet appartement où elle a joué toute petite , où elle a été si choyée , et à présent... elle a dû quitter sa mère mourante , elle cherche à vendre , pour lui apporter quelque dernier secours , une petite pièce de dentelle d'un dessin suranné... Henri reste un instant seul avec elle , et se montre une fois de plus insolent et sans cœur... Entre la femme de l'industriel : que vous dire ? Il est trop tard , les mauvaises nouvelles arrivent plus tôt que les bonnes : Angeline était mourante , elle est morte... Les angoisses du désespoir s'emparent de la pauvre enfant ; une paire de ciseaux lui coupe une artère ! Henri ! Henri !.. Sache-le bien ! Il y a un Dieu , et Dieu est juste !

Où , nous avons besoin de cette pensée en présence du sort d'une famille où la probité , l'honneur , la charité et le patriotisme sont traditionnels , et qui pourtant semble poursuivie par la fatalité antique. Est-ce là le ressort que fait jouer l'auteur ? Est-ce ainsi qu'il entend inspirer la terreur et la pitié ? Il y a en tous cas quelque chose de hardi et de vraiment dramatique dans sa conception , et nous dirons même dans la marche de la pièce , plutôt graduée d'après le système du théâtre anglais , que d'après

les errements de la scène française. Malheureusement la réalisation d'un plan en général assez heureux , laisse beaucoup à désirer. Le style... A peine peut-on parler ici de style; tout est vrai d'une vérité triviale , à force de vouloir être simple; tout est honnête , mais sans passion , et il en résulte une certaine monotonie. On signalerait des détails pleins d'intérêt sur l'industrie verviétoise , et des tableaux que leur sujet même et la gravité des situations mettent en relief , comme la scène du juif et la visite de l'officier étranger, l'apparition de Henri et surtout la scène première du cinquième acte; mais tout cela est déparé ou terni par une phraséologie prolixie , par des superfétations extrêmement fatigantes pour le lecteur et surtout pour le spectateur. Bien que le mariage de Jean-Joseph soit un peu un mariage de raison, ce qui déjà n'est pas très-favorable à l'effet théâtral , on voudrait voir dans les deux futurs des amoureux moins transis, et enfin quelque obstacle à l'accomplissement des vœux de leur famille serait le bien venu. Le second acte de la pièce ressemble un peu trop à un acte... de l'état-civil. Henri , qui aurait pu être un amoureux évincé , n'est qu'un envieux à titre gratuit; il y a peut-être de ces monstres-là dans la nature , mais sur les planches, il n'est pas permis d'être aussi exclusivement odieux, sans un bon prétexte quelconque. La vanité de Yago , dans Shakespeare , avait du moins été blessée. Enfin, le rôle principal n'est pas assez saillant; la mission politique de Jean-Joseph est peu clairement expliquée , et de là les sympathies ne sont pas péremptoirement revendiquées en sa faveur; de plus, l'attention s'éparpille , les

personnages trépassent tour à tour d'un acte à l'autre , et nous avons plutôt devant nous une chronique de famille en dialogues , que le drame de la vie d'un héros. Le dénouement, nous l'avons dit, est un épilogue ; c'est presque un hors-d'œuvre , et l'effet en est manqué. Ce suicide d'une enfant innocente et qu'on ne connaît que pour avoir partagé , toute petite , la misère d'une mère abandonnée, ce suicide fait mal , et sort des limites que le plan même de l'œuvre assignait à l'auteur. Nous en avons dit assez pour faire comprendre que dans l'état actuel de cette pièce, le jury n'a pu songer à lui décerner un prix ; en la récompensant par un *accessit* (médaille en vermeil) , il a voulu témoigner surtout l'estime dans laquelle il tient un essai tenté non sans quelque succès , et plus que cela , avec un tact souvent habile dans le contraste et la gradation des effets scéniques , en un genre où désormais , la preuve en existe , on pourra réussir tout-à-fait avec non moins de simplicité, mais plus de nerf dans le style et plus de soin de l'élégance. L'auteur dont il s'agit, en un mot, a montré plus de bon sens que de vigueur , et il a été plus observateur que poète ; sa trame est relâchée en quelques endroits , son dénouement fait tache et surprend comme une expression déplacée au milieu d'une conversation sérieuse. Nous n'en applaudissons pas moins à ses efforts , et nous espérons avoir un jour à le louer sans restriction, s'il se rend bien compte de ce qui lui manque encore , et si, se laissant alors emporter par un souffle plus ardent et plus inspirateur , il donne aux qualités qu'il possède sans contredit , tout le développement dont elles sont susceptibles.

Nous regrettons , en revanche , de n'avoir presque pas de bien à dire d'un autre drame intitulé : *Honneur et Famille*. L'auteur est évidemment dupe de sa facilité à tourner le vers , facilité qui se révèle en dépit de la connaissance très-imparfaite qu'il semble posséder de notre dialecte liégeois. Il s'exalte aisément à propos d'une idée générale, si banale qu'elle soit, ce qui est un heureux don de la jeunesse, l'âge de toutes les générosités ; et il va, il va sans prendre garde aux convenances de la scène et quelquefois au caractère de ses personnages. Nous comparerions son style à celui de l'auteur de *Henri de Dinant*, n'était l'affectation de locutions wallonnes dans la nouvelle pièce ; seulement la manière dont elles sont employées inspire du doute, comme nous venons de le dire, sur l'aptitude de l'écrivain à se servir de cet idiôme.

Laissant de côté la forme , aurons-nous à louer l'invention , la charpente de la pièce, le développement des caractères ? Hélas ! nous renonçons même à tenter l'analyse de cette conception. François est précepteur dans la maison d'une baronne , laquelle a une fille à qui elle voudrait faire épouser un certain comte. Le baron est absent depuis longtemps ; on ne sait où il est ni quand il reviendra. Mais il reviendra à point nommé , n'en ayez souci , pour dire que sa fille n'est pas sa fille et que François est son fils. Or , la noble dame , d'ailleurs criblée de dettes , avait envie de se remarier aussi , et d'épouser un ex-amant , prétendument pour compenser des pertes éprouvées par celui-ci à la bourse. Dans l'intervalle de ces événements où un *Deus ex machinâ* pré-

vient heureusement une bigamie, il y a 1^o des déclamations de François, qui est folliculaire et s'attribue lui-même la noblesse du talent parce qu'il écrit des articles où il n'épargne personne; 2^o des déclamations du comte qui vante la vieille souche dont il est issu et débite des médisances d'un goût très-contestable; 3^o des déclamations d'un certain Vassor qui joue là, on ne sait trop pourquoi, un rôle d'intermédiaire; 4^o l'entrée du notaire Hossekowe, venant pour un contrat. Ça et là un trait heureux, un vers assez bien tourné ne compensent pas l'insignifiance de l'ensemble, la fausseté des caractères et des situations, et la brutalité du dénouement, où la jeune fille qui n'en peut mais, en définitive, est gratuitement victime des coupables folies de la vanité de sa mère. Est-ce ainsi qu'on établit une différence entre la noblesse du talent et celle des titres? L'auteur nous paraît avoir été, lorsqu'il a pris la plume, sous l'empire de lectures mal digérées de toutes sortes de livres contemporains, où les paradoxes coudoient les illusions d'une fantaisie sans frein. Il est anti-réaliste, et surtout il paraît peu au courant de la vie réelle; qu'il se défie de lui-même, qu'il étudie, qu'il réfléchisse; il a du feu sacré, de la verve, du sentiment poétique, mais il est sujet au cauchemar.

Il y a néanmoins, dans cet essai imparfait, quelque élévation et quelque poésie. Lisons, au contraire, la comédie intitulée : *Piette avou si bai jeu*, si nous voulons tomber à plat dans la vulgarité. Quel dommage pourtant, avec un si beau titre! Un pareil titre est une

trouvaille précieuse, une riche veine, un trésor : nous laissons à l'imagination du lecteur le soin de se représenter tout ce que pourrait broder là-dessus un vaudevilliste quelque peu exercé. Mais pas du tout : c'est à la lettre qu'il faut le prendre ici. On dira que Molière a lui-même consacré une scène des *Fâcheux* à l'explication d'un coup de piquet :

C'est au jeu que l'on voit les plus grands coups du sort,

et que d'ailleurs il faut voir la pièce. Mais quant à Molière, c'est dans la bouche d'un fâcheux qu'il met ce récit impatientant ; et quant à la pièce, la voici : Grand'mère *Ailí Tontaine* est fâchée de voir une sienne nièce Louise tourner autour de son petit-fils *Mathí* ; elle interdit donc sa maison à la jeune fille, puis elle s'endort, et comme elle parle haut en rêvant, il n'est pas difficile à *Mathí*, qui rentre sur ces entrefaites pour lire les journaux, de découvrir les secrets de la vieille. Il enfonce crânement son chapeau sur l'oreille, *Mathí* ; il entend qu'*Ailí* invite sa préférée pour le soir même (on fait tous les soirs la partie de cartes, chez *Ailí*). La matrone est grondeuse, mais elle idolâtre *Mathí*, elle ne saurait rien lui refuser ; elle s'en va donc caqueter dans la rue avec ses voisines, puis elle est censée avoir fait la commission ; cependant, interpellée, elle avoue qu'elle n'a pas eu un seul instant envie de se donner pareille peine. *Mathí*, qui a lu pendant ce temps les journaux de la ville, et qui s'est livré à cet égard à diverses réflexions quelquefois, disons-le, assez amusantes, *Mathí* lui-même

ira chercher *Louise*. Cependant les partenaires d'*Aili* font tour à tour leur entrée ; on se met à table , les deux amants comme les autres , et on joue jusqu'à ce que la toile tombe. L'enjeu de la dernière partie est *Louise* elle-même ; elle se prête de bon cœur à cet arrangement brusquement approuvé , au préalable , par *Mathi*. Le dernier coup est douteux ; *Mathi* perdrait avec beau jeu , mais son adversaire aussi : *Mathi* épousera-t-il *Louise* ? Décidez , par terre : voici un couplet final à votre adresse.

Le réalisme est bien décidé , cette fois , et nous devons avouer que l'auteur est doué , à un degré éminent , de l'esprit d'observation. Pas un détail ne lui échappe , et tout vrai Liégeois déclarerait que chaque scène est exacte comme une photographie. Un autre mérite doit être relevé ici : c'est qu'il y a de l'entrain dans le dialogue , et que certains types ne sont pas trop mal caractérisés. Mais faites donc discuter en scène , pendant un quart-d'heure , sur les péripéties du jeu de cinq lignes , des personnages ridicules et sans esprit , et n'ayez avec cela aucun nœud à débrouiller ! Ce serait abuser de votre temps , Messieurs , que d'en dire davantage. Quant au style , la pièce est bien wallonne et le vers quelquefois habilement trousse ; encore un auteur , croyons-nous , qui dans des conditions tout autres que le précédent , se laisse éblouir par la facilité de sa plume et se dispense de réfléchir à ce qu'il écrit. Eh ! même dans les œuvres littéraires les plus légères , il faut une idée quelconque , un but quel qu'il soit , puisqu'il s'agit d'art. Traitez des sujets vulgaires tant que vous voudrez , les

Flamands l'ont fait en peinture; mais alors du moins, cherchez à plaire par la magie de vos couleurs et par la disposition de votre lumière. Et encore....

Mais au lieu de nous lancer dans les discussions théoriques, choisissons un exemple dans la comédie en deux actes intitulée : *Li bonheur vole*. Nous ne pouvons accorder à cette composition, non plus qu'aux deux précédentes, une distinction quelconque, mais nous devons reconnaître que, sous le rapport de la grâce et de l'élégance du style, qui n'en est pas moins naturel pour cela, elle l'emporte peut-être sur toutes ses rivales. L'opinion du jury, à cet égard, est suffisamment exprimée par le nombre de points accordés à cette pièce. Citons quelques vers sans y ajouter aucune réflexion :

... Dispôie treus meus ji d'vins triss', ji m'annôie;
Sins mes quéqu' camérâdes, ji n'àreus pus noll' jôie;
Et qu'on dêie çou qu'on vout, à l'ag' di quarante ans,
Ji creus qu'on-z-a passé l'bai boquet di s'roman.
On n'a pus comme à vingt li tiess' plintt' di sottrêies;
L'ag', tot fant mawri l'homm', fait mawri ses idêies;
Et c'est à plein d' l'hivier, qwand i sint l'máva tims,
Qu'i r'kwir li douce odeur des bais joûs di s' prêtimps.
Ossi mi minm', à c'theur', malgré qu'on veut so m'tiesse
Rilûr' les pâles fleurs dè l'coronn' dè l'viesse,
Ji sins po l'prumir feye l'idêie di m'établi;
Pac' qui, si ji m'lais co on pau pus avli,
I n'vâret pus les pôn', et si ji d'meur' jôn' homme,
Baicôp d'mes héritirs sohait'ront qu'on m'assomme
Ou qui ji moure étique, po v'ni chal rakoï
Co pu d' quatt' cint mèies francs, qui m'fârent l'z'y leï.

Un certain sentiment poétique se révèle dans ces vers.

Si l'invention et le développement de l'intrigue ne laissaient pas tant à désirer, nous applaudirions des deux mains à cette comédie. Ce serait insister mal à propos sur des taches insignifiantes que de rappeler à l'auteur combien il eût été difficile, en 1614, de chanter l'air : *Où peut-on être mieux!* puisque le *maestro* liégeois, à qui nous devons *Lucile*, ne vit lui-même le jour qu'en 1741. Si la mélodie : *Va-leureux Liégeois!* est antérieure à ce siècle, il est douteux qu'elle fût populaire au commencement du règne de Ferdinand de Bavière. On ne comptait guère non plus à Liège, alors, par francs et centimes, et nous ne savons trop si l'on pouvait dire : je cours à la *permanence*. Mais ce sont là des peccadilles. Seulement, une fois pour toutes, disons à nos auteurs que s'ils déterminent précisément la date des événements que leur baguette magique évoque ou crée, un peu, nous disons un peu de couleur locale ne messierait pas; les anachronismes ne sont complètement pardonnables que dans les légendes ou les parodies. Mais nous avons autre chose à regretter ici. Le premier acte de *Bonheur vole* intéresse et fait rire, mais... c'est un pastiche du *Galant de l'Sièrvante*. La donzelle se cache ici dans un coffre, tandis que dans la pièce de M. A. Delchef, le Crispin en bonne fortune s'était blotti dans une armoire. Encore serions-nous indulgents pour ces analogies, si le 2^e acte avait quelque valeur. Mais il est difficile d'imaginer quelque chose de plus faux et de plus incohérent. Un vieux comte qui veut se marier, qui invite ses amis à venir choisir, parmi les noms des dames qu'il a remarquées au

bal, le nom de celle qui doit le mieux lui convenir ; les invités qui n'arrivent pas , parce que le domestique , ayant perdu les lettres en route , mais ayant trouvé une tablette sur laquelle son maître a inscrit les noms des cinq ou six beautés qui l'ont séduit , a invité verbalement ces demoiselles au lieu des personnes attendues ; le père de l'une des dites demoiselles qui vient , en style de Don Quichotte , demander raison au comte , au moment même où un ami de ce dernier lui montre une miniature trouvée par hasard dans la rue , et portant les traits de la demoiselle même pour qui on réclame vengeance ; — et là-dessus , le père accordant la main de sa fille , sans que celle-ci soit informée de rien , et le maître unissant son domestique à l'héroïne du coffre , sans qu'on y prenne garde , et sans que le valet amoureux soit bien content de cet arrangement !

Voilà : deux pièces en une , une imitation quelquefois heureuse et une demi-conception manquée ; ah ! qu'on nous permette de le dire , il faut des ficelles plus solides pour faire tenir le masque comique ! Ces caractères sont incomplets , ce thème vous égare à mesure qu'il se développe , et l'auteur n'a réussi qu'à nous donner raison , quand nous criions par dessus les toits : étudiez , méditez !

Nous arrivons enfin au morceau capital du concours. Nous ne sommes point aveugles ; défauts et qualités se montrent encore ici ; mais la balance penche si décidément du côté des qualités , que le public s'écriera comme nous : qui en douterait ? Bravo ! Et encore : bravo ! *Les deux neveux* ! Vous tenez enfin une bonne pièce destinée à un véritable

succès, l'auteur n'eût-il pas employé le wallon. Comment n'en pas voter à l'unanimité la publication (sauf des corrections de détail)? Comment ne pas lui décerner le prix? Faisons comme pour Jean-Joseph : analysons avant de juger.

Il y avait une fois un onclé, qui était l'oncle de deux neveux et d'une nièce : le dit oncle était tout spécialement prédestiné à être tuteur, car ses deux neveux et sa nièce étant cousins et cousine, et non pas frères et sœur, il fallait évidemment que trois frères ou beaux-frères de notre vieux garçon se fussent donné le mot pour mourir presque en même temps et lui imposer ainsi une triple surveillance. Terrible charge pour un homme qui aime ses aises ! Aussi l'oncle Durand n'est-il pas toujours de bonne humeur ; sa nièce Louise en sait quelque chose. Louise nourrit un penchant secret pour son cousin Henri, que Durand, en revanche, ne peut souffrir. Il faut bien l'avouer : Henri est un peu débraillé, un peu viveur ; ses escapades ont quelquefois fait du bruit, et Durand n'aime pas le bruit ; enfin les remontrances de l'oncle ont l'air de glisser très-légèrement sur l'épiderme du jeune homme. C'est peut-être à cause de tous ses défauts que Henri est aimé de Louise, à qui du reste il le rend bien, tout en se laissant quelquefois enflammer ailleurs, quand l'occasion, l'herbe tendre.... enfin il est jeune, et les femmes sont inexplicables dans leurs préférences ; c'est ainsi que Henri a encore un chaud partisan dans Catherine, une matoise celle-là, une fille avisée, une langue à faire damner ceux qu'elle attaque,

enfin une franche soubrette wallonne , à rendre des points à la Jeannette de M. A. Delchef. L'autre neveu, Gustave, ne ressemble guère à Henri ; c'est un étudiant qui ne parle que de ses examens prochains , un garçon bien doux qui vient voir son oncle , le cajole et l'écoute avec respect , sans perdre une occasion d'exprimer l'horreur que lui inspire la conduite de son mauvais sujet de cousin. Gustave vise aussi à la main de Louise, et, soyez-en sûrs, si l'oncle pouvait se mettre à la place de la nièce, le mariage serait bientôt conclu. Mais ne parlez pas des caprices des femmes ! Tenez, au moment même où Durand vient de répéter pour la centième fois un beau sermon à Louise, Catherine vient dire à l'oreille de la timide nièce que Henri l'attend dans la cuisine. — Mais je n'oserais quitter la salle : mon oncle... — Ce sera bientôt fait, dit Catherine : Monsieur ! votre ami Dubois est venu vous prier de passer chez lui... Les oncles sont crédules ; d'ailleurs Durand et Dubois, malgré leurs disputes continuelles, ne peuvent vivre l'un sans l'autre ; Durand prend donc son chapeau et sa canne. Bravo ; le chat est loin : souris, prenez vos ébats !

Henri est venu , parce qu'il n'y peut plus tenir ; si M. Durand lui refuse son consentement, que Louise le quitte pour aller demeurer chez une parente, puis tout s'arrangera. — Et si l'oncle déchire son testament ? — N'importe ! — Non ! dit Louise. — Si ! dit Henri. De grâce ! — Sauvez-vous , j'entends du bruit ! s'écrie Catherine qui fait le guet. C'est une fausse alerte, mais Louise a disparu. A Catherine maintenant de sermonner Henri :

ce n'est pas bien, Monsieur, Il faudrait faire une fin ! Hier encore une jeune fille, une de vos victimes, Monsieur ! s'est présentée ici pour parler à votre oncle... Heureusement je l'ai éconduite et je le ferai encore ; mais ne vous exposez plus, et surtout cessez de la voir. On la nomme Julie, je crois. — C'est Rosalie, se dit à lui-même le coupable, pris la main dans le sac. — Oh Catherine, aidez-moi ! — Oui, chut ! Voici l'oncle qui n'a pas trouvé Dubois. Henri, seul avec lui, n'a pas le temps de parler ; une mitraille d'injures et de reproches éclate sur lui sans trêve. Enfin il parvient à placer un mot, et, ahuri qu'il est, il ne trouve d'autre biais, pour justifier sa présence, que de demander quelque argent à son oncle ; il voudrait aller au bal ; c'est aujourd'hui mardi-gras ; quoi de plus naturel ! Nouvelle bordée à essayer ; mais que voilà bien les oncles ! Durand s'exaspère et finit par aller à sa poche ; mais c'est qu'il est près d'étouffer de rage et qu'il faut que cela finisse. — Sors maintenant d'ici, vaurien ! Mais Henri, qui veut avoir la réponse de Louise, fait semblant de sortir et se cache derrière un paravent.

De là il entend une conversation fort édifiante entre Durand et Dubois ; après que celui-ci a répété à son ami qu'il ne vaut pas mieux que lui, et rappelé bon nombre de fredaines de jeunesse dont l'évocation met le comble à la mauvaise humeur de Durand, les deux vieux célibataires se réconcilient suivant leur habitude invariable, et, chose inouïe, prodige qui fait ouvrir de grands yeux à Henri dans sa cachette, ils finissent par convenir d'aller

ensemble au bal masqué. Peut-être y retrouveront-ils une certaine Jeannette qui... vieux scélérats ! Enfin , Louise et Catherine seront couchées à neuf heures ; Dubois apportera des costumes frais et des dominos de rechange , pour le cas où l'un ou l'autre serait reconnu. On conçoit , en effet , qu'ils tiennent au secret comme à leur peau.

Cependant Henri s'est esquivé , Dubois est sorti à son tour , et Durand en fait autant sous un prétexte banal. Gustave entre d'un air assez embarrassé ; il sonde Catherine pour savoir si Julie est venue ; car c'est lui , l'hypocrite , qui est le vrai séducteur de cette pauvre fille à qui il a promis le mariage. Catherine ne pénètre pas ce secret, l'interrogateur est adroit ; il croit du reste avoir deviné ce qu'il voulait savoir , tandis que la servante , adroite dans un autre but , n'a fait que des réponses évasives , supposant qu'il a voulu lui tirer les vers du nez pour faire tort à Henri. Scène de flagorneries et de bonacité un peu niaise entre Durand et Gustave , lequel a soin , par parenthèse , de décrier son cousin. Ils s'en vont ensemble , au grand contentement de Catherine , prévenue que son maître ne tardera pas à rentrer , mais ayant tout le temps , dans l'intervalle , de s'expliquer avec Henri ; celui-ci brûle de son côté de réjouir *ces dames* de sa découverte. Le qui-proquo provoqué par Julie n'est pas éclairci : Henri , regardant Gustave comme un espion , veut avoir satisfaction de lui. Gustave entre par hasard ; il avait oublié ses gants sur la table. On veut s'expliquer , et l'on s'embrouille de plus belle , surtout quand Catherine avoue à Gustave

qu'une femme est venue. Celui-ci, déçu, inquiet, hors de lui, achète le silence de la servante, qui n'y comprend rien, mais qui réfléchira.. Enfin elle se retrouve seule avec Henri, et le projet de se retrouver tous au bal, y compris Louise, est définitivement arrêté. Louise ne se laisse pas aisément persuader; elle cède pourtant à la fin. Il se fait tard, on se retire. Dubois et Durand viennent endosser leurs costumes; Durand reprend ses allures de vingt ans, et vogue la galère! — Enfin! dit Catherine. Louise revêtira le domino de Joseph, le *Galant* de Catherine, qui arrive à point nommé pour conduire la donzelle au bal, et fait une longue mine en apprenant qu'il *chaperonnera* une tierce personne. — Je vous régalerai! fait Catherine: il faut bien céder; en avant, faisons bonne mine à mauvais jeu!

Au second acte, nous sommes en plein bal masqué, au grand théâtre de Liège. C'est l'heure de la folie: les gais refrains se mêlent au cliquetis des verres, aux fanfares de l'orchestre et aux battements cadencés des pieds des danseurs. Les propos provocateurs, les mystérieuses *intrigues* se croisent et font des feux roulants; la poussière monte aux lustres et l'ivresse monte aux têtes. Henri est déguisé en femme: Gustave survient, *un peu gai*, son masque à la main (le remettra-t-il? Il doit être prudent, ce nous semble), lorgne la petite et la poursuit... Voici Durand avec Dubois, deux figures hétéroclites, deux magots embarrassés dans leur défroque. Ils passent. Gustave revient. Il s'échauffe, il veut clore son roman: la belle est farouche, mais peu à peu — enfin elle accepte

une bague, qu'elle gardera si son nouvel amoureux n'est pas demain au rendez-vous. Pardonnez, Messieurs : c'est au bal masqué qu'on peut dire : *Hélas ! Platon, hélas !* ⁽¹⁾. Mystification sur mystification : Durand a perdu Dubois dans la foule, et le voilà intrigué par un domino noir qui lui débite un fort beau chapitre, vraiment, au sujet de Jeannette ; et Catherine qui entend tout cela, n'a rien de plus pressé que de lui laisser entrevoir qu'elle est elle-même cette sirène de Jeannette. Henri, à son tour, délivré de Gustave, s'empare de Dubois, qu'il a reconnu, et grâce à la conversation du matin, qu'il a entendue de derrière son paravent, il n'a pas de peine à lui faire croire que c'est Jeannette qui lui parle. Le nœud se resserre de plus en plus fortement. C'est un *imbroglio* à vous donner le vertige, un tourbillon à vous aveugler, un va-et-vient continuel à vous faire voir trente-six chandelles. Tour à tour les deux groupes repassent devant nous : l'une des deux Jeannette discrédite Catherine dans l'esprit du vieux Durand, l'autre de son côté captive le vieux Dubois, qui la reverra le lendemain, c'est convenu. Scène comique entre Gustave et Catherine, en présence de Louise, qui fait tapisserie et est fort gênée de sa personne, la pauvre fille ; puis Dubois reparait dans son premier costume, ce qui enlève un poids de la poitrine de Durand. Ils se font des confidences : J'ai vu Jeannette ! — Moi aussi ! — C'est celle-ci ! — C'est celle-là ! — Je l'ai reconnue à ses paroles : elle seule savait ce qu'elle m'a dit. — Je l'ai reconnue à l'anneau

(1) Titre d'un recueil de jolies poésies françaises (par M. Léon Jacques), que vient de publier M. l'éditeur F. Renard, de Liège.

d'or que vous lui aviez donné le jour de sa fête. Je croyais pourtant qu'elle vous l'avait rendu. — C'est étrange ! — C'est inconcevable ! — Mais cet anneau , je l'ai donné à Gustave ! Non , je confonds , c'est impossible. — Nous verrons bien demain : s'il vient quelqu'un... Holà ! hé ! La foule se presse aux portes ; Durand et Dubois sont bousculés ; lourde chute de Durand , qui laisse tomber son paquet de clefs : Henri , qui le suit de l'œil , est là pour les ramasser : la leçon sera complète. Il se fait tard , rentrons : bonsoir !

Pauvre Durand , son nez est gonflé , un de ses yeux est poché , il paie bien cher ses folies de la veille ! Que va-t-on penser de lui dans le voisinage ? Et d'abord que diront Louise et Catherine ? Au beau milieu de ses réflexions peu récréatives , survient Catherine , portant deux cartons. — Que signifie ?.. — Monsieur , je vais vous quitter : réglons nos comptes , s'il vous plaît. — Vous perdez la tête ! — Du tout , Monsieur : mais quant à vous , vous agissez très-mal. Je souhaite seulement que ma remplaçante... — Mais me prenez-vous pour un fou ? Qui vous a fait croire... — Allons donc ! Hier soir , vous avez rencontré cette femme... bien tard ! — Bien tard ! mais j'étais couché à neuf heures ! — Catherine (*à part*) : Vieux menteur ! — Je vais trouver Henri , dit la rusée ; et elle laisse le pauvre Durand meurtri au moral comme au physique , tremblant que Jeannette n'ait jase , se voyant déjà la risée de tout le monde... Oh Dubois , Dubois !

Comme Samiël dans Freyschütz , Dubois répond à l'appel de Durand , qui lui fait une grosse querelle. Leur dis-

cussion est interrompue par Julie, qui vient se plaindre de son séducteur, lequel avait promis de la conduire hier au bal, et qui, puisqu'il n'est pas venu la prendre, l'a par conséquent tout-à-fait abandonnée ! Elle fournira des preuves de la perfidie de son amant : ses lettres... — Apportez-les moi, ma fille, et tranquillisez-vous. Indigne neveu ! — Dubois rit dans sa barbe, et après le départ de Julie, prend même la défense de celui qu'on soupçonne. Cependant Durand voudrait sortir, et il n'a pas ses clefs : maudit bal ! Dubois, mon ami, aidez-moi à forcer ma garde-robe. Maudit bal ! Cependant Gustave vient pour savoir si Julie s'est montrée. Son insistance pour qu'on l'empêche d'entrer met la puce à l'oreille de Catherine ; mais elle n'y voit pas encore clair. Entre Durand. — Quoi, Gustave ! que va-t-il penser en voyant mon œil ? — Il faudra un serrurier, dit Dubois sur la porte. — C'est contre la table, dit Durand. — Pauvre oncle ! Gustave l'embrasse et verse des larmes, Catherine rit aux larmes. — Comment vont les études, Gustave ? — Hier à minuit j'étudiais encore ! — Quelle différence avec Henri ! Suit l'histoire de Julie, que Henri devait conduire au bal. — Au bal ! mon oncle ! — *Qué fá Piláte* ! murmure Catherine. Pauvre Henri ! On te déchire encore à belles dents. Cependant Durand craint la visite de Jeannette, et Dubois voudrait bien partir, parce qu'il attend chez lui la même visite. Voici Henri. — Comment, infâme, tu oses paraître ici !.. Sans Dubois, Henri passerait un mauvais quart d'heure. — Sors d'ici, vaurien ! — Mais laissez-le donc parler ! — Enfin, que veux-tu ? — Moi, pas grand'chose :

seulement vous dire que je me rends chez le commissaire ; j'ai trouvé hier , au bal , vers minuit , un trousseau de clefs. — Chassez-le , mon oncle , dit tout bas Gustave. — Un moment , dit Durand , qui commence à trembler. Voyons les clefs. Ha ! Durand ne les reconnaît que trop bien ; Henri veut partir ; l'oncle s'époumonne à le retenir ; Gustave s'épuise en conjectures. Durand tombe en syncope ou fait semblant : on sonne ! L'oncle se redresse en sursaut : C'est Jeannette ! — C'est Jeannette ! pense Dubois. — C'est Julie ! — C'est Rosalie ! — Allez voir ! — Oui ! — Non ! — Que faire ? que devenir ?

C'est Julie... Et voici Louise , dont la présence ne sera pas inutile. Coup de théâtre : on s'explique , on se méprend , puis on finit par comprendre... C'est Gustave qui est le suborneur ; le voilà , l'infâme hypocrite... L'oncle Durand est saisi d'horreur , il le chasse ; Gustave ose encore en sortant implorer Louise , mais elle se détourne avec dédain. — Il faut pourtant bien , s'écrie Henri , que j'aille trouver le commissaire. — Mais Dubois a deviné qui jouait avec lui le rôle de Jeannette ; il le dit tout bas à Durand , qui , n'ayant causé qu'avec l'autre fausse Jeannette , n'en croit pas un mot. — Mais , que se passe-t-il donc ? se demande Louise : ils sont tous pâles et n'osent parler haut ! — Allons , qu'on joue cartes sur table : c'est toujours le mieux. — Henri , promettez-vous de vous amender ? — Oui , mon oncle. — Garderez-vous le secret sur les événements d'hier soir ? — Mais , je dois d'abord savoir... — Allons , je changerai mon testament , et vous pourrez dès demain venir voir votre cousine... — Que Ca-

therine surtout ne sache rien... — Mais, mon oncle, elle sait tout...—Qui le lui a donc dit?— Vous-même. Catherine était l'autre Jeannette. Deuxième évanouissement de Durand. — Mais Louise! — Louise était au bal. Troisième évanouissement. Enfin, qu'y faire? Revenez à vous, bon vieux; voici votre ami Dubois qui a pris son parti en brave. — Nous avons été au bal, eh bien, soit! Nous irons encore si l'envie nous en vient. Et à bas les réticences, les hypocrisies et les perfidies! Louise aime Henri, Henri aime Louise: n'allongeons point la corde; unissez-vous, mes enfants! Et vous, Catherine, ne peut-on vous marier aussi? — L'oiseau s'est encore envolé, répond la bonne fille; en revenant du bal, il a voulu faire le méchant, et je l'ai planté là, en pleine rue.—Plaindront-nous Joseph? Jugez-en, Messieurs; en attendant, rendons à Durand ses clefs, et ajournons, avec Henri et avec l'auteur, les explications que Durand a encore à demander: car il a perdu la tête ou peu s'en faut, et il semble que *l'imbroglio* du bal masqué ne sera jamais bien clair pour lui.

Sous ce tissu léger, trop léger souvent, et malgré quelques traits un peu lestes, sous ce tissu si mince se cache un enseignement moral sérieux, qui a rappelé involontairement au jury l'*Ecole de la médisance* (*The School for scandal*) de Sheridan, et les imitations françaises de cette comédie célèbre, les *Portraits de famille* de M.-J. Chénier et le *Tartuffe de mœurs* de Chéron. Mais le *Joseph Surface* de Sheridan est un hypocrite profondément vicieux, un coquin déterminé, à l'égard de qui le public ne saurait rester indifférent, tandis que le *Gustave des deux Neveux*

n'est guère plus mauvais que son cousin Henri, du moins à le juger par ses actes plutôt que par certains traits de son caractère, appréciables seulement d'après sa manière de parler. Nous conseillons à notre auteur de prendre connaissance de la pièce anglaise, soit dans le texte, soit dans l'élégante traduction de M. Villemain, pour se faire une idée du relief qu'il convient de donner à un type, lorsqu'on veut faire quelque chose de plus qu'une comédie d'intrigue. La pâleur du rôle de Gustave est rendue plus frappante encore par deux défauts assez graves que le poète devra chercher à atténuer autant que possible, s'il ne parvient pas à les faire entièrement disparaître. Nous formulons ces conseils, parce que nous voudrions assurer à sa pièce un succès durable ; car pour un succès de vogue, nous croyons pouvoir le lui prédire. D'abord il s'agit de Rosalie, qui paraît être exactement dans la position de la jeune fille séduite par Gustave : peut-être l'auteur a-t-il entendu que c'est là une ancienne passion de Henri ; mais il ne faudrait pas du moins qu'elle eût l'air d'occuper ses loisirs à l'époque même où il paraît sérieusement épris de sa cousine. Henri est un peu libertin, beaucoup si vous voulez ; mais il y a une limite à garder ; si l'on veut que le public s'intéresse fortement à lui, il faudrait en faire surtout un étourdi, un jeune homme dissipé, mais incapable d'une action déloyale, et victime de sa franchise jusqu'au dénouement, plutôt que dissimulé sur le même chapitre, qui seul est un sujet de reproches pour son frère. Ensuite nous regrettons deux ou trois expressions peu convenables, de Henri à son oncle, ou parlant de son oncle, et nous sommes

surtout peiné de le voir enjoindre lui-même à Gustave de quitter le domicile de leur tuteur commun. Ce seraient là des fautes importantes, si la pièce ne devait pas être revue ; mais nous espérons que l'auteur, qui fait tant de cas de la franchise, saura gré au jury de les lui avoir indiquées, et nous pensons qu'il ne lui sera nullement difficile de faire droit à nos observations. La versification et le style auront aussi besoin d'un dernier poli (1). Il n'en est pas moins vrai que même telle qu'elle nous a été présentée, la comédie des *Deux Neveux*, de l'avis unanime du jury, est la meilleure œuvre qu'ait produite le théâtre wallon moderne. L'analyse que nous en avons esquissée, donnera une faible idée de l'habileté des combinaisons scéniques que nous y admirons ; on y trouve quelques longueurs, mais pas de redites ; chaque caractère conserve sa nuance ; l'intérêt va croissant jusqu'à la fin, et après être devenue un véritable nœud gordien, l'intrigue se dénoue le plus aisément du monde, grâce à la dextérité déliée de l'artiste, qui sait tirer parti, à point nommé, des circonstances en apparence les plus insignifiantes. N'ajoutons rien à ces observations ; répétons seulement ce que nous disions il y a deux ans, en proclamant le triomphe du *Galant de l'Sièrvante* : « Nous sommes impatients de voir le public partager notre avis. »

La tâche du jury est remplie ; c'est avec une nouvelle confiance dans l'avenir qu'il vient vous faire part de ses conclusions. Aux considérations par lesquelles débute

(1) L'auteur s'est empressé de tenir compte des observations du jury.

le présent compte-rendu, et à celles que nous avons fait valoir dans nos précédents rapports, nous croyons, pour le moment, ne devoir rien ajouter. Cependant, peut-être sera-ce rendre un service réel à nos poètes wallons, que de les engager à méditer soigneusement les conseils qu'un critique distingué de notre temps, écrivant en Belgique, adresse aux poètes Belges en général :

« C'est un besoin de la poésie de s'accommoder aux exigences de la foule, tant qu'elles ne sont pas destructives des conditions nécessaires de l'art...

« Soyez à votre guise idéaliste ou réaliste ; mais que la vérité générale se retrouve même dans vos personnages en apparence les plus exceptionnels...

« Bien écrire est une loi pour tous les poètes. Elle est particulièrement obligatoire pour les poètes de Belgique (suspects de châtier peu leur style ; et cette loi s'impose aux écrivains wallons comme à ceux qui manient la langue française)... Il n'y a presque plus de sujets neufs au théâtre, et tous les moyens de pathétique sont vulgarisés. La beauté de l'expression peut être sans cesse rajeunie et faire aimer, par les savantes variations du langage poétique, la vieille, l'éternelle histoire des sentiments.

« On dirait que beaucoup de poètes craignent, en se corrigeant, en supprimant avec courage les redondances et les inutiles superfétations qui déparent un premier jet, de paraître moins vigoureux.

« Cette illusion doit disparaître et faire place aux soins les plus soutenus. Un poète n'est pas dans ce monde pour son plaisir, mais pour créer de belles œuvres ; et si l'on

nous permet de finir par un mot de ce Platon qui fut si rude à tous les poètes, principalement à ceux du théâtre, mais qui comprenait si bien les véritables conditions de leur fortune, souvenons-nous que toutes les choses belles à voir, sont difficiles à faire." (1)

Après mûr examen de l'ensemble et des détails des cinq pièces ci-dessus analysées, le jury a résumé son appréciation comme suit :

1° <i>Les Deux Nèveux</i>	29 1/2 p.	sur un m . de 36.
2° <i>J'hàn-Joseph et l' Maule anneie</i>	21 1/2 p.	id.
3° <i>Li Bonheur vole</i>	18 p.	id.
4° <i>Piette avou si bai jeu</i>	11 p.	id.
5° <i>Honneur et famille</i>	10 p.	id.

En conséquence, le jury estime qu'il y a lieu de décerner un prix à l'auteur des *Deux Nèveux*, et de faire imprimer cette pièce dans le *Bulletin* de la Société, après qu'elle aura été revue par l'auteur.

Les pièces nos 3, 4 et 5 ne sont jugées dignes d'aucune distinction.

La pièce n° 2, intitulée *J'hàn-Joseph et l' maule anneie*, mérite un accessit, qui pourrait être représenté par une médaille en vermeil. Toutefois, comme ce drame, à côté des qualités éminentes qui le distinguent, laisse à désirer sous le triple rapport de l'unité d'intérêt, du développement de certains caractères et surtout de la convenance du

(1) BARON, *Histoire de l'art dramatique*, chapitre final.

dénouement, l'auteur sera invité à modifier, à abrégier ou même à supprimer entièrement certaines scènes. S'il consent alors à soumettre son œuvre à l'appréciation définitive du jury, celui-ci pourra, s'il y a lieu, en proposer la publication dans le *Bulletin* de la Société.

Toutes ces décisions ont été prises à l'unanimité.

Au nom de ses collègues du jury,

MM. H. BOVY,
U. CAPITAINE,
G. MASSET
et A. PICARD,

Liège, le 2 janvier 1860.

Le rapporteur,
Alphonse LE ROY.

Lecture ayant été donnée du présent rapport, dans la séance du 16 janvier 1860, il a été procédé à l'ouverture des billets cachetés qui accompagnaient les pièces intitulées *Les deux Nèveux* et *J'han-Joseph et l'auale annaie*. L'auteur de la première est M. André DELCHEF, de Liège; la seconde est l'œuvre de M. Jean-François XHOFFER, de Verviers.

Toutes les propositions du jury ont été accueillies par la Société.

Le Secrétaire,
F. BAILLEUX.

Le Président,
CH. GRANDGAGNAGE.

Liège, le 16 janvier 1860.

LES DEUX NÈVEUX

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PAR

M. ANDRÉ DELCHEF

(Le théâtre est le miroir de la société).

(Médaille d'or de **200 francs.** — Concours dramatique de **1859**).

THE ONLY WAY

TO THE

THE

THE

THE

A MONSIEUR

ALPHONSE LE ROY,

Professeur à l'Université de Liège ,

FAIBLE TÉMOIGNAGE

DE LA

RECONNAISSANCE DE

L'AUTEUR ⁽¹⁾.

(¹) Le billet cacheté accompagnant la pièce des *Deux Nèveux*, ouvert après la lecture du rapport de M. Le Roy, en séance du 16 janvier 1860, contenait l'offre par M. Delchef de la dédicace de son œuvre à l'honorable rapporteur.

Le Secrétaire,
F. BAILLEUX.

PERSONNÈGES.

- MM. DURAND , rinti.
DUBOIS , rinti , camèrade da DURAND.
Henri DURAND , nèveu da DURAND.
Gustave DÈPREZ , étudiant , nèveu da DURAND.
JÔSEPH , galant da CATHÈRE.
M^{mes} Louise DURAND , nèveuse da DURAND.
CATHÈRE , siervante da DURAND et crapaude da JÔSEPH.
JULIE , crapaude da Gustave DÈPREZ.

Li scène si passe à Lige, è 1840 , è l'rowe Féronstrée.

LES DEUX NÈVEUX,

COMÈDEIE È TREUX ACTES.

(Li théiâte riprésinte ine plèce borgeùse, des chèylres, deux tâves, ine poite è fond et eune à chaque costé, in écran fondant d'l'ouhe, etc.)

ACTE I.

SCÈNE I.

LOUISE *qui brosdéie*; DURAND *qui lét l'gazette*, et puis CATHRENE.

DURAND (*lèhant*).

Ah! c'est todi l'mèm' sope, et c'est todi l'mèm' gosse!
I promettet di v'fer magni dè souk à l'losse
Qwand c'est po les loumer! I n'y sont nin d'dix jòus,
Qui s'fet à vos deux oûie' in' vaute avou vos oûs.
Libérâls, cléricâls, vos estez tots pareies:
Int' vos aût' c'est à l'ci qu'jow' li mi l'comèdeie!...

(*A s'nèveuse*).

Eh bin! qui fez-v'don là? I m'sonn' qui v'n' ovrez pus...
Ji wag' qui vos pinsez éco bin sûr à lu....

LOUISE.

Nenni, mon onk'....

DURAND.

Taihiz-v', vos n'houtrez mâie personne !

Ji sé bin qu'vos riez des conseies qui ji v'donne,
Et qu'po m'fer m'agryi, vos aimez voss' Hinri ;
Min vos ârez tot l'timps pus tard di v'ripinti
Di l'avu préféré à voss' cusin Gustâve,
Qu'est todi avou vos on n'sareût pus aimâve.
Ossi, j'a pris m'pârti, vos frez çou qu'vos vôrez :
Ji n'dis pus rin ! v'beurez vos bir' comm' vos l'bress'rez.
Ji sos bin décidé à c'ste heure à n'pus rin v'dire ;
Ji veux qui j'piéd' mi timps. Vos frez-t-à voss' manire.
Seûlmint si vos v'mariez, sins avu m'consintmint,
Ni v'chôkiz nin è l'tiess' qui j'laire m'testamint
Comme il est po l'jou d'houie. Ji frè ossi di m'tiesse.
C'est qui, si par hasârd, vos m'pinsez assez biesse
Po ployi sin rin dir' dizo tot' vos voltés,
Vos estez bin trompéie !

LOUISE.

Mon onk, vos v's époirtez

A toirt ! Avez-v' rouvi qui ji v's a fait l'promesse
Di v'houter....

DURAND.

J'el sé bin ! Si çoula polève esse !
Min volà si longtimps qui vos m'el promettez
Qui ji n'pous creûr' !...

(*I Tosse*).

CATHRENE (*tot z'intrant*).

(*A pâri*). Vo-l' là co 'n' feie à barboter !....
Ah ! mon Diu ! les vis homm' ! !...

DURAND (*qui finit la phrase interrompue par sa tosse*).

qui vos sèrez d'parole.

LOUISE.

Sia !....

CATHRENE.

Si n'el fait nin tóurner à caracolle ,
Elle âret dè bonheur.....

DURAND (*respondant à dièrain mot da Louise*).

Enfin ! nos l'veurans bin.

(*Cathrene qui vint d'intrier po l'poite di gauche est évoïe tot hovetant les poussîres jusqu'à d'le Louise qu'est d'manowe so s'chêyîre; elle li jâse à pâr et Durand si r'mette à lère li gazette jusqu'à c'qui Cathrene li jâse*).

CATHRENE (*à Louise*).

Mam'zelle ! il est là !

LOUISE (*à part à Cathrene*).

Wiss ?

CATHRENE.

È l'couhène ; i v'rattind....

LOUISE.

Ji n'oisreûs mâie bogî : il est capâb' di m'sûre....

J'a sogn' qui po on rin i n'vinsse à s'aperçûre.....

CATHRENE.

V's avez raison ! Eh bin ! lèyiz-m' fer avou l'vi ;

Ji vas so deux minut' avu tot arringî.

LOUISE.

Qu'allez-v' fer ?...

CATHRENE.

Taihiz-v' don ! (*à Durand*) Mossieû !

DURAND.

Quoi ? qui volez-v' ?

CATHRENE.

Hir, li voisin Dubois, à moumint qui j'sortéve,
M'a rikmandé di v'dir' d'aller hoûie à s'quârti.

DURAND.

Et vos n'm'el dihez nin !...

CATHRENE.

Min vos estîz sôrti...

DURAND.

D've qu'elle heûre?..

CATHRENE.

A cinq heûr'....

DURAND.

Et qu'elle heûr' pout-i esse?...

CATHRENE.

Quâsl sih heûr' et d'mêie!....

DURAND.

Vos n'àrez mâie noll' tiesse!

Ji sos sûr' qui nos d'vîz aller essônn' quéqu' pâr't ;
I m'âret rattindou.... à c'ste heûre, il est trop târd !
J'irè toti ! ji m'vas moussi à pus habeie....
Vos n'cang'rez mâie....

CATHRENE.

I fât pau d'choi po qu'on rouveie
De fer in' commission... mi surtout qu'ènn' a tant....

DURAND.

Jans ! c'est bon... (*i sorte*).

SCÈNE II.

LOUISE, CATHRENE.

LOUISE.

Min, Cathren', ci n'est nin vrêie portant ,
Qui l' vî Dubois v's at dit çoula.....

CATHRENE

Nenni, mamzelle

C'est po v'mostrer l'moyin , qui j'a po m'disfer d'zelle ;
J'elzi freûs creûr' qu'les poies ni pounet qu'so les sàs ;
Et qwand i rinturret , s'i vout fer des râchàs ,
È deux mots , ji li frè veie qui si âgn' n'est qu'in' biesse.
Min vos , vos n'li mostrez nin co assez dè l'tiesse ;
Tot ratt' qwand j'a intré , ji l'a co 'n' feie surpris
Qui v's ennè d'hév' pé qu'pind' di voss' cusin Hinri.
Ji sé bin qu'vos n'creyez nin tot çou qui v'raconte ;
Min mi à fer , veyez-v' , ji li direûs bin s'compte.
I méritév' tot ratt' trop bin d'ess' respondou.
Min cial , veyez-v' , di nouk Hinri n'est disfindou.
Mâgré tot ji v'promett' qu'i v's âret è mariège,
Seûlmint mostrez on pau qu'vos avez dè corège ,
Qwand voss' mon onk' vis jàs' di voss' grand ènnocînt,
Dihez qu'vos aimez l'aûte et qu' lu vos n'l'aimez nin.
J'a bai v'prêchî tot fêr çou qu'i fât qui vos fêsse,
Et il est pus' qui tîmps, mamzell', qui vos jâsêse.
C'est qu'affair' di galant vos m'polez bin houter :
Ji k'noh tot' leus manîr' et c'n'est nin po m'vanter ;
Comm' vos m'veyez , j'enn'a avu co traze et traze ;
Et c'n'est nin mâlâbeie, ennè ploût à lavasse ,
Et des pus bais portant qu'voss' polak di cusin.
Enfin houtez ; pusqui vos d'hez qu'vos n'l'aimez nin ,
Vos m'allez leyî fer et so mi âm' ji v'promette
Qui, di cial à pau d'tîmps, i fât qu'i tross' ses guettes...

LOUISE.

Et Hinri ?.....

CATHRENE.

I rattind....

LOUISE.

Nos li fans longin feu.
Ji n'voreus nin di m'fât portant qu'i s'annôyereût.
Et qu'i polah si plaind' di çou qu'ji séreus l'câse...

CATHRENE.

Oh ! sèyiz don tranquill' : què rattind n'at nin hâsse...

LOUISE.

Alléz' todi li dîr' dè v'ni...

CATHRENE.

Allons, j'y vas....

(*A pârte*).

Avou s'boket d'galant fait-ell' des imbarras ?

(*Elle sôrte*).

LOUISE.

Enfin c'est in' bonn' gin..... min elle at in' loquinse !
Ell' sèt qu'i fât on rin po qui l'vî nos surprinse
Et elle est cial qu'ell' jâs' desmitant qu'laût' rattind ;
Si ji n'l'y chessiv' nin èco ell' n'îreût nin.....

SCÈNE III.

LOUISE, CATHRENE, et puis HINRI.

CATHRENE (*tot z-intrant*).

(*A Hinri*).

Ji m'vas mette âs aguêts po qui n'pôie nos surprinde

LOUISE.

Ah ! mon Diu ! si m'mon onk' vinév' maïe à-z-apprinde...

HENRI (*tot z-intrant*).

Cathren' ! c'est inûtil' ; ji n'vous nin ênn' aller
Sin qui ji l'âie veyou !...

CATHRENE.

Quoi ?...

HENRI.

Ji vous ll pârler...

LOUISE (*à Henri*).

Ji trônne rin qu' dè pinser qu'i v' va v'ni trover ciale !....

CATHRENE.

Oh ! vos polez-t-ess' sûr qu'i fret l'arèg' dè diale !....

HENRI.

Tins ! qu'i faiss' comme on diale et, s'i vout, eco pus.
Avou ses merlifich', ji n'a nin sogn' di lu.
Pa ! vo pinsez surmint qu'i gny' âie todi qu'à braire,
Et fer des hihâhâs chaqu' feie qu'on m' vout fer taire !
Comme avou lu c'est l'ci qui sèt l' mon brair' qu'at toirt,
Nos allans veie tot rat' li ci qu'brairet l'pus foirt.
I sèt bin après tot qu'ji n'sos nin in' haguette
Po fer tot çou qu'i voût tot comme in' marionnette....
Leyiz-l' vini !... Jâsans à c'ste heure on pau d'aut' choi
Dispôie lundi v's at-i éco dit in' saquoi ?

(*Cathrene sôrte*).

LOUISE.

Oh ! aoi !... Tos les jôus, i n' mi jâs' qui d'Gustâve.
I n'y at rin à ses ouies di pus doux, d'pus aimâve ;
Por lu c'est on valet qu'at tot' les quâlités....

HENRI (*à part*).

Ji v's àrè dai, vi traite! (*haut*) Eh bin! Louis', houétez ?
I n'y at qu'on seûl moyen po l' fer cangi d'ideie.
Pusqui d'pôie si longtîmps s'volté nos contrâreie,
I fât 'nn'aller fou d'ciale.... Et i d'meurret tot seû,
Ça l'apprîndret mutoi à n'pus ess' si vireûx.

LOUISE.

Et wiss treus-j' ? mon Dieu!...

HENRI.

Ni sèyiz nin è pône!
L'âût' jou avou Cathren' n's avans conv'nou essônne
Di wiss qui voste honneur courreût li mon d'dangi :
Voss' ma tant' Caroline âreût bin po v'logî,
Et i n'sâreût rin dir' di v'veie àmon 'n 'parinte....
Ainsi vos vèyez bin qui v'polez-t-ess' sin crainte....

LOUISE.

Oh nenni ! ji n'oisreus : j'a sogn' dè l'linw' des gins ;
Et puis si j'êl qwit' maie, i cangret s'testamint...

HENRI.

Oh ! mâdit testamint, fât-i qui ti nos tinsse ?...

LOUISE.

I vât mî qu'nos âyansse èco on pau d'patiince !

HENRI.

Nenni ; ji vous fer pett' qui heie ; ji n'rattinds pus !
J'enn' a déjà baicôp trop' vèyou avou lu !
Et bin ! volez-v' ? dihez !

LOUISE.

Houétez ...

CATHRENE (*qui raccouît*).

Habeie !! sâvez-v'.

Vo-l-cial... i monte les grés...

LOUISE (*tot s'savant*).

Oh mon Diu ! s'i m'vèyéve !

HENRI (*tot l'ritenant*).

Respondiez-m'.

LOUISE (*tot s'kibatant*).

Lachez-m' don !

CATHRENE (*qwand Louise est sàvèie*).

Ma foi !... ci n'est nin lu !...

HENRI.

Alòrs rihoukiz-l' vit' : j'a 'n' saquoi à savu...

CATHRENE.

Mi ossi j'a 'n'saquoi à savu. Sèpez qu'hîr
A moumint qui j'rintrév' d'avu stu às pryîres,
J'a trové in' jôn' feie qui v'dihév' si galant,
Et qu'voléve à tot' foic' jâser à M'sieu Durand !

HENRI (*à pârt*).

Bon ! i m'màquév' çoula !....

CATHRENE.

Et qui...

HENRI.

Qui ravis'-t-elle ?

CATHRENE.

Pa ! int' li ziste et l'zeste... ell' n'est ni laid' ni belle....
Il est vrèie qui ji n'l'a nin polou bin louki :
Ji pinsév' tot moumint veie vini in' saqui...
J'esteûs qu'ji n'fêv' nou bin, mi, po qu'elle enn' allahe,
Ji tronnév' les balzins qu'voss' mon onke arrivahe....

HENRI.

Et vis at-ell' dit s'no?

CATHRENE.

Aoi... Julie... ji creûs...

HENRI.

Julie !! (*à part*) C'est Rôsalie ! Ell' si tromp', c'est hureux.

CATHRENE.

V'li avez promettou qu'ell' divêrêût voss' feumme,
Et comm' li pauv' bâcelle at hir sèpou apreume
Qu'vos hantez voss' cuseunne, elle at vite accorou ,
Pinsant veie voss' mon onk' po li fer on sam'rou...
Mâgré mi, ell' volév' li jâzer à tot' foice.
Hureus'mint qu'tot douc'mint j'el mina fou dè poisse
Tot li d'hant qu'i n'fallév' nin creûr' li linw' des giûs ;
Qu'int' vos et voss' cuseunne i n'y at mâie avou rin ;
Et enfin, p'tit à p'tit, j'el mina è l' pavêie ;
Min l'pu bai d'tos les jeux, à pône esteus-j' rintrêie
Qui voss' mon onk' riv'na....

HENRI.

Vo n'li avez rin dit ?

CATHRENE.

Qui v' sônn' ti ! N'a-ju nin todi pris voss' pârti ?..
J'aveus co sogne assez qu'onk' ou l'aût' dè l' mohone
Ni l'oyah....

HENRI.

Vos n'avez nin moti à personne ?...

CATHRENE.

A personn', qwand ji v' dis....

HENRI (*à part*).

Ah ! les feum' ! qués sierpints !

(Haut).

Kimint sét-ell' qui j' hant' mi cuseun' !..

CATHRENE.

Ji n' sé nin.

Qui est-c' don leie ?

HINRI.

Eh bin ! Cathren', c'est in' jôn' feie

A qui j'a tot à pus jâsé treus ou q watt' feies ,
Et qu' s'at mettou è l' tiess' qu'on jou j'èl mariereûs .
Si l' mâlheûr volah mâie qui Louis' l'apprendreût....
Elle est bin affrontêie.... Rattindez qu' j'ènnè vasse ,
Ji m' vas-t-aller è s' chamb' li d'ner in' crân' ramasse.

CATHRENE.

Dè n' nin y r'mett' les pids, ci sèreût bin mèyeu :
A v's aller disputer vos taprez d' l'ôl' so l' feu ,
Vos v's allez èpoirter, vos èvulm'rez l'affaire....
Tandis qui vos n' divez qui sayi dè l' fer taire.

HINRI.

Vos avez co raison ; ji n' vous pus y aller.....
Min si ell' riv'név' don... qu'ell' vòreut li pârler ,
Ji n' sé nin si chaqu' feie vos l'àrez bin évôie ;
Ell' ni s' lairet pus mette è bai mitan dè l' vôiè.....

CATHRENE.

Mon Diu ! seyiz tranquill' : ji m' chég' di s' commission.

HINRI.

Si vos l' veyez ?....

CATHRENE.

Ji sos todi là à faction.

I n' sâreut nin intrer on chin sin qai j'el veusse ,
Et si ell' vint, v' savez qu' ji n' sos nin paoureuxse
Po fer l' compte à 'n' saqui.

HENRI.

Enfin à l' wad' di Diu!

Qu'ell' rivinss' si ell' vout...

CATHRENE.

Oh! ell' ni r'vèret pus!

Min seul'mint n'allez nin li fer l' pus p'tit' quarelle!

HENRI (*tot z-allant à s' poche*).

Ji n' pous mâ, v' dis-j'! tinez! volà' n' pitit' dringuelle,
Ji veus avou plaisir qu' vos v's éployiz por mi.

CATHRENE (*tote fire*).

Certain'mint qu' so vos jott' ji n' pous mâ dè doirmi.

HENRI (*tot li d'nant*).

J'aim' bin d' payi les gins qui m'aidet d' leus conseies.

CATHRENE (*tote binâhe*).

Deux francs!!!....

HENRI (*à pâr*).

J'enn'a portant ossi mèsâh' qui leie;

Min bouie qui tant des gins risquet dè mori d' faim

Po sayi d'esse âs ouïes des aût' çon qu'i n' sont nin,

Ma foi, qu'in' feie à fer, ji pous bin fer comm' zelles...

CATHRENE (*à pâr*).

On n'at nin tos les jôus des pareiès dringuelles.

(*Haut*).

Chut'!.... Houtez!

HENRI.

Qui gn'y at-i?

CATHRENE.

I m' sônne eyi dè brut...

HINRI.

Alôrs savéz-v', ji vous ess' tot seû avou lu !

(*Cathrene sôrte*).

SCÈNE IV.

HINRI ET DURAND.

DURAND (*qu'aparçût Hinri*).

Tins !... kimint ? c'est co vos ?... qui v'néz-v fer è m'mohone ?

Grand capon qui v's estez ! Tinez qui Diu m'pardonne

Ca si ji n'mi ratnév'.... ji v'sipeie on vanai....

HINRI (*à pârt*).

Ni d'hans co rin. Leyans passer l'prumî houssai.

DURAND.

Ji v's a dit qu'ji n'volév' pus v'veie divant mes ouïes,

Et poquoi oïsez-v' co vis y r'présinter houïe ?....

HINRI.

Ji v's el va dir', mon onk ! comm' c'est les carnavales

Ji voreus bin... veyéz-v, aller... on pau à bal.

DURAND (*à pârt*),

Po beûre et s'eschâffer.... et puis po ess' malåde ! !

HINRI.

Et comm' ji deus m'trover avou des camèrades

Vo d'vriz, po m'fer plaisir, mi d'ner on pau d'argint.

DURAND (*tot mâva*).

Tot m'fant in' tell' dimand' kimint n'rogihez-v'nin ?

Kimint polez-v' mi creûre èco assez bonasse,

Po v'riforni voss' poch' po-z-aller batt' carasse... ?

Rôler po tots costés, volà tot voss' bonheur !

Surmint qu'houïe vos n'avez pus ni hont' ni honneur !

Aller à bal masqué ! Sûr avou quéqu' feum'reie,
Qui v' n'avez nin mèsâh' dè sèchî po l'oreie.
Divin m'timps, d'voss' conduit', mi j'âreus s'tu honteux,
Ca les honnètès gins m'ârît mostré à deugt.
J'a todi pâhûlmint passé mi p'titt' jônesse :
In' seûl feie tos les ans, j'allév' danser à l'fiesse ;
Et si j'âveus jamâie oïsou fer autrèmint,
Mi pére à côps d'baston m'âreut spyi les reins.
Min hoûie à pône estez-v' risouwé dri l's oreies
Qui vos k'mineîz dèjà à fer vos calin'reies.
C'est on mond' ritoûrné ! Ji n'y comprinds pus rin ;
Ossi dispôie longtimps a-j' diné m'linwe à chin.
Ah ! si vos poliz t'ni deus' treux meus voss' fortunate....
Min ji sos voss' mambôr et c'n'est nin po des preunes.

HINRI.

Vos n'polez nin portant m'leyi aller tot d'hà,
Ca après tot ji sos on jône homm' comm' i fât ;
Et d' timps in timps si j' vous prind' li plaisir qui j'aime,
Ji creus avou raison qui les aût' ont fait l' même
A mi ag'.....

DURAND (*tot fou d' lu*).

Kimint... il est bin affronté ! bin mi,
A voste age à nouf heûr' ji d'veve aller doirmi.
C'est qui mi j'esteus t'nou comm' in' pource int' deux ongues,
Et pi ji n'âveus nin comm' vos on vi mon onke
Qui v's aime et qui fait tot çou qu'i pout po voss' bin,
Tot fant qui d' voss' costé vos n' li fez qu' tos tourmints.
V's avez mâlhêreus'mint s'tu gâté par voss' mère ;
Po v' dressi i v's âreut fallou quéqu' timps voss' pére ;
Min v' n'estîz nin à mond' qui l' paûvre homme at morou ;
Aoi, m' paûv' fré Hinri ! si vos l'avîz k'nohou.....

Ca vos aviz-t-on pér'.....

HENRI.

Qui n' l'a-ju co à c'ste heùre,
Ji n'âreus mâie bin sûr èduré çou qu' j'èdeùre,
Ca i d'vév' certain'mint avu pus d' raison qu' vos!..

DURAND (*tot paf*).

Ah! mon Diu! qué capon!! vos avez des bais mots
È voss' boke, et i fât éco qui j' les ètinsse!
Avou vos ji n' sâreus pus avu noll' patiince.
C'est par trop foirt! Hoûtez : respondez-m', qui v' fât-i ?
Di m' mohone, â pus vite, i fât qu' ji veuss' sorti!
Vos m'allez co mâvler avou vos calin'reies;
Et vèyéz-v' comm' j'enn'a éco plein les oreies
Di l'aût' jou, sèyiz sûr qui ji n' vis houtré pus!
Qui volez-v' ? (*à part*). Avou si air, i freut coirci l' bon Diu.

HENRI.

Min, mon onke, i n'y at nin mésâh' qui vos v' mâvlêsse,
Ji n' vins nin cial avou...

DURAND (*tot li d'nant des sanses*).

Lèyiz vos cont' à résse...

Tinez! volâ des sans'!... tinez... tinez... vârin....
Brigand... (*à part*) j'a 'n' tiess' qui toûn' comme on molin à vint;
Ji n'veus pus gotté. (*haut*) Eh bin! estez-v' quâsi èvôie?

HENRI.

Aoi... (*à part*) L'affaire a s'tu comm' so on coron d' soie....
Seûlmint i fât qui j' veûss' Cathren' d'vant d'enn' aller;
Po tot' sôrt di raisons j'a co à li pâler....
Mi cuseun' deût ess' là et j'âre in' response....
Po l' maliç' voss' neveu vis prouvret qu'i v's èfonce!..

(*Haut*).

Jans! j'enné vas, mon onke! â r'veie!...

(I mousse dri l'écran après avu fait les qvances de serrer l'ouhe).

DURAND.

Allez, capon !...

Enfin c'est on valet qui n'aret mâie rin d'bon
È si âme ! Et dir' qu'i fât magré mi qui j' l'êtinsse...
C'est por mi on fameux sacrémint d'pénitince...
Min ji m'ennè disfrè : j'eun' a trop plein les reins ;
Et puis j'ârè bai fer, i d'meurret on vârin !
Et dir' qui ça vœrent vini hanter s'cuseune
Tot pinsant tot' biess'mint qui j'vas leyî m'fortune
A ci qu'el marieret.... mêm' s'i n'mi convint nin....
Et bin ! El veûront bin pus târd !....

SCÈNE V.

DUBOIS, DURAND, HENRI (todî caché)

DUBOIS (tot z-intrant).

Bonjou, voisin !

Kimint v'vat-i?..

DURAND.

Ji sos bin málhureux, taihtz-v'!

DUBOIS.

Tins ! qu'avez-v' ? vos avez-t-on visège... av-v' li five ?
Estéz-v' malâd' ?

DURAND.

Nenni ! c'est co m'nèveu Henri

Qui sòrt' fou d'ciale et qui m'at mettou tot fou d'mi.
Ji n'sé pus çou qu'ji fais ; j'a l'songu' qui m'monte à l'tiesse ;
Ossi on jouè ou l'aut' ji li s'peyerè on bresse !

DUBOIS.

Et qui gn'y at-i ?

DURAND.

I gn'y at qui c'est bin annoyeux
D'ess' todi obligi dè r'cûre on s'fait nèveu
Qui n'mett' màie les pids cial sin qui ji n'mi màvele.

DUBOIS (*à part*).

Ci n'est nin èwarant; po on rin i s'quarelle....

DURAND.

N'at-i nin avu l' front di m' dimander d' l'argent
Po z-aller houïe à bal avou tot' sôrt di gins?
Ji n'a jamâie veyou miner in' si fait' veie.

(DUBOIS *à part*)

Il at surmint rouvi qu'il at fait tot pareie,
Si nin pé!... (*haut*). Jans, veyans, ni v'mâvlez nin ainsi!
Ca enfin, après tot, v's avez s'tu jône ossi...

DURAND.

Tot rate à ç'vârin là, vos m'allez mutoi r'mette!...

DUBOIS.

Oh! nenni? ji sé bin qui c'est in' mâl' haguette
Qui n'at jamâie volou ètinde li bonn' raison.
I d'meurret on harlak' tot l' timps di s' veie.....

HENRI (*à part*),

C'est bon!

Ji v's arè ossi, vos!....

DUBOIS.

Min portant qwand j'y pinse,
Et qui ji vous pârlar avou l' main so l' consciince,
Ji veus qui nos n'avans wèr' li dreut d' hawer d'sus:
È noss' jôn' timps, nos aût', nos 'nnè fiz ottant qu' lu!
Vos avez don rouvi li grand' crolêie Jeannette
Qui v's aminiz sovint à l' cise amon Toinette,
Qui ji hantéve alôrs?

DURAND.

Mi, ji n' mi sovins d' rin.....

DUBOIS.

Kimint? qui l' fré on jou vis toumat sos les reins ;
Qui vos estiz-t-à bal avou leie amon Maisse ,
Et qui.... èco aùt' choi.... min i vât mi qu' ji m' taise ;
Vis sov'nez-v' bin à c'ste heur' ?..

DURAND.

Ji v' dis qui vos songiz....

HENRI (*à part*).

Oh! i n'at mâie rin fait.... il est bin trop cachi....

DUBOIS.

Ah! j'y song'... vis sov'nez-v' portant dè l' grande Hortense
Qui v' sipoug'n'tat on jou è mitan d'in' rond' danse
Qui n's aviz rescontré à l'intrêie dè palâ ?
Ci jou là, vos avez s'tu splink! comme i fât !
Ji creus qui v's avez mém' volou porsûr' l'affaire ,
Ca si ji m' sovins bin, v's alliz-t-à commissaire
Qui ria d' l'avinteur' (*I reie*).

DURAND (*tot mâva*).

Jâns, c'est bon ! taihans nos !

DURAND.

Treus jous à long...

HENRI (*à part*).

Ji vas bin sûr savu leûs vrêies.

DURAND (*avou colére*).

Pa, sûr'mint si gn'y enn'at onk' qu'at battou l' pavêie....

DUBOIS.

C'est bin mi, ji l'avowe ! oh ! ji n' vis el cach' nin ;

Et l'ci qu'avow' frankmint avu s'tu on varin
Proûv' qu'il est corègi! (*à part*) attrape!...

DURAND.

A la bonne heûre,
J'enn' a quéqueun' è m'manch' qui v'toum'rit on pau deures.

HENRI (*à part*).

S'i polit s'apougni!

DUBOIS.

Jâsez.....

DURAND.

Ji n'les dis nin!

Ennè fâreut nin pus po nos brogni longtims. (*Dubois reie*).
Aoi, vis sovnez-v'bin di voss' gross' veie ma tante,
Qui v'n'alliz jamâie veie qui po k'pici s'siêrvante?
Et qu'on jou tot corant après, dizo l'teûtai,
Vos avez piqué 'n'tiesse è mitan d'on seyai
Pleint d'aiw' qui n'sintév' nin, ji creus, li peûs d'sinteur.
Dihez?...

DUBOIS.

Çoula, c'est vrêie! C'esteut d'l'aiw' di savneûre.

DURAND.

Si j' volév' vis rabatt' voss bajow' mi éco,
Ji n'âreûs qu'à v' jâser di l'èseign' dâ solo
Wiss' qui v's alliz sovint chanter d'zo les finiesses.
Vis sov'nez-v' bin ossi çou qu'on v' tapat so l' tiesse?..

DUBOIS.

Aoi! min ji n' dirè nin portant çou qu' c'esteût!

HENRI (*à part*).

I paret qu' les mon onk' valet bin les nèveux....
C'est foirt prop'.....

DURAND.

Vos vèyez qu'à m' tour, si ji volève...

DUBOIS.

Oh ! i n' fât nin v' gêner, allez.... poquoi v' ratnez-v' ?

(*À part*).

Enn'a jusqu'è fond d' l'âm' !.....

DURAND.

Po houïe c'enn'est assez,

Crèyez-m' ?

DUBOIS (*avou moqu'reie*).

I vat co bin qui j' pous m' tranquilliser.

(*Avou malice*).

Vos n' volez nin qui ji v' jâs' dè vantrin da Jeannette,

Dè l' nut' dè l' novel an et d' l'ârmâ âs assiettes ?

Et pi, po v' fer plaisir, si v' volez, ji v' dirè

Qui qu'ell' chergiv' todi dè responde âs billets

Qui vos v'niz souwèiemint li fer r'mette è cachette ?

DURAND (*tot paf et à part*).

Ah ! l' brigand, c'esteut lu qui li s'criév' ses lettres !

DUBOIS (*à part*).

Il est tot paf ! (*haut*) Houûtez, voisin, ji sos v'nou cial

Po aût' choi ! comm' c'est houïe li grand joué d' carnaval.....

DURAND.

Et bin !!

DUBOIS.

Et bin ! volans-gn' fer noss' dièrain' biestreie ?

Masquans-nôs et n's irans à bal à l' comèdeie !

HENRI (*à part*).

Oh ! par eximp' !

DURAND.

Ji creus qui v's estez divnou sot !

DUBOIS.

Houétez, ni tournans nin baicôp âtoû dè pot,
Volez-v' ou n' volez-v' nin?...

DURAND.

Vos avez pierdou l' tiesse :
Pinsez-v' qui ji m' vous fer passer po in' veie biesse ?
Pa ! si on m' riknohé^v ji n' sâreûs wiss' moussi.....

DUBOIS (*à part*).

Il y véret....

DURAND.

Ji creus qu' c'est l' dial' qui v's at const
In' pareie atteléie....

HENRI (*à part*).

Oh ! i s' lèret à dire ;
Il at mon sogn' qui mi : c'est po fer des manîres.

DUBOIS.

Et bin ! si vos avez si sogn' d'ess' riknohou ,
Prindans deux dôminôs...

(*I s'tiernihe*).

HENRI (*à part*).

Et qu' sêyess' bin cosous,
Ca si ji v' resconteûre !

DUBOIS.

Et si gn'y at apparence ,
Qui n' sêriz rinohous par eun' di nos k'nohances ,
Nos n'ârans qu'à nos l' dir', nos sôrtrans pâhûlmint ,
Nos irans hâr ou hot' les mett' so nos mouss'mints ,
Et comm' si rin n'esteut, nos rinturans é l' sâlle.

HENRI (*à part*).

C'est co bon à savu.... l'ideie n'est nin si mâle.

DURAND (*qui fait li streût*).

Aoi, min.... et à quoi nos masqu'riz-gu'?

DUBOIS.

A pierrots!

C'est avou c'costum' là qu'on fait éco mi l'sot:
On n'est s'trindou par rin, on z-est là d'vin sins gene;
Et po bin s'amuser i n' fât jamâie qu'on s'gene.

DUBOIS.

C'est bin vrêie.... mais à ours par eximp'?

DUBOIS.

Mâlhèreux!

A pôn' sèriz-v' intré à bal qu'on v'riknohreût!

DURAND.

Merci!

DUBOIS à (*pârt*).

A voss' siêvice!

HENRI (*à pârt*).

I s'enné d'het des belles.

S'i savahiz jamâie qui ji sos podri zelles!
Min ji creus qu'i sèreût bin noss' tims dè filer.
J'enné sé assez....

DUBOIS.

Jans! à c'ste heur' ji m'vas-t-aller
Qwèri les deux costum'.

DUBOIS.

Ma foi! ji n'sé.... ji trônne....

DUBOIS.

Eh bin! poquoi trônnez-v'? Ni sèrans-gn'nin essônne?

DURAND.

Aoi min... C'est qu'j'a sogn'... qu'on n'el sepp' déjà d'main!

DUBOIS.

Vos n'avez qu'à n'rin dir', personn' n'è sâret rin.
Et pi, d'hez don : mutoi qu'nos y veurans Jeannette !

DURAND.

Quoi ! mi ! ji n'y pins' pus !

DUBOIS (*avou in air di moquereie*),

Vrêie ?...

DURAND.

Tins, pardiul..

DUBOIS (*tot li piçant s'minton*).

I glette?

Allons ? ji m'ennè vas. Ji n'deus pus piêd' nou timps
Si nos volans-t-avu in' saquoi qu'nos convint.

DURAND.

C'est çà, sayiz d'avu on costum' qui seûie frisse
Qui n'âie nin s'tu k'trâgné avâ l'châsseie Vignisse.

DUBOIS.

Sêyiz tranquille. — A c'ste heûr' wiss' irans-gn' nos masquer ?
È m' chamb' ? c'est trop dang'reux, on nos pôreût r'marquer.

DURAND.

Eh bin ! savez-v' bin quoi ? Po qu'on n' pòie nos surprinde,
Vos vérez cial' ; ji frê qu'i n'y âret rin à crainde :
Si vit' qui j' rinturrè, comm' ji deus-t-enn'aller ,
Ji dirè-t-âs deux feumm' di s'aller mette è lét ;

(*Hinri s' save*).

Ainsi vos poëez v'ni hardeiemint vè dihe heûres.

DUBOIS.

C'est ça ! bravo ! adîè...

(*I sorte*).

DURAND.

Adîè et bonne awêûre !

SCÈNE VI.

DURAND, CATHRENE.

DURAND.

Habeie, dispèchans-nos ; ji sos sûr qu'on m' rattind.

(*I houke*).

Cathrene ! (*elle inteure*) Avez-v' pinsé à hov'ter mes mous'mins ?

CATHRENE.

Aoi , mossieu , sòrtez-v' ?

DURAND.

I fât bin qu' j'ennè vasse :

Volà co pus d'hût jous qui ji n' sé çou qui s' passe
Avou les lôcataire' di m' mohon' dè Lulay....

CATHRENE.

Kimint ? vos chuzihez bin voss' timps !...

DURAND.

I fait bai,

Edon ?..

CATHRENE.

Aoi, mossieu.....

DURAND (*tot z-intrant è s' chambre*).

Alôrs poquoi jâsez-v' ?

CATHRENE.

Po rin, mon Diu !... c'esteût ine îdeie qui m' vinêve ,

(*A part*).

Qué máladrèt' bourdeû ? c'est po-z-aller cori !

Et Diu sèt à quèlle heûre, i vat èco riv'ni.

Il at bin sûr à s' deugt quéqu' laid' mæssite affaire ;

C' n'est nin à l' nut' qu'on vat amon ses lôcataires.

Ah ! mon Diu ! les vls homm' ! qui les sièv, j'el plains bin ,

S'il ont in' quâlitè, il ont trint'-sih mèhains....

SCÈNE VII.

CATHRENE, GUSTAVE.

GUSTAVE (*to z-intrant*).

(*A pàrt*),

Veyans si noss' Julie at v'nou. (*haut*) Bonjoù Cathrene.

CATHRENE.

Boujoù, mossieu Gustàv'!

GUSTAVE.

Vos m' fez bin in' seùr' mene !

CATHRENE.

A coup sùr qui por vos, on n' mi l'at nin r'pondou !

GUSTAVE.

(*A pàrt*).

Qué poison ! (*haut*) Dihez don'est-c' qui personn' n'at v'nou,
Po jàser à m' mon onk' ?...

CATHRENE.

Ji n'a veyou personne ;
Et d'ailleurs, ji n' sos nin l'èpion dè l' mohonne
Po v' dir' tot qui y vint et tot qui n'y vint nin....

GUSTAVE (*à pàrt*).

Ji sins..... si ji m' mavelle à c'ste heùr' ji n' sàrè rin.
Si j'oisév' !....

CATHRENE (*à pàrt*).

Qui n'el pous-j' siplinki à m' manire....

GUSTAVE.

Vos n'avez nin veyou li jòn' feie qu'at v'nou hîr
Po jàser à mon onk' ?....

CATHRENE (*à part*).

Oh ! l' calin, i sèt tot !

L' paùv' Hinri est pierdou. (*haut*) Qu'est-c' qui ça v' freût, à vos,
S'in' saqut aveut v'nou ?...

GUSTAVE.

A mi ? oh rin, Cathrene.

(*A part*).

J'a todi fou di m' pid ine èwarèie sipenne.
Julie n'at nin co v'nou....

CATHRENE (*à part è fond dè thèiâte*).

C'est po m' vini k'sinti ,
I fâret qu'à pus vit' Hinri seûie advêrti.

GUSTAVE (*à part so li d'avant dè thèiâte*).

J'aveus portant bin sogn' qu'ell' ni fourih' vinowe ,
Ca, tot v'nant, j'aveûs l' paw' d'el rescontrer so l' rowe.
Ji sé bin qu'à m' mon onke ell' va v'ni raconter
Qui ji d'hév' qui j' l'aimève et qu'houïe j'el vous qwitter ,
Tot fent qui ji li a bin prometou l' mariège.
Ji sé bin qu'à ç' mot là, li vî k'minçret si arège,
Enfin, j'ènnè sèrè todi qwitt' po m' sâver ;
Ji n' sâreûs-t espèchl çou qui deût arriver ;
Vo-l'-cial tot justumint, sayans dè fer l'aimève.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, DURAND, CATHRENE.

GUSTAVE (*à Durand qu'inteure*).

Bonjou, mon onk', kimint v' vat-i ?

DURAND.

Bonjou, Gustave ,

I m'vat très-bin, et vos ? Est-c' qu'on studeie todi ?

GUSTAVE.

Seulmint dispôie deux jôis, ji n'a polou s'tudi.

DURAND.

Oh ho ! qu'avez-v' avu ?...

GUSTAVE.

J'a-t-avu má mes ouïes...

DURAND.

Pâuv' Gustâv'....

CATHRENE. (*à part*).

Pâuv' biess', va !..

GUSTAVE.

Min comme i m'vat mî hoûie,

I fât qui ji rattrapp' li tîmps qui j'a pierdou :

C'est qui divia deux meus, l'exâmin sêret v'nou,

Et vos comprindez bin qu'il est tîmps qui ji tâze,

Sî ji n'vous nin cori les riss' d'attraper 'n'bûze.

CATHRENE (*à part & fond de théâtre*).

Por mî, j'enn' i sohaite ine éwaréie.

DURAND.

Nèveu,

Vocial seulmint l'moumint di v'mostrer corègeux.

I n' fât nin vis r'lâker ; i fât s'tudi à foice ;

Après on-z-at todi si bon qwand on s'rispoise.

Min v'n'avez nin mèzâh' di mes rikmandâtions :

Ji k'noh' dispôie longtîmps vos bonnès intentions.

Ji sé qui vos d'vèrez pus târd in' homm' di tiesse (*et rabresse*).

CATHRENE (*à part*).

Ah ! mon Diu ! Rabressîz-l' éco... allez... l'pâuv' biesse.

DURAND.

Vos n'ravis'rez jamâie voss' bai cousin Hinri.

GUSTAVE.

Mon onk ! ji l'espér bin....

DURAND.

I vint éco dè v'ni...

GUSTAVE.

Po quoi fer ?

DURAND.

Po quoi fer ? po m'dimander des çances,
Po trav'ter avà l'veie avou tot' ses k'nohances,
Fer les p'tits càbarets, wiss' qu'i sé qu'on fait bal,
Çoula bin sûr avou des feumm' di carnaval.
Aoi, mossieu à c'ste heur' kimince à fer 'n'bell' veie.

GUSTAVE. (*à part*).

Porvu qu'i n'mi veuss' nin à bal a l'comèdeie....

DURAND.

Et bin ! qu'ennè direz-v' ?

GUSTAVE.

Qui c'est bin málhèreux,

Por vos , d'esse oblighè dè r'çure on s'fait nèveu.
J'enn' a oyous baicôp des ciss' qu'on d'hév' so s'compte ;
Min comm' ji n'creûs todi qui l'qwârt d'çou qu'on raconte,
J'esteûs-t à cint heur' lon dè l'pinser si calin.

DURAND.

Houïe ji li a co dit qu'i n'toun'reût jamâie bin...

Et qu'avez-v' oyous dire ?

GUSTAVE.

Oh rin ! C'est onk et l'aute,
Qui m'ont dit qu'i corév' foirt les p'titès crapaudes.

DURAND.

Cori les feumm' à si ag' ! Kimint s'pout-on rouvi !...
Ah ! mi, è m'timps, nèveu...

GUSTAVE.

I d'veut portant songi
Qu'il est co pus' qui s'timps à c'ste heur' dè mi s'kidûre.

DURAND.

Qu'i faiss' tot çou qu'i vout, mi ji n'el vous pus r'çure.

GUSTAVE,

Oh ! po çoula, mon onk, ji n'vis sâreut blêmer ;
Ji sé qu'c'est on valet qu'on n'pôreût nin almer.
In' bell' parol' seulmint i n'at mâie sèpou dire,
Et vos n'li avez mâie veyou in' bell' manire.
Di s'mèchant caractér' vos 'nnè knohez assez :
Dierain'mint vos savez tot çou qui s'at passé
Avou l'meyeû mutoi di tot ses camérâdes ,
Qu'il at tell'mint battou qu'ennè co hoûie malâde ;
Et çoula, m'at-on dit, po l'feye d'on cåbaret,
A qui i vat fer creûr' qu'i l'aim', qu'el marieret.
Alôrs, on m'enn'at co raconté bin des autes
Min comm' ell' sont turtot' co affair' di crapaudes
Et qu'ji n'vous à nou prix dir' li moind' mâ des gîns,
J'aim' mi di m'taire !

DURAND.

Nèveu Gustâv', vos fez très-bin ;
C'est ainsi qu'ji riknoh' voss' bonté d'caractère ;
Vos, vos n'frez mâie comm' lu, vos n'vis frez jamais hère ;
Vos avez-t-on bon coûr ; vos estez franc, bon, doux....

GUSTAVE (*tot flatté*)

Mon onk, c'est çou qu'm'ont dit tos les cis qu'm'ont k'nohou ,
Tot pareie qu'i v'dihîz in homm' des pus capâbes.

DURAND.

Certain'mint qui personn' n'at maïe polou m'fer l'bâbe
So çou qui ç'seûie... Ji pous frankmint m'ennè flatter.

GUSTAVE.

Ossi tot wiss qui j'vas estez-v' bin respecté....

DURAND.

Pardienn', nèveu ! Ji n'sos qui çou qui ji deûs-t-esse...

GUSTAVE.

Rin qu'çoula m'rindret fir dè sutni voss' vyesse...

DURAND.

Bon Gustâv' ! va !.. (*el rabresse*). Tinez... tinez, prindez çoucial
Ji vous qui vos v'sintêsse on pau des carnavales.
Jisé bin comm' tot l'mond' qu'i fât qu'jônèss' si passe.

GUSTAVE.

Bon mon onk ? va !..

DURAND.

A c'ste heure, i fât qui j'ennè vasse.
C'est qui, tot jaspinant, l'hôrlog' nos attrapreut
Et il est m'timps....

GUSTAVE.

Alôrs nos sôrtrans tot les deux....

DURAND.

C'est ça...

GUSTAVE (*à part*).

Décidémint ell' n'at nin v'nou....

CATHRENE (*à part*).

Quéll' fiesse !

Si s'aront-i chouftés....

DURAND.

Nèveu ! dinez-m' voss' bresse.

GUSTAVE (*tot li stindant s'bresse*).

Vo-l-là, mon onk, vo-l-là ?

DURAND.

Cathren', ji vas rivni.

CATHRENE

Bon, mossieu ! (*tote seule*) I li fât si nèveu po l'sutni.
I finihret bin sûr par divni si halcrosse
Qui j'el veurè-t on jou roter avou des crosses.
Vi varin ! Vi Hanscrouf !!! Vos n'estez bon à rin
Qui po fer tourmèter, souwer les bravès gins.
Di rin d'bon è voss' veie vos n'sèrez mâie li càse.
Vi rat !! C'est m'maiss' portant, i n'fat nin qu'j'el kijâse ;
Mais l'aut' , li fâ Judas, kimint at-i appris
Çou qui s'at passé hir.... ji n' l'a dit qu'à Hinri,
Et lu l'sèt ! à pus vite, i fât qui j'el prévinse ;
Sin savu çou qu'i s' pass', ji n' vous nin qu'on l' surprinsse.

SCÈNE IX.

CATHRENE, HINRI.

CATHRENE (*à Hinri qu'intoure*).

Vo-v'-là !

(*Essónne*).

Vos n' savez nin ?

CATHRENE.

Sia, et vos ?

HINRI.

Et vos ?

CATHRENE.

Qui vos estez d'hoviért !

HINRI.

Kimint, mi !...

CATHRENE.

I sèt tot !

HINRI.

Qui ?...

CATHRENE.

Voss' cousin Gustáv' !

HINRI.

Lu ?

CATHRENE.

I k'noh' vos affaires,

Mutoi, mi qu' vos mém' !

HINRI.

Quoi ?

CATHRENE.

Et j'aré bel à m' taire,

Voss' mon onk sâret tot....

HINRI.

Mais po l'amour di Diu

Expliquez-v', jì v's avow' qui jì n' vis comprinds pus.

CATHRENE.

Eh bin ! voss' bai cousin at appris d'onk ou d' l'aùte
Tot çou qui s' passe à c'ste heùre int' vos et voss' crapaùde ?
I sèt qu'elle at v'nou cial' po l' mette à corant d' tot...

HINRI.

Min d'wiss' sèt-i çoula ?

CATHRENE.

Ji m' donn' cial' à grimot

Po l' savu.....

HINRI.

Vo-m' là gaïe !! et vos di wiss' savez-v'

Qu'i k'noh' çoula ?

CATHRENE.

J'èl sé qu' c'est à pôn' s'il intréve

Qu'i v'nat tot' souwéiemint sayi di m' fer jâser,

Espérant savu k'mint l'affair' s'aveut passé;

Min mi, j'a respondou qu'i n'aveut v'nou personne;

Et pi, qui j' n'esteus nin l'èpion de l' mohone

Po dir' çou qu'on z'y fait et çou qu'on n'y fait nin.

HINRI.

Ah ! i m' makét-v' çoula, po pôr mi chôki d'vin !

Min c' n'est rin, ji m' ving'rè ! ènnè sèret nin qwitte

Comme el' pins' bin : qu'est-c' qui ça l' rigard' mi conduite ?

Mi, ji n' dimand' jamâie à personne çou qu'i fait ;

Et qwand ji sé 'n' saquoi qui n' mi r'gard' nin, j'el tais.

CATHRENE.

Comm' mi, c'est tot pareie !

HINRI.

Min si j'èl resconteûre !...

A propos ! dihez don ! j'a in' aûte avinteûre

A v' raconter !

CATHRENE.

Li quèll' ?

HINRI.

Bin, i gn'y at qu'on moumint

Mi mon onk m'at co fait in' quarell' po on rin ;

J'esteûs v'nou li d'mander on pau d'ârgint d'avance,

Il at co pus vit' brait qu' c'esteût po fer bombance,

Cori avou des feumm' divin les pus p'tits bals ,
Et qu' sé-j' mi ? et après qu' l'avat miné s' trikbal ,
Et qui ji t'név' surtout çou qui ji li d'mandéve ,
Ji li pria l' bonn' nut' tot comm' si ji sòrtéve ;
Min comm' ji volév' veie Louis' divant d' sòrti ,
Ji moussa là podri et i m' pinsat pàrti .
A pône esteûs-j' cachi , qui l' vi Dubois inteûre...

CATHRENE

Aoi, min vos-m' jâsiz tot rat' d'ine avinteûre...

HINRI.

Rattindez ! leyiz-v' dire in' saquoi comme i fât :
Vos, vos chòkîz todi l' chèrett' divant li ch'vâ.
Li vi Dubois qui vint li hêrer è l'ideie
Di s' masquer et d'aller à bal à l' comèdeie.

CATHRENE.

Zell' deux ?...

HINRI.

Aoi, zell' deux ; ji sos à corant d'tot.
C'est Dubois qu'va fornî deux costum' di pierrots ;
Et c'est cial qu'i s'masqu'ront. Min l'pus bell' di l'affaire ,
C'est qui comme à k'minc'mint i n' s'accommodit wère ,
(I fit semblant) i s'sont dispités comm' deux chins ;
Et i parait qu'nos vis ont stu deux crân' vârans.
I s'sont reproché l'on l'âût' leû conduit' di jônesse ;
Mi mon onk' s'at mavlé , Dubois li at t'nou tiesse....
Min portant leû quarell' n'at nin duré longtîmps ;
Mi mon onke at veyou qu'i piêrdév' trop' di tîmps
A voleur fer les qwans'... qui lu... i n'oisreût maie
Risquer d'aller à bal ; et puis il at fait l'pâie :
Eti-z-y vont !

CATHRENE.

Min dihez-m' : qui d'hez-v' li vi Dubois

A voss' mon onk'?

HINRI.

Tot rat' tot s'dispitant? Ma foi
Ji m'è sovins à pône.... Il at jâsé d'Jeannette
Qui deût l'avu r'serré è l'armâ às assiettes...
Et pi, i li aveut promettou on vantrin....
Tot' sort d'affair', et pi.... Ma foi! ji n'sé pus rin ;
Seulmint i li at dit qu'à bal à l'comèdeie,
Houïe à l'nutte, il esteut quâsi sûr d'el riveie.

CATHRENE.

Qui est-c' ciss' Jeannett' là?

HINRI.

Oh! j'ènné sé nin pus :
Après çoula j'ènn' n'a nin volou pus savu.
Ji m'a sâvé. A c'ste heure i m'fât rinde on siervice :
E l' plec' d'aller cori avâ l'châsseie Vignisse,
Magré qui gn'y âie qui là qui ji pôle m'amuser,
(Ca mi, qwand j'vas-t à bal, ei n'est nin po danser)
J'iré à l'comèdeie les intriguer timpesse.
V'polez-t-ess' sûr' d'avanc' qu'i fâret qu'i s'sâvesse.
Min i fâreut alôrs qui vos, vos m'prustahiz
In' cotte èt in' capott'... çou qu'i m' fat po m'moussi...

CATHRENE.

A quoi v's allez-v' masquer?

HINRI.

Ji m'vas masquer à feumme.

CATHRENE.

Mes hâr', volâ seulmint quéqu' jous qui ji les s'treumme !
Ji n'vis les donret nin po m'les aller k'hyi
Ou m'les coviér po l'mon di treus qwatt' deugts d'brouli.

Min ji v'poreus bin d'ner in' rôb' da voss' cuseunne
Qui n'est nin des pus friss'....

HINRI.

Porveus' qui j'ènn'âie eune
C'est l' principâ ! allez, ni pierdâns pus nou tîmps,
Si ji pous, ji vôreus, l'z-y toumer sos les reins
A moumint qu' l'inturrit ! habeie, jans, dispêchiz-v' !

(*Cathrene sôrte*).

Ji sos div'nou à c'ste heûr' comme in' homm' qu'at les fives,
Ji broûl' di les avu et di les t'ni d'vant mi.
Ah ! mon onk' ! c'est ainsi qui vos allez doirmi !
Et qu' vos oisez-t-êco m' vini fer des r'mostrances !
De l' lêçon qu' ji v' va d'ner vos 'nnè wâdrez l' sov'nance !
Ca vos m'allez payi tot' les mich' en'on pan.
Ji n'ârê nin mèzâh' dè rattind' vingt-in an
Po v' dir' voss' compt'.

SCÈNE X.

CATHRENE, HINRI, GUSTAVE.

GUSTAVE (*qui raccourt*).

(*Tot surpris tot veyant Hinri*).

Tins, tins, Hinri !

HINRI.

Kimint Gustâve !

GUSTAVE.

Ji vins r'qwèri mes wants qui j'a rouvt so l' tâve.
Kimint v' vat-i ?

HINRI.

I m' vat foirt bin.

GUSTAVE.

Et mi ossi.

(*Prindant ses wants*).

Vo-les-cial, j'enné vas.....

HINRI.

Ni corez nin ainsi !

GUSTAVE.

Poquoi ? qu'avez-v' à m' dir' ?

HINRI.

Ji sos contint di v' veie,
J'a justumint deux mots à v' soffer è l'oreie :
On m'at dit qu'à m' mon onk' tos côps vos m' kijâsez.

GUSTAVE.

Kimint, mi ! oh ! quèll' bouû ! ji n'y a mâie pinsé
Tant seûl'mint...

HINRI.

Houûtez bin ! i n' fât nin m' vini dire
Qui c'est-in' bouû ! ji k'noh' bin vos laidès manîres,
Et voss' fâs caractère. Min, portant, ji v' prévins
Qui si vos l' fez -t-éco, ji v' sipyerè les reîns ;
Ji v' frè passer l'èveie dè tant k' jâsèr les aûtes,
Et di v's èbarrasser si sovint d' leûs crapaûdes.

GUSTAVE.

Et bin ! l'ci qui v's at dit çoula enn' at minti !

HINRI.

I gn'y at déjà longtîmps qui ji sos advèrti.....

GUSTAVE.

Ji v' dis qui c' n'est nin vréie. C'est bin sûr quéqu' glawenne
Qu'at inventé çoula... qui est-c' don ?...

HINRI (*tot mostrant Cathrene qu'intèure*).

C'est Cathrene ! ! ! !

GUSTAVE (*à part*).

Elle âret tot houaté !

HINRI.

Vo-l'-là tot justumint !

CATHRENE (*tote surprise à part*).

Gustave !

GUSTAVE (*à Cathrene*).

Est-c' mi qui k' jâs' Hinri, d'hez ?

CATHRENE.

Certain'mint,

Tot rat' vos 'nnè jâsiz comm' dè dièrain des hommes.

Et v's è jâsez ainsi tol' les feies qu'il atome.

GUSTAVE.

Ci n'est nin vrêie....

CATHRENE.

Kimint ? vos n'avez nin volou

Qui ji v' dêrihe ossi si 'n' jôn' feie aveût v'nou ?

D'hez?... eh bin ! ell' at v'nou !

GUSTAVE (*à part*).

Ah ! mon Diu ! qu'elle affaire.

HINRI.

Et loukiz à voss' sogn', si vos n' vis polez taire ,

Po çou qu'alôrs, à m' tour, à m' mon onk' ji jâs'rè.

GUSTAVE.

(*A part*).

(*à Cathrene*).

Gangnans Cathren'. Tinez ! chessiz-l' qwand ell' vèret.

(*I li donne 10 frs.*)

CATHRENE (*tot loukant ses 10 frs.*).

(*A part*).

Kimint, dix francs !

GUSTAVE.

(*A pâr à Cathrene*).

Taihîz-v' ! (*haut*) i fât qui j'ennè vasse ,
Ji deus... i va... ji creus, tot rat' ploûre à lavasse.

HINRI (*à pâr*).

Il at téll'mint paou qu'i n' sêt pus qu'babouyi ;
C'est qui wiss' qu'i fait frêhe i fait si vit' mouyi.

GUSTAVE (*à pâr*).

J' sos pierdou ! à m' mon onke i vat bin sûr tot dire ,
Et qwand i vat savu çou qui s'at passé hir.....

(*Haut*).

A r'veie Hinri !

HINRI.

Songîz bin à çou qu' ji v's a dit.

GUSTAVE (*è fond dê thêiâte prête à sôrti*).

(*A pâr à Cathrene*).

Min Hinri, vos v' trompez. Ji v's ach'teie in habit
Si vos m' sêchîz d'affaire.....

(*I sôrte*).

CATHRENE.

A r'veie, mossieu Gustave.

SCÈNE XI.

HINRI, CATHRENE.

HINRI (*à Cathrene*).

Il aveût justumint rouvi ses wants so l' tâve ,
Et, ma foi, ji n'a nin mâqué di l'akalmer.
I s'âret apperçû qui ji n' deus nin l'aimer.
Et bin, av'-v' çou qu'i m' fât ?

CATHRENE.

Comm' si l' bon Diu l' volève ,
J'a s'tu juss' mett' li main so tot çou qu' ji qwèréve.
V' trouverez è ç' paquet cial çou qu'i v' fât po v' moussi.

HINRI.

Tot à fait y est bin ?

CATHRENE.

Seytz tranquill'...

HINRI.

Merci ! !

A c'ste heûr', ji m'enné vas ! et d'main vè les nouf heûres ,
Ji vèrè sins mâquer v' raconter l'avinteûre.

CATHRENE.

Ni mâquez nin !

HINRI.

A r'veie !

CATHRENE.

A r'veie, mossieû Hinri.

(Tote seûle).

On veut qu'i n' si sint pus ; i broûl' po-z-y cori.
A c'ste heûr', veyans on pau ; ji k'mince à pièd' li tiesse :
L'aûte è l' plèc' di s' mâv'ler qui m'at v'nou fer dè l' fiesse,
Jusqu'à m' dinner des çanss' po qu' ji n' deie surmin rin
De l' crapaûd' da Hinri. Ji donn' mi linwe à chin ;
Ji n'y veûs pus qu' dè feu. A pus bai dè l' quarelle ,
Gustáv' qui m' donn' dix francs po qui j' chess' li bâcelle
Qwand ell' vèret. I gn'y at sûr in' saquoi là d'zo,
Poquoi âreût-i sogn' ?....

SCÈNE XII.

LOUISE, CATHRENE.

LOUISE (*tot z-intrant*).

(*A Cathrene*).

Sont-i èvoïe turtos?....

Cathren'?

CATHRENE.

Aoi, mamzell', j'a 'n' saquoi à v's apprinde.

LOUISE.

A mi?

CATHRENE.

Aoi, à vos ; et qui v' vat bin surprinde ;
Vos savez qu' nos estans l' mârdi des carnavals.

LOUISE.

Min certain'mint...

CATHRENE.

Eh bin ! voss' mon onk' vat à bal !

LOUISE.

Qui d'hez-v' ?..

CATHRENE.

I va tot rate à bâl à l' comêdeie.

LOUISE.

Kimint savez-v' çoula ?....

CATHRENE.

Vos l' sârez-t-ine aût' feie.

LOUISE.

Ji n' vis creus nin.....

CATHRENE.

Et bin ! s'i fât vis el prover,
C'est bin âheie. C'est cial qu'i s'ont dit di s' trover
Po s' masquer tot les deux, et d'là po l' trô del' sérre,
Vos veûrez-t-à voste âh' çou qu' front les deux compères ;
Min ji v' vous dire aût' choi : volez-v' vini à bal?...

LOUISE.

Qui d'hez-v', málhèreûs' !

CATHRENE.

Tins ! i gn'y âret personn' cial,
Et vos n' sâriz cori nou riss' d'ess' raccusêie ;
Et, par málheûr, si l' vi dihoviév' li potêie,
I n' ois'reût co rin dir' ; vos comprenez foirt bin.

LOUISE.

On trouv' todi in' vèg' qwand on vout batte on chin.
Il âreût cint raisons à m' jeter à l' narenne.

CATHRENE.

On dial', tot dial' qu'il est, n' sâreût cachi ses coines.
Il âreût sogne assez lu-mém' d'y avu s'tu.

LOUISE.

Nenni, Cathren', nenni.....

CATHRENE.

Chut' ! hoûtans... j'ôs dè brut!..

Oyez-v' roter?..

LOUISE.

Aoi ! c'est m' mon onk' qui rinteûre..

CATHRENE (*tot z-intrant è leû chambe*).

Eh bin, vos allez veie çou qu' vos n' volez nin creûre ;
S'il arrive in' saquoi, ji prindrè tot sor mi...
Vérez-v' ?

LOUISE.

Nenni.

(Elles sont intrêies è leù chambe).

SCÈNE XIII.

DURAND, DUBOIS, LOUISE, CATHRENE. *(È leù chambe).*

DURAND *(qu'intèire patte à patte).*

Ell' sont bin sûr èvoïe doirmi.

I fât veïe è leù chamb' s'i gn'y at pus noll' loupîre.

(I louke po l' trô dè l' sêrre).

Ah ! nenni ! il y fait comm' divin in' houyîre.

Vinez, i gn'y at personn' ; n' fez nou brut po-z-intrer.

Habeïe, dinez-m' !...

(I prind on paquet foû des mains da Dubois).

DUBOIS *(tot li d'nant).*

Tinez !...

DURAND.

Sayans di nos d'hombrier :

Ji n' vòreûs nin po gros qui m' nèveuse ou Cathrene

Si dotah' d'in' saquoi ; *(à part)* ji sos comm' so des spennes.

DUBOIS.

Cathrene est certain'mint in' lame à deux têts.

DURAND

Oh ! l'aût' ni vât nin mi, c'est qu'ell' cach' mi ses plans.

Elle est co pus souwêie, et ell' sêt co mi s' taire...

DUBOIS.

C'enn'est co eun' qui strônne li poyett' sins l' fer braire.

DURAND.

Eh bin ! estez-v' moussi?..

DUBOIS.

Ah ça ! on p'tit moumint?...

I m' fât bin prind' li tims d'abotner mes mouss'mins.

DURAND (*tot dansant avâ l' chambre*).

Vo-m' là prêt' ! ji v' prévins qui j' dansrè tot' les danses....

DUBOIS.

Vos frez çou qu' vos vorez ! (*à part*) J'ennè r'tins eun' d'avance
Qui v' fret souwer à gott'. (*haut*) Ji creus qu' vos div'nez sot;
N' veyez-v' nin qui v's allez les dispièrter turtos ?

DURAND.

Oh ! c'est vrèie ! sâb' di bois ! !

DUBOIS.

Eh bin ! trossans-gn' nos guettes ?

DURAND.

Por mi, qwand vos vorez, dispoie longtims j' sos prête.

DUBOIS (*tot li d'nant l' bresse*).

Allons , pârtans !

DURAND (*tot 'nn' allant*).

È l' wâd' dè bon Diew et des saints.

(*I sôrtet*).

SCÈNE XIV.

CATHRENE, LOUISE.

CATHRENE (*tot sôrtant dè l' chambre*).

Rattindez qu' nos seyanss' sûr' qu'i sont bin évôie....,

Volà qu'i sèret l' poite ; i n' si sintet pus d' jôie,

Eh bin ! mamzell' Louis', dihez-m', l'ârîz-v' crèyou ?

LOUISE.

Oh ! nenni, certain'mint, si ji n' l'aveûs veyou.....
Kimint, à si ag' ?.....

CATHRENE.

I fât portant qu' vos v' décidésse,
Et il est impossib', ji creus, qui vos d'morésse....
Ji n' pous mâ, v' comprindez, dè mâquer d'enn'aller,
Ca ji n' sos wêr' hayette à m'aller mette è lêt;
J' sèrè triss' di v' leyî tot' fi seûle è l' mohone.

LOUISE.

Kimint don ! vos 'nn' allez ! I gn'y âret pus personne...

CATHRENE.

Ma foi ! j'a l' permission po-z-aller houïe à bal,
Et j'aim' bin comme ine aût' dè fer les carnivals.

LOUISE.

Ah ! mon Diu ! qui vas-j' fer ! mi, po on rin qui trône !

(Tot plorant).

Oh Cathren', vos m' mettez divin in' fameus' pône !

Ah ! mon Diu !

CATHRENE.

Par eximpe ! I gn'y at nin d' quoi plorer ;
Ji comprends parfait'mint qui vos n' sârîz d'morer ;
I fât v'ni avou mi ; vos n'avez rin à crainde :
J'a m' galant qui m' rattind et qui m' vat vini prinde
Si vit' qui j' li frè sègne. Il at deux dôminôs.

(Tot ferant so l' qwârai).

Tinez ! ji m' vas bouhi so l' qwârai deux p'tits côps ,
Et i vat v'ni ! et comme enn' at-onk' po cheskeune ,
Ji li frè dinner l' sonk', et vos vos, mettez l' meune.

LOUISE.

Kimint! et lu alòrs?.....

CATHRENE.

Lu ? i n' si masqu' ret nin !

LOUISE.

Pinsez-v' !!....

CATHRENE.

Séyîz tranquille, i s'ennè pass' ret bin ;
Ji n'ârè qui deux mots à dir' po m' fer comprinde.

LOUISE (*à part*).

Mon Diu ! quèll' pòsition ! si on vint à l'apprinde ,
Ji sos déshonoréie... Po d'mani, ji n' sâreûs ;
Ji mourreûs d' sogn' !...

(*On fire à l'ouhe*).

CATHRENE.

Vèyez-v' ? i n' fait nin longin feu...

LOUISE (*à part*).

I fât don mâgré mi qui ji vasse avou zelle.

SCÈNE XV.

JOSEPH, CATHRENE, LOUISE.

JÔSEPH (*à l' gueûie di l'ouhe*).

Eh bin ! estez-v' d'aplomb ? Qui est-c' don là ?

(*Tot apparçûvant Louise*).

CATHRENE.

C'est mamzelle,

N'âyîz nin sogne. I fât qui vos m' fêsse on plaisir :

JÔSEPH.

Dihez-m' d'abôrd çou qu' c'est !

CATHRENE.

I n' vis costret nin chîr :
I fât qui vos m'dinèss' voss' dominô por leie ;
Nos allans tos les treûs à bal à l'comèdeie.

JOSEPH (*éwaré*).

A l'comèdeie !!!

CATHRENE (*à si oreie*).

C'est mi qui pâie....

JOSEPH (*tot li d'nant*).

Ah ! certain'mint !

Tinez, tinez vo'l-la....

CATHRENE (*tot l'prindant*).

C'est ça....

JOSEPH (*à part*).

Ça n'mi fait rin ,
D'abôrd qu'ell' pâie por mi et qu'ell' sèret masquèie.

CATHRENE (*tot mettant l'dominô à Louise*).

Tinez, loukiz... là d'vin, qwand v'sèrez-t-affulèie
Ji creûs qui l'dial' lu mêm' ni sâreût qui v's estez.

JOSEPH (*à part*).

Porveus' qu'ell' ni d'meur' nin toti so noss' costé :
Ell' vèreut m'espèchi d'm'amuser à mi ideie ;
Et ça n'm'reut nin trop.

CATHRENE (*à Louise qu'est mousseie*).

Çoula v' vat à merveie !

A c'ste heur', pusqui pus rin ni nos tint, nos 'nn'irans
I fât bin espèrer qui nos nos amus'rans.

(*À Louise*).

Vos veyez bin qu'ainsi vos n'avez rin à crainde.

LOUISE.

Taihîz-v' !...

CATHRENE.

Poquoi?

LOUISE.

Ji sos comm' so des chaudès cîndes.

CATHRENE.

Loukans d'avant d'enn' aller, si nos n'rouvians pus rin
(*Tot loukant*).

Nenni... nenni. E l'wåde dè bon Diu.

(*Elle sorte*).

JOSEPH (*à part tot l'sûvant*).

Et l' pot plein !!

FIN DÈ PRUMIR ACTE.

ACTE II.

Une sâlle di bal da l'comèdeie ; des tâves chargeies di boteyes ; des masqués assious et qui buvet ; des autes qui s'porminet.

SCÈNE I.

AIR : *Quand les bœufs vont deux à deux.*

CHOEUR DES MASQUÉS.

Respleù.

Rians , chantans , dansans à bal ;
Di noss' mi fiestans l'carnaval !
Payass' , harlikins , pierrots ,
Cial li jôie nos rassonn' tos.

ON MASQUÉ (*dél' prumière tâve à gauche*).

On veût l'jônesse ecèpèie ,
Qui n'bog' mâie fou di s'coulêie ,
Dizo l'mass' si disgourdi ;
Li bon vikant , d'vin s'vyesse ,
Cachant ses pleüs et s'blank' tiesse ,
A bal masqué dit ossi :

Respleù en chœur. Rians , chantans , dansans à bal , etc.

ON 2^e MASQUÉ (*dè l'même tâve*).

Qui d'fâs dévôts veût on hoûie ,
Qu'è tot tims bahet les ouïes ,
Qui po des saints s'fet louki !
Dè jou , i jâset d'pyires ,
A l'nutte à bal on les ôt dire ,
Di mass' qwand il ont cangi :

Respleù en chœur. Rians , chantans , dansans à bal , etc.

ON 3^{me} MASQUÉ (*dè l'même tâte*).

Li gros hère affamé d'jôie
Qwitt' li grand bal qui l'annôie,
Si d'guise et vint nos veyi ;
Divin ses grandès k'pagnieies,
C'est málhonnèt', si on reie ;
I dit cial onk des prumis :

Respleù en chœur. Rians, chantans, etc.

ON 4^e MASQUÉ (*dè l'même tâte*).

Li rich', li p'tit camérade,
Diguisés, fet l'mèm' parade,
I s'veyet d'zo l'mèm' habit ;
Çou qui fait qu'i sont pareies,
Et comm' les chets d'vin l'nuteie,
A l'ouïe i sont turtos gris !

Respleù en chœur. Rians, chantans, etc.

(*Hinri passe moussi à feumme*).

ON MASQUÉ (*dé l'prumire tâte à droite*).

SO L'AIR : *Mon père était pot !*

Li violon nos at invités
A l'dans' vive et joyeuse ;
Dihombrans-nos, vigreüs d'guisés,
D'y miner nos danseuses.
Fiestans tour à tour
Bacchus et l'amour ;
Vikans di leus caresses.
Po plair', po-z-aimer,
Rire et s'amuser,
Viv' li timps dè l'jônesse !

ON 2^e MASQUÉ (*dè l'même tâte*).

On proverb' qui j'ôs dir' sovint,
Qui m'ripass' cial è l'üesse,
Dit qui li ch'vâ qui s'wâd' polain,
Si r'trouv' divin s'vyesse.
Ji creureus bin mi
Qui qwand on d'vint vl,
On piêd' ses feus, ses foices ;
On at bai s'wârdér,
Rin n'vât po tot fer
Li chaud tîmps dè l'jônèssè !

ON 3^e MASQUÉ (*dè l' même tâte*).

Qwand l' prétimps, so l' mond' vint sèmer
Ses fleurs friss' et joleies ,
N' rattindans nin po les côper ,
Tant qu'ell' seyess' flouweies...
Tot n'at qu'in' saison ;
Nos bais jôis 'nnè vont ,
Sn qu'i raverdiheesse ;
Et comm' nos n' savans
Si vis nos d'vêrans ,
Profitans dè l' jônèssè !

(*Plusieurs masqués ennè vont ; des autes si porminet*).

SCÈNE II

(*Hinri, masqué à femme ; Gustave inteûre on pau après, avou
s' masse è l' main*).

HINRI (*tot loukant tos costès*).

Ji n'a co rin veyou ; j'a bai louki, bawî ,
I n'y sont nin ; ji m'a surmint trop dispèchi.
I gn'y âret, j' creus, bin vite ine heur' qui ji sos ciale
Porsûvou d'on masqué qui m' fait d'ner à grand diale ,

Qui m' prind po 'n' feumme... avou des drol' di sintumints...
Et m' sônn' t-i rin qu'à s' voix.... qui jè l' kinoh' foirt bin...

GUSTAVE (à mitan sô).

(So l'air di Robert li Diale).

Le vin, le jeu, les belles,
Voilà mes seules amours....
La rifla, fla, fla, la rifla la la.

HINRI (à pârt).

Kimint... min c'est Gustave.... et j'èl riknohe apreume.

GUSTAVE (à pârt, tot loukant Hinri).

Ji n' mi tromp' nin portant, c'est bin là li p'tit' feumme
Di tot rate !....

HINRI (à pârt).

I vat v'ni.... attintion.... ji l'ârè.....

GUSTAVE (à pârt).

Ji li vas dir' qui gn'y at in' an qui j' cours après.
Sayans. (haut) Bonn' nutt', bai mass' ! kimint vis amusez-v' ?

HINRI (tot fant l' feumme).

Leylz-m' tranquill', mossieu, s'i v' plait...

HINRI (toi l' raf'nant).

Poquoi v' sàvez-v' ?

N'âyiz nin sogn' : ji n' pous mâ di v' fer dè displi.

HINRI (même jeu).

Mossieu ! lachez-m'.....

GUSTAVE.

Kimint ! !...

HINRI.

Ji v' disfinds di m' ratni.

Ou j' houkrè in' saqui qui v' fret d'morer tranquille.

GUSTAVE.

Houklz qui vos volez , ji k'noh' tot' voss' famille ;
I gn'y at co pus d'in an qui ji qwire à v' pârler ,
Po v' dir' qui j' n'aim' qui vos.....

HINRI.

Ah ! lèyiz-m' ènn' aller !....

GUSTAVE (*tot l' ra'nant*).

Aoi ! ji n' pins' qu'à vos tot' les heur' de l' journèie ,
Et par voss' douce imâg' tot' mes nutt' sont troublèies.

HINRI.

Lachez-m' don !...

GUSTAVE.

Voss' douc' voix , i m' sònn' tots còps qui j' l'òsse.

HINRI (*à part*).

Rattindez , rattindez , ji v' va sinti voss' pòsse.

(*Haut*).

Volà l' musiqu' qui k'mince , i fât qui j' vass' danser !

GUSTAVE.

Et après... mi donrez-v' on moumint po v' jâser ?

HINRI.

J'ennè sé rin....

GUSTAVE.

Enfin , acceptez todi m' bresse ,
Ji v's trè rèminer.

HINRI.

Merci.... ji n'a noll' plèce.

GUSTAVE (*tot l' sùvant*).

Et alòrs , voss' danseù , ji n' sé k'mint vos l' trouverez.

HENRI (*tot s' s'avant*).

Seyiz sin pôn', jî sos bîn sûr dè l' rescontrer.

(*I sôrtet*).

SCÈNE III.

DUBOIS, DURAND (*masqués*).

DURAND.

Binamé Diu ! quèll' foul' !... jî sowe à cint meie gottes !
Avou çoula qu' vola plusieurs feies ènn-dè-rotte
Qui m' mass' mâqu' dè toumer ! quèll' touw' reie ! qué disdu !

DUBOIS.

Vos estez d'arèg' vite èwaré po pau d' brut !

DURAND.

C'est on bal qui pout bin avu tant di r'loumèie ;
I pochet onk' so l'aût', c'est co pé qu'in' trûlèie.....

DUBOIS.

Jans ! taihiz-v', vos allez tot rat' veie çou qu'i v' fât !

DURAND.

Jî n'a wâd' dè danser... kimint... po chawer d' mâ...
Attraper on côp d' pid qui m' fret in' bonn' muslire...

DUBOIS.

Jî n'vis èl conseie nin ; vos frez-t-à voss' manîre....

(*A pârî*).

Et fâreut-i portant qui j'èl polah' qwitter !

DURAND.

Ni v'sôn'n'-t-i nin qu'tot l'mond' ni louk' qui d'noss' costé.

DUBOIS.

Oh ! c'est totès ideies qui vos v'mettez-t-è l'tiesse.

DURAND.

Eh bin ! porminans nos todi. Dinez-m' voss' bresse.
Séchans nos fou dè l'voïe ; li dans' vint dè fini ,
Et c'est po ç'costé cial qui tot l'mond' va rivni.

(*I s'ortet*).

SCÈNE IV.

GUSTAVE et HINRI (*à cabasse*).

GUSTAVE (*tot z-intrant*).

Vos n'mi crèyez don nin ?

HINRI.

Nenni, ji n'creûrè maïe
Qui v'mettrîz voss' bouwêie à des si bassès haïes.
Mi ji n'sos qu'ine ovrîre et ji n'vis covins nin...

GUSTAVE.

Vos v'trompez : ji n'aimrè maïe in' feumm' po si ârgint ;
Ji n'louk' qui ses manîr' et surtout s'caractère :
L'ârgint n'est nin çou qui nos rind hûreux so l'térre ;
Ca mi po tot trésaur ji n' dimand' qui voss' cœur ,
Et si vo volahîz , ji v's aimreus comme in' soûr.
Hoûie, ji n'dimand' seûl'mint qui l'moyin di v'riveie ,
Po c'bonheur là, veyéz-v', j'donreûs l'mitan di m'veie.

HINRI.

(*A part*).

I n'est nin maladret' (*haut*), ji n'oisreûs maïe risquer ;
Ç'sèreût in'jôie por vos, mutoi, qui d'y mâquer
Et dè v'ni rîr' di mi tot m'vinant veie rattinde...

GUSTAVE (*tot sêchant ine bague fou di s'deuqt*).

Eh bin ! si c'n'est qu'çoula qui vos avez-t-à crainde...
Tinez... prindez çoucial... et vos n'm'el rindrez nin
Si ji n'sos nin d'parol' ; j'espér' qui v' veyez bin
Qui ji n'vis vous jouwer nou tour...

HINRI (*tot prindant l'bague*).

Oh ! aoi ciette !

Et d'main... so les sil' heûr'... à d'divant des fermettes
A l'èclus' Saint Liná !..

GUSTAVE.

C'est bin sûr ?

HINRI.

C'est bin sûr !

(*A pârt*).

J'espér' vis apprend' là çou qu'c'est qui di m' porsûre,

GUSTAVE (*tot 'nn'allant avou Hinri*).

Ji voreûs bin wagt qu'c'est mi qui rattindrè.

(*I sôrte*).

SCÈNE V.

DUBOIS, *en dominó*, JOSEPH, *sin esse masqué*, CATHRENE et LOUISE,
masquéies, DURAND, *todi en costume di pierrot*, HINRI, *masqué à*
feumme.

(*I z-intret onke après l'aûte*).

DURAND.

Wisse est Dubois ? volà ine heûr' qui j' qwire après.

I m' dit qu'i veut passer onk' di ses camérâdes,

Qui j' rattinsse on moumint, qu' li vat heûr' si salåde ;

Et j'a belle à rattind' ji n'èl veûs nin rivni.

Ji sos bin sûr' qui l'aût' fait s' possib' po l' ratni

Po sayi dè l' riknoh' !..

JOSEPH (*tot z-intrant*).

Tinez... vocial in' tâte...

Assians nos !...

CATHRENE.

Vos n' savez nin si elle est banâve...

JÔSEPH.

Ça n' fait rin ! si les gins riv'net co, nos l' rindrans.

DURAND.

Allans co fer on tour, mutoi qui nos l' trouvrans.

DUBOIS (*tot z-intrant qu'apparçût Durand*).

(*A pârt*).

J'èl tins ! (*haut*) Bonn' nutt' ! mossieu Durand !..

DURAND (*tot saisi*).

Mi ? . qui volez-v' ? .

Ci n'est nin mi !

DUBOIS.

Nenni ? alôrs poquoi v' sâvez-v' ?..

Irez-v' co è l'ârmâ ?

DURAND.

Mi ?..

DUBOIS.

Oh ! ji n' dirè pus rin !

Min i fât po çoula qu' vos m' dinêsse on vantrin

Comm' li ci da Jeannett' !...

DURAND.

Vos v' trompez dai, bai masse ,

Ci n'est nin mi ! (*à pârt*) Dubois qui n' vint nin !..

CATHRENE (*à l' tâte*).

J'creus qu'i s' pases

In' saquoi avou l' maisse ! i m' sônn' riknoli' si voix.

Kimint s' fait-i qu'i n' seûie pus avou l' vi Dubois ?..

DUBOIS (*todi à Durand*).

Dihez, at-ell' jamâie respondou à vos lettres ?...

DURAND.

Min leyiz-m' don tranquill' ; ji n' kinoh' noll' Jeannette.

DUBOIS.

Kimint ! qui racontez-v' ? l'ariz-v' déjà rouvi ?
Ell' ni v's at pus volou, paçqui v's estez trop vi,
Ca c' n'est nin qu' vos n'âyiss' fait des frais po li scrire.
Et qwand ell' respondév', ci n'esteût qu' po fer rire
Di vos, si vréie galant, à qui vos s'tindiz l' main,
Tot fant qu' cicial, tots côps, vis fêv' des hègn' às rins.

DURAND (*à part*).

Si Dubois esteut cial !.....

DUBOIS.

Et ci n'est nin Jeannette,
Qui v's at on jou r'serré è l'armâ às assiettes.
C'est bin leie, ji l'avow', qui v's y at fait aller,
Min ci n'est mâie qui lu qu'at s'tu vit' tourner l' clé,
Po v' tini è l'armâ...

CATHRENE (*qu'at qwitté l' tâte*).

(*A Dubois*).

Mossieu, ji v' preie di v' taire ;
Tot çou qu' Jeannette at fait ni sont nin vos affaires.
D'ailleûrs, vos n'estez nin payi po les d'biter ;
Et loukiz à voss' sogn' din' pus les répèter.

DURAND (*à part*).

C'est Jeannett' !

DUBOIS (*à part tot s' séchant évôie*).

C'est Jeannett' !

DURAND (*tot bas à Cathrene*).

Kimint, sêriz-v' Jeannette ?...

CATHRENE (*tot bas*).

Kimint sâreus-je alòrs l'affaire avou l's assiettes?

DURAND (*tot li d'nant l' bresse*).

C'est vrèie ! c'est on bonheur qui v' m'avez riknohou.

CATHRENE (*tot 'nn'allant*),

I gn'y at portant longtims qui ji n' vis âie vèyou....

Dispôie li novel an, ji rattinds d' vos nouvelles...

DURAND (*tot 'nn'allant*).

Aoi, ji m' sovins bin... di noss' pitit' quarelle...

(*I sortet*)

SCÈNE VI.

HINRI, DUBOIS, LOUISE et JOSEPH (*è fond*).

DUBOIS (*tot les loukant 'nn'aller*).

J'a bin mâqué d'avu ine affair' so les reins.

I n' m'ont riknohou nouk dès deux; i vat co bin !

Ossi, i fât sûrmint qui j' seûie sègni dè diale,

A pône a-j' dit deux mots qui Jeannette arriv' cial.

HINRI (*à part*).

A c'ste heûr', ji les riknoh : c'est m' mon onke et Dubois.

On moumint ; à voss' tour : ji v' va sièrvi 'n' saquoi

Qui v' fret heûr' li manir' d'intriguer si bin l's aûtes ,

Et c' n'est nin po in où qui j' lairè gâter l' vaûte.

Mettans l' bague è noss' deugt po qu' nos n'èl pierdansson' nin ;

Ell' deut nos v'ni à pont divin in' aût' moumint.

DUBOIS (*à part tot loukant Hinri*).

Ji vòreûs bin savu çou qu' c'est qu' ciss' pitit' feumme ?

Ell' ni fait qu' di m' louki...

HENRI (*haut*).

Tins! ji v' riknohe apreume!

Bonn' nutt', mossieu Dubois.....

DUBOIS (*tot surpris*).

Oh! bai mass', vos v' trompez!

HENRI.

Vos n'estez wère assez malin po m'attraper!
Vos avez avou vos ine odeûr qu'est si foite,
Qui ji v's odév' déjà qui j'esteûs co so l' poite.
Est-c' qui l'aiw' dè seyai v's aveut téll'mint mouwé
Qui v's âriz jusqu'à c'ste heûr' rouvi di v' ribouwer?
Et crèyez-m', vos estez lon dè sinti l' violette,
Ca ji n'a m'âie compris kimint qui l' bell' Jeannette,
At polou, sin rogi, v's avouer po s' galant,
Alôrs qu'elle aveut co so s' deugt li vi Durand,
Qui n'est nin des pus bais, certain'mint, ji l'avowe;
Min à 'n apoticâre i n' sièvreût nin co d' mowe
Ossi bin qu' vos.... surtout qwand vos volez chanter.
Vis sov'nez-v' di Toïnett' qui vos voliz hanter?
Vos avez par mâlheûr avu 'n' pitit' rabroufe,
Ca on jouû les parints vis ont pité à l'oufe.

DUBOIS (*à part*).

Ça n' pout ess' qui Jeannette! et ell' sèt tot d' Durand!..

HENRI.

Et l'âût', quéqu' timps après, vis lèyat co en plan.
Vos avez po l' ravi fait saqwantès corwèies;
Vos avez-t-à passer bin aloné l' pavêie.
On li r'mettév' da voss' des billets còp so còp...
Enfin, v's avez fait veie qui v' n'estiz qu'on bâhô.

DUBOIS.

Ah! ji v' riknohe à c'ste heûr'!

HENRI.

Mi?..

DUBOIS.

Vos estez Jeannette.

Vos avez s'tu trop lon : v's avez jâsé des lettes.

HENRI (*à part*).

Si j'èl polév' picî comm' l'aut ! (*haut*) houétez, bai masse ,
Ci n'est qui par ine aut' qui jî sé çou qui s'passe
Et çou qui s'at passé (*à part*). N'y allans nin trop reud !

DUBOIS.

Jî riknoh' trop bin l'bagu' qui v's avez-t-è voss' deugt !
Vos n'mi vérez mâie fer creur' qui v's estez-t-ine aute ;
Jî k'nohe ossi bin l'bagu' qui jî knohe li crapeaute.

HENRI.

C'est impossib' !

DUBOIS.

Houtez' ! ni balzinans nin tant :

Jî riknoh' parfait'mint li bagu' dá vî Durand ,
Et jî sé bin poquoi vos estez si gênée :
C'est qui vos m'avez dit , l'jou dè l'novelle annêie ,
Qui v'li aviz riadou çou qu'vos aviz da sonke.

HENRI (*à part*).

Gustáv' l'âret bin sûr co suci à m'mon onke...

DUBOIS.

Si vos n'l'avez nin fait , çoula ni m'rigard' wère ,
Jî n'mi hér' mâie divin çou qu'n'est nin mes affaires ;
C'est seul'mint po v'prover qu'jî v'riknoh' parfait'mint ;
C'est qu'mes veies k'nohanc', mi , jî n'les rouvéie nin.

HENRI.

C'est vrêie ; ji l'aveus dit ; min j'a cangi d'ideie...

DUBOIS.

Alôrs, c'est don bin vos ! Çoula tome à merveie ,
Nos allans èco n'feie nos plair' comm' des p'tits Dios !
Ca il est impossib' , ji creûs , qu'vos n'm'aiméss' pus .

HENRI.

Et wisse allez-v' ?

DUBOIS.

Venez !

HENRI (*à part*).

I fât qu'i n'veuss' pus gotte (*i sôrtet*).

SCÈNE VII.

CATHRENE, DURAND, LOUISE, JOSEPH.

CATHRENE (*tot-z-intrant*).

Seyiz sur qu' j'y a s'tu plusieurs feie' enn' dè-rote ;
Et chaqu' feie vos' siervant' m'at r'çû on n' pout pus mâ.

DURAND.

Oh ! i fât todi prinde in' gin po çou qu'ell' vât !

CATHRENE.

Aoi ; min v'comprindez qui po trover n'laid' mène
Ji n'va nin volti veie li ciss' di voss' Cathrene.
Ossi è voss' mohon' ni pous-j' pus mâ d'aller ;
On jouû ou l'aut' , veyez-v' , j'îreus mutoi m' mâvler ,
Et ji creus.....

DURAND.

Ji veus bin qu'i fât qu' j'el mette à l'oufe ,
Ell' mi mett' so les bress' trop sovint des rabroufes.

I gn'y at longtims d'abôrd qui j'ennè vout fini ;
Et màgrè qu'i gn' àie rin qui seûie fait po m' ratni ,
Ji r'mett' todi çoula di samalne à samalne.....

CATHRENE.

On sèt bin qu'avou leie vos d'vrez-t-avu in' scene
Po l' fer 'nn' aller....

DURAND.

Houûtez, v'nez è m' mohon' demain :
Ji sèrè-t-às aguêts, di m' chamb' ji n' bog'rè nin ,
Et si ji v' veus mà r'çûr', ji li frè-t-in' quarelle ,
Et i fâret qu'ell' bague... Ell' veuret elér è s' hielle
Qwand ell' ni m'àret pus.....

CATHRENE (*à part*).

Vl brigand ! ji v's àrè !

(*Haut*).

Min sèrez-v' bin sûr là ossi, qwand j'inteurrè?..

DURAND.

Vos polez-t-ess' tranquille. D'abôrd, ji n' sôrt' jamàie !

CATHRENE (*à part*).

Qé vl minteur ! i gn' at nin on jou qu'enn'è vaie !

(*Haut*),

Eh bin ! ji n' màqu'rè nin ; n' sèreûss' qui po m' vingt.

DURAND

Et ji li frè t'ni prêt' di quoi beûre et magni.

Nos frans-t-on p'tit régal ; nos frans-t-in' bonne heûrée.

CATHRENE.

Vos n'avez qu'à m' rattind' demain so l' matinée.
Et vos polez-t-ess' sûr qui v's àrez l'occasion
Dè veie qu'i gn' at noll' pâ on pus fameux poison
Qui voss' Cathrene.....

DURAND.

C'est ça!....

CATHRENE.

Seyiz sûr d' voste affaire!...

DURAND.

C'est bin conv'nou! seul'mint, ji v' rikmand' bin di v' taire.
Ji n' vous nin qu'è quârti on z'apprinss' tot çoula,
Cathrene avou s' bajow' fret assez d' falbalas,
Qui po z'avu mèsâh' qu' les voisins s'è mèlesse.
J'aré d' l'ovrège assez si ji li vous t'ni tiesse
A c' sierpint là.....

CATHRENE (*à part*).

Vî rat!! so mi âm'... ji n'mi sins pus!
Et bin! demain i n'at qu'à bin louki à lu!...

DURAND (*tot l'minant à s'tâve*)

Ji creus qu'i sèreût timps di v'rimette à voss'tâve.

CATHRENE (*tot s'allant rassire*).

Aoi, s'i v'plait... Merci... Vos estez bin aimâve.

DURAND.

Jusqu'à d'main à matin...

CATHRENE.

Ji n'pous mâ dè mâquer.

DURAND (*tot seû*).

Dubois vat surmint esse on pau bin amaké,
Qwand ji li apprendrè qui j'a veyou Jeannette!
Lu qui m'at si sovint fait passer les baguettes,
Ji li promette ossi qu'i les pass'ret à s' tour.

(*I sorte*).

SCÈNE VIII.

HINRI, DUBOIS, CATHRENE, LOUISE, JOSEPH.

DUBOIS (*à Hinri*).

Mon Diu ! poquoi avez-v' sogn' dè d' lahî voss' cœur.
Vos savez d'pôie longtîmps qui jî sé todi m' taire,
Qwand i fât qui personn' ni k'noh' mes p'tit's affaires ;
Et si vos avez sogn' qui jî jâse à Durand,
Vos avez toirt.....

HINRI (*à part*).

Çoula k'mince à div'ni gênant.
Ji n' sé pus quoi respond'.....

DUBOIS.

Vos polez v'ni sin crainte
M' veie dimain à matin. Si Durand at mâ s' vînte
J'ennè pous rin. Et j' creus qu'i l'âret bin gangnî.

HINRI.

Aller è voss' mohon' ! jî n'ois'reus-t-y songi :
Si Durand m'y veyéve, i freut aller s' clapette.
Il at bin trop' so l' cœur li farce avou l's assiettes.

DUBOIS.

Houôtez ! vos v's éwarez, crèyez-m' bin à mál-vât,
Ca si vos volez v'ni po m' veie vos n' polez mâ.
Et personn' ni s'dot'ret qui v's estez-t-è l'mohone.

HINRI.

J'îreûs, si j'esteus sûr' dè n'rescontrer personne.

DUBOIS.

Vo n'polez mâ, vis dis-j' co 'n' feie.

HENRI.

Eh bin ! j'irè
Min àyiz bin bonn' sogn' dè v'ni qwand ji sonn'rè.

DUBOIS.

Vos polez-t-ess' sin pôn'. Ji loukrè à l'finiesse....

HENRI.

C'est ça ! seul'mint qu'çoula ni v'vass' nin fou dè l'tiesse.
A c'ste heur' ji v'vas leyi, ji m'vas-t-aller r'trover
Mes gins !...

DUBOIS.

Vos avez l'timps !...

HENRI.

Nenni, i m'fât sâver :
Ji sos sûr qu'i n'savet wiss' qui ji sos-t-èvoïe.
Jusqu'à d'main à matin !

(i s'save).

DUBOIS.

Ritrouvrez-v' bin voss' voïe?...

HENRI.

Aoi ! v's estez bin bon !

DUBOIS.

Jusqu'à d'main à matin !

Ji v'rattindrè !...

HENRI.

C'est ça ! c'est ça ! ji n'mâqu'rè nin !

(I sòrte).

DUBOIS.

Elle est todi d'parol' po tot çou qu'ell' promette.
Ah min ! c'est bon ! Durand qui pinse avu Jeannette,
Et qu'est là qu'el fiestèie et qu'el gourgéie di vin.

Volà portant bin l'hom'm' qui vout ess' si malin !
I s'divreût aperçur' portant qui c'n'est nin leie ;
Mi, j'n'aveus nin mèzâh' dè l'rilouki deux feies
Po ess' sûr tot' di suit' qui ji m'vins dè tromper.
C'n'est nin mi, par eximp', qui m'lèreus-t-attrapper.
I fât ess' bin mâlin po m'poleûr mett' li jambe,
Enfin, li bell' Jeannett' mi vêret veie è m'chambe.
I m' fât à c'ste heûr' sayi dè r'tourner so Durand.
Veyans, po c' costé cial mutoi qu' nos l' ritrouvrans.

(*I sôrte*).

SCÈNE IX.

GUSTAVE, CATHRENE, LOUISE, JOSEPH, HINRI, (*todi masqué à
feumme min sin dôminô*).

GUSTAVE (*à Cathrene et Louise*).

Volà, ma foi, deux feumm' qui fet bin tapiss'reie ;
Si j' saveus qu'eun' des deux n'est nin trop laid' jôn' feie ,
Ji l'ègag'reûs : min bah ! mutoi po piêd' mi tims !

CATHRENE.

Oh bin ! seyiz tranquill', bel homm', nos n' gèrans nin ;
Et nos n'estans nin co justumint si d'gostêies ,
Po voss' longou visèg' qu'est pus blanc qu'in' makêie ,
Voss' narenn' qu'i ploût d'vin, vos rog's oûies qui gotet ,
Vos oreies à traiteûs, vos neûrs dints qui pitet ,
Voss' vi minton d'daw' dawe et vos chiff' à fossales ,
Voss' gross' tiess' qu'est tot' biess' di s' trover int' deux spales ,
Voss' bok' di dial', vos lèp' comm' des boirds di crameû ,
Vos rossais ch'vets neûrcis à l' warsell' tos les meûs ,
Et l' tot, avou çoula, frézé comme in' houm'resse ,
On gros coirps d'âbalow' so des jamb' comm' mi bresse.

GUSTAVE (*à part*).

Quéll' platenn' ! (*haut*) v' n'ârez mâie dè l'linw' po tot' voss' veie.

CATHRENE.

A propos, qui fez-v' don cial à ine heûr' pareie?...

Ji creus qu' si voss' mon onk' vinah' mâie à l' savu....

GUSTAVE.

Kimint, m' mon onk' ! ma foi ! j'a bin pau d' keûr' di lu.....

CATHRENE.

I v' poreût espèchi dè hanter voss' cuseune.

GUSTAVE.

Ji n' pièdreus nin grand'choi. Ji n' l'aim' qui po s' fôrteune,

C'est in' pitit' chaffett' qu'i fât qui jâs' di tot ;

Et c' n'est qu' po continter mi mon onke, on vi sot ,

Chaqu' feie qui j'y inteûr', qui j' li fais bai visège.

CATHRENE.

Portant tot wiss' qui c' seûie, on jâs' di voss' mariège.

GUSTAVE.

Si m' cuseun' mi rattind, ell' rattindret longtims ;

C'est comm' ji v' dis, j'y vas quéqu' feies po touwer l' tims.

CATHRENE.

Min loukîz à voss' sogn' qu'in aût' ni prinss' voss' plèce.

GUSTAVE.

Tant mieux ! j'aim' mi qu'in aût' qui mi l'âie so les bresses.

CATHRENE.

Po çoucial vos mintez, ca v's estez bin mâva ,

Qwand v's apprindez quéqu' pârît qui voss' cusin y vat....

LOUISE.

(A part).

Ah mon Diu !!

GUSTAVE.

On pout dir' tot çou qu'on vout so m' compte :
Ji n' fais mâie attintion à rin d' çou qu'on raconte.
Min d'hez-m'? qui est-c' qui v' mett', vos, si bin à corant,
Di tot çou qui s' passe houïe à mon m' mon onk' Durand !

CATHRENE.

Ah ! çoula c'est on s'crèt. C'est eun' di mes k'nohances.

GUSTAVE.

Ji v' fais bin mes escus ; j'ô qu'on vat k'minci l' danse,
Et ji sos-t-obligi, bin à r'gret, di v' qwitter.

CATHRENE.

Kimint ! c' n'est nin nos aút' qui v' divet arrester !
Eh bin ! mamzell' Louis', volà l' fameux Gustave,
Qui voss' mon onk' vis dit si franc et si aimâve.

LOUISE.

Aoi, ji l'a-t-oyou ! min Cathrene, allans-è.
J'a trop paou qu'i n' vinsse èco nos veie après :
Ji n' sé pus wiss' qui j' sos ; j'a l' songu' qui m' monte è l' tiesse.
Ah ! binamé bon Diu ! vinez... dinez-m' voss' bresse.....

(A part).

Mon Diu, à quoi a-ju pinsé dè v'ni à bal ?...

CATHRENE.

Eh bin ! j'aré passé on bai jòu d' carnaval,
I valév' bin les pôn' dè fer 'n' pareie costinge !

JÔSEPH.

Et mi v' pinsez mutoi qui tot çoula m'arringe ?

CATHRENE *(tot s' coviant l' tiess' don châte).*

Et qu'est-c' qui j'enné pous !..

DURAND (*qu'arrive tot les prindant po l' minton*).

Tins! deux bais p'tits oùhais!

CATHRENE.

Bogiz-v', nos n' volans nin, nos aùt', des vis jônais

Qui coret joù et nutte après tot' les sièrvantes.

N'avez-v' nin veyou cial eun' di vos veyès cantes?

(*I sôrtet*).

SCÈNE X.

DURAND, DUBOIS, puis HINRI.

DURAND (*tot les loukant 'nn' aller*).

Qui vout ell' dir' ciss' lal?... mi k'nohreut-elle ossi?..

Probablèmint! elle at par trop bin ajerci!

Qui sèreut-c' bin?....

DUBOIS (*tot z-intrant*).

Vo-l'-là! ah ça! wiss' vïs choukiz-v'?..

DURAND.

Kimint?..

DUBOIS.

Bin quoi! kimint?

DURAND.

C'est vos qui m' donn' li five,

Volà co pus d'ine heùr' qui ji qwire après vos!

DUBOIS.

Wiss' don?..

DURAND.

Avà les gins!....

DUBOIS.

Vos loukiz comme on sot!

Comme on bâbô!

DURAND.

J'a-t-ine affaire à v' dire !

DUBOIS.

A mi ? quoi ?

DURAND.

Aoi, vos ; hoûtez c' n'est nin po rire !
Vis sov'nez éco bin d' çou qu' vos d'hiz-t-à matin ,
A propos d' noss' jôness' ?

DUBOIS.

Mi ? ji n' mi sovin d' rin !

DURAND.

Kimint, hoûie à matin, qwand vos-m' jâsîz d' Jeannette ,
Dè l' nutt' dè l' novel an, di l'ârmâ âs assiettes.....

DUBOIS.

Aoi!...

DURAND.

Eh bin ! tot rate on mass' m'at-arainni,
Et m'at repêté tot çoula...

DUBOIS.

Quéqu' krinkini,
Qui v' volév' dire in' boude et qui v's at dit in' vrêie
Sin l' savu , volà tot. Ou alôrs quéqu' sôlêie
Qui n' saveut çou qu'i d'hév'.....

DURAND.

Mi, ji v' dis qu'i sèt tot.
I fât à l' fin dè compt' qu' vos m' prindéss' po on sot ,
Po sayl di m' fer creur' qui c'est sin k'noh' Jeannette,
Qu'on m' vint jâser d' l'ârmâ, dè vantrîn et des lettes ;
Qui sèt tot çou qui j' fais... et... tot çou qu' ji n' fais nin.

DUBOIS.

Ji veus qui vos avez passé on laid moumint ! ...

DURAND.

Et vos qu' ji n' riveus pus... qui rotte à l' visse à l' vasse...

DUBOIS.

Si ji v's aveus sèpou divîn in' si fait' passe ,
Ji n' areûs nin mâqué dè v'ni à voss' sècouûrs....

DURAND.

Vos d'hez todi ainsi....

DUBOIS (*d part*).

Enn' at-i gros so l' cœur !

(*Haut*).

Jans ! ci n'est rin d' çoula....

DURAND.

Enfin, poquoi m' qwittez-v' ?

I gn' aveut, sin minti, ine heûr' qui ji v' qwèréve.

DUBOIS.

Houûtez, ji v's el vas dir' : j'a rescontré 'n' saqui
Qui j'a d'vou fer danser.

DURAND.

Et pout-on savu qui?... *Jeannette*

DUBOIS.

Jeannett' !

DURAND.

Kimint ! Jeannette ! et mi, volà qu' j'el qwitte !

On s'âret moqué d' vos.....

DUBOIS.

Oh ! n'allez nin si vite ;

Si on s' moqu' di 'n' saqui, ji creus qui c' n'est nin d' mi.

DURAND.

Oh! mon Diu! l' grand bábô! qu' s'at lèyi édoirmi
Par quéqu' crapaude ou l'aût' qu'est à corant d' l'affaire.
Oh! l' sot!

DUBOIS.

On p'tit moumint, s'i v' plait! ji v' vous fer taire.
Volez-v' avu l' bonté di m' dir' li ci d' nos deux
Qu'a fait danser 'n' Jeannett', qu'aveût éco è s' deugt
L' rond d'aur qui v' li avez diné li jou di s' fiesse.

DURAND.

Qué rond d'aur?..

DUBOIS.

Vos veyez qui voste àgn' n'est qu'in' biesse!
Vos m'aviz portant dit qui vos l'aviz r'avu!....

DURAND (*qui s' sovint*).

Kimint l' rond d'aur..... c' n'est nin cila!....

DUBOIS.

Vóss' no est d'sus!

DURAND.

Et bin c'est impossib'! tot çoula n'est qu'in' fâve :
C'est mi mém' dièrain'mint qui l'a d'né à Gustáve...

DUBOIS.

Voss' nèveu?...

DURAND.

Min aoi!....

DUBOIS.

Eh bin! ji l'a veyou!

(*A lu même*)

Nenni! C'n'est nin Gustáv... Ji l'âreüs riknohou...
Portant ji n'âreüs nin... (*haut*). Nenni, c'est bin Jeannette

Pusqu'ell' m'at raconté çou qu'vos d'hiz d'vin vos lettes,
Et çou qui s'at passé qwand vos l'avez qwitté ;
Jusqu'à k'mint qu'vos avez k'minci à v'disputer.

DURAND (*à part*).

Ma foi ! pus y pins' ju, pus' mi sônn' ti qu'c'est vrêie,
Li meune à tos moumints m'sônnéve imbarassée.

DUBOIS (*à part*).

M'âreut-on mettou l'manche comme à on p'tit s'coli ?
Ell' mi sonnév' gênée tot l'mém' qwand nos parliz.

DURAND (*à part*).

Enfin, d'main, nos veurans si ell' vint è m'mohone.

DUBOIS (*à part*).

Enfin, si c'n'est nin leie, demain n'vêret personne.

DURAND (*à Dubois*).

A quoi tuzéz-v' ?

DUBOIS.

A rin !

DURAND (*à part*).

Comme on l'at èwalpé !...

DUBOIS (*à part*).

C'est d'main qu'i veûret bin comme on l'at attrapé !

(*Haut*).

A c'ste' heûr' nos nnè r'irans.

DURAND.

Nenni, d'vant qu'j'ennè vasse ,
I fât qui nos qwèranse à r'trover nos deux masses,
Nos veurans l'ci d'nos deux qui s'at leyî pici ;
Et n'loukrans tot don còp ossi après l'prumî.
(*Tot prindant Dubois po l'bresse*).

Ah ! cila, si jè l'tins, ji li promette in' beïe.

DUBOIS (*tot li d'nant l'bresse*).

Jans ! pusqui vos l'volez, vinez, nos irans veie...

(*A moumint qu'i vont po sorti, ine trulêie arrive; i sont r'viersés
et les clés da Durand toumet à l'terre*).

HINRI (*tot z-arrivant*).

Eco zell' ! Choukans foirt... I lét toumer ses clés...

(*Tot les ramassant*).

C'est juss'çou qu'i m'falév' divant d'ennè r'aller !

FIN DE 2^m^e ACTE.

ACTE III.

Mêmes décors qu'à prumir acte.

SCÈNE I.

DURAND, assiou è s' fauteûie; i s' bagne in' ouïe avou dè l' freude aiwe.

CATHRENE, on pau après, inteure avou on cårton d'vin chaque main.

DURAND (tot seû).

A quoi a-j' don pinsé d'aller à l' comèdeie?...
J'ennè poitrè les marqu' mutoi tot l' tîmps di m' veie!
Ji n'a-t-avu qu' des pôn'; on m'y at accablé :
On m'at fait on neûr ouïe; j'y a pierdou mes clés.
Ji sos bin arringi. Ji deus fer in' bell' mene!
I fât qui j'âie bin sûr on bois sou di m' fahenne
Po m' lèyi èherchi par ciss' biess' di Dubois.
A quoi a-j' don pinsé? et pi, pus târd, mutoi,
L'affair' si vat savu divin tot l' voisinègè,
Et so m' compt' ça fret fer bin des honteux mèssegès;
Ji vat on jou ou l'aûte ètind' dir' qu'on sèt tot....
Ennè fât nin baicôp pus po m' fer div'ni sot.
A m' sièrvante, à m'nèveûse, on racontret l'affaire....
Et c'est pus qu'inutil' d' pinser à les fer taire,
C'est seûl'mint qu'ell' iront dir' çoula tos costès;
Ji sèrè mâ vèyou, hèyou, désespecté;
On rieret, on braïret qwand ji pass'rè-t-è l' rowe;
Les èfants des voisins m' sûront tot m' fant des mowes!....
Kîmint fer po cachi on neûr ouïe comm' cila?....
Wiss' va-j' dir' qui j'a stu attraper ç' dringuell'-là?.
Ji d'vrè portant m' mostrer à m' sièrvante, à m' nèveûse...
J'àrè bai fer, bai dire, i fât todi qu'on l' veûsse.

Ji poreus bin l'zi dir' qu' c'est tot z-allant doirmi...
Qui ji m'a trébouhi.... min ell' vont rir' di mi :
Ell' sont bin trop malen'.... ell' veûront m' gross' malice.
Ci n' sèreût rin d' Cathren', min ci n'est qu' po Louise.....

CATHRENE (*avou ses paquets*).

Mossieu! volez-v' fer m' compt' ! s'i v' plait! ji v' vas qwitter.

DURAND.

Qui d'hez-v'? qui racontez-v'?....

CATHRENE.

Ji n' vous nin m' dispiter!

On vint di m' dir' tot rate, qui c'est m' diêrain' journéeie,
Et comm' ciss' siêrvant' là deût v'ni è l' matinêie,
Ji n' pous pus d'morer cial; ji n'el vous nin gêner.....
Vocial d'abôrd li liss' des çanss' qui v' m'avez d'né.

DURAND.

Qu'est-c' qui vos racontez?... vos estez div'now' sotté...
Vos radotez!...

CATHRENE.

I n' fât nin dir' qui ji radotte :

Vos savez bin qu'vos d'vez riçure houïe à matin
In' saqui... qui v'fret fer... l'action d'on vi calin...
J'a-t-avu avou vos baicôp trop di patiïnce;
Et c'est houïe, m'a t-on dit, qui j'aré m'rècompïnse!
Vos m'allez mette à l'ouf! Ji sohait' di tot m'côur
Qui cis-lal vis siêv' mi; qu'ell' vis aim' comme in' soûr;
Po d'morer avou vos, j'a fait dè sacrifices,
Min i fât malgré mi qui ji qwitt' voss' siêrvice!
Ji sohaite avou leie qui d'main v' m'âyiss' rouvi.
Por mi, j'espér' trover bin vite à m'régagi...

DURAND.

Min qui est-c' qui v's at fait creûre in' si fait' biestreie ?
Et vos, kimint poléz-v' vis chouki è l'ideie
Qui j'âie dit à n'saqui qu'ji m'vous fer qwitt' di vos ?
I fât po creûr' çoula qu'vos m'prindéss' po on sot.
Vos savez qui ji n'rinds mâie mes compt' à personne ,
Di çou qu'ji fais et d'çou qu'ji n'fais nin è m'mohone.

CATHRENE.

C'est hir bin târd... à l'nutt'... qui v's avez rescontré
Ciss' feum' la... qui dispôie bin longtims vos qwèrez.

DURAND.

Kimint hir?... J'a rivnou qu'il esteut hût' nouf heûres...
Vos veyez qu'e'est in' bouûd' qu'in' saqui v'vout fer creûre...
Et on n'mi vèret nin dir qui j'a co sôrti...

CATHRENE (*à part*).

Qué vi minteur !

DURAND.

J'a s'tu éco pus vit' doirmi...
Qui mém' tot m'trêbouhant... ji m'a bin fait mà mi ouïe.

CATHRENE.

On m'at portant bin dit qu'ell' divév' vini houïe...

DURAND.

Min, mon Diu ! n'houtez nin çou qu'racontet les gins...
Rattindez : vos veurez bin qu'ell' ni vèret nin.
I fât qu'i gn' âie surmint des gins qu'm'enné volesse
Et qu' sayet è tot tims di taper cial li pesse ;
Mi ! in homm' qui n'fait rin , qui n'va co mâie nol' pâ !
I gn'y at éco des gins qui n'mi volet qu'dè mà !

CATHRENE (*à part*).

Avou tot' ses manir' i v'freût doter d'vos même !

DURAND.

Nenni ! Houtez, Cathren' : seytz sûr' qui ji v's aime
Comm' si v's estiz mi èfant. Allez r'mett' vos cârtons
Et n'houétez jamâie pus çou qu' les gins v'racontront.
Vos mém' vos veûrez houïe qui c' n'est qu' dè l' jalos'reie.

CATHRENE.

(*A part*).

Eh bin ! jusqu'à pus târd nos r'mettrons l' comèdeie !

(*Haut*).

Ainsi v' m'assurez bin....

DURAND.

Qui les gins ont minti !

Allez, houétez-m'.

CATHRENE (*à part tot sôrtant*).

Ji m' vat aller trover Hinri !

(*Elle sôrte*).

DURAND (*tot seû*).

Jeannette âret jâsé.... et l'affaire est k'nohowe ;
On vat savu çoula dimain tot avâ l' rowe.
Ça r'véret âs oreies mutoi d' mes deux nèveûs.....
Ah ! si j'âveus sèpou qu' tot çoula m'arriv'reût !
Ni nos amusans nin, ji va-t-amon Jeannette ,
Qui n'at polou s' passer dè fer aller s' clapette....
Aoi ! min kimint fer ?.... ji n' sâreus enn' aller....
I m' fâreût mes mouss'mins..... et j'a pierdou mes clés !
J'ennè sos don résoute à n' poleûr sôrti houïe.....
Ji frè fer pochl l' sérre d'in' saqui..... et m' neûr ouïe ?
Ah ! mon Diu ! ji n'ois'reus nin risquer di m' mostrer ;
Ji rogih'reûs d'avant l'ci qui j' pôreûs rescontrer.....
Vo m' là prôp' ! ni poleûr sôrti fou di m' mohone ,
Et y ess' condamné di pus à n' veie personne !

Qui fât-i fer ? Jeannett' va tot rate accori.
Et po fer l' trôie danser, mutoi m' nèveu Hinri.
S'i m' veut, ji va div'ni li sujet d' ses riereies.
Et dir' qui c'est à cās' di Dubois. d' ses conseies.

SCÈNE II.

DURAND, DUBOIS (*tot z-intrant*).

DUBOIS.

Bonjoû ! kimint v' vat-i ?

DURAND (*tot mostrant si ouïe*).

Oh mi ! i m' vat foirt bin !

I fâreût esse aveûl' po nin l' veie âheiemint...

DUBOIS.

Tins ! tins ! qu'avez-v' so l'ouïe ? ..

DURAND.

Mor Diu ! on p'tit cōp d' pogne !

Vos l' veyez bin ! ...

DUBOIS.

C' n'est rin ! v's è sèrez qwitt' po l' sogne !

DURAND.

V's avez bin vit' trové moyin di m' consoler.
Ni k'nohez-v' nin ossi l' moyin d' r'avu mes elés,
Qui j'a hîr situ piêd' divin ciss' belle affaire ?
Alôrs vos m' donriz l'ci d' poleûr ossi fer taire
Cathren', qui sêt déjà tot çou qui s'at passé.

DUBOIS (*éwaré.*)

Quoi ? Quî ?

DURAND.

Aoi ! quoi... quî... on z'a déjà jâsé,
Et tot çoula n'm'arriv' qu'à cās di vos conseies...

DUBOIS.

Ji m'ennè dotév' bin qu'j'âreûs tot so l's oreies ;
Et c'est todi ainsi avou des homm' comm' vos ;
Si z-attrapet, 'n'saquoi, so l's aût' i r'jèttet tot !
Si vos v's avîz bin plai, ç'âreût stu tot l'contraire :
Lon dè fer tant d'câcâs, po in' pareie affaire,
Vos n'âriz savu k'mint poleur m'ennè r'merci.
Sos-j' macrai po savu qu'çoula toun'reût ainsi ?

DURAND.

Tot çoula est foirt bon ; min c'est todi d'voss' fâte ;
Vos m'avez fait fer là ine èwaréie cacâte...
Cathren' qui sâret tot !...

DUBOIS.

Min qui li avez-v' dit ?

DURAND.

Ji li a bin d'vou dir' qui tot l'monde at minti !

DUBOIS.

Ah ! vo v'là dou co n'feie avou voss' bell' manîre ?
Portiz-v' dir', çou qui v's at espèchi di li dire
Li vérité ?

DURAND.

Kimint ?..

DUBOIS.

Vos estéz-t-on trônât.

D'vin çou qu'nos avans fait i gn' at nin si grand mà !
È voss plèc', j'âreûs tot raconté à Cathrene.
Ji n'dis nin, qu'po l'moumint, ell' n'âreût fait n'seûr' mene,
Min ell' areût veyou qui v's estîz-t-in homm' franc ;
Et enfin après tot v' n'estez pus in' éfant.
N'direut-on nin qu'Cathren' vis vass' fer in' manêie,
Si mém' so çou qui ç'seûie vos d'vîz li dir' li vrêie ?

Min nenni ! V's estéz bon po jower tot fâs jeux,
Hawer avou les chins, hoûler avou les leups ;
Po choufter tos costés, fer vos côps è cachette !
Mi, si on m'vinév' dir' qui j'a veyou Jeannette,
Pinséz-v' qui ji m'cachreûs, qu'ji m'sâvreûs po çoula ;
Qui j'freûs jâser cicial, et qui j'freus tair' cila ?
Nin du tout ! J'el direus à qui vôreut l'êtinde ;
Ji n'mi dôreus seûl'mint nin co l'timps dè rattinde
Qu'on v'nah' m'ennè jâser. C'est qu'mi, à l'in dè compte,
Pinsez-v' qui j'prinsse astème à tot çou qu'on raconte ?
Ji m'amuse à m'manire et j'lè jâser les gins ;
Qui j'seûie vanté, blâmé, ji n'm'enn' imbarass' nin.
Ji sé bin qui j' sos vi, qui j'a déjà 'n' gris' tiesse,
Qu'âs ouïes des gins comm' vos, ji pass' po in' veie biesse ,
Eh bin ! malgré çoula, j'irè tant qui j' seûie jus.
C'est qui, qwand n' sèrans moirts, vèyez-v', nos n' vikrans pus.
(On fire à l'oufe).

DURAND.

I m' sônn' qu'on fire à l'ouf !

DUBOIS.

Mi ossi, i mè l' sônnè !

DURAND.

Eh bin ! louktz.. qui c'est. *(à part)* C'est drol', ji sins qui j' trônne.

SCÈNE III.

JULIE, DUBOIS ET DURAND.

JULIE *(à Dubois).*

Bon jou, mossieû ! Poreus-j' jâser à M'sieû Durand ?
Est-c' vos, mossieû ?

DURAND.

Nenni, nenni! c'est mi, mi éfant!

JULIE (*tot plorant*).

Escusez-m', si j'inteur' tot dreut è voss' mohone;
C'est qu' ji v' dirè, veyez-v', qui chaqu' feie qui ji sonne,
Voss' sièrvante à nou prix ni m' vout leyî passer,
Dispôie qui j' lî a dit poquoi ji v' vous jâser.

DURAND.

Et poquoi est-c'?

JULIE (*tot plorant à chaud lâmes*).

Dispôie deux ans, j' hante è mariège
Avou voss' nèveu... houïe j'appriind è voisinège....
Qu'i vint hanter s' cuseune et qu'i m' vat lèyi là!....
J'esteus.... vinow' vis dir'.....

DURAND.

Si c' n'est qui po çoula,
Vos polez-t-ess' tranquill'; vos n'avez rin à crainde.

JULIE (*tot plorant todi pus foirt*).

Hîr po z-aller à bal i d'év' co m' vini prinde.

DURAND.

Pardiu! si j'èl saveus qui ji n' mi trompév' nin...

JULIE.

J'a co des lett' da sonk, qui ji v' mosturrè bin.....

DURAND.

Eh bin! c'est ça! v' n'avez qu'à m' les appoirter houïe;
Ji l'évôirè houki po les mett' d'zo ses ouïes.
Min po hanter s' cuseun', ci n'est qu'on méchant brut:
Ji l'a todi wârdé po in aûte homm' qui lu.....

DUBOIS (*à part*).

J'espér' qu'on n' sàreût esse éco pus máladrette.

JULIE.

Alòrs, mossieu Durand, ji v' va qwèri ses lettes....

DURAND.

Oh ! aoi ! i m'les fât : si ji n'les aveus nin,
Po m'dir' qui c'n'est nin vrêie il est assez calin.
Po n'nin l'noyi i fât qu'el l's âie divant les ouies ;
Il est téll'mint minteur et fâx qu'i v'diret houïe
Blanc et d'main neûr ! C'est on valet pus fâs qu'Judas
Qu'nat mâie sèpou di s'vie vis dir' çou qu'il at là !
I n'at jamâie oïsou dir' si façon d'pinsêie,
Min vos polez-t-ess' sûr', qu'houïe il âret s'manêie.
Allez , ji li frê veie çou qu'c'est qu'les homm' di m'timps...
Qu'ont todi avu l'coûr et l'consciinc' so leu main...

DUBOIS (*à part*).

C'est par trop foirt : i fât qui j'sort' po z-aller rire...

DURAND.

Rattindez !...

JULIE.

Mi, mossieu ! Ji n'sos qu'in' pâuve ovrîre ;
Min ji sos brav'. Personn' n'at rin à dir' sor mi.
Ji n'a jamâie hanté. Voss' nèveu est l'prumi
Qu'âie intré è m'mohon'...

DURAND.

C'est bon !.. allez-è, m'feie !

Sèyiz sûr', qui s'i vînt, ji li lavrè l's oreies....
N'rouvîz nin dè rivni pus târd...

JULIE.

Oh ! ji n'pous mâ
D'rouvi di v's appoirter pus tard tot çou qu'i v' fât...

DURAND.

Adiè, mi èfant !

JULIE.

A r'veja, Mossieù Durand !

(*Elle s'ôte*).

DUBOIS.

Mamzelle !

DURAND.

I fât don qu'on m' vinss' dir' tot çou qui s' passe int' zelle.....
Eh bin ! avez-v' oyous avou m' nèveu Hinri.....
On s' fait qu' lu, m' direz-v' bin wiss' qu'on l'ireut qwèri?...

DUBOIS.

Ah bah ! c'est on jône homme, i fât bin qu'i s'amuse.
Qwand on z'est jôn' comm' lu, c' n'est qu'à çoula qu'on tuze.
Et mi, j'y tuz' co bin, mâgré qui ji seûie vi.....

DURAND.

J'ô çou qu' vos volez dir' ; ji n'a nin co rouvi
Çou qui m' pind d'zo l' narenn' !..

DUBOIS.

Kimint, èco Jeannette?..

DURAND.

Vos pinsez qu' ji v' ravis' ! qui pus rin ni m' tourmette !

DUBOIS (*à part*).

Ah ! si j' polév' li dir' qui tot rat' j'èl rattind' !...

DURAND (*à part*).

Ah ! s'i s' dotév' jamâie qui c'est pus târd qu'ell' vint !..

(*Haut*).

Ni jâsans pus d' çoula. J'a aût' choi qui m' tracasse :
I m' fâreût mes mouss'mins ; i fât qui j'ennè vasse.
N' vèriz-v' nin, avou mi, sayi d' doviér l'ârmâ ?

DUBOIS.

Sia ! min ji n' vous nin risquer di m' fer dè má.....

DURAND.

On direut qu' vos v's aller' s'pyi on bresse ou 'n' jambe...

DUBOIS.

Est-c' por cial ?

DURAND.

Min nenni... vinez don : c'est è m' chambe.

(*I sòrtet*).

SCÈNE IV.

CATHRENE , GUSTAVE.

CATHRENE (*à part tot z-intrant*).

Oh ! aoi, c'est bin leie, ji l'a bin rik'nohou ;
C'est so l' timps qu' j'aré s'tu évóie qu'elle áret v'nou.
Et volà, avou leie, tot' noste affair' gâteie :
Tot z-intrant l' paùv' Hinri vat attraper s' manéie.....
Et v'là nos plans gâtés.... ji sáyerè dè l' prév'ni,
J'irè vite á d'avant d' lu, so l'còp qu' j'él veuré v'ni.
Ji li a raconté mi intrigu' da l' comédeie.....
Et lu m'at dit après avu avou l' pareie
Avou l' voisin Dubois. Il at jusqu'à les clés
Qui s' mon onke at pierdou á mounint d'enn' aller.
Et pi, éco aùt' choi... qui n' m'at nin volou dire.....
Min déjà po tot rat' ji m'apprestéie á rire.....
I fát qu' Louis' sésse houie á qui ell' deut songi.....
I fàret qui Gustáve ou l'aùte áie si cangi.....
Li vi póret fer feu des q watt' patt' et de l' cowe ,
Min nos v's el allans strind' comme i fát, s'i s' rimowe.....

GUSTAVE (*à part*).

Kimint, kimint ! Julie deût v'ni houïe à matin !
Ji m' vas dire à Cathren' di li fer s' complumint,
Et dè l' pîter à l'ouf' po qu' mâie pus ell' ni vinsse.....

CATHRENE (*qui s' creût tote seule*).

Di tot çou qu'm'at fait creûr' j'arè-t-in' bonn' vingince.

GUSTAVE (*haut*).

Bon jou, Cathren' !.....

CATHRENE.

Mossieu Gustav' !.....

GUSTAVE.

Kimint v' vat-i?..

CATHRENE.

Foirt bin et vos ?

GUSTAVE.

Dihez-m', m'mon onke est-i sôrti?...

CATHRENE.

Ji n'è sé rin !

GUSTAVE (*tot li d'nant ine saquoî*).

Houïtez ; i m' fât rinde on siêrvice....

CATHRENE.

Por vos, v' savez qui j' freûs les pus grands sacrifices !...

GUSTAVE.

Po jâser à m' mon onke i deut v'ni in' saqui,
Et i fât, à tot prix, sayi d' l'enn' êspêchi ;
Et surtout li soffler deus' treus mots è l'oreie,
Afiss' qui, dè riv'ni, i n' li prinss' pus èveie.

CATHRENE

C'est don in' feume?...

GUSTAVE.

Aoi... po on pau... qui j' li deûs ;
Si m' mon onke el' saveût, mutoi qu'i s' mævèl'reût.....
Et v' savez qui n'est mâie si contint qu' qwand i v' brogne.

CATHRENE.

(*A pârt*).

I gn' at 'n' saquoi là d'zo ! (*haut*) Eh bin ! j'ârè bonn' sogne
Dè fer voss' commission !....

SCÈNE V.

DUBOIS, DURAND, GUSTAVE, CATHRENÉ.

DURAND (*tot vèyant s' nèveu*).

(*A pârt*).

Mon Diu ! vola m' nèveu !

Et m' neûr ouïe ! kimint fer ?

DUBOIS (*tot sôrtant fou dè l' chambre*).

Vos veyez qu'on n' sâreût

Si on n'at on serwi.....

DURAND.

(*A pârt*).

Taihîz-v' ! (*haut*) Bon joué, Gustave !

GUSTAVE.

Tins ! qu'avez-v' à voste ouïe ?...

DURAND (*imbarrassé*).

Mi ? rin, c'est cont' li tâte !

DUBOIS (*à pârt*).

Surmint qu' s'i d'héve in' vréie, i li toum'reût on dint.....

DURAND.

Ji m'a v'nou trèbouhi so 'n' chèyîr'... ji n' sé k'mint !

GUSTAVE (*tot l' rabressant*).

Paûv' mon onk', va !....

DURAND.

Aoi ! j'a là 'n' fameuse akseûre.

GUSTAVE (*tot plorant*).

Ça m' fait dè l' pôn' !..

DURAND.

Kimint ? vos, m' fi Gustâv' qui pleûre ,
Ci n' seret rin d' çoula ; c'est on p'tit accidint....

(*A pâr*).

Çou qu' c'est : ç' paûv' valet là... il at on cœur so l' main.

DUBOIS (*à pâr*).

Ah ! mon Diu ! sont-i bin rescontrés po fer l' paire...

CATHRENE (*à pâr*).

Po çou qui l' jojo choûl', volà bin 'n' grande affaire...

DURAND (*à Gustave*).

Ci n' serèt rin ; j'espèr' qui d'main j' sèrè r'wèri...

CATHRENE (*à pâr*).

Vo-l'-là, po plusieurs jôus, espèchi dè cori.

DURAND (*à Gustave*).

Allons ! r'souweez vos oûies ! dihez-m' ? est-c' qu'on s'tudeie ?

GUSTAVE.

Ji n'a nin seûl' mint hîr mettou on pîd è l' veie !

A mèie matt', jî s'tudive éco.....

DURAND.

Ah ! c'est foirt bin !

Ji veus qu'avou honneur v' pass'rez voste exâmin.

Vos avez bin raison dè n' nin fer comm' tant d'aûtes ,

Qui coret ces jôus cial tot' les p'titès erapaûtes.

Voss' cousin, par eximpe, âret fait l' carnaval ;
Il âret tot' li nutt' corou avâ les bals.
Tot rate éco, i vint dè sôrti in' jôn' feie ,
Qui m'at v'nou so s' conduit' chanter n' bell' létaneie,
I li at s'tu fer creûr' qu'el volév' siposer ;
Et comm' ci mossieû là ni pins' qu'à s'amuser ,
El divève hir miner à bal à grand thèiâte !...

GUSTAVE.

Aller à bal ? mon onk' !

CATHRENE (*à part*).

Mon Diu ! qué fâs Pilâte !

DURAND.

Et comm' ciss' jôn' feie là ni l'at nin hir vèyou ,
Po s' vini plainde à mi, tot à c'ste heûre elle at v'nou.
Volâ tot çou qu'i fait... ji n' sé à çou qu'i pinse.

GUSTAVE.

Oh ! mon onk', c'est qui n'at pus ni âm' ni consciince !

DURAND.

Ossi, s'i vint jamâie... i n' comptret nin on gré.

GUSTAVE.

Vos avez bin raison !...

CATHRENE (*à part*).

Nos veurans si vos l'frez !...

DUBOIS (*à part*).

So mi honneur ji n'vôreûs nin esse à l'comèdeie !

GUSTAVE.

S'i vout continuer à tni 'n' conduit' pareie ,
I nos couvret turtos on bai jou d'dèshonneur !...

DURAND.

Ah ! ni m'fez nin pinser à on pareie malheùr !
Ah ! tinez ! si v'név' màie... Ji li spièrèùt li s'cenne !...

GUSTAVE.

C'est on valet qui n'veut nin pus lon qui s'narenne...
Il est ossi k'nohou qu'Barabbas à l'passion ;
I gn' at nouk qui n'kinohe tot' ses bellès actions.
Kimint n'rogih't-i nin d'aller à l'comèdeie ?
Wiss' qui des jòus comm' hir on n'veut qui dè l'chint'reie.

DURAND.

A qui l'dihéz-v' ? (*tot s'riprindant*) Ji l'a... oyou dir' foirt sovint,
(*A pàrt*).
J'a mâqué di m'coper !

GUSTAVE.

Qu'les homm' mèm' n'y vont nin.
L'no des feumm' qu'on z-y trouv' ji n'ois'reus nin v's el dire,
Min à m'cusin Hinri, i li fât leus manires...
I n'si plait qu'avou zell' ; on l'pout mostrer à deugt,
Il at bin trop' rouvi çou qu'c'est qui d'ess' honteux.
On-zat bai l'ahontî, i n'at d'keûr' di personne...

DURAND.

Qu'i louke à s'sogn' s'i mett' co les pids è m'mohone ;
Ca ji creus s'i vint houïe qui ji frè-t-on malheùr...

GUSTAVE.

On n'fret màie rin fou d'lu, tot fant avou douceûr...

DURAND.

Bin ! rattindez ! i gn' at trop longtims qui ji souffle !

GUSTAVE (*à pàrt*).

Ça vat on n'sàrèùt mi ! on va l'piter à l'oufe !

DURAND.

Ossi songiz-y bin qu'personn' ni m'vinss' ratni...

DUBOIS (*à part*).

Nos 'nn'è r'irans, nos aut ! Tot rat' Jeannette vat v'ni,
Et ji n'è l'veûrè nin ! (*haut*). Voisin ! ji m'va-t-è m'chambe.

DURAND.

Jusqu'à pus târd ! (*à part*). J'fais l'foirt et ji tronnn' so mes jambes ;
Tot rat' Jeannett' vat v'ni et i sèront co cial ...

SCÈNE VI.

DUBOIS, DURAND, HINRI, GUSTAVE, CATHRENE.

CATHRENE (*à Hinri qu'intèure*).

(*A part*).

Elle at tot rat' vinou..... i vat avu trikbal.....

Elle deut mutoi riv'ni.....

HINRI (*à part à Cathrene*).

Ca n' fait rin à l'affaire :

Vos savez qu' j'a l' moyen, qwand j' vòrè, dè l' fer taire.

(*Haut*).

Bon jou, mon onk' !....

DURAND.

Kimint ? c'est vos qu'est là... brigand !

Lèyiz-m' prinde in' chèyire.....

DUBOIS (*tot l' ratenant*).

Tot doux ! voisin Durand !

Loukiz à çou qu' vos fez : vos avez 'n' tiess' trop sottè.....

DURAND.

On vârin qu'on ramass' divin tot' les corottes !

DUBOIS (*à Hinri*).

Jans, allez-è ! (*à part*) C'est mi qui vòreût bin 'nn'aller.....

HINRI.

J'enn' irè tot' di suit' ; seùl'mint qu'on m' laiss' parler...

DURAND.

Nè l' lèyîz nin jâser... i v' vat dir' des... biestreies ,

A v' fer crîner des dints et s' toper vos oreies.....

Lèyîz-m' el mette à l'ouf' !.....

DUBOIS.

Jans ! vos fez par trop soirt !

Houûtansl' on pau jâser, nos veûrans s'il at toirt.

GUSTAVE (*à part à Durand*).

Mon onk', nè l' houêtez nin !....

DURAND.

Ji sos-t-on trop brave homme ,

Po souffri pus longtîmps qui s' conduit' sor mi r'tome.....

C'est mi... mi... tos les jôus qui deut r'çur' ses affronts...

Jusqu'à des jônès feies... qui sé-j'... qui v's apprendront

Qu' mossieu les d'vév' minér à bal à l' comèdeie...

DUBOIS.

(*A part*).

Ah ? qui n' vinév'-t-on cial, on n' veut mâie li pareie !

(*Haut*).

Jans ! po l'amour di Diu , volez-v' dimorer queût !

DURAND.

I n'at nin pus d'honneur qu'on bleu chin !

DUBOIS.

Qué vireux !

(*A Hinri*).

Qu'avez-v' à dir' ?

HENRI (*d'on ton d' moquerie*).

Mi, rin!... c'est po 'n' pitite affaire,
Qui ji sos-t-obligi d'aller à commissaire.....
Hir, à bal, vè mèie nutt', deux pierrots s' sont battous,
Et i m'at fait houki po dir' çou qu'j'a veyou...

GUSTAVE (*à pàrt à s'mon onke*).

Mettez-l' à louf', mon onk!..

DUBOIS (*à Gustave*).

Rattindez!.. leyiz-l' dire...

HENRI.

Et si on les riknoh' ci n'sèret nin po rire...
In' jon' feie qu'esteùt là ast avu l'bress' cassé,
Les chèyir' et les tâv' tot at stu mascassé...
Jugiz qu'il at fallou qu'on-z-arrestah' li danse...
A c'ste heùr' ji m'ennè vas; ji vas-t-à l'permanence.
Ji deùs-t-aller r'poirter des clés qui j'a trové (*i mosteur les clés*).

DURAND (*qui riknohe ses clés*).

Ah! binamé bon Diu!!!

DUBOIS (*qu'èls at veyou ossi*).

(*A Durand.*)

Tot deut nos arriver!!

DURAND (*bas à Dubois*)

Qui fât-i fer?

GUSTAVE (*bas à s'mon onke*).

Mon onk! min pitez l'don à l'oufe!

DUBOIS (*à pàrt tot riant*).

Pâuv' Durand, i t'mâquév' pór in' pareie rabrouse...
On p'tit moumint!

(*I jâze tot bas à Durand*).

HINRI (à *párt* à Cathrene).

I n'fait pus tant d'ses imbarras...

CATHRENE (à *párt*).

Allez !... allez !...

HINRI (tot *fans les qvances d'enn'aller*).

A r'veie ! mon onk'... ji m'enné vas !

DURAND.

Quoi ! qui-n'...

HINRI.

Ji n'vous nin fer rattind' li commissaire...

DURAND.

Rattindez ! ci n'est nin in' si pressante affaire...

GUSTAVE (à *párt*).

Tot rate i n'volév' nin seul'mint l'leyi pârler...

Et à c'te heûr' c'est à pôn' s'i pout l'leyi 'nn' aller..

DUBOIS (tot *loukant Durand*).

I n'sét pus çou qu'i fait....

DURAND (à *Hinri*).

J'at in' saquoi à v'dire...

(A *párt*).

Ah ! Diu ! quèll' position !

DUBOIS (à *párt*).

Mi, j'as-t-èveie dè rire...

HINRI (tot *fant les qvances d'enn'aller*).

J'enné vas ! ji n' sâreûs dimani pus longtims...

Ji r'vèrè hoûie à l' nutte ou d'main timpe à matin...

DURAND (à *Hinri*).

Qwand ji v' dis... vinez cial.....

GUSTAVE. (*Tot bas as' mon onke*).

Mon onk' ! vos pierdez l' tiesse...

Fez-l' don sôrti!...

DURAND (*à pâr*).

Ah ! Diu ! qui n' pous-j' sôrti è s' plèce...

HINRI (*à s' mon onke*).

Çou qu' vos avez-t-à m' dir', vos m'èl direz pus târd...

DURAND (*tot fou d' lu*).

Loukiz, ji n' sé quî m' tint qu' ji n' vis donne on pêtârd.

HINRI.

Nenni, absolument, i fât qui j'ennè vasse....

Min d'hez-m', mon onk', poquoi volez-v' don qui ji passe,

Si on m' vinév' trover ces clés là d'vin les mains,

On-z-âreût l' dreût di m' creûr' des mâvas sintumints....

Jans ! jusqu'à d'main, mon onk', savez... ji v' vèrè veie

Li pus vit' qui j' pôrè....

DURAND.

Vis... ah ! mon Diu !

(*I tome so 'ne chéyîre*).

DUBOIS.

Habeie !....

Dinez-m' on pau d' frisse aiw' !

CATHRENE (*tot li d'nant on verre*).

Tinez !....

DUBOIS (*à Gastâve*).

Doviez li l' main !...

CATHRENE (*à Hinri*).

El fait, savez ?....

HINRI (*à Cathrene*).

Parblu !...

GUSTAVE (*à pârt*).

Ji n'y comprinds pus rin !

DUBOIS (*à pârt*).

Ji donreus-t-on patâr po poleûr rire à mi âhe !..

HINRI (*à Cathrene, tot mostrant Gustave*).

C'est l'âût' tot rate à s' tour qui n's allans fer binâhe.....

DUBOIS.

Qu'est-c' qui çoula vout dire : i n' rivint nin à lu ! !...

CATHRENE.

Tinez, prenez c' verr' cial, mutoi qu' qwand l'âret bu.....

(*On sonne*).

DURAND (*tot pochant jus di s' chàyire*).

(*A pârt*).

Ah ! mon Diu ! c'est Jeannett' !

DUBOIS *à pârt*

C'est Jeannett' !!!

GUSTAVE (*à pârt*).

C'est Julie !!

CATHRENE.

C'est bin sûr lèie qui r'vint...

HINRI (*à pârt*).

C'est bin sûr Rôsalie !

DURAND (*à Cathrene*).

Vinez cial... dimanez...

GUSTAVE.

Aoi !...

DUBOIS (*à Cathrene*).

Sia... nenni...

HENRI (*à Cathrene*).

N'y allez nin!...

DURAND et DUBOIS (*essônnne à pârt*).

Ça n'pout ess' qui leie qui deut v'ni!

DURAND (*ds autes*).

Min qu'avans-gn' don turtos?...

DUBOIS.

Mi? Rin! et vos qu'avez-v'!

DURAND.

Rin!...

GUSTAVE.

Ni mi!

HENRI.

Mi non plus!..

DURAND.

Alôrs, poquoi tronez-v'?

Ah! binamé bon Diu! Volà qu'on sonne éco!

DUBOIS (*à pârt*).

Qui fer?

DURAND (*à pârt*).

J'a dè bonheur si j'ènnè d'vins nin sot!

(*Haut*).

Louise, allez dovièr... et d'hez à ci qui sonne..

S'i d'mand' après 'n' saqui... dihez qui gn' at personne..

SCÈNE VII.

DURAND, DUBOIS, CATHRENE, HINRI, GUSTAVE, LOUISE, JULIE.

DURAND (*tot veyant qui înteure*).

(*À pârt*).

Ci n'est nin leie !..

DUBOIS (*à pârt*).

Ji r'prinds halein' !...

GUSTAVE (*à pârt*).

Ji sos pierdou !..

HINRI (*à pârt*).

Qui est-c' leie ?....

CATHRENE (*à pârt*).

J'esteus sûr' qui c'est leie qu'aveut v'nou....

HINRI (*à pârt*).

J' sos tot frèh' di souweûr !....

DURAND (*à pârt*).

Ji sowe à cint meie gottes !

CATHRENE (*à pârt*).

J'ennê pous pus !....

DUBOIS (*à pârt*).

J' sins l'aiw' qui couît divin mes bottes !

JULIE (*à Durand*).

Vos m' pardonnerrez, mossieu, si ji v' vins co d'ringi !
Min ji v' vas dir' poquoi ji m'as tant dispêchi :
C'est qu' tot rate, justumint â moumint qui j' sôrtêve,
J'a rescontré è poiss' c' bai mossieu là qui v'nêve ;
Et comm' ji n' volév' nin qu' savah' qui j'aveus v'nou ,
Et d' rin di çou qui ç' fouh' qu'i polahe ess' prév'nou ,

Ji m' catcha, et ainsi ji n' fouri nin veyowe.
J'a corou d' mes pus reuds po poleür ess' riv'nowe,
Divant qu'enn'allah' po qui s'esplicu' divant vos.
Ji vous veie s'i dirèt bin l' vèrité so tot !

DURAND.

Min à v' vèyi pârler, on direût qu' c'est Gustave....
Lu qui gn' at rin d' pus doux, di pus franc, d' pus aimâve.

JULIE.

Min mon Diu ; c'est lu mêm' !

DURAND (*tot s' toumaké*).

Qui d'hez-v' ? vos div'nez sotté !

GUSTAVE.

Ni vèyez-v' nin, mon onk', qui ciss' feumm' là radotte.
Ell' ni sèt çou qu'ell' dit, ji n' l'a jamâie vèyou.
Elle est sûr avoyèie d'in' saqui qu' m'enné vout,
Et çoula po sayi di m' mett' fou d' voss' mohone...

DURAND.

Po çoula j' sos trop ferm', ji n' houtrè maie personne.

JULIE.

J'el saveüs bin d'avanc' qu'i s' mettreût à noyi...

HINRI (*à pâr*)..

Drol' d'affair' !

DUBOIS (*à pâr*).

J'a trop pau d' mes oreies po-z-oyi !...

JULIE.

Min ji v' vas d'ner des proûv' qui ji dis l' vèrité.....

GUSTAVE.

Min mon onk', pitez-l' don è mitan dè l'pavèie...
J'espèr' qui vos n'frez nin li sottreie dè l'houër ?

JULIE.

Sèpez d'abòrd qui maïe personn' ni m'a k'pité!
Ci n'est nin comm' vos hîr , à bal à l'comèdeie :
Vos n'avez fait qu'on saut dè l'grand' sâlle è l'galreie.

GUSTAVE.

Vos veyez jusqu'à wisse on chouk' li mèchanc'té ;
Vos oyez tot' les boud' qu'on ois' vis v'ni d'biter...
J'espèr' qu'à tant d'trompreies vos n'vis lèrez nin prinde ?

HENRI (*à pàrt*).

On p'tit moumint , à m'tour , c'est mi , qui v'va surprinde !

(*Haut à Gustave*).

Eh bin ! vos y estiz... mi , ji v's y a veyou...
Et vos m'avez jâsé... sin m'avu riknohou...

GUSTAVE.

Mon Diu ! kimint pout-on lacher in' boud' pareie ?

HENRI.

Vos m'avez fait danser , pinsant qu'j'esteûs 'n'jôn' feie !
Et nos d'vans nos trover houïe à quai Saint Linâ.

GUSTAVE.

Mon onk' , nè l'erèyez nin ; i boud' comm' on pochâ...

HENRI (*tot-z-allant è s'poche*)

Rattindez !.. rattindez... c'est qui mi j'a des proûves...

GUSTAVE.

Despro à v' ? vos 'nn'avez nin !

HENRI (*tot quèrant*).

On moumint... qui j'les trouve...

(*Tot mostrant l'bague*).

ol-là ! vos m'l'avez d'né po qui ji n'mâquah' nin...

DURAND (*qui riknohe li bague*).

Kimint ? min c'est da meune !

DUBOIS (*qui riknohe ossi l'bague*)

(*A pàrt*).

Aie ! aie ! aie ! ji sos d'vin !

Eh bin ! n's estans picis !

HENRI (*à Gustave*).

Estîz-v' à bal, à c'ste heûre ?

N'av-v' nin co è voss' poch' quèqu' boud' à nos fer creûre ?

Et c'est mi qu'esteut l'feum' qui v's avez porsûvou !

Et i gu' at co des aût' qui n'm'ont nin riknohou !

DUBOIS (*tot bas à Durand*).

I gn' at qu'on seûl moyen : c'est dè chessi Gustave !

GUSTAVE.

Mon onk' ! nè l'erèyez nin ; tot çoula n'est qu'in' fâve.

DURAND.

Sôrtez, mossieû, sôrtez ; allez-è, n' jâsez pus !

Pinsez-v' don m' fer accreûr' qui v' n'y avez nin s'tu ?

Ji n' vous pus po m' nèveu in homme à deux visèges....

Ossi à dâter d'houïe, ji r'nôie voss' parintège ;

Si j'a s'tu biesse assez po v' prind' po in homm' franc,

Vos n' dèshonôrrez nin pus longtîmps les Durand.....

Sôrtez, judas ! sôrtez bin vit' fou di m' mohone !

GUSTAVE (*à Louise*).

Et vos, m' chessîz-v' ossi, Louis', vos qu'est si bonne ?

LOUISE.

Rescoulez-v', mähonteûx !

DURAND (*à Gustave*).

Kimint, vos 'nn'allez nin ?..

(*Tot l'chessant*).

I fâret don qu' ji v' mette à l'ouf' po l' pai des reins.

(*Gustave sôrte*).

(*So l'soù à Gustave qu'enné va*).

Allez éco aut' pâ , mostré vos' calinreie

Et surtout n'rouvi nin, d'enn maie kwèri à m'veie !

(*A Julie*).

Vos, mam'zell', vos polez-t-aller r'prind' voss' galant.

(*Julie sôrte tot plorant*).

HINRI (*à lu même*).

Çoula m' fait co dè l' pôn' : j'enn' i volév' nin tant !....

SCÈNE VIII.

Les mêmes sâf JULIE et GUSTAVE

DURAND (*tot bas à Dubois*).

Qui fer ?

DUBOIS (*tot bas à Durand*).

Qui sé-j' don mi !

DURAND.

Ah ! mon Diu ! quelle affaire !

HINRI (*avou intention*).

A c'ste heûre i fât qu' ji vass' trover noss' commissaire.

DUBOIS (*prindant Hinri à part*).

Hoûtez ! dihez-m' ! c'est vos qui fév' Jeannette, èdon ?

HINRI.

I fât qui j'enné vasse.....

DUBOIS.

Est-c' vos ?

HINRI.

Aoi.....

DUBOIS.

C'est bon !

DURAND.

Qu' dist-i ?....

DUBOIS (*à Hinri*).

So tot, si vos m' volez promett' di v' taire,
Int' vos et voss' mon onk' j'arraing'rè les affaires !

HINRI.

Fez comm' vos l'êtindez !

(*Dubois jâse tot bas à Durand*).

LOUISE (*à part*).

Qui s'at-i don passé ?

I sont turtos blancs-moirts ; i n'si oiset jâser ?

CATHRENE (*à Hinri à part*).

Li vi 'nnè d'vêret sot !

HINRI (*à part à Cathrene*).

Tins, ma foi, qu'èl divinsse !

Il est bin juss' qui mi, on pau à m'tour j'el tinsse.

Et c'est d'ciss' jôn' feie là qui vos m'viniz pârler ?..

Vos avez co 'n'feie pris vos châss' po vos solérs !

Ci seret todi vos ; v's estez-t-in' máladrette.....

DURAND (*à part à Dubois*).

Ji v'dis qui c'n'est nin lu qui j'a pris po Jeannette.

DUBOIS (*è colère*).

Houtez : si vos volez éco n'feie ess' tiestou,

J'ennè vas..... Po v'sâver, ji fais tot çou qu'ji pous.....

HINRI (*à lu-même*).

I n'sont nin à leus Ah't!....

DUBOIS (*à Durand*).

Jâsez li tot' di suite!....

DURAND (*tot prindant Hinri à part*).

Houtez : mi promettez-v' qui vos cang'rez d'conduite ?

HINRI.

Poquoi ?

DURAND.

A dâter d'houïe, est-c' qui vos n'currez pus ?

HINRI.

Nenni !

DURAND.

Ni diréz-v' mâie wiss' qui nos avans stu,
Et çou qui s'at passé à personn' di k'nohance ?

HINRI.

Min, mon onk', ji voreûs portant savu d'avance...

DURAND.

Si vo m'el promettez, ji cang' mi testamint,
Et vos polez hanter voss' cuseun' dés' demain !
Min i fât qu'Cathren' mêm' ni sess' mâie rin d'l'affaire.

HINRI.

Po çou qu'est d'mi, mon onk, ji v'promett' bin di m' taire ;
Min i fât qu'ji v'prévinss' qu'elle est à corant d'tot.

DURAND.

Qui est-c' qui li at dit ?...

HINRI.

Eh ! min, mon onck'. C'est vos !
Hir à bal, c'est leie mêm' qui v'prindiz po Jeannette !

DURAND (*tot toumant so 'n' cheyire*).

Ah ! mon Diu ! J'sos pierdou avou 'n' pareie clapette !

LOUISE.

A secours !

DUBOIS (*tot mâva*).

Èco 'n' feie ?....

DURAND (*qui s' riltve*).

Nenni, nenni, c' n'est rin ?

(*A pârt*).

J'a mâqué di m' diner on fameux tour di reins.

(*A Dubois*).

C' n'esteût nin leie, savez.....

DUBOIS (*à pârt à Durand*).

Alôrs.....

DURAND (*tot bas à Dubois*).

C'esteût Cathrene !

DUBOIS.

Ouie ! ouie ! c' n'est nin po rin qu'ell' fait in' si laid' mène !

DURAND (*à pârt à Dubois*).

Qui fât-i fer ?

DUBOIS.

Qui sé-j' ?

DURAND (*à pârt à Cathrene*).

Cathren'..... mi pardonnez-v' ?

Hîr qwand ji v's a jâsé ji n' saveus çou qu' ji féve !

Aoi, dihez-m', èdon..... qui vos n' mi qwittrez nin ?....

CATHRENE.

Mi ! nenni !

DURAND.

Et surtout qu' Louis' n'è sâret rin !

Si vos volez 'n' saquoi, tot l' mêm' quoi, dihez-m'el.

Ji sos prête à tot fer po n'avu noll' quarelle.

CATHRENE.

Vos v'nez tot rat' dè fer çou qu' j'a toti d'mandé.....

Ji n' vous rin !....

DURAND (*à part à Cathrene*).

Et çou qu' j'a li pus à v' rikmander ,
C'est qu' Louis' ni sèss' mâie on mot di ciste affaire.

LOUISE (*à part*).

Ji creus mett' li deugt d'sus.....

CATHRENE (*à part à Durand*).

Mi ji v' promett' di m' taire ,
Min Louis' sèt d'jà tot : elle esteût hir à bal ;
Comm' j'aveus l' permission dè fer les carnavales.....

DURAND (*qui tome divin les bresses de Dubois*).

Ah ! notru dam' di Hâ !

DUBOIS (*qu'èl ritint*).

Èco 'n' feie vos manires ?

Ji v' vas lèyi toumer et i gn' at noll' chère !

DURAND (*tot bas à Dubois*).

Louise esteût à bal ; elle est à corant d' tot.

DUBOIS (*tot haut et d'avant turtos*).

Tant mieux , à l' fin dè compt' , si n's'y estiz turtos !

Aoi, nos avans s'tu à bal à l' comèdeie ,

Et c'est qui nos a plai d' continter noste ideie.

(*A Durand qu'èl vout fer taire*).

Taihiz-v' et lèyiz-m' fer ! et s'èl fât n's irans co !

HINRI (*à Dubois*).

Min vos n'intrigu' rez pus m' mon onk' divant turtos !

DURAND.

Kimint?... c'est vos?...

DUBOIS.

Aoi ! c'est mi, si v's èl fât dire ,
Min lèylz po tot rat' tot' vos sottès manires.

(*A Louise*).

Aimez-v' Hinri?...

LOUISE (*timid'mint*).

Aoi....

DUBOIS (*tot li chòkant Hinri*).

Tinez..... sèyiz hureùx!....

DURAND.

Ah ! ça, voisin Dubois, vos prindez bin des dreùts ?

DUBOIS (*à Durand*).

Mi volez-v' lèyi fer ou volez-v' fer vos même ?

(*A Cathrene*).

Et vos, av-v' in' saqui qui v's aimez et qui v's aime ?

CATHRENE.

Nenni, c'est co fini ! mi oùhai est rèvolé ;
Hir, tot riv'nant dè bal, i s'at volou māv'ler ,
Et mi, ji v' là planté è mitan dè l' pavèie.....

DUBOIS.

Vos n' volez rin?....

CATHRENE.

Nenni !

DUBOIS.

V's estez d'jà contintèie.

DURAND.

Mi, ji sins l' fiv' qui m' monte, i fât qui j' vasse è m' lét...

DUBOIS.

C'est wiss' qui v's estez l' mi. Hinri, d'nez li ses clés.

HINRI (*tot li rindant ses clés*).

Et l'onnai don ?

DURAND.

L'onnai v' sièvret po voss' mariège !
Mes êfants, pus qu'el fât, ji v' sohait' bon manège !

DUBOIS (*à Durand*).

C'est l'prumir' feie è m'veie qui ji v's ôs bin jâser....

DURAND.

Min seul'mint qu'on n'séss' mâie rin d'çou qui s'at passé !

HINRI.

Pusqui tot est fini, mon onk', ji v' fais l'promesse
Qui, dés houïe, ji vous heür mes p'tits pêchis d'jônesse ;
Ji v'mosturrè qui j'wâd' li sov'nanc' d'on binfait,
Et vos n'vis r'pintrez mâie di çou qu'vos avez fait.

DURAND.

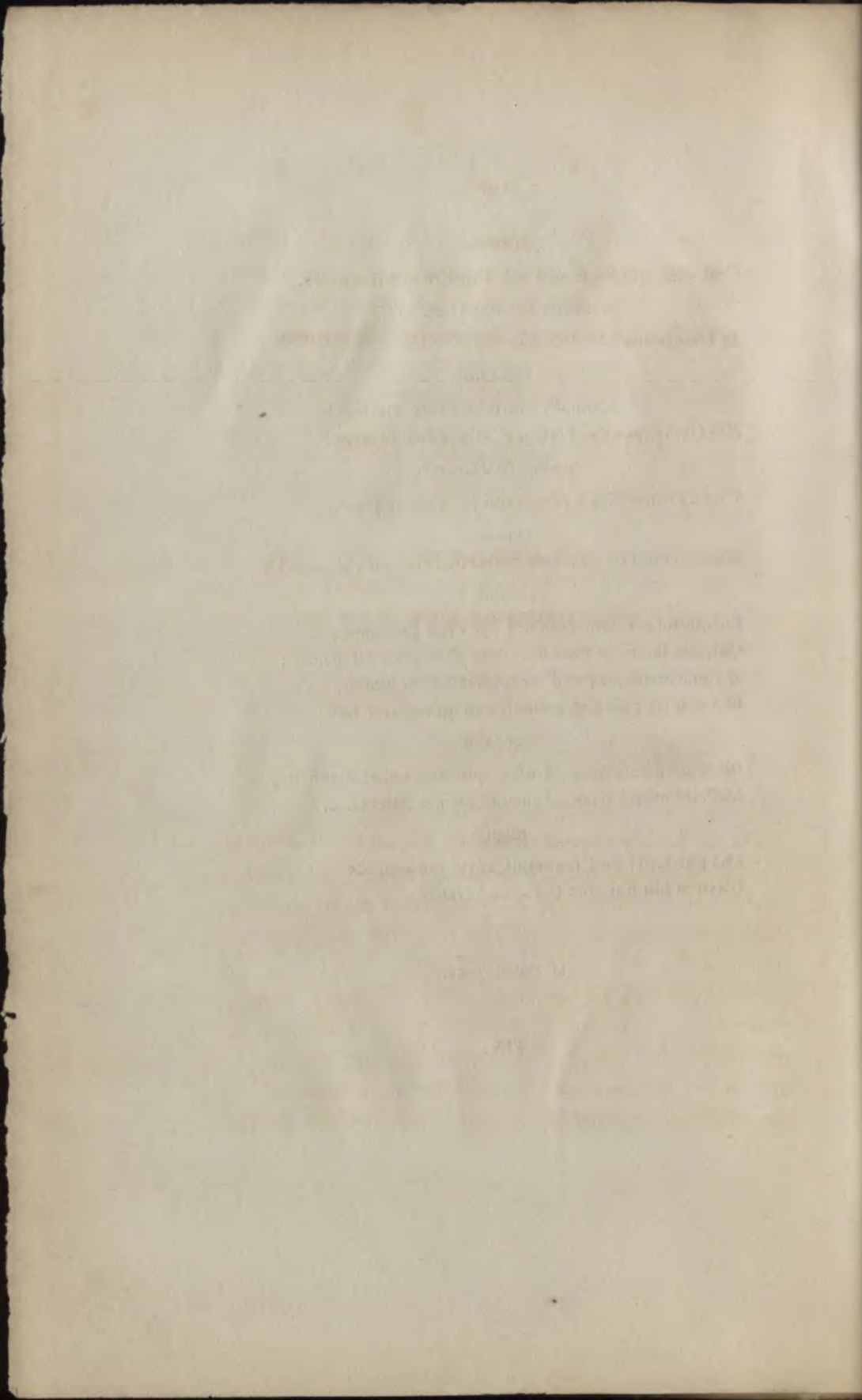
Dihez-m' à c'ste heür' di wiss' qui vos k'nohez Jeannette,
L'affaire avou l'armâ, et surtout po mes lettes !....

HINRI.

Ah ! pus târd ! po l' moumint, séylz bin aoûreûx
D'avu si bin fini avou LES DEUX NÈVEUX !

LI TEULE TOME.

FIN.



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1859.

RAPPORT

SUR LES CONCOURS N^{os} 3, 4 ET 5.

MESSIEURS ,

On ne peut le méconnaître , un nouvel élan est donné à la littérature wallonne. Notre vieux langage, qui semblait naguère encore condamné à l'oubli, n'est plus l'objet des dédains de l'homme lettré. Des écrivains wallons d'une incontestable originalité se sont révélés parmi nous. La poésie populaire n'est pas morte ; elle reparaît plus vivante, plus jeune, plus féconde que jamais. N'eussions-nous pour preuves de cette vérité ni les nombreuses publications qui ont vu le jour dans tous les pays de langue romane , ni les adhésions sympathiques qui nous arrivent chaque

jour, ni la notoriété qui s'attache déjà à si juste titre à certains noms, l'empressement avec lequel les auteurs répondent à l'appel qui leur est fait par la Société, le grand nombre de pièces envoyées aux divers concours seraient déjà par eux-mêmes des faits assez éloquents.

Faut-il se féliciter d'un pareil résultat ? Cette attention donnée à un idiôme qui n'est pas la langue du pays doit-elle être encouragée ? Est-ce un bien, est-ce un mal ?

Tout le monde étant d'accord là-dessus, nous n'insisterons pas.

Si, à l'origine, quelques bons esprits ont pu jusqu'à un certain point s'alarmer d'un pareil résultat, leurs appréhensions n'ont pas été de longue durée. On s'est aperçu que ce n'est pas dans les provinces wallonnes qu'on pourrait prêcher une croisade contre la langue française, et l'on s'est bientôt rassuré. Et n'était-ce pas, après tout, une œuvre déjà assez méritoire que l'expulsion de cette mauvaise littérature des rues ? Ne devait-on pas applaudir aux efforts de ceux qui voulaient faire entendre au peuple, fût-ce dans son propre langage, les paroles du bon sens et de la morale ?

Déjà, l'an dernier, l'un des rapporteurs des jurys l'avait fait remarquer. Quand le peuple est initié à la langue littéraire, il n'a pas toujours à sa portée les œuvres des grands écrivains. Le colporteur et le marchand de chansons donnent à son esprit un tout autre aliment ; les contes et les légendes de la bibliothèque bleue sont encore dans ce qui arrive jusqu'à lui ce qu'il y a de plus salubre et de plus élevé.

Plus de contrainte donc, plus de fausse honte ! Nous aimons le wallon, parce qu'il est le langage d'une partie de nos concitoyens ; nous l'aimons, parce qu'il nous a été conservé et transmis par ceux qui nous sont chers ; nous l'aimons parce qu'il nous fait mieux connaître notre pays.

« Ils ne me semblent pas suffisamment instruits, dit « Cicéron (¹), ceux qui ignorent ce qui s'est fait dans « notre langue. » Et pourquoi cela ne serait-il pas vrai des patois comme des langues littéraires ? La langue française a-t-elle au fond une autre origine ?

Il ne suffit pas toutefois que le nombre des œuvres qui s'adressent au peuple s'accroisse dans une notable proportion. Ici, comme partout, la qualité doit l'emporter sur la quantité. Un mouvement s'est produit : il fallait lui donner une sage direction.

Déjà la Société des *Vrais Liégeois* avait pris l'initiative, elle avait organisé des concours, et grâce à elle, nos poètes ont pu se convaincre que pour réussir, même dans les chants des rues, rien ne vaut la fraîcheur, la grâce et la poésie. Dès lors la création de la Société de littérature wallonne était un fait accompli.

La Société devait porter une attention toute particulière sur ces poésies légères qui se gravent si facilement dans la mémoire. Tout le monde n'a pas le temps de lire, mais tout le monde peut un instant interrompre ses travaux pour entonner un refrain de chanson ou pour écouter quelque amusante histoire. Les anecdotes et les couplets

(¹) *Mihi quidem nulli satis eruditi videntur quibus nostra ignota sunt.*
(de finib. liv : I.).

circulent en foule dans nos ateliers ; les détails ont de l'imprévu ; on y remarque plus d'une expression neuve et hardie ; mais un défaut capital dépare presque toujours ces œuvres si originales ; on ne les retient pas sans rougir, et il semble , aux yeux de leurs auteurs , qu'en perdant leur licence , elles perdraient tout le piquant de leur sel.

C'est l'écueil inévitable de toute littérature populaire abandonnée à elle-même. Les trouvères du moyen-âge étaient-ils plus scrupuleux et plus délicats ? Combien de leurs fabliaux laisserions-nous lire à nos femmes et à nos filles ?

Peu à peu le langage se met au niveau des idées. Les expressions grossières reparaissent à chaque instant , et c'est à peine si l'on se souvient encore des termes les plus simples et les plus naturels, dès qu'il s'agit de sortir du terre-à-terre auquel on n'est que trop habitué. Ce danger n'avait pas échappé à l'œil clairvoyant du prêtre Cambresier , auteur d'un dictionnaire wallon qui a paru à la fin du dernier siècle. Il constatait , dans sa préface, que la population liégeoise avait quelque peine à trouver même les noms français les plus indispensables , et il conseillait à ses compatriotes la fréquentation de ce qu'il appelait la bonne société.

Le conseil que Cambresier donnait à nos pères, dans d'autres conditions à coup sûr, en ce qui concerne le français, peut s'appliquer à nos auteurs wallons. Voyez la bonne compagnie, pourrait-on leur dire ; ne vous inspirez que des œuvres qui dans la forme et le fond respectent toujours les bienséances.

Mais hâtons-nous de constater l'inutilité de ce conseil. Trente-une pièces nous ont été adressées, et aucune d'elles ne peut être strictement classée dans le genre que nous venons de condamner.

La Société de littérature wallonne doit s'estimer heureuse d'avoir été si bien comprise.

Les sujets mis chaque année au concours en font foi : nous attachons une importance décisive à la poésie populaire, à celle qui se chante ou qui se raconte.

Notre programme permettait aux jeunes poètes de se donner libre carrière, d'exploiter une mine riche et inexplorée, les traditions et les légendes.

On demandait aux concurrents une collection de cinq ou six contes populaires d'une vingtaine de vers ; un poème de cent à cent-cinquante vers dont le genre et le sujet étaient abandonnés à leur choix, et enfin un *crâmnignou*.

L'anecdote et la chanson, les souvenirs et la fantaisie, tout avait sa place.

Que de piquants récits se transmettent dans les familles liégeoises ! Ne serait-ce pas dommage qu'il n'en restât plus de trace ? Ne constaterait-on pas en recueillant tout ce qui s'est dit dans les soirées d'hiver, au coin de l'âtre, à l'*coulée*, pour amuser les grands et les petits enfants, qu'il existe encore sur ces points mêmes une solidarité entre tous les peuples ?

Quelques unes des historiettes dont nous attribuons la paternité à nos ancêtres ne se retrouveront-elles pas avec d'autres détails dans les anciens fabliaux du moyen-âge ? Ne les retrouverons-nous pas dans les livres qui

constatent les traditions des peuples du Nord ? Quelques unes de ces piquantes réparties que nous mettons volontiers dans la bouche de nos *botresses* ne circulent-elles pas également dans les contrées voisines, où l'esprit féminin a tout autant finesse et de malice ? Quelle bonne fortune pour un Philarète Chasles, s'il était des nôtres !

L'imagination de l'auteur s'empare de ce canevas qu'il trouve à sa portée et il emprunte, s'il se peut, à Lafontaine, le secret d'être plus original que le modèle. Il se rappellera nos justes recommandations et il aura l'art de découvrir sous ces récits, en apparence frivoles, un enseignement utile à tous.

Le conte fait passer le précepte avec lui.

Mais comme le premier fleuron que la jeune muse liégeoise a mis à sa couronne a été un *crâmignon*, parlons d'abord des crâmignons.

Nous en aurions pour la moitié des paroisses de Liège qui sont nombreuses, comme on sait ; mais pour rester fidèles aux principes de notre constitution et parce que ici surtout il ne faut pas se prêter à l'exubérante fécondité des auteurs, nous n'en mentionnerons que deux : *Les pónes di coúr* et *L'aive bèneie dè curé*. Le premier fait penser à notre Grétry, ou, si vous voulez, à Richard-Cœur-de lion :

Je crains de lui parler la nuit ;
J'écoute trop ce qu'il me dit.

Quant au second, il popularise une tradition qui remonte, croyons-nous, à l'époque du premier christianisme ;

seulement, sort étrange des récits destinés par leur simplicité en même temps que par leur caractère ingénieux, à frapper l'imagination du peuple,

En venant de là jusqu'ici
Elle a bien changé sur la route.

Le mari boit, et boit d'autant plus que sa femme le gronde davantage. Madame ne se dit pas ceci ; mais comme elle désire sincèrement que son mari devienne un fervent adepte du père Mathews, elle va trouver son curé qui lui donne, non pas de l'eau bénite, mais une eau bénie, merveilleuse enfin, dont elle doit se remplir la bouche chaque fois que le bonhomme rentrera en état d'ivresse ; bien entendu qu'il ne s'agit pas de l'avalier, cette eau, mais bien entendu aussi que tant que la digne femme aura les joues gonflées, elle sera hors d'état de faire tempête. Ce curé-là entendait l'affaire. Bref, le silence de la femme ou la peur de l'eau guérit monsieur ; et voilà ! Ah !

Si les feumm' cloyit leu bèche,
On freut tot fêr bon manège.

Le premier de ces crâmignons ne manque pas de grâce, mais peut être faudrait-il plus de variété dans les détails ; le trait comique, disons la verve, fait un peu défaut à l'autre : quel dommage avec un si beau sujet !

Parmi les autres pièces, on en a remarqué qui rappelaient d'une manière trop frappante *l'avez-v'veyou passer ?* Il en est dont l'auteur s'est mépris sur la nature du crâ-

mignon ; quelque charme qu'on puisse donner à la description des splendeurs du firmament pendant les belles nuits d'été, un pareil sujet s'accorde difficilement avec l'entrain de nos joyeuses rondes.

Deux ou trois conseils aux auteurs. Il est désirable que dans un crâmignon, chaque couplet présente, autant que possible, un sens complet et même..... un trait. Quant au choix des sujets et à l'art de les traiter, nous nous en référons à Voltaire. (On dirait vraiment que le patriarche de Ferney a regardé, de sa fenêtre, passer des crâmignons.)

„ Pour bien réussir dans ces petits ouvrages, il faut
„ dans l'esprit de la finesse et du sentiment ; avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop
„ s'abaisser et savoir n'être point trop long. „ (*Mélanges.*)

Troisième concours.

Nous avons reçu six collections de contes populaires, ni plus ni moins. Ici la qualité, nous sommes heureux de le dire, n'est pas en raison inverse de la quantité. Nos analyses seraient longues, si la publication d'un nombre relativement considérable de morceaux ne nous dispensait de les tenter.

Nous avons des apologues sérieux et des anecdotes malicieuses.

L'auteur des *Galguisoûtes* a l'air de bien connaître la nature humaine. Cette brave femme qui grelotte et rentant pour se chauffer, s'intéresse aux ardoisiers qui sont sur le toit ; et qui ensuite, à mesure que le bon feu pénètre ses membres, s'en inquiète moins et finit par s'en montrer

mécontente et les renvoyer ; ces vœux que forme le bachelier, avec une restriction mentale, quand l'orage gronde ; l'âne mêlant sa voix au concert des oiseaux ; le bon et le mauvais lot, *id est*, la bonne et la mauvaise ménagère ; tout cela est vrai, simple, familier et peut plaire..... à condition qu'une forme heureuse, un trait de finesse donne du relief à des sujets qui en ont besoin. L'auteur ne manque pas de goût ; il est consciencieux et attentif ; le jury a pensé qu'il méritait une palme.

Nous soupçonnons très-fort l'auteur de la collection n° 3 d'avoir eu sur les bras quelque long procès, ou tout au moins d'être un des habitués de la salle des Pas-Perdus. Il paraît avoir pour les anecdotes de palais une véritable prédilection de Normand. En tous cas, deux de ses pièces mériteraient de figurer parmi les *Causes amusantes*, sinon parmi les *Causes célèbres*. Un paysan, qui n'a jamais eu aucun démêlé avec qui que ce soit, tient néanmoins à se donner le luxe d'une consultation d'avocat, *Ni m'âie rimett' po d'main çou qu'on pou fer l'mém' joué*, telle est la réponse de l'oracle et ce conseil salutaire sauve la récolte du paysan, car la nuit suivante, l'orage l'aurait détruite.— Un avoué a un chien, un peu voleur, ce qui est extraordinaire pour un chien d'avoué. L'animal emporte de l'étal d'un boucher un morceau à sa convenance ; le marchand consulte l'avoué en lui laissant ignorer les relations de celui-ci avec le coupable ; on donne raison au plaignant, mais après explication, arrive le quart d'heure de Rabelais ; on est manche à manche..... Moralité : n'ayez jamais de procès avec un homme de loi.

Le sujet de ces petites pièces est puisé dans des traditions connues. Le style est facile et agréable. On constate malheureusement quelques négligences dans la versification. L'alternance des rimes n'est pas même observée ; c'est un défaut que l'auteur fera disparaître, il faut l'espérer, avant de passer des mains du jury dans celles du public.

Il est un mot liégeois, par excellence, et pourtant si risqué, Messieurs, que la Société, plus sévère envers le wallon que Despréaux envers le latin, s'effaroucherait en le voyant servir de trait final à une autre anecdote judiciaire du même auteur : *les deux voisins quasi ploumés*. — *Carajo* ! comme dit l'espagnol. C'est pourtant dommage ; nous aurions eu la contre-partie de certaine fable de Lafontaine où les plaideurs sont plumés tout-à-fait.

Une pièce de la collection n° 2 nous présente l'avocat et le médecin. Ces deux graves personnages sur lesquels la verve populaire ne parvient pas à s'épuiser, soulèvent une question de préséance. Ils se décident à consulter un *Esprit* (*sic*) qui les met d'accord ainsi. Le voleur qu'on mène à la potence a nécessairement le pas sur le bourreau. Le voleur, c'est l'avocat ; le bourreau, c'est le médecin. L'auteur, comme on voit, rendrait des points à Polichinelle, qui n'est pourtant pas déjà si tendre envers les docteurs de toute espèce.

Les collections nos 1, 5 et 6 renferment quelques morceaux dignes d'une distinction. Toutefois, le jury, considérant que les auteurs ne se sont pas conformés aux conditions du genre, ou ont donné à leurs sujets un déve-

loppement incompatible avec les exigences du programme, le jury a décidé qu'il fallait les mettre hors concours et que les récompenses à leur décerner porteraient un caractère spécial.

La collection n° 1 comprend des poésies diverses (contes et chansons). Nous proposons l'insertion au Bulletin d'une gracieuse chanson, *li vi Bounhamme* qui nous a rappelé involontairement les strophes de Béranger :

Daignez sourire aux chansons d'un vieillard !

Nous n'analyserons pas la pièce distinguée dans la collection n° 6. C'est l'histoire d'une femme qui ramène au foyer domestique un mari volage. Le moyen qu'elle emploie trouvera peu d'imitateurs ; le charme des détails et l'intention finale ont racheté, aux yeux du jury, ce qu'il y avait d'un peu hardi dans la conception même.

En revanche, nous voudrions pouvoir nous étendre sur la collection n° 5, remarquable autant par une incontestable supériorité de style, que par la richesse des détails et la finesse des observations. Nous désirons cependant ne publier que deux pièces : *on Pèlerinèghe* et *on Voyèghe à conte coûr*.

Vous serez édifiés, Messieurs, du récit de ce voyage à Chèvremont qui nous a fait plutôt l'effet d'un voyage à Cythère; mais nous pouvons dire *édifiés*, parce que ces vers sont, en somme, aussi moraux qu'amusants. — L'auteur doit avoir beaucoup circulé en chemin de fer et s'y être livré, dans les waggons surtout, à l'étude des conversations parfois réjouissantes qui s'y tiennent. Oh ! les

bonnes histoires impossibles que raconte dans la seconde pièce une voyageuse expérimentée, et au courant du progrès, à sa voisine craintive qui emploie pour la première fois le nouveau mode de locomotion ! Oh ! la vérité et le naturel de ce dialogue plein de saillie et assaisonné de bon gros sel et tout cela avec une verve intarissable et une véritable allure poétique ! Voilà, Messieurs, de la franche et saine poésie wallonne ; il y a là maint passage que nous voudrions vous citer comme modèles ; mais ne vaut-il pas mieux tout simplement piquer votre curiosité ?

Vous voyez, en résumé, que le troisième concours a dépassé notre attente. Chose remarquable, tous les auteurs ont mérité, à des degrés divers, l'approbation du jury et nous nous plaçons à constater, par ces succès bien légitimement obtenus, que la veine du conte wallon est décidément une riche veine. Vous en provoquerez encore plus tard, nous l'espérons, une nouvelle et féconde exploitation.

Liberté complète a été accordée aux poètes disposés à prendre part au quatrième concours. Liberté complète, entendons-nous : liberté quant au genre, quant au choix du sujet, quant au rythme ; mais l'étendue du poème était plus ou moins déterminée : cent ou cent cinquante vers environ. Le n° 3, *ine Cope di Grandiveûs* et le n° 4 *li Foyan èterrè* (dialecte verviétois) partagent le prix, et en effet le jury eût été fort embarrassé de faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Il y a bien quelques points de différence, mais le mérite des deux pièces est assez saillant pour justifier pleinement nos conclusions.

Le n° 3, strictement parlant, devrait l'emporter, mais nous avons eu égard à une circonstance particulière. Le plan d'*ine Cope di Grandiveús* est absolument le même que celui de notre petit chef-d'œuvre de 1858, *ine Copenne so l' Mariège*. Ce n'est pas là un défaut, c'est une qualité, si l'on veut, à condition que les deux pièces émanent du même auteur, qui a peut-être voulu peindre deux pendants. Mais nous ne pouvons savoir ce qui en est, et ensuite, en tout cas, l'invention sous ce rapport n'est plus neuve. En revanche les détails le sont ; la pièce pétille d'esprit et étincelle de bons traits de style. Enfin, voilà notre mesure, notre niveau régulateur. Si la pièce que nous couronnons n'est même qu'une imitation, nous dirons qu'imiter avec cette perfection et cette vigueur, avec un tour d'esprit si particulier et si imprévu, c'est être écrivain original. Au fait maintenant.

Ine Cope di Grandiveús, c'est un ménage comme il y en a malheureusement beaucoup. On vit dans la gêne et l'on veut briller, fût-ce en se ruinant, en empruntant de l'argent à ses amis. *Être et paraître*, la différence saute aux yeux de l'observateur, dans toutes les classes de la société. Servitudes volontaires, misères dorées, bulles de savon ! A l'ouvrier établi surtout, à l'ouvrier qui vit au jour le jour, et qui fait étalage de ses folies imprévoyantes, conduisant sa femme à la messe où va le *beau monde* pour y montrer un châle et du ruban, se meublant d'acajou quand il dîne de pain bis, encombrant le mont-de-piété à la veille de la Saint-Nicolas, du carnaval ou de la fête paroissiale, à celui-là une telle satire, si c'en est une, montrera l'épée

de Damoclès dont le fil va se rompre : c'est la vie, c'est la nature humaine prise sur le fait ; c'est la plus commune, hélas ! de nos faiblesses, touchée du doigt, montrée à nu, dans tout son ridicule et toute sa mauvaise honte, et gourmandée non au moyen de phrases et d'abstractions, mais au moyen des faits eux-mêmes, des faits brutaux et accablants ! Ah ! comment cela finira-t-il ? Pour se retenir au bord de l'abîme béant, au lieu d'avoir recours au travail, ce salut de l'âme et du corps, on rêvera la fortune.... que peut donner un billet de loterie ! Le sincère ami du vaniteux insensé lui dit tout cela, car il ne voit pas que l'état de gêne de celui qui lui demande du secours ait des causes honorables ; sans doute il lui viendrait en aide s'il le voyait revenir à résipiscence, mais quel espoir ?... il ne peut se faire son complice : Mais quoi ! il ne sera pas compris : l'autre lui jettera à la tête l'épithète de parvenu ! — Oui, je suis un parvenu, mais il y a deux manières de parvenir, et une seule est honorable : celui qui a travaillé à la sueur de son front, quand le jour du repos arrive, peut lever devant tous ce front sans souillure ; mais celui qui jette sa conscience dans sa besace demeure accablé sous ce terrible fardeau. — Ce parallèle est plein de traits admirables d'énergie et de vérité ; le vers s'anime, l'accent d'une noble et généreuse passion vous fait tressaillir, et l'indignation du poète se communique au lecteur avec une puissance d'entraînement irrésistible. Vous avez encore là, Messieurs, une de ces œuvres de premier ordre dont un rapport peut signaler la haute valeur, mais que l'analyse la plus détaillée et la plus

scrupuleuse ne pourrait cependant faire comprendre qu'imparfaitement. C'est encore une mine d'une richesse inépuisable, et encore une fois vous ne l'oublierez pas à l'avenir.

Franchimont à la rescousse ! Verviers, aussi bien que Liège, veut combattre au premier rang. Il n'est pourtant pas question dans le *Foyan èterré* d'une étude de caractère, d'une analyse profonde et saisissante de cette pauvre nature humaine ; c'est un simple conte de village, avec une intention narquoise, un grain d'in vraisemblance, mais force traits piquants et pleins d'*humour*, si tant est que nous osions nous servir, à propos de la rusticité wallonne, d'un mot emprunté à la délicatesse britannique. La scène est à *Staibiet*, lisez *Stembert*. Le héros, l'*Enodé*, est amoureux d'une jeune fille charmante, cela va sans dire. Le père de Tatenne est propriétaire d'un champ où une satanée taupe cause des ravages, et creuse de tels tunnels que les annales des travaux publics et les merveilles de la route de la Vesdre ne sont que de la Saint-Jean à côté des ouvrages de ce malencontreux ingénieur. L'*Enodé* n'est pas riche ; or, par parenthèse,

Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts.

Par parenthèse, disons-nous ? Point ; c'est là en effet toute la question. L'*Enodé* voudrait Tatenne, mais le père ne veut ni de l'*Enodé* ni de la taupe. Duquel des deux lui sera-t-il le plus aisé de se débarrasser ? Ce que femme veut, Dieu le veut, on le sait ; et quant à la taupe.... allons, organisons une battue. Une battue ! non, mais un

concours , dont le prix (demandez à l'*Enodé*) est incomparablement plus précieux que celui dont nous allons gratifier l'auteur. Oui, c'est *Tatenne* qui tombera, de l'aveu de son père aux abois (par la faute de la taupe), dans les bras l'heureux vainqueur, ni plus ni moins que dans les lais des troubadours et dans les ballades de Körner et d'une foule d'autres poètes allemands. Devinez qui découvre le *Foyan* ! Nous n'avons pas besoin de vous le donner en dix. On va publier , soyez-en sûr, le premier ban de mariage de l'*Enodé*. Mais au fait, la taupe a été prise vivante : qu'en faire ? Ce n'est pas un animal assez rare pour qu'on l'envoie à une ménagerie. On l'enfouira , mais où ? C'est bien simple. *Tatenne* a une cousine exactement dans la position où elle-même s'est trouvée ; c'est dans le champ de l'oncle qu'on enterrera la taupe. Qu'on l'enterre ! Un moment.... elle pourrait bien reparaître , et alors à la suite d'un nouveau concours, pourquoi un nouveau prix ne serait-il pas obtenu ? Faisons des vœux , Messieurs, pour la cousine de *Tatenne*, et demandons à l'auteur de nous en donner un jour des nouvelles.

Nous passons ici sous silence les autres pièces présentées au concours, parce qu'elles ne sont pas assez saillantes, en somme, pour nous permettre d'abuser de votre patience en nous livrant à de plus longues analyses. Quant à celles dont nous venons de vous entretenir, elles témoignent, vous pourrez bientôt vous en convaincre, d'un progrès sérieux et d'un certain perfectionnement du goût chez nos auteurs populaires. Nous avons d'autant plus lieu de nous louer des résultats des concours de 1859, que depuis

un certain temps l'essor de la poésie paraît se ralentir dans les grands centres, et les sujets d'inspiration font plus ou moins défaut ; on n'a donc rien à regretter, et il ne sera pas inutile peut-être à la langue littéraire elle-même, que les dialectes provinciaux donnent signe de vie en servant d'organe à de modernes trouvères. Sans entrer dans les développements qu'exigerait l'idée que nous émettons, nous nous bornerons à éveiller l'attention sur les altérations récentes de la langue française, altérations qui sont, sans doute, comme à d'autres époques de l'histoire, l'effet des habitudes du siècle. En attendant une heureuse réaction, laissons chanter nos muses naïves, et à l'appui de nos observations, citons seulement un deuxième passage de Voltaire :

« Si la langue française doit bientôt se corrompre, cette
« altération viendra de deux sources : l'une est le style
« affecté des auteurs qui vivent en France, l'autre est la
« négligence des écrivains qui résident dans les pays étran-
« ger. » (*Conseils à un journaliste*). — Ces paroles prennent dans notre bouche, le caractère de conseils à nos auteurs wallons, qui doivent indirectement travailler, en restant spontanés et originaux, mais en acquérant la conscience de la portée, si minime qu'elle soit, de leurs œuvres, à la renaissance, dans un temps peut-être moins éloigné qu'on ne le pense, des bonnes et saines traditions littéraires.

Après mûr examen de l'ensemble et des détails des pièces présentées aux 3^e, 4^e et 5^e concours, le jury a résumé son appréciation comme suit, le maximum des points étant fixé à quatre-vingts :

Troisième concours.

Cinq ou six contes populaires, chacun d'une vingtaine de vers. — Prix, une médaille en vermeil donnée par M. A. Hock, sociétaire.

La collection cotée sous le n° 4, intitulée *les Galguissoutes da m'veye nourrice*, ayant obtenu 61 points, remporte le prix.

La collection n° 3 portant la devise : *Ji risquée li paquet, ji v's èvoie mes rævions*, etc., a obtenu 48 points. Nous proposons une mention honorable et la publication de deux pièces, savoir : *Ni máie rimett' po d'main çou qu'on pout fer l'même jou* et *Li Mangon et l'Chin d' l'Avoué*.

De la série n° 2, à laquelle le jury accorde 42 points, la pièce intitulée *L'Avocat et L'Médecin* serait publiée, et obtiendrait une deuxième mention honorable.

Les recueils nos 1, 5 et 6 ne sont pas dans les conditions du programme. Toutefois, pour les motifs ci-dessus énoncés, le jury demande qu'il soit accordé :

1° Au n° 5, une médaille d'argent à titre de distinction spéciale, avec publication de deux pièces : *li Pèlerinège et li Voyège à conte coür*.

2° Au n° 1, une médaille de bronze avec l'impression au Bulletin de la chanson : *li ví Bounhamme*.

3° Au n° 6, une médaille de bronze, avec insertion dans notre recueil annuel du conte : *l'Famme camme i enn'a wère*.

Quatrième Concours.

Un poème de cent à cent cinquante vers, dont le genre et le sujet sont abandonnés au choix des concurrents.

Prix, une médaille en vermeil donnée par M. A. Hock.

Le n° 3, intitulé *Ine Cope di Grandiveús*, a réuni 72 points; le n° 4, intitulé *Li Foyan èterrè*, 67. Le jury estime qu'il y a lieu de leur accorder à chacun, à titre de prix partagé, une médaille en vermeil.

Le n° 1, intitulé *Ine Ideie*; le n° 2, intitulé *Ine Ideie ás Francets*, avec la devise : *Dè choc des opinions sipitt' li loupère*, et le n° 3 : *Li Clér di Leune*, n'ont pas obtenu un nombre de points suffisant pour mériter une distinction.

Cinquième concours.

Un cràmignon. Prix : une médaille en vermeil.

Neuf pièces ont été soumises à l'examen du jury.

Le n° 7, intitulé : *Pónes di cour*, a obtenu 48 points.

Le n° 5, intitulé : *L' Aiwe beneie dè curé*, en a eu 45.

Nous estimons qu'il y a lieu de leur accorder, respectivement une première et une seconde mention honorable.

Les n° 1, titre : *Les Bellès nuttes d'osté*;

— 2 (sans titre) : *On Bai Jou dè meú d'maie tot m'allant porminer*;

— 3 titre : *Li Fiesse dè l'poroche*, so l'air : *vivent les pantalons*, etc. ;

— 4 " *Ah ! si j'polév savu wiss' qui j'el ritrouvreús* ;

- Les n^{os} 6 " Devise : *On n'fait nin çou qu'on vout ;*
— 8 " *Li vî tîmps ;*
— 9 " *Li Fiesse dè qwartî po l'ovri.*

n'ont pas réuni assez de points pour obtenir une distinction.

Toutes ces décisions ont été prises à l'unanimité. Il est bien entendu que les auteurs seront invités à apporter à leurs pièces des corrections qui seront soumises au jury.

En séance du jury où étaient présents MM. MICHEELS, président, COLLETTE, BAILLEUX et DEJARDIN, rapporteur.

(M. WASSEIGE CHARLES s'est trouvé dans l'impossibilité d'assister aux séances du jury).

Liège, le 12 janvier 1860.

Au nom de ses collègues :

Le Rapporteur,

Jos. DEJARDIN.

LES GALGUIZOUTES DA M'VEYE NOURRICE

PAR AUGUSTE HOCK.

3^e CONCOURS. PRIX : MÉDAILLE EN VERMEIL.

LES JONÈS FRUMIHES.

Chacun prend son plaisir où il le trouve.

Quéquès jônès frumih' dihit : « gn'y at si longtims
» Qui noss' raç' si sangsow' divin les grands labeûrs.
» Po viker à noste âh', nos d'vans-t-avu l' moyin;
» Profitans d' tot' leûs pôn', jouihans d' leûs souweûrs ,
» Noss' père at fait l' gômâ ! à nos aut' li bon lot.
» Dè fer comm' zell' ma foi, i fâreût ess' pé qu' sot. »
Et tot l' dihant, v'là noss' jônèsse
Qui tos les jôûs rôle et fait l' fiesse.
On alouwéf sins mâie compter ;
So si héritège, on allév' épronter ;
So l' còp des ûsuris on div'na bonn' pratique ;
Di nos apothicâr' on allève à l' botique,
Ca d'vin tos leûs plaisirs, turtot' avit awou,
L'aute à l' patt', l'aute à l' cow', trint'-si bâbâs r'cosous ;
Tos les mèhains qui l' diale a sèmés so noss' tère ,
Qwand di Diew on at bin mèrité l' juss' colére !
C'est l' bell' pomm' vièrmolow', qu'at tos ses mâs cachis ,

Et qui donn' li pèpin qwand on y vat bèchi!
Nos pauvès p'titès biess', pus vit' nos jònès sottes
Avou tot' leùs biestreies pierdit nah' et calbottes.
Personn' ni vout les r'prinde, et wiss' qu'ell' vont moussi,
Les ginteyès frumih' vont so l' còp les chessi.
On les r'nôie, on les k'pice, on l's ahonteie à couüsse!
A leùs ouyes ciss' wârmaie n' vât nin l' tapège è Mouëse.
Pus târd li brut corat qu'às prumîs mâvas tîmps
Nos coreûs' èlaideies morit turtot' di faim.

Li ci qui vout wârdèr les bins vinant di s' père,
Deût ovrer tot comm' lu, sins mâie sûr' les coreûs;
Ou bin po ses èfans, i raspâgn' dè l' misère,
Et fait des mâlheureûx.

BON COUR ET COUTE TIESSE.

On jou di rud' jalêie, noss' dam' rintrat tot' reude ,
Çou qui li fat sov'ni qu'à l' fèn' copett' di s' teût ,

Ign'y aveût-on haieteû.

Ji va payî, dist-elle, in' samain' qu'est si freude ,

Et rêvoyl c'st homm'-là;

I fait so mi âm' trop deûr, trop hagnant, tot mâva.

Ell' houk li dônestiqu' po li fer fer l' messège.

Dismitan reshandeie à l'aiss' dè chaud fornai ,

Li jalêie n'avis' pus si piquante è s' manège ;

On bon chaud cârdiâl reschâfêv' ses boyais.

Qwand l' dônestique inteûre :

— « I fait pus doux, dist-elle, i fait brâv'mint meyeû ,

» Nos lairans fini l' teût ;

» Li solo va s' lêver, li tîmps n'est pus si deûr ,

» I fait baicôp pus doux ,

» On pout ovrer à d'fou .

» Allez' dire à haieteû qu'i s' dihomb', qu'i m'annôie !

» Qu'il ouveûr' trop douc'mint, qui c'est on lôie-et-lôie. »

On rôuveie vit' ses mâs qwand on pout y r'médi ;

Co pus vite on rôuveie les cis qu'on d'vreût aidî.

PROMESSES DI NAIVEU.

C'esteût in' feie on pauv' naiveu
Qu'esteût so l'aiwe à pus gros tims d'hiviér ;
In' méchant' Mouëse , on vint houëleu ,
Fév' qu'il esteût tot comm' so l' mër ;
Et s' fallév'-t-i passer d'zo l' pont !
Si p'tit valet tronléf di freüd et d' sogne ,
Tot d'hant 'n' pâtér' por lu , s' pére... et l' ponton ;
So l' tims qu'noste homm' , li rève à pogne ,
Ovrève à moirt cont' li dangi ,
Veyant l' corant maiss' di ses foices ,
Maiss' di s' vierna qui n' fait pus rin cangi ,
I n'at rëcour qu'à des promesses ;
Et v'la qu'i brait : Saint Liná ! mi adôré ,
Si vos m' sàvez , ji v' promette in' chandelle
Gross' comm' mi cuisse , et pus grand' qui m' fèré ,
Et co cint p'tit' po gàrni voss' chapelle .

— « Quoi pér' ! dist s' fils , vos , sins àrgint !
» Vos n' sàriz màie , vos n'avez nin l' moyin ;
» A quoi pinsez-v' dè tant promette ?
— Si pér' tot bas li soffele è cachette :
Tais'-tu , bâbau ! qu'i nos sèch' di ç' bouyon ,
In' feie rêvôie divin noss' mohinette ,
Enn'àret màie on seù nokion .

Po 'n' pône ou 'n'maladeie, on fait des dett' d'honneur,
On promette à s' curé, et co pus à s' docteur;
Si Diew ou bin les saints avoyt leüs houssis,
Les treüs qwärts jusqu'à l' pai, i fâreût les d' hâssi.

L'AGNE.

Cou qui donn' veie et qu'embellihe on pré,
A l'omb' d'in âbe esteût on jou d'moré.
On y veyève ine âmaie avou s' mère ;
On pau pus d'zeûr, on oyév' des sizets ;
Les âlouett' gastit tot qwèrant l' viér ;
Puis des cherdins avou leûs doux caquets
Rasit l' mouton qu'attirév' les mohettes.
Là, deux lign'rouûs à piq' so les cohettes
Bech'tit 'n' griain' tot s' fant des compliments ;
Vos âriz dit in' bonn' sôciété d' gins.
Les cann' so l'aiw', les poyett' dizo l' hâie
Tapit 'n' copegn', binâh' d'in' si douç' pâie ;
Ell' jâspinit dè vi tims, dè novai,
Qwand tot d'on còp l'âgn' qu'aveût fait journèie,
Po fer l' malene ou po fer l' binamèie,
Vint tot breiant et fait pus d' brut qu'on vai !
Ell' vint gueuyi tot' sòrt di balârdreies,
Et vout prôner pus haut qui ses oreyes.
Di l'assimblèie on n'ôt pus on seû mot ;
Di ses biestreie' ell' vis les estourdihe,
Annôie tot l' mond' qui s' sâve avou l' ginihe,
Tot d'hant : noste âgne est co pus biess' qu'on pot !
Ell' fait dè brut, et s' freût-ell' mi di s' taire.

Divin les biess', est-ç' comm' divin les gins?
Les cis qu'aimet à braire
Sont-i les pus malins?

LI BON ET MAVA LOT.

Dihez-m' on pau, grand pér', poquoi J'han, voste ovri,
Tot wagnant comm' Gâspâr, at deux qwinzain' à dri?
Onk est frisse et floch'tant comm' s'il aveût des rintès,
L'aut', comm' les sins-ovreg', n'at mâie po beûr' ses pintes.

Onk est d'hiëlli, gâie et joieux,
Et l' pauv' Jihan n'est jamâie clér;
Todi s' sârot od' li misère,
Ses ouyes rintrés sont annoyeux.
— Ça tint, bâcelle, à leûs feumm'reies;
Eune est pansâde et l'aut' ginteie!
Onk toumat mâ, l'aut' toumat bin,
Onk at l'bonheûr, l'aut' on mêhain.
Di tot çoula, c'est l' feumm' qu'est câse :
Li naw' des deux est ine éplâsse
Qui po wârdèr ses bais blancs deugts,
Lèt 'nn'aller si homm' comm' les houyeux.

L'agligeant' feumm' Gâspâr, avou ses mains d'ovrège,
Ni song' mâie qu'à rakeuse ou fer r'lûr' si manège,
So l' tîmps qu' l'aut' è cachett' brouf'têie on fin michot,
Ou qui s' linw', so les soûs, mett' li troube è viège.
Ces deux feumm' là..., bâcell'..., c'est l' bon et l' mâva lot.

DEUX CONTES

PAR REMACLE.

3^e CONCOURS. 4^{re} MENTION HONORABLE.

I.

Ji risquée li paquet, ji v's evôye mes rêvions :
Si v' volez bin les lère, i sont faits è wallon ;
Nin dè wallon d'a c'ste heur', qu'est rimpli d'mots français
Mais dè ci qu' l'a cint ans, pârlit tos les Ligeois.

NI MAIE RIMETT' PO D'MAIN ÇOU QU'ON POUT FER L'MÈM' JOU.

C'est là on bin vi spot, qui seret todi vrêie.
Çat s'tu eco prové à cinsi de l' Havêie.
On bai jou noss' compère, ossi biess' qu'on pêhon ,
Vat trover 'n avocât, po prind' consultation .
L'avocât li d'mandat : « Est-c' po on plaitihege ,
> On marchi, on pârtège, in' rinte ou 'n hêritege ? »
— « Nenni, rin d'tot çoula : ji voreus tant seul'mint ,
> Respondat noss' cinsi, 'n' consultation d' voss' main. »
L'avocât veyant bin qu' c'esteut on paysan ,
Prind on cwârai d' papi et scrit tot à mitan :
« *Ni maie rimett' po d'main çou qu'on pout fer l'mêm' jou.* »
Noss' malin donn' treus francs, prind l' papi et mouss' fou.
Qwand fout revôie è s'cinse, il esteut à jâser
Avou si jôn' kimér' divin 'n' plec' so l' costé.

On vârlet vint d'mander s'i fât rentrer l' wayin ?

— « Nenni, respond l' cins'ress', on poret l' rentrer d'main. »

— « A c'ste heur', riprit l' cinsi, j'a-t-è m' poche on papî,

» Léhéz-l' on pau Thérés', qui n' sèpanss' çou qu'i dist. »

Li jôn' feumm', tot grognant, ava bin vit' léhou :

« *Ni mûie rimett' po d'main çou qu'on pout fer l'mêm' jou.* »

— « Kimint, d'mandat l' cinsi, çoula est marqué d'sus ?

» A l'ovreg', mes effants, qu'on s'rimow', nom di hu ! »

Ci fout bin rat' tot fait. Dè l' nutt' vint in orege

Qui fat crèh li grande aiwe et neyat tot l' viège.

« Ah hà !..... derit l' cinst, tot s' frottant les deux mains,

» C'est l' papî d' l'avocât qu'at sâvé noss' wayin.

» Après Diew, ses k'mandmints, çou qui n's avans d' meyeû ,

» C'est in' consultâtion d'avocât bon consieu. »

II.

LI MANGON ET L'CHIN D' L'AVOUÉ.

Li feumm' d'in avoué si trovêve avou s' chin
A l' botiqu' d'on mangon, on jou tot à matin.
So l' tims qu'on li mettév' si châr divin s' banstai,
Li chin brok' so l'candliette et happe on boket d' vai.
Li mangon, tot mâva, derit qui l' maiss' dè chin
Divév' payi l' damag' qu'esteut di treus skêlins.
Li feumm' di l'avoué qn'at les ch'vets près de l' tiesse,
Respondat, sin bâbî, qu'ell' ni dôreut nin 'n' vesse;
Qu'on d'vêv' louki à l' châr; si on l'aveut oisté,
Li chin, qui n'est qu'in' biess', ni l'âreut nin happé.
Volâ 'n' quarell' vinowe, on tropai rassonné,
Po houîter çou qu'on d'hêve et y mett' si grain d' sé.
So l' tims qu'on s' disputêve et qu' les k'mér' barbotîit,
Li mangon pâhûlmint mouss' fou po so li dri,
Vat trover l'avoué, qui n' si dotév' di rin,
Li cont' bin rat' si càs', sins dir' da qui c'est l' chin.
« Voss' dreut, dist l'avoué, on n'el sâreut noyi;
» Et s'on n' vout nin l' riknoh, nos évôrans l'houssi. »

— « Ji n' pins' nin qu'aye mesâh', dist l' mangon tot joyeu,
» C'est voss' chin qu'at fait l' còp et vos riknohez m' dreut. »
— « Ji pàré l' boket d' vai, s'i fat, dist l'avoué,
» Mais vos m' divez treus fances po l'avis qu' ji v's a d'né. »
Noss' mangon, tot peneu, n'è vout nin pus savu,
Prind s' chapai, cour évôie, tot d'hant qu'on n' l'àret pus.

L'AVOCAT ET L'MÉD'CIN,

PAR

LÉOPOLD VAN DER VELDEN.

3^e CONCOURS. — 2^e MENTION HONORABLE.

On méd'cin et in homm' di loi
(Deux foirt honnètès gins d'à c'ste heùre,
Mais à qui portant j' n'a nin foi)
Si disputit so leu valeùr.
L'avocât volév' qui l' méd'cin
Vinahe après lu; noss' godal
Creyant qu'on l' traitiv' d'argousin,
Volève ess' li saint d'vin l' potale.
On dist qui les leups sont des frés :
Ces-chal si tappit des hinéies
Comm' des cis qui s' vont ahorer
Tant l'ambition est èvulmèie.

— Dist-i, noste avocât, p'tit maisse à prétintion,
Noss' nob' sciince
Qu'est l' pus bell' créiàtion,
So m' consciince,

Eurit po fondateur l'Empereur Iustinien.

— Li nosse est nécessaire à monde ,
Nos sàvans l' veie, li dist l' mèd'cin ,
Fir dè poleur si bin responde.
Enfin n' polant s'accomoder

Avou leuz raisonn'mints montés so pàs, so foches ,
I vont trover 'n' esprit à qui i vont d'mander
Cilà qui vint d'avant l'aut'. Noss' macho l'zi discroche : —

« Dist-i, qwand c'est qu'on k'dût
» On voleur à l' potince ,
» Sûvant la môd', li bourria sût.
» Int' vos deux volà l' diffèrince :
» L'avocat, comm' voleur, vat d'avant ,
» Et l' mèd'cin, comm' bourria dè l' veie
» Deut sûr'; qwèrez è l' juss' mitan. » —

Nos homm' filît sins dire à r' veie.

DEUX CONTES

PAR

MICHEL THIRY.

MÉDAILLE EN ARGENT (HORS CONCOURS).

I.

ON VOYÈGE A CONTE COUR,

Heie qui vola ! Gètrou ! qué bon hasârd di v' veie ,
Vat-i comm' vos volez ? — Tot douç'mint, è ciss' veie
On n'est mâie rimettou : qwand v's estez fou d'in' creux ,
C'est comm' s'on les sèmahe, ennè r'bout' so l' côp deux.
— Pa ! i m' sônn' bin, tot l'mèm', qui v's estez tot' disfaite ;
Voss' fils rikminç'reut-i dè prind' voss' bouëse è traite ?
— Oh nenni, grâce à Diu ! c'est houïe on vrèie ognai ,
I n' bog' pus, il ouveur ; et, çou qu'est co d' pus bai ,
I fait bâhi brissette à ses mâlès k'nohances
Qu'èl fit tourner à chin et qu' li houmit ses çances.
Nenni, taihiz-v', allez, ji m' va jusqu'à Vervi ;
Mi feie Nanett' qu'y d'meure at d'pôie treus jôus s' prumi
Et mi, comm' di raison, j'el live avou l' bai père ;
Elle enn'at bin veyou ! j'a r'çû 'n' lett' di s' bell' mère
Qui m' racont' qui l'èfant est foirt comme on terra,
Qu'i brait comme onk' d'hût jôus et qu'i fâreut déjà

Qu'i suçahe à gogo so l' nènè tot' li nute ;
Li pére est tot fou d' lu, il at qwèrou dispute
A 'n' jôn' feie à l' journèie qui n' souwév' nin les draps
Assez vite à s' manir' ; çï sèret on papa
Tot out' ; j'enn' esteús sûre, ossu noss' gross' Nanette
Mèritév' bin çoula : qué bon coür, quéll' favette !
Picotant, nahe à nah', dè l' câv' jusqu'à grini
Tant qu'in' journèie est longue et po todi sèchi
A l' tanquenn' po s' profit ; ell' fait pus qu' treus sièrvantes ;
Elle est même, à m' sônnant, on pau trop rapinante.
J'âreus s'tu pus habeie, mais ji n'a mâie polou :
J'aveus-t-on gros boign' clâ qu'esteût si mâ mettou !
Comme i s' mettet todi, qui j'a souffri mârtyre
Et qu' j'a spani, hût jôus, m' pèturon de l' chèire. —
Oh ho ? c'est on valet ? — vormint, j'allév' rouvi
Di v' dir' li principâ : çï sèret s' pér' tot çï ;
Deux gott' d'aiw', dai, vrèiemint ; si p'tit' narenn' bèchowe,
Et ses p'tits ch'vets crolés ; c'est s' frimouss' tot' pondowe !
I vât co mî, savez ; ca houïe les linw' des gins,
Mâgré tot çou qu' vos fez, vis tappet co l' vènin.
— Mais ji n' veus rin là d'vint qui pôie vis rind' chagrenne ?
— Et l' voyèg' don, n'est-c' rin ? pa ! j'ennè d'vins tot' jènne ,
Rin qui d' pârler d' vapeûr ji trôn' comme on lapin
Qu'at l'halein' d'on lèvri qui li soffele âs rins ;
Ji n'a nin co s'tu d'sus, paret, c'est l' prumi feie ,
Et ji donreus co gros po qui les couch' di m' feie
S'avahit fait à Lig' ; kimint don, mér' di Diu !
Avou ces machin' là, vinte à térr' ! rouf tot jus !
Passer so des croupets comm' des teuts, dizeû l' Vesce ,
Et puis moussi d'zo térr' còp so còp ; pa ! è m' plèce
Pus d'eun', tot-z-èvoyant porminer les wagons,
Ni vorit ess' mârain' qui so procurâchon !
— Vos estez loign', sùrmint ! pa ! po l' moumint d'a c'ste heûre
Tot l' mond' trouv' qu'âs riquett' on deut mett' li vapeûr ;

On n' vat nin vite assez. Qui direz-v' don, d'vint pau ,
Qwand on v' fret voyager, so voss' long, l' cou-z-à haut ,
On crochet à vos pîds, on golé è l' hanette,
So lès fis d' télégraph' reud à ball' comme in' lette ,
Ou comme on mæssègi d' papi po les dragons ,
Ou comm' li saint esprit às présints d' porcession ?
— Elle est bonne ! et les pàs et les copett' di tasse ?
Pa ! sins s' dizawurer ji dêfeie bin qu'on passe .
— On pass' ret ; on sèt bin qu' i fât qu' les fis d' arca
Seyèss' foirts et tinglés à moirt, sins nou ratna .
C'est apreum' qu'on z-âreût dè plaisir à s' rikdûre :
On n'âret nin r'souwé ses oûies qu'on poret r'çûre
Des novell' qu'à Paris , à diale et co pus lon ,
Vos estez-t-arrivé haiti comme on pêhon .
Et les ballons, qu'è d'hez-v' ? enn' ârez-v' èco sogne ?
Vola 'n' saquoi d' clapant po hachî de l' bèsogne ;
È l' plêç d'aller trafter à Longdoz, às Wyemins ,
A 'n' diméie heûr' di chal, et d' piède ainsî voss' tîmps ,
On poret s'ênairî so l' plêç dè l' comèdeie ;
I n' fât po s'apontî qui l' tîmps d' soffler 'n' vesseie ,
Et, bonjou les voisins ! on n' rattind pus l' convoi ,
A l' cowèie, onk' di pus, onk' di mon, c'est pau d' choi ;
Ci sèret tot à fait comme avou dè l' sav'neûre
Et 'n' pipe, on v's è tappret à dozain' à tote heûre ,
Et tot passant d' zeû Lige on les veuret filer
Comm' des sâvagès âw' qwand l' bon tîmps vat 'nn'aller .
Kimînt qu' ça deut catî dè còp qu'on prind s' volèie !
Qué còp d'oûie qwand v's estez à fi fond des nûlèies !
Çi sèret sins brâqu'ler, qwand on s' trovret là d'vint ,
Qu'on poret dire apreum' qu'on vat reud comm' li vint !
I gn'y at ine aute ideie, c'est l'imbarras dè l' chûse ,
On v' mettret comme on bêch' divin 'n' gross' canne-a-bûse
Et v' lan ! vo-v' la-t-à bout divant d'avu hanst !
Ci n' sèreut nin si biess' çiss' là po les dangis ;

On n' risqu'reut nin, dè mon, dè pèter à l' valèie ;
Çou qu' gn'y àreut à risquer, c'est qui l'halèin' còpèie
Dè houma d'vint l' touwai ni véreut à v' lèyi ;
Mais pusqu'on pout viquer hût jòus sins rin magni ,
On trouveut so ç' tims là po v' sàver cint piçèures ;
On z-at fait des esproûv', et j'ò bin qu'i n' dimeüre
Qui deus treus ponets à mett' po fini tot l'ingin.
Et bin, qui v's è sonn't-i ? so rin dè mond' di tims
Tot sòrtant fou dè trò qu'après on z-y rinteure ?
Vola 'n' saquoi qu' nos d'vans louki comme in aweur !
— Tais'-tu, li boie t'impisse, àh ! Babett', po ç' còp là ,
Ti radotte et ti m' freus bin rire avou l' mà qu' j'a.
— C'est à l' bonn' qui j'èl dis, on k'noh' li mécanique ,
C'est avou des machin' qu'on lomme à-t'moss'-pèrique ,
Peneu-m-ètiqu', qui sé-j' ? c'est approchant dè mon ;
Qu'est-ç' qu'àreut dit qui l' gâz' bouh'reut jus les lampions ?..
Comm' todi l' pauve et l' rich' n'aront nin 'n' bûse égale ,
Il àront leu hayon pus haut qui l' noss' so l' hâle ;
Leu passèg', da cès-là, di v'loûrs sèret doblé ,
Et nos àrans dè four éco râr'mint r'nov'lé.
Mais, va-z-è, qu'at-on d' keûre ? on s'y accostumèie :
Et l'hâbitud', c'est tot ; por mi j'a-st-è l' pinsèie
Qu'elle est, di tos les bins, çou qui l' eire at fait d' mi ;
Ell' distrût les plaisirs qui l' rich' n'at nin gangnî ;
Et puis, di p'tit à p'tit, noss' bèsac', grâce à leie ,
Divint lègir' comm' plome et l' veie pass' tot pareie !...
Ji creus qu'il est voss' tims, on sonn' li prumi còp ;
Bon voyège et corèg' ; tot riv'nant v'nez on pau
Beûre in' tass' di cafet tot m' racontant vos crises ,
Rappoirter po nos deux quéqu' michots às anises !
Des complumins ! — A r'veie, j'intèure è li stâtion ,
I m' sonn' qui j' veus on gârd avou n' jaiv' di wallon : —
Dihez don, binamé, dinez-m' on pau 'n' bonn' plèce ,
Wiss' qu'on n' seuie nin k'bouyt, wiss' qu'on spâgn' les agueces,

Nin trop près dè l' machin', di qué costé l' mett'-t-on ?
— Ça d'pind d' vos, po nos aut' les deux costés sont bons ;
So li dri, so li d'vant, vè Vervi, vè Brusselle ,
C'est todi blanc bonnet, ci n'est qu'in' bagatelle.
— J'ennè va so Vervi. — Vos d'viz l' dir' tot k'minçant ,
Vinez chal, vola l' cow', prenez l' ca nos 'nn'allans !
A mém' tims, tra ta ta, volà treus côps d' trompette ,
Èvoïe, so baicoyin ! qui l' machin' heye ou pette !.....
Li prumir' di voiture ell' sôrtat à Vervi
Tot d' gottant so l' march' pied di hâss' d'aller pihî.

Eun' volév' trop et l'aut' trop pau ;
Li meyeu c'est dè pârti l' côp.
Avançans, mais avou mèseure ;
Tot d'manant queut on pièd' si tims ;
Qwand on vat trop reud on s' ripint ;
Li tot c'est d' bin trover l' picceure.

II.

ON PÈLÈRINÈGE.

Jihan veyév' voltî Mareie,
Mareie esteut tot' sott' di J'han ;
Ell' si mâvlév' bin d'sus, quéqu' feies ,
Qwant i div'név' on pau r'mouwant.

Li jônai
Esteut bai ;
Li jôn' feie
Foirt ginteie.

On s' veyév' li dimègne , on s' veyév' li londi
Et, s'i touméve ainsi,
L' judi ;

Mais jus di s' sou jamâie ell' n'aveut volou v'ni.
Ci n'esteut nin çoula qui noss' crapaud qwéréve ;
Là d'sus leie, comm' di jusse, è s' plèce el rimettéve.

Si v's avez bonne îdeie ,
Pârlez à mes parints ;
Allans à l' maison d' veye ,
Après v' sèrez contint.

Li cangi de l' miliç' n'ârêut co polou s' prinde ;
Li mestî n'allév' nin, i fallév' co rattinde ;
Rattinde ! âh ! quèll' tôteur' ! c'esteut bin malgré lu ;
Amour ! t'es quéqu' feies doux, mais t'es bin deur ossu !

I gn'y aveut tant d'eximpes
Di fâs d'vint les galants ,
D'avu k'minci trop timpe ,
Qui c'esteut trop risquant...

So l' trêvin vo-nos-chal vinous è l' saint' samaine,
Les pâqu' estît tādrow', ell' finihît l' qwinzaine
Qu'avri fait plèce à maie; l'hiviér aveut s'tu doux
Et les foye' et l'wazon boutît sots tos les jous.

On songive às cocognes
Et às tos p'tits pêchis
Qui fet todi 'n' gott' sogne
Et qu' poirtet à pryt.

Li nutt' dè blanc jûdi c'est on tims d'indulgence,
On 'nnè wangn', s'on-z-at faim, tot junant d' pènitince;
On-z-est pus sûr di s' còp s'on vat d'mander pardon
Tot montant les mains jont' li thiér di Chivrimont.

Deux apprindiss' chaffettes,
Prèt' à r'cûr, mâie à d'ner,
A leu lèt fit barette
Et 'nn'allit ramehner.

Ell' dibâchit Mareie qui n'ava wèr' di pône
D'obtini l' permichon d'aller leus treus essonne;
Avou des s' faitès gins qui pout-on mâie risquer?
Li dial' pièdreut s' latin s'i v'név' les attaquer....

Mais 'n' feumm' si pout-ell' taire?

On 'nn'at foirt pau k'nohou.

J'han eurit vint d' l'affaire,

Et comme on vî marcou

Qu'awèireut l' gale às dints ine ènoçain' misoitte,
Avou deux bons k'pagnons, âgotés so l' fleûrette,
Enn' allit tot douç'mint jusse à moumint marqué,
Bras d'sus, bras d'sous, à pas, sûr dè n' nin les mâquer.

Ci n' fourit qu'à l' chappelle

Portant qu'on s' rescontrat;

A ç' moumint nos bâcelles

Mâquit dè toumer là.....

Quél aweur, dist-i J'han, on-z-at raison dè dire
Qui çî n'est nin à bois qu'ennè vont les pryires;

Tot' li vôié, jî sintév' comme on pressintumint
Dè bonheûr qui j'esprouve à v' veie divint ç' moumint !

Ell' si r'mettit in' gotte ,
Mareie rilouka J'han ,
Les deus aut' à 'n' chabotte
Fit l'offrand' tot 'nn'allant...

On rid'hinda l' montagn' tranquill'mint comm' Batisse ;
Les camarâd' da J'han tapit bin in' divise ,
Mais ça n' prindév' nin co ; li surprise et l'endroit
Estil mi faits po s' taire ou po pârlér d'aut' choi.

Nos fâsseiès bèguennes
Qu'à fond k'tappit l' jônai
Dè mêm' ton, dè l' mêm' mène ,
Qui li r'nâ les troquais ,

Rêfléchihit on pau : sèreut-ç' dè l' bann' dè cire
Qu'il ârit agotté po côper nos suspirs ?
Li çî qu' n'at mâie risqué n'at mâie situ pindou ;
Qui v' sônn'-t-i ? — Houôtans-les, c'est mutoi l' sôrt qu'el vout.

On s'accoplat ; nos deux compères
Qui k'nohit l' wastat' so leus deûgts ,
Fit so l' côp fruzi les commères
Tot l'zi sofflant des p'tits mots d' feû .

Jihan esteut l' diêrain , i t'név' si binamêie
Di s' main dreût' po l' main gauch' qu'i strindév' bin sovint ;
Sins l' voleûr, les treus cop', dè l' longueûr d'in' pihêie ,
Si séparit chaskeun' tot s' pârlant serrêiemint.....
Jihan, vè l' bass' Ranzy, s'èmancha d'vint 'n' mâl' vôié ;
On s' trova d'vint on pré qu'esteut doux comm' dè l' sôie ,
On-z-esteut d'jà nâhi ; tot s'assiant on moumint ,
Di s' rimett' so bon pas on r'trouvreut mi l' moyin.
L'aiw' corant foirt près d' là so ses boirds barbotève ,
Li leun', quâzi couêkeie, mâgré leie dihindève ;
Ad'lé s' frumell', so 'n' coh', l'amoureux râskiniou

Po l'eschanter hufflév' di ses airs li pus doux ;
L'odeur des clingets d'aur qu'avît l'air d'in' broseüre
So l' frisse et bai tapis formé de l' jôn' verdeüre
Et qui r'lèvit leu tiess' firs de v'ni les prumis
Affronter l' marguarit' qui qwèrève à s' cacht ;
Des bouquets di chersis quéqu' feie' in' fleur touméve ;
On p'tit vint caressant às oreie' aminéve
Li brut des jônès foyes qu'il aveut fait hossi !
Tot, enfin, às douceurs vis poirtéve à songi !
Li bonn' siteul' da J'han blamméve è l' plèç' de r'lûre.
I broûle, i broûl' ! Mareie si troubléie, on l' rassûre....
Qués moumints ! ah ! poquoi sont-i si vit' distruts !
Amour ! t'es quéqu' feies deur, mais t'es bin doux ossu !...

On s' dihombrat so l' còp po rattrapper les aûtes ,
On n' corat nin foirt lon ; les homm' avît l' tiess' haûte.
Avit-i, comm' Jihan, po qui l' voyèg' fouh' bon ,
Sacrifiî 'n' chandell' so l' vôiè di Chivrimont ?

On chap'let à si spons', qwand on z-at fait s' manège ,
Vât bin mî, m' feie Mareie, qu'on s' fait pèlérinège.

LI VI BOUNHAMME

PAR G. DELARGE.

MENTION HONORABLE (HORS CONCOURS.)

Mes èfants , j'a passé m'jônese,
J'espér' qui vos l'pass'rez comm' mi ;
Plaindez-m' turtos ca d'vins l'vyesse
On pied' ses foic' et ses amis ;
Tot çoula passe et fêle èvoïe ,
Vos n'héritez pus qui d'tourmint :
Hureux si l'consciinc' rissint 'n' jòie
Dè bin qui n's avans fait d'vin l'timps !

Mes hùt creux vont coronner m' tiesse ,
Et tos mes plaisirs sont passés ;
Les concèrts, les bal' et les fiesses
M'annoïèt, ji n'y ois' pinser ;
Ca tos ces bais jòus filés d'soïe
Passet comm' les fleurs dè prètimps :
Hureux si l'consciince' rissint 'n' jòie
Dè bin qui n's avans fait d'vin l'timps !

Mes éfants, rit'nez tot' voss' vèie,
Qui l'ag' nì nos lait pus rin d'doux
Qui l'plaisir dè pinser quéqu' fèies
As bonnès ouv' di nos bais jòus;
Main si nos avans sù l'mâl' vòie,
Li mâl' aueur est à nos rins :
Hureux si l'consciinc' rissint 'n' joie,
Dè bin qui n's avans fait d'vin l'timp!

Qwand l'doux prétemps nos rind l'verdeure,
Contint ji m' rischâfe á solo,
Et ji d'mande à Dièw li bonheur
De vèie li ci qui vèret co :
Main les annèies corèt évòie
Comm' les foye' évolèie' à vint :
Hureux si l'consciinc' rissint 'n' jòie
Dè bin qui n's avans fait d'vin l'timps!

Li passé sovint m'imbarasse,
Divin l'av'nir ji n' rattinds rin;
Onk n'est pus, et l'aut' mi tracasse,
Et ji sos geiné dè présint :
Ainsi l'homm' m'agré lu s'annòie
Qwan l'hiviér di l'age el surprind :
Hureux si s'consciinc' rissint 'n' jòie
Dè bin qu'il âret fait d'vin l'timps!

LI FAMME COMME I ÈNN' AT WÈRE.

PAR

J.-S. REGNIER, DE VERVIER.

MENTION HONORABLE (HORS CONCOURS).

Du mêm' qu'on veut certain coq
Dè mî fôré è poni,
Qwèri tot' sòrt du ktoirts crocs
Po bèchter so l's ancinis,
Tot pareie on veut téll' feies
Des hamm' aveûr è l' mâhon
Dè bonheur à fer èveie
So l' tîmps qu'el qwèret pus lon.
A costé dè misèraûbe
Du cès málhureux d'banés,
On trouv' quéqu' feies l'admiraube
D'on' famm' qui sèt patiinter.
Pareie cas su rescontréve
L'aut' jour è l' veie du Vervi,
Là wiss' qu' l' fôrteun' vierséve
Po l' teût, çu qu'elle aveut d' mî.
Lu manèg' dont ju v' raconte

Esteut d'on bai à r'nov'ler.
Duspo l' cauv' jusqu'à l' sèvronte
Tot y sièrvév' du mureu :
L' famm' gauie et l' pus amistauve
Qu'on trovah' traze heùr' autoù ,
Mais l'hamm' nu d'bitév' bell' fauve
Qu' qwand i polév' brak'ner fou.
On bai jour, i fit l'emplètte
D'on troufion à n' nin loukt;
Plorans oûies et jamb' kutoites
Qu'one èkneie n'ouh' nin pici ;
Mais, c'est si bai çu qu'ahaie !
Noss' galant maugré l' bon gosse
D'lez s' bell' famm' nu fèv' quu bauies ,
Nu blamév' pus qu'adlez s' rosse.
L' prumir' qui n'esteut nin biesse
N' fout nin longtims à vèyi ,
Quu s' bounhamm' sùhant les fiesses
Por leie n'allév' nin tam'hl.
Si ell' aveut drovou s' ramage
Du leie on-z-ouhe èco ri ,
Mais l' brav' gin esteut si sage
Qu' tot s' taihant vòv' tot r'wéri ;
Don, bin ratte ell' fout so l' vòie
Dè l' nah' wiss' qu'allév' rauwter
S' pauv' crèton avou s' maròie ;
Elle out l' corég' d'y hawter.
Là estin po tot potège ,
Quéqu' hervais haurdés, maussis ,
Po lét dé straim èn'on sèche
Qu' l'aiw' n'aveut mauie rènaïrl.
Lu bonne et dègn' gin out l' hisse ,
Sintat s' cour duv'ni tot gros
D' pinser èn'on tél chinisse

L'ei qu'elle aimév' maugré tot.
Rèvoïe, vite elle apontéie
On lét comm' çï d'on prélat,
Cossin doux pus qu' des noulèies,
Tiqu', dèkbette à falbalas,
Sin qu'on d'hah' du wiss' qu'i v'nève.
Lu mamèie qui l'aveut r'çu,
V' pinsez, noll'mint nu s' dotéve
Qui çoula n' vinah' nin d' lu.
D'vin les plom' jusqu'à d'zeu l' tiesse
Su k'rôlant tot les strimant :
« I faut, qu'on hamm' seuie bin biesse ;
Su d'hév'-t-ell' tot rawaardant. »
Lu éteur, so l'avètàre ;
Ju v' dumand' s'i fout bablou
Tot ruknohant ses cov'tàres
Et s' no brozdé so l' linçou.
I è corat fou sin rin dire ;
L' pauv' diale esteut si honteux
Qu'i tuzat même à ruserire
Qu' jamaie on n'el l' ruveurent.
Portant i r'prinda t-à couër
D'ess' pus hamm' qu'i n' aveut stu,
Vè s' brav' famm' so l' còp raccourt
Li d'mandant : qu'as-s' fait, pour Diu ?
« Pa ! j'a volou quu m' bounhamme
» Fouhe a si aul' du tots costés ;
» N'est-c' nin mi d'voir à mi, famme ,
» Maugré vos toirts, du v's aimer ;
» Vos m' rouviz, mais qwand l'òk' pèche,
» Faurent-i l' fer tots les deux ?
» Diè n' bènireut pus l' manège. »
L' coupaub' hoûtév' tot pèneu,
Tot fou d' lu, tot fir du leie,

Les oûies pleins d' laum' d'aveûr bon
Du s' veie on' téll' kupagneie ,
I tome à g'nos, d'mand' pardon.
S' famm' pus qu' jamais bonne et belle
L' ruléva po l' ruchoufter.
Duspôie lu bonheur por zel
Noll' minut' n'at pus lauké.

Nos n' frans nin long commentaire
So l' morâl' du çu-vo-ci :
D'hans seûl'mint qu'on' famme à s'taire
Gagn' baicôp pus qu'à braidi.

INE COPE DI GRANDIVEUS.

MEURS POPULAIRES.

SATIRE

PAR M. THIRY.

4^e CONCOURS. PRIX : UNE MÉDAILLE EN VERMEIL.

Wiss' qui n'seyanss' ni rouvians nin
Qui l'ci qu'vat douc'mint vat longtims.

HOUBERT.

Bonjoû, j'inteur' tot dreut, sins façon, sins bouhi;
Avou les camarâd' c'est ainsi qu'i vât l' mi.
Qui fait-on don po n' pus mette on pid fou di s' chambre ?
Pa ! çî n' sèreut nin pé s'on s'aveut cassé 'n' jambe !
Vos div'nez co pus râ'r' qui n'el sont les bais joûs;
Vos t'nez pus à voss' viss' qu'in' covresse à ses oûs.
Ji convins qu' c'est plaisir dè veie arrondi s' bouise,
Mais, quéqu' feie, i vât mi di s'y prinde à la douce
Qui di s' mett' fou d'halèn' po gonfler s' saint crespin,
Et puis s' fer rascråwer à pus bai des moumints !
Qwand on-z-ouveur dihe heûr' par joû c'est in' bonn' dake
Tot 'nnè volans fer pus on s' crèvint' li stoumake,

On tom' jus, po 'n' happèie on s' pout fer rascoyi;
Sovint di mâlès pèce' on-z-est r'métou so pid;
Après, on malârdeie, on mâva vint v' riplôie,
Vos v' medicamintez tant qu' vos sèyiz èvôie,
Et tot les pus bais plans qu'on-z-âie polou bati,
Sont ainsi po les waid' filés po n' pus riv'ni!
Vos sèrez bin pus crâs, les cas n' sont nin si râres,
Qwand i v' fâret payi des compt' d'apothicâre,
Nin seûl'mint po l's èplâss' et les medicamints,
Mais po tot çou qu' sor vos âret mettou ses mains;
Li méd'cin, l' sirurgin, mêm' les cis qu' vont so l' rowe
Comm' saint François, conv'net qui les pus laid' des mowes
Sont les çiss' qu'i vèyet â moumint d'acquitter
Les not', fait' â lèvain, qu'i v' vinet présinter.
Li maxô di s' còp là bin sûr attrape in' pruge
Qui l'aflàwih' téll'mint qui d' longtims i n' rifruge.
Et tot v's âyant drenné, disloqué, sansouwé,
Li cou int' deux chèir' vos v' trovez riclawé!
Jan! haie! c'est houïe londi, kihoyans nos in' gotte!
Nos irans fer on tour, in' sawiss', hâre ou hotte!
Pa! t'es-t-èco jône homm', ti d'vreus ess' li prumi
A v'ni, di tims in tims, sayi di m' dibâchi.

SERVAS.

Vis d'bâchi! çî sèreut, l' dial' m'èpoitt', mâlâheie!
Tot v' sèchant po treus ch'vets on contintreut si ideie.
Vos n' cang'rez mâie, Houbert, et lon qui voss' raison
Crèh'reut avou voste ag', vos 'nn'avez todi mon.
Por mi, houïe ji n' bog' nin, fou d' chal rin ni m'ahâie;
J'a promettou po d'main, et d' parol' ji n' mâqu' mâie,
Di répoirter d' l'ovrèg' qu'on rawâd' foirt après,
Et s'i fât passer l' nutt', po l' fini, j'el pass'rè.
Chaskeun' prind dè plaisir sùvant s' goss' wiss' qu'el trouve:
Tot-z-ahessant 'n' pratiqu', por mi, çou qui j'esprouve

Vât mi qu'in' mâl blagu'reie à l' tâv' d'on câbaret,
Et deur' co l' leddimain è l' plêc' dè d'ner dè r'gret.
Ji n'a nin jusqu'à c'ste heûre aparçu qui l'ovrègè
M'avah' foirt abattou ; dè contrair', mi corègè
Si mes'rant so mes foie' ni fait qui d' s'agrandi :
Po bin nourri ses nièrs i fât les fer nâhis.
Après on bon travaye in' nutt' parett' si coûte !
On l' pass' d'on còp d' ferré et dè còp qu'elle est foute ,
Li fatigue est rouvieie et l' bin dè jou di d'vant
Vis r'sèch' po rikminci pé qui l' fiér vè l'aimant.
Les cis qu' l'ovrèg' distrût sont clér-sèmés d'arègè ;
Il ârit, s' j'esteus maiss', l'honneur di l'embaumège ;
Mais j'ennè trouv' baicòp qui prindet trop sovint
Li naw'reie po dè mà et l' flan'reie po méd'cin.
Ces là, ça n' pout mâquer, comm' deux et deux fet qwate ,
Divins l' cep dè l' misère i s' fet happer po 'n' patte !
Çi n' sèreut qu'on d'meie mà s'i n'estit qu' zel' tot seûs ,
Mais sovint, ravisant li sòdâr di qwârjeûs
Qu'est à l' tiess' dè l' guillit' po siervi d' chéf di file ,
Tot fant fotène è l'air, i r'vierset leu famille !
Vos d'vriz pinsez comm' mi, Houbert, i sèreut tims
Dè cangi d' vos bèriqu' les verr' qui n' valet rin ;
Vos avez cinq poyions, c'est déjà 'n' bell' covéie ;
I crèhet tos les jous, i fât bin qui l' potéie
Crêhe ossu, tant qu' poless' qwèri zel mèm' leus grains ,
Sins quoi d'meurront chaipious et n' vâront jamâie rin.
Ni v' syîz mâie so l' tims wiss' qui les âlouettes
Divet totès rosteies toumer so voste assiette.
Li çi qui compt' là-d'sus à m' manir' fait foirt bin
Di les prind' po l' rawette et d' gretter tant qu' rattind.
Vos n'estez pus voss' maiss' ! tot montant à l' mairreie
On douve on novai compt' qui donn' bin dè l' kiteie !
Crèyez-m', prindez imâgè amon les p'tits oûhais ,
Loukiz dizo voss' teut l'arong' po ses cârpaïs :

A l' fèn' pikett' dè jòu jusqu'à ç' qui l' solo tome
Elle îret à l' bêcheie pus d' feies qu'ell' n'âie di plomes ,
Et qwand l' neûr' nulle arrive, ell' ni trouûv' co rin d' mi
Qui d' les sinti d'zo si éle et qui d' les caressi !

HOUBERT.

Ji sé qu' les sintumins ni v's ont jamâie fait fâte ;
Et qu' voss' couûr pol's amis n'esprouv' nin sovint 'n' plate (¹),
C'esteut donc, int' nos deux, po parler d' mes tourmints,
Qui j'euûh' volou v's avu po choquer on moumint.

SERVAS.

Po çoula, ji tins bon, mes ideies sont hazeies ;
J'aim' mî qui l' son des verr' li son di mes usteies ,
Ji pous co v's accoirder on qwârt d'heûre et mêm' pus,
Nos n'estans qu'int' qwatre ouïe' et les linw' chal sont jus.

HOUBERT.

Et bin, si v's el fât dir', fré Servâs, j'a des pônes :
Mi tiesse est âs cent coups, ji n' tins pus pèce essônne ;
Figurez-v' qu'on m' man'çeie di m'avoyi l' houssi
Po v'ni marquer mes meûb' et les vind' so l' marchî !
Il at fait chîr viker dispôie quéquês annêies ;
Vos v'nez dè l' dir' vos mêm', j'a déjà 'n' gross' niêie ;
Avou les mâvas bruts, l'ovrêg' at rescoulé,
Et les prix, déjà bas, ont co stu ravalés.
Les maiss' profitet d' tot ; i beûrit nos souweûrs ,
I beûrit mêm' noss' songu' si nos l'zi lèyiz beûre !
Mi j'enn'a pôr à fer à des chins d' parvinous
Qui porveu qu'i layess' n'ont d' keur' di wiss' qu'est v'nou.
J'a trop târdé dè veie qui j'esteus so 'n' mâl' cohe ;
Ji m'a todi fyî qu'i vairit à riknohe

(¹) Chômage.

Qu'i fâreut d'ner l'avône âx eis qu' l'ârit wangui;
Mais les bach' vont ess' vûds et les jôn' vont grogni!
J'a cangi dépôie pau tot' mes veyès battreies;
Ji m'a stu présinter, sùvant des bons conseies,
Amon des autès gins et qui savet jugi
Qui c'est d' châr di chrètiin qu'est fait l' coirps d'in ovri.
Dimain ji deus-t-aller qwèri baicóp d'ovrège;
Mais, po-z-avu l' tiess' libe et po r'trimper m' corège,
Ji d'veus poleûr fer tair' les jaiv' des pus hagnants,
Tot l'zi chòkant è l' patte on p'tit malkai d'aidants.
Ji n' pous mi m'adressi, ji k'noh' voss' caractère,
Voss' bon cœur qui comprend tot' les douleurs d'on père
Qui s' trouv', tot comm' j'el sos, sins qu'ennè pòie trop' rin,
Avâ l'aiw', tinant 'n' planch', prête à hipper di s' main!
Mes èfants v' bènih'ront; voss' no è noss' manège
Ni sèret mâie cité sins qui l' cœur et l' visège
Marquess' li rik'nohanc' d'on grand siervic' rindou;
Divins tot' nos pâtèrs li cir' l'âret oyou.
Servàs ! ni m' rèbutt' nin, à nom di t' brav' veye mère,
Qui m' veyév' si voltî, rind-m' li bonheur so l' tère!
Prustèie mu treus cints francs, ji t' jeur' divant l' cruç'fix,
Qui ti n' pièdret nin 'n' çans'; jan ! qu' ji t' pòie dir' merci !

SERVAS.

Ji m'enn'a bin doté; j'a-st-odé voste amoice :
Vola d'jà bin longtims qui v's estez è l' tricoisse !
On ramtèie so voss' eompt' dépôie in an ou deux
Et c'est di ç' trèvin là qui quéqu' feie' on v' riveut.
So l' bèchett' di vos deugts vos k'nohez voss' prière,
On sint qui ç' n'est nin d'hoûie qui vos k'minciz dè l' dire;
Douç'mint, on n'mi prind nin avou des bais simblants,
Ji veus trop bin l' ficelle et ji sos d'mesfiant.
Hoûtez, il est co tims, avou d' l'âme et des bresses,
Dè d'loyi po v' sâver li nouk dè corant-lèce;

Cangiz dè neür à hlanc, c'est l' mi qu' vos poléz' fer ,
È l' plèc' di bourr' quéqu' tims ni magniz qu' dè stoffé ;
Rinoyiz les sottréies qui v's ont fait tourner l' tiesse ;
Pèter pus haut qui s'cou c'est s'fer passer po'n' biesse !
Ovrez, vos estez foirt, ovrez, sez tot comm' mi !
C'est on r'méd' familièr' qu'at sovint réussi !
L'aiw' qui tomm' gotte à gotte à l'fin pout rongi l'pire ;
Les sùd' qui, so leu voie, si r'jondèt d'vin' n' colire
Kimincet par fôrmer tot douc'mint des potais ;
Les potais rassônés div'net on p'tit goffaï.
Vos sots frais c'est l'gott' d'aiw' ; li pir', c'est voss' manège ;
Les sùd' je l's a minés, li goffaï c'est mi ovrege !
Voriz-v' prind bârr' là d'sus ? Voriz-v'y v'ni pouhi ?
Et m'rimett so hâdren' qwand ji k'mince à naivi ?
Houbert, vos savez bin qui ji n' sés fer l'jannesse ,
J'èl tapp' là, qu'on l'ramasse et ji m' batt' l'ouïe po l'resse ;
Et bin, des deux chôs' l'eun' : vos v'rilivrez tot seû,
Tot grettant, kerpinant, à v'dihâssi les deûgts,
A r'jond' les deux corons à pichotte à migeotte ,
Ou c'n'est nin soixant' pèc' qui v'sèch'ront fou dè l'erotte !
Si v's avez bin doviér vos ouïes divant l'mureu,
Si vos k'nohez l'qwâqwâ, médiz-l' sins fer nou pleut ;
Attaquez à deux mains à li mett' dès flim' houïe ;
Si v's avez, dè contrair', wardé l'floreтт' so l'ouïe,
Èprontez tant qu'i v'plait, vos n'y frez nin pus rin
Qui comm' si v' rêchahiz discont' li cou d'on chin !
Vos mettrez l'cataplam' tot à costé dè l'plâie,
Vos r'piqu'rez des ahans tot dreut d'zo 'n' sipèss' hâie,
Vos frez-t-in' bonn' lág' foss' po stopper des p'tits trôs,
Tant qu'on jou voss' pid ride et vos v's y spièrez l'cô...
C'est è l'plèc' d'on má, deux ; c'est èherchi tot jusse
Tot qwérant à s'ratni in aute à fond dè puse ;
In aut' ! qwand i n'at qu'onk', mais avou ç'côp d'mow' là
On rafûl' bin sovint in' voléie è herna !

Ji m'tins donc fou des côps, c'est là qu'i fait l'pus sûr,
Et tot wârdant çou qu' j'a cont' les mâs ji m'assure.

HOBERT.

Vos avez si bai dir', vos estez vos tot seû ;
Ji voreus bin, è m'plêç, vis veie avou l'mèm' jeû ;
Pa ! s'on v's oyév' jâser on poreut ess' capâbe
Di s' sâver èri d'mi comme on l'fait d'on coupâbe.
Qu'a-ju fait ? ca, so mi âme, à mon d'çou qu' ji v's a dit
So les prix, so les maiss, ji n'veus rin cont' di mi !

SERVAS.

Ah hâ ! patiince on pâu, qui j'esprins' li chandelle :
Vos d'couvurrez mutoi l'soumi qui v's aveuguelle,
Je l's a tot' prêt' è m'manch' ; ji v'va d'filer m'chaplet
Èvoïe ! arriv' qui plant' ; c'est après qu'on l'viêret.
Avez-v' saou compter ? avez-v' mâie è l'balance
Mettou l'gagn' d'on costé et di l'aut' li dépense ?
Il est sûr qui nenni : C'est portant l'principâ,
Sins quoi l'dierain platai tot piquant 'n'tiess' làvâ
Fait spiter li prumi si haut qu'i s'dimantelle
Et qu' fât bin hâlcoter sovint po qu'on l'ratelle.

Vos aviz l'diale è coirps po parett' pus qu'turtos,
Et fer mâ l'coûr âx aut' est on plaisir por vos.
Kibin d'fêies po soper qwand vos fiz'n' crâsse heureïe
Ni cloyév' t-on l'volet qu'à l'neur' nutt' tot' serréie,
Ni leyiv' t-on l'gordénn', comm' s'on l'aveut rouvi,
A clâ qu' avâ l'journéie on l'aveut ritrossi ?
Li leddimain l'pann'let aveut vos pus fins resses,
Et l'jou di d'van voss' feumm avou s'cabasse à s'bresse,
Arrangéie à marchî comm' po 'n'expôsichon,
S'arrestév' sin noll' fâte à l'pus p'tite occâsion.
Tos vos meûb' sont mettous comm' si c'esteut n' hâgneûre,
On vréie divant d'âté, po dri c'est on nou meur ;

Voss' mohon' li primire ossi vit' qu'i fêv' bon

Esteut finiesse à lág' comme on jou d'porcession.

Aviz-v' bon d'fer l'gros hèr' li dimègne à nolle heure

Qwand vos alliz t-è l'vèye avou voss' bell' frac nèure,

Voss' gilet à ramag' les pus flahârd's di tots,

Voss' chapai qui r'luhév' comm' dè veule à solo,

Deux épingu' échainéies creuh'léies so voss' erawatte,

Des botons élahis àx manchett' à rabatte,

In chain' d'aur à stoumake, in' pip' ferréie d'ârgint,

In' chévaliér' sofléie à prumi deugt d'voss' main,

On want seul'mint mettou paç'qu'avou li spêheur

Dè l'bagu', l'aut' tot hyant âreut polou fer creure

Qui l'trô, po montrer l'aur, esprès aveut s'tu fait!

Vo n' tintiz mâie voss' cann' qui po d'zo s' bai poumai.

Po v' veyi bin 'nn'aller so l' sou voss' feumm' vinéve,

C'esteut là qu'on r'loyive on floket qui s' disféve.

On pau pus târd, à s' toûr, madam' sôrtéve avou :

Po l'intréie d'in' bonn' veye on-z-âreut bin pris s' cou!

Divant di s'enonder ell' chaf'téve on qwârt d'heure

Avou l' prumîr' voisèn', qu'enn'aveut wér' di keûre.

Après qu'elle aveut fait cint pas, tot à pus haut,

Ayant rouvi 'n' saquoi, ell' ritournév' so l' còp;

Les mâlès linw' dihît qui c'esteut po s' fer r'veie;

Et s' fât-i bin conv'ni qu'on z-âreut l' même îdeie.

Areut-ell' bin polou vis leyî fer l' monsieu

Sins fer madam' Grand'zâ! vos li d'nîz trop bai jeû.

A lág', serrez-v' on pau, plêç' po deux, gâr' qui j' passe!

Li çi qu' n'est nin contint, çou qui j' pied' qu'el ramasse!

Qwand les mohett' volit vos l' veyiz-t-à saint Jhan

Dè l' mess' d'onze heûr' et d'méie hossi s' cou tot sôrtant.

Elle aveut fait si intréie à còp qu'on toûn' li live,

Qwand po r'poiser les g'nos, on moumint on s' dressive,

Sûvant s' vóie jusqu'à chœûr et là qwérant l' moumint

Dè fer in' bell' sôrtiss' divant qu' çi n' fouh' li fin.

Avou l' grandeûr è l' tiess' sovint on n' veut pus gotte ;
Li bon sins est mahi, l'esprit at fait ribotte :
Ell' pinsév' fer d' l'effet avou ses rog' rubans
Qui voltizît dri leie è l'air tot s' ricreuh'lant ,
Et s' châl di jama, don ! qui fév' bablou dè l' veie ,
Qu'esteut stindou po dri comme à l' foie' d'ine usteie ,
Et qu'àreut sûr hippé di ses bèchett' di d'avant
S'on n'avah' pris bonn' sogn' di lu tot l'attèchant !
S'on-z-at 'n' bell' cott' di d'zoⁱ, est-ce on mà qu'on l' mosteûre ?
On s' tross' bin qwand n' ploût nin, c'est assez l' môde à c'ste heûre ;
Mais, qwand même, i vât mi dè l' lèyi pinde assez
Po qu'on veuss' les dints d' leûp ou l' tripopoie (¹) passer ?
S'ell' volév' bin v' riknohe, ell' hossiv' treus côps s' tiesse ,
D'in air qui volév' dir' : ji vous bin v' fer dè l' fiesse ,
Ji v's accoid', vos l' veyez, on pau di m' protecchon ,
Seyiz don bin contint, baicôp fet excepchon.

HUBERT.

Veyez-v' on mà là d'vins, est-ce on pêchi d'ess' gâie ?

SERVAS.

Nenni, po l'çi qu'el gangne et surtout l'çi qui pâie
Ou qu'at l' moyin dè l' fer sins qu'on jâse après lu.
Mais leyiz-m' pôr aller et ni m'arrestez pus :
Ji v' veus co sitrumer voss' bai paraplu d' soie ,
Il esteut tot miérseû ç' jouà là so tot' les vôiés ,
I gn'y aveut treus samain' à mon qu'i n'avah' ploû ;
Li cire esteut tot bleu, les airchis turtos fou
Pigeolit d'vins les airs si haut qui l'ouïe ploréve
Qwand on loukive in' gott' vè l' disdut qu'on-z-oyève ;
Les rain' estit mouwall' ; des crajolés pâvions
Des potèie' à m' finiess' caressit les botons ;

(¹) Cordonnet en losange servant de bordure.

L'airège esteut si doux qui l' plope à l' trônnant' cohe
Ni frusihév' mèm' nin ; on-z-oyév' randi 'n' mohe ;
Li jôliet, tot spitant, cachî d'vins les tiyous ,
Tarlâtév' si chanson tot contint d'esse oyôu !
Tot passant tot près d' vos les gins fit in' clignette :
Sereut-ç' po s' pai, d'hév'-t-on, ou l' fât' di s' baromette ?
Et prind' si foye di jott' qwand on lavass' tom' bin
On n'el prind qui por lu , les aût' n'el veyet nin.
Quél awousse âx treus jôus dè l' fouleyeie sâmaine ,
Po v' diguïser d'adreut et corri l' pertontaine !
Hût jôus d'avanc' tot l' mond' saveut çou qu' vos mettriz :
Voss' feumm' sereut comtesse et vos vos friz l' banqui.
Po beûre on verr' d'èpunch in aût' prind 'n' cow' di pipe ,
I s' dihombe, i s'écrouke, i s' broul' quéqu'feie li pipe ;
Vos aût', vos v' dimasquiz, vos fiz todi long feû ,
Vos v' plaindiz dè l' choleûr s'i fév' même on neûr freûd ;
Il est vréie qui li d'sir' dè dire in' calin'reie
Qu'on n'ois'reut dire â jou n'esteut nin voss' foleie ;
Vos n' qweriz qu'in' saquoi : c'esteut d'ess' riknohous :
Wiss' sereut don l' plaisir s'on n'esteut nin veyous ?
Fer l' grand por lu tot seû çî sereut 'n' belle avance !
I vâreut bin les pôn' à s' boussè dè mette in' rance !
Ax mess' di moirt d'onze heûr' vos mâquïz foirt râr'mint :
Vos pinsiz qu'on loukiv' les rich' po vos parints ;
Vos n'riv'nîz nin sol còp ; vos alliz jusqu'à l'aite ,
Vos v'mettiz dreut d'avant l'fosse tant qui l'affair' fouh' faite,
Voss' mèn' si leyiv' pind', vos r'grettiz l'trèpassé,
Mais n'feie les gins évoie vos mâs estit passés ;
Vos v's accopliz après avou quéq' haridelle
Et v's alliz d'gottèr 'n'lâme à des autès chapelles.
Divins les grands bazârs leie esteut bint sovint ,
Dimandant les prix d'tot et tappant tot à rin ;
Les treus qwârts des botiqu' ènn' avit quâsi sogne ,
On n'li fév' nou visège ; on li mostrève in' trogne ;

Cou qui n'espéchiv' nin d'aller fer dipaqu' ter ,
Et d'mett' cou d'zeur cou d'zo tot po râr'mint ach'ter ;
On l'vèyév' fâfouyî quâsi d'vins tot' les vintes :
I m'fât çî , jî vous ça , coss' qui coss po l'attinte ;
Qwand on mettéve à l'hausse on n'è l'rivèyev' pus
Qu'après po fer l'mad'lein' di n'nin y avu stu.
Mais ni v's av-v' nin fait pond' comm' les grands personnèges ?
N'est-c' nin vos qu'j'a veyou d'vins 'n'vitrine è passège
Avou l'air de tûser so tos les mäs dè tîmps,
Et d'qwèri cont' les cris' on grand còp di voss' main ?
Vos v's avîz fait plaquî tot près d'quéqu'bonnès tiesses
Qui l'ouïe ni r'veut jamâie sin qui l'cœur seuye à l'fiesse .
Les cis qui v'riknohîz vis traitit d'ennocint
Et s'rappelît so l'còp Héniaux et l'boign' Mârtin.

HOUBERT.

Vos avez todi l'air dè n'savu compter qwinze ,
Jî sos tot esbaré houïe d'oyî voss' loquinse ;
C'est comme in' bomb' qu'èclat' mais vos n'm'acsûrez nin.
C'est des bouéd', qwand v' vorez, j'el prouvrè-t-âheiemint.

SERVAS.

Des bouéd' ? qui n' pout-s' ess' vrèie, mais por mi j'ennè dote !
Tot' les feumm' di manèg' so vos aût' sont groumottes ;
Jî creus-t-à noss' vî spot qu' n'at noll' founîr' sins feu ,
Et tot çou qu' jî v' raconte on l' tûtlèie so les teûts.
Jî n'a co wèr' fini ; comme on naw' qwand s'y mette ,
Tant qu' j'y sos, jusqu'à bout jî frè petter m' clapette :
Tot fant jî vous jî n' pous, vos n'esblawîz qu' les sots ;
Et les sûtis ryît di voss' feumm' comm' di vos.
Baicòp di grandiveus po fer li gâie manchette ,
Sechet leu blouck à stock et fet li maîgu' pansette ;
Vos aût', vos alloumîz l' chandell' des deux costés ,
On veyève à vos hâr' qui vos avîz gletté !
Li sèw' corève èvôie, li coton s'alouwève ,

L'ôle àx jonteur' des bress' po les r'nov'ler mâquéve !
Vola qu'i fait tot spès ! vos estez bin pus crás :
In' hoss'cowe árent l' flème à c'ste heúr' cont' voste ármá ;
Les moh' l'ont èlaidi ; c'est éco po v's apprinde
A çou qui d' bin des gins vos divrez co v's attinde ,
Tant qu'i gn'y at à suçì , tant qu'i gn'y at dè profit ,
On vint, mais qwand c'est tot on n' trouv' pus l' vóie po v'ni.
Qui n'a-j' les bais aidans qui v's avez-t-àx lotreies
Fondou sins v' corrègi bin qu' pierdant tot' les feies !
I v's euh' fallou l' gros lot po v' horrer tot don còp ,
Et po fer l' grand vizir à voste áh' , tot voss' sò .
Qwand ji v's a l' mi jugì , c'est à 'n' siesse è l' Châsseie :
Vos n' vis áriz nin plai s'on-z-euh' passé sins v' veie ,
Et po n' nin mâqué l' còp vos v's áviz-t-aposté
Ine heúr' divant qu' l' airçon di spégulair' frotté
N'avah' diné l' meseûre à restant dè l' musique ;
Vos v' voliz fer passer po l' meyeu des pratiques :
Vos aviz chùsi 'n' táv' int' l' estráde et l' buffet ,
A pus bai dè l' loumir dè pus foirt des quinquets ;
Vos prindiz çì jou là tot l' mond' po camaráde ,
Vos siz claper tot còp voss' pot di limonáde ,
Voss' feumm' qu'assotihév' di n'avu nou cachet
So l' frim' dè v'ni dè l'dans' si hourbév' di s' noret ;
Vos ryit à hiahias ; po v' diner dè l' qwâreûme
Vos pôç' di vos voss' gilet 'n' qwitit nin l'échancreûre ;
Mais ji m'aparçuva qui v' bahiz voss' chapai
Tot sofflant voss' narenn' treus còps d'avant d'avu fait ;
Çoula toumat si bin à moumint di l'intréie
Dè l' costir' di voss' feumm' tot reude èdimanchéie ,
Qui rottéve à cabasse avou l' fils d' voss' coib'hì ,
Qui j' veyá bin so l' còp qu' vos aguçé' vis piçt ;
Voss' hufflet fout còpé , vo n'aviz pus dé l'jòie ,
Vos áriz bin volou vis mett' pus fou dè l'vóie ;
Ci fout assez por mi ; ji m'dèrit : gn'át d' l'ognon ,

Vola qu'i k'mince à d'veûr âx tihons, âx wallons ;
Ji r'louka mî voss' chaîne et tot' vos gâillotrêies,
J'a riknohou depôie qui c'esteut dè l' fâss'trêie !
È l' plèce d'aûr vèritâb' qui c'esteut d' l'aur di cou,
Et dè stâim margoulé qui fait l'ârgint d' filou !
Qui vos hossît è manche et qui tot' vos manires
È l' plêc d'aveugler l's aut' vis soffoqu'rit d'poussire !
Voss' posse esteut ainsi banâl, à l'abandon ;
Vos êfants di zel mêm' divit prind' des lêçons ;
Ossu, ça vat sins dire, onk' fou po l'âm' di s'mère
Qwêrév' les baligands, et l'aut', po l'âm' di s'père,
Apprindév' çou qu' n'aveut di pu fin d'vins l'jârgon :
C'est l' prumî pas qui cosse et qu' môn quéqu' feies bin lon !
Qwand v's aviz sins souci brakné tote in' journée
Qui l'dial', quoi ! l'leddimain, n' happév-t-i l'attêlêie !
Vos d'niz rin qu'à v'louki grande èvêie dè bâyi,
Et vos fiz dir' qui l' cûr divêreut bon marchi.
Oister voss' fèn' chimih' ç'âreut stu trop' di pône,
In' grosse et l' fin coud'châss' n'ârit nin stu essônne ;
Po cachî l's apparanc' vos mettiz voss' vantrin ,
Mais trover ine aweye divin in' jâb' di straim
Areut stu pus âheie qui d'y trover in' têche ;
Vos n' fiz qui d' chipoter, vos n' cloyîz nin voss' bêche ,
Vos rattindiz qware heûr', sins fer on moumint d' bin ,
Po-z-allè tot crânant r'prind' dè poyèg' di chin ;
On coff' vis t'név' so l' sou : vos aimez tant l' musique !
Vos v'niz-t-à voss' purnai po louki l' gâr' civique ;
Mêdôr à l'exêrece, ou bin on mâtico
Moussi comme on houzârd fou d' l'ovrèg' vis t'nît co ;
Vos âriz pris rêçen' divant pourichinelle ,
Payasse è l' harliquin vis clawît dreut d'vant zelles ;
In' avaleu d' coûtais, on joweu d' bilboquet
Vis trovît l' boke à lâge et reud comme on piquet ;
Cinq si chins à l' cowêie po des laidès manires ,

On mustachî d' gorrai so l' chènâ à l' gottîre ,
Tambour ! c'est m' pèr' qui gangne, et à l' tallarigot ,
Tot-z-ovrant à leu pèç' divît co r'çur' voss' mot ;
Deux mohe' à cou baibai, c'esteut co l' même affaire ,
On fiferlin, on rin enfin v' polit distraire !
Qwand on n'at qu' vingt-qwatre heûre' à dépenser par jou
In' feumme et des èfants on deut filer tot doux ,
Casser 'n' cross' so l' hawai int' deux moumints d'ovrèg
Et n' tûzer l' ress' dè tîmps qu'à r'grèffi so l' gagnèg !
Mais vos, nin in' seul' feie, vos n'avez rimarqué
Qui l' planchi d'zo vos pîds esteut prêt à craquer !
Voss' feumme esteut l' pareie , vos 'nnè fez deux po 'n' cope :
Po z'aller l' haie ni l' trot déjà vos n' poliz hope
Qui vos l' tappiz-t-à l'âg' comm' si v's aviz l' vantrin
So l' ponet di s' kihyî téll'mint qu'i sèreut plein.
Li dragon di voss' fi aveut li pus d' ficelle ;
Les aût' si t'nît so cou jusse à ponet qu'i soffelle ,
Mais l' sonk' , à gros borai, divév' balter pus haut ;
On mettève on sâclin d' sogn' qui l' cow' fih' défaut ;
Tot l' volant ènairi on jou jusqu'âx nûlèies
I dogua si téll'mint qui v'là l' lécett' cassèie !
Et, tot fant des madam' et co cînt courubets ,
Li vînt pus lon qu'à diale el berlonsa tot net !
Quél èseign'mint por vos ! mais voss' tiess' fou climpeûre ,
Vis fév' hossi les spale' à tot' les acseigneûres ;
Lon di v' mett' fou des côps vos d'maniz-t-à mitan ,
Et tot comm' li ch'vâ Rock vos v' bahiz tot rottant !
Tot' voss' hied' pé qu' des rich' avit l' saint Nicoleie :
Des gros hopais d' bounhamm' , ine arèg' di keuvreie ,
I rêvîntlt tot l' mond' durant 'n' samaine ou deux ,
Divant qui les ch'mînèies ni fouhît so les teuts.
Il euh' bin mî valou dè l'z i d'ner in' bonn' pèce ,
On live, in' régue, in' plom' , qui des floch' di botresse !
Mais vos d'viz fer choûler les cis da voss' voisin ,

Dont l'agn', qu'esteut mon biesse, è l' cabass' ni d'név' rin.

L'an passé po l' prumi communion d' voss' pus vèye
Vos n'avez co qwèrou qu'à fer bisquer d'èveie ;
Di tot' c'esteut s' chandell' qu'avent li pus gros cou ,
I falla po l' poirter qu'in' feumme allahe avou ;
Si rôbe esteut téll'mint di falbalas chergèie
Qu'on 'nn'areut bin fait deux tot raspagnant l' moitiée.
Li londi tot l' manège allat à Chivrimont ,
Racokess', battant nou, reud comme è l'amidon ;
Li londi dè l' grand' Pâque on rikminçat l' pàrtèie ,
Mais on n' montat pus l' thiér, tot comm' à l' prumi feie ;
On alla jusqu'à pid et après on r'tournat
Po creuh'ler avou l' flouh' qu'allév' di ç' costé là !
On s'arrestat à l' waffe (¹) et d'vins deux treus bastringues ,
On n' loukat nin à n' geie, on riv'nat hink et plink ,
Tot chantant on boket so l' saison des amours
Qui l' pâquette et les aût' savît déjà par cœur.

Ciette i fât qui l's èfants àyesse in' pitit' fiesse ,
Mais on deut lezi d'ner sins chôkl d'vins leus tiesses
Des ideies di grandeûrs qu'on n' pout pus arrester
Et qu' boutet déjà d' trop sins qu'on les aie plantés.
I fât qui li r'ligion lezi mosteur tot jônes
Qui l' çî qu' fait bin trouv' bin , qu'elle adoucîh' les pônes ,
Mais ni l'accoplez mâie avou l' sottè ambiehon !
Avou les simagraw' qui gâtet çou qu' n'a d' bon !
Les liv' sont-i meyeux paç' qu'il ont des doreûres !
C'est çou qu'est so l' papi qu'èlzi fait len va leur !
I fât rimpli ses d'voirs, i fât savu pryî ,
Mais d' cœur et sins l' pinsêie di s'aller fer veyi !

Vos d'vez bin po l' moumint enn'avu gros so l'âme ?
È voss' plêç' mi j' freus tant qui ji k' heureux tot m' blâme ,
Et tot trossant mes manch' i m' plaireut dè r'miner

(¹) Cabaret très-connu.

Mi barque à l' tiess' dè l' venn' wiss' qu'elle at règuiné !
Ji v's a d'coviér les mâx, vos 'nnè k'nohez l' mèseûre :
Ritèhez l' pèce à nouf avou l' lin qui v' dimeûre !
Ni k'tappez nou coron, dikmélez tos les fils ,
Attaquez à p'tit jou, mettez l' size à profit ;
Qui voss' feumm' di s' costé di ses biestreies si r'sèche ,
Qu'ell' pâte in' çanse è deux, qu'ell' ramasse ine attèche ;
Tos les jous, à tote heûr' , ni cessez dè pinser
Qui bin des deûrs hiquets vis d'manet à passer.
Ricomptez l' tims pierdou, vos dépens' inutiles ,
Figurez-v' li coirdai si v' les veyîz d'in' file ,
Suppôsez qu' c'est treus francs po chaqu' journêie di mon ,
Jondez-y l' dob' po l' ress' , po fer l' brouwet mon long ,
Vos r'porez so li sti avou l' tims r'mett' li striche. (')
Et r'viker après còp tot payant qwitte et lige.

HOUBERT.

Vos m'accâblez, Servàs ! c'est indign' di voss' pàrt :
Si v' poliz parer l' còp, poquoi rattind' si târd ?
Poquoi d'mani stâmus qwand li vint s'emontève ,
Et n' brair' gârd' qu'à moumint qui l' tonnîre éclatève ?
Vos âriz bin mi fait qwand l' tims s'at abrûni ,
Di m'acseignî l'orèg' po m'è fer garanti !
Vos avez so l' conciince in' pàrtêie dè ravage
Qui l' torrînt tot d'boirdant à v'nou fer so m' rivage ;
Aidiz-m' à r'dressî l' digu' , fez in' effort por mi ,
Plantez les prumis pàs et l' ress' jè l' frè r'sutni ?

SERVAS.

Çou qui n' cût nin por mi, j'el lais broûler po l's aûtes ;
C'est m' pus p'tit imbaras qu' leu-z-aiw' seuye basse ou haûte :
So leu cou, so leu tiess' , ji lais fer mes voisins ;
Et si v' n'aviz nin v'nou malgré mi m' sèchî d'vins ,

(') Réglette servant à égaliser le grain dans la mesure.

Ji n'euhr' nin co moti tant seûl'mint d' vos affaires ;
Mais, so l' ton qu' vos l' prindez, ji n' m'âreus polou taire.
Sûvez don mes conseyes, i valet pus pèsant,
Vos l' riknoh'rez pus târd, qui des aidans sonnants !
Ah ! si v's aviz-t-awou des mâlheûrs di famille ,
Li feu ! des maladeie' ! alôrs, seyiz tranquille ;
Mi coûr ni sèrent nin sourdaut comm' po l' moumint ,
Et ji m' metteus-t-è qwatt' po v' dinner on còp d' main !
Mais po vos gaspyèg' rin d'vins mi ni s' rimowe
Qui, comm' j'el vins dè fer, po v' tapper tot' li hôwe !
Vos avez fait voss' lét, vos v' divez couki d'vins,
Aid'-tu, li cîr t'aidret, c'est l' pus sûr, rit'nez-l' bin !

HOUBERT.

Merçi, c'est 'nn'est assez, j'esteus lon di m' rattinde
Dè l' pàrt d'on camarâde à ton qui vos v'nez d' prinde ;
C'est ine attèch' so m' manch', songîz qu'on-z-at veyou ,
Sins qu'on s'y rattindahe, on jou qui n'at pus v'nou !
Ji n' vis sohait' nou mà, ji n' qwir' pône à personne ;
Mais si vos y toumîz, qui l' bon Diu m'el pardonne ,
A l' mannôie di voss' pèc' vos porîz bin v's at'ni :
Ess' battou di ses vèg' , çî n'est qu' dè pan bèni !

SERVAS.

C'est bon ! mais d'vant qu' ji n' seue comm' vos on tape à l' lège,
Il âret bin passé di l'aiw' dîzo l' pont d's Aches .
A propôs, vos avez lawé les parvinous ;
Les cis qu'ont quéqu' saquoi di vos n' sont wèr' bin v'nous.
Divant qui vos n' qwittéz' j'a co treus mots à v' dire :
Vos avez è m' jârdin volou jetter in' pire ,
Et bin l' mot d' parvinous, qu'on s'plait tant dè d'biter
Comm' si c'esteut in' tèch' po l' ei qu' l'at mèrité,
Admette in' distinc'chon : on parvint po deux vôiés,
Eun' qu'est tot' pleint' di spèn', di ronh' et di corrôies ,
L'âut' coûte et pus âheie po-z-arriver à bout ;

Mais qu'à l'fin tom' bin deûre à eis qui l'ont suvou !
Çi n'est nin l' tot d'ess' riche, i fât l'esprit pâhûle :
I fât poleûr mostrer ses bins comme out' d'in' tûlle ;
Li çi qu'est parvinou par des moyins honteûx ,
Qu'at l' conciince à ses reins et dè l' colle à ses deûgts ,
Leylz-l' là sins éveie ; les cossins di s' carroche
Sont quéqu'feies co pus deurs qu'on qwârti d' pîr di roche !
Fou des toubions, dè brut, i n'est pus bin noll' pâ ,
On còp d'ouïe è coirnette el freut toumer d'on mâ ;
Et qwand l'arrièr' saison di ses jous si mosteûre ,
Qwand l' tîmps dè rind' ses compt' lîraccourcih' les heûres ,
Ah ! qui n' ripâye-t-i chîr les lârcins qu'il at fait ,
Et qu' pé qu' les griff' dè dial' d'avanc' li hoirset l' pai !
Mais l' çi qui, tot douc'mint, seûie par si industrie ,
Si studièg' , si commerc' , si mesti, tot' si veie
At todi, nutte et jou, mostré qu'il esteut là ,
Qu'à d'triviè des tîmpess' s'at scrâwé so s' vierna ,
Qui so l' tîmps qui des aut' batihit en' Espagne ,
Pougnive à plein ovrège avou s' pus lâge aspagne ,
Qui çanse à çanse è cress' mettév' ses p'tits profits ,
Qui n'allév' mâie âtoû qui po les fer sôrti
Dè brouhagn' sipâgn'mâie po l' chanc'leus' caiss' di spâgne ,
Qui wârdév' bin ses oûs lon d' fer so l' còp des hâgnes ,
Qu'at souwé co cint feies, qu'at s' front qui fait des pleus ,
Qu'est div'nou vi d'avant si ag' dè n' mâie avu stu queut ,
Qu'a foiç' dè fer rôler si p'tit houyot d' nivaie ,
Enn'at fait on croupet qui li sièv' di muraie
Po s' cachî cont' li bihe et tos les mâvas tîmps ,
Qui l'at mettou è l'ombe à cell' fin qu'i n' fonss' nin ,
Po çila , chapai bas ! i passe in honnête homme !
Il at dreut à respect, i mèrit' qu'on l' rinomme ,
C'est da sonk ses patârs ! vos polez bin hawer ,
I n'y prind nolle astème et n' vis veut nin r'mouwer !

Houbert tot s' risèchant di s' pus reud riclapp' l'ouhe ,
Servàs r'prindant s' mayet à tournant bress' ribouhe ;
Tot chantant on vi air qu'il a-st-on pau cangi
Súvant les manir' d'houïe et di tos les pays :

- « Dè corège ,
 - » A l'ovrége ,
 - » C'est l' pièl' des amis çila !
 - » Dè corège ,
 - » A l'ovrége ,
 - » Qwand mém' nos d'vriz toumer là ! »
-

LI FOYAN ÈTERRÉ

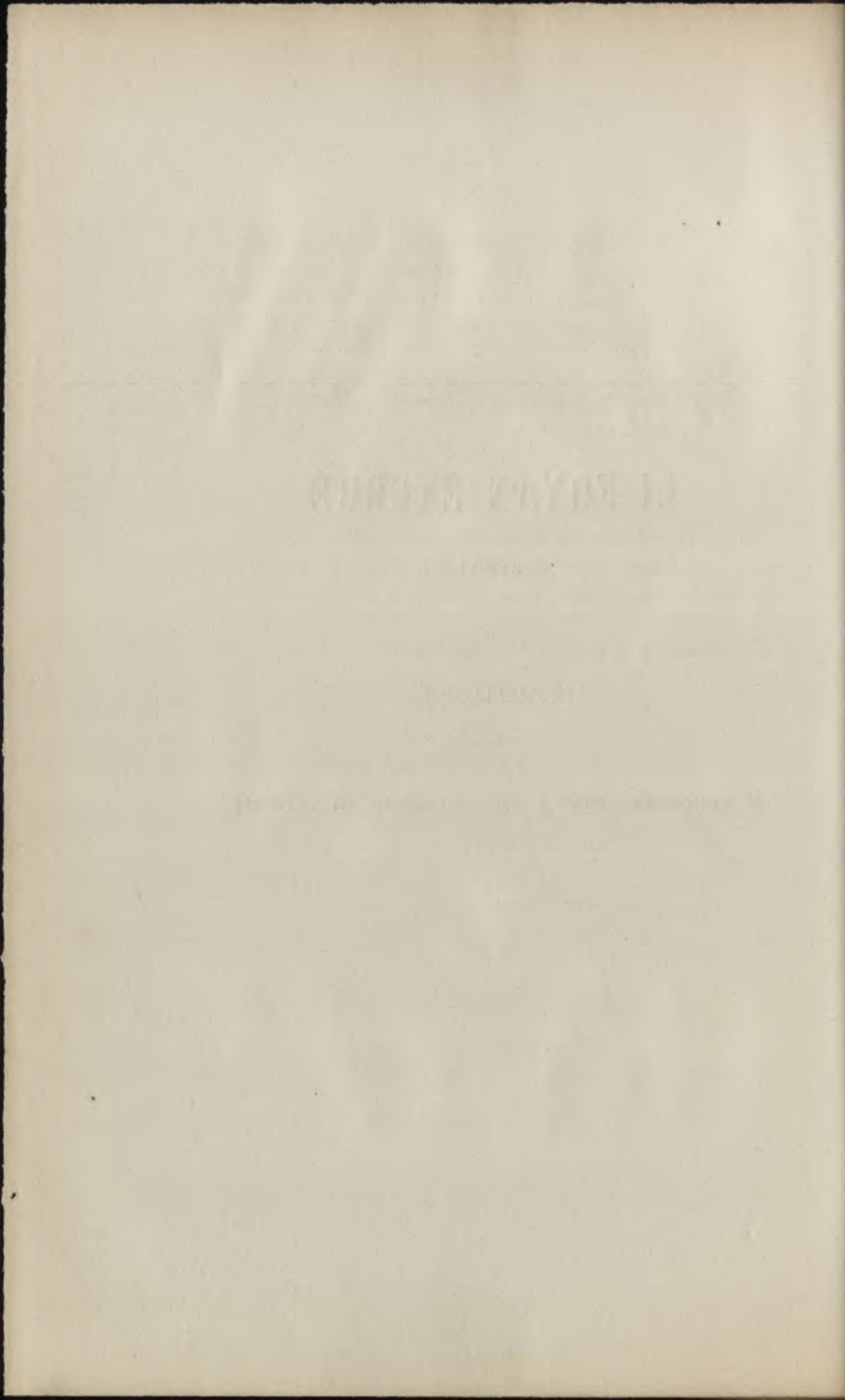
RÎMAI

PAR

N. POULET,

DE Verviers.

4^e concours. Prix : une médaille en vermeil.



A Monsieur Auguste Hoch.

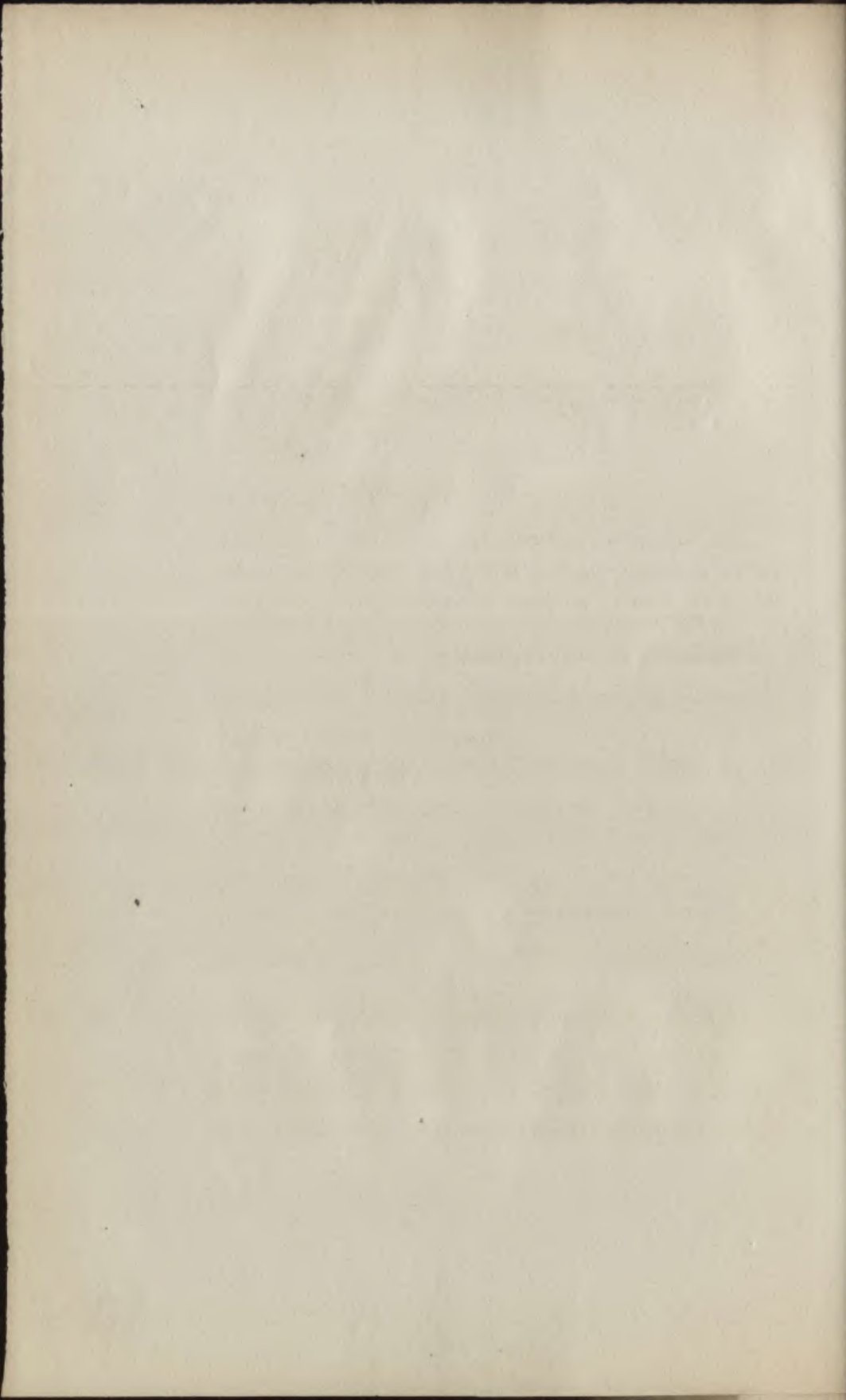
C'est aux encouragements que vous donnez à la Littérature wallonne, que ce petit poëme doit le jour; vous dédier cet essai, c'est faire remonter l'eau à sa source.

Veillez en accepter l'hommage.

Votre bien dévoué serviteur.

N. POULET.

Verviers, le 6 février 1860.



Il n'y a pas de localité, pour ainsi dire, à laquelle ne se rattache le souvenir d'un fait plus ou moins comique, remontant au bon vieux temps. A l'appui de mon dire, je pourrais citer mille exemples. Stembert nous en offre particulièrement un. Ce qui s'y est passé, d'après ce que la tradition nous raconte, m'a paru pouvoir être l'objet d'un petit poème. A franchement parler, c'est une blquette, mais une blquette qui a son côté plaisant, et plein de bon-homme. Dans ce récit, j'ai cherché à me montrer de l'humeur la plus joyeuse.

Le Wallon pittoresque et imagé, rude et concis, m'est venu en aide, car il se prête admirablement à la causticité et au trait satirique. Je ne sais si ce qui suit offrira à d'autres quelque intérêt, mais j'ai voulu débiter : c'est

mon commencement, quelle fin m'est réservée? Sous peu
le jugement du jury me tirera de l'incertitude.

Novembre 1859.



LI FOYAN ÈTERRÉ

RÎMAT

PAR N. POULET, DE VERVIER.

4^e CONCOURS. PRIX : UNE MÉDAILLE EN VERMEIL.

O veût ô fistou è l'ouïe du s'woisin....

Ji m' va sayi d' chanter, è noss' bon vi wallon ,
One histoir' qui mèrit' d'ess' mettowe en rauvion.
O foyan fait l' sujet di tot' mi trahulreie ;
Quu ji plaihe ô tot pau, et qu'ô reie on' bokeie ,
Ji sèrè bé payi des pôn' quu ju m'a d'né ,
Po scrir' tot çou-voci, et po v's el racôter.

Y faurent po m'aidi quu j'ôh' lu ch'vau Pégasse.
Mais ji n'a po môté quu l' harott' des *Margasse* (¹),
Qui n'a jamais corou, quu d'aller a nikets ,
Et qu'on' bonn' qwaût' d'avôn' freut pus d' bin qu' des côps d' fouet.
I pout fer çou qu'i vout, i n'èpéch' ret nin m' penne
Di cori so l' papî ni d' flahî so si s' crenne ;
Qu'i dresse ou bah' l'oreie, i est du plein èforchî ,
Et rin ni m' ratèret..... s'i n' vat nin s' trèbouhi!

(¹) Vieux cheval poussif dont le souvenir est populaire à Verviers.

Inspirez-m', vos turtots grands saints di l'ôrmonake!
Ji m' va brair' camme ô vai, dinez-m' ô bon stoumak;
O còp d' gorai d' voss' paurt, et j'arrivrèt à l' fin
Sé fer nou coupèrou, et j' pass'rè p'ô malin.

Les vis cottieus savet qu'aux éviros d' Vervi,
Nos avans ô vièg' foirt aimé des ouhlis.
Les treus qwaûrts s'y rêdet po-z-aller à l' tédreie;
Les aût' po-z-y veyi les bellès jônès feies.
O l'at l'oumé Stainbiet ⁽¹⁾, po tot' les men' di stain
Quu, d'vin les éviros, ô trovêve ancienn'mint.
Maugré qu'ô môlt' ô pauc, des bellès platès waides,
Ossi bonn' à waidi, quu po-z-y aller tède,
Avou leus aub' à fruts et tots leus pèchalîs,
Houket, aux nids d' favett', tos les d'ziveus ⁽²⁾ d' Vervi.
C'est là quu, d'vin l' meyeute, ô foyan s' porminéve,
Et quu, d'zo pus d' meye hauts frougnive et s' kurôléve.

Lu foyan a todi stu hèyou d' les l' cèsis.
I v' rutoun'reut on' térr' mi qu'on' chérawe à pids,
Et ci-voci, ô l' veut, ovrév' camme à ses pèces.
I èwèrév' tot l' vinôv' po ses tours et si adresse.
Y ayeut bin ô malin, qui s' l'ouméve *Ênôdé*,
Di ces *mathi-fait-tot* qui s' trovet tots costés,
Qui d'hév' qu'i v's el gobreut, et çoula so l' qwaurt d'heûre.
Camm' ç'esteut ô breyau, nollu n'el volév' creûre.

(1) Le nom de Stembert vient, dit-on, du mot allemand *Steinberg*, qui signifie *montagne de pierre*. Cela ne peut pas être. Pour en trouver l'étymologie, il faut considérer son nom dans le patois du pays, comme il l'a porté de tout temps, et le porte encore aujourd'hui. C'est *Stainbiet*, qui signifie *montagne d'étain*. Peut-être s'y trouvait-il anciennement quelques mines d'étain.

Detrooz. *Histoire du marquisat de Franchimont*, 1^{re} partie, page 126.

(2) Dénicheurs.

Mais l' pus dral' di l'histoir', c'est qu' çu fout eila
Qui v's apiça noss' biesse et qui v's el rafûla.

* *

Kunohez-v' bin Tatenn' ? — Volà on' bell' fam'reie ! —
Kubin d' hanteus por leie frit co des biestireies !
Ses chiff' sont pus roz'lant' quu l' pus rog' bon poumi,
Et s' taye èt' mes deux mains su poreut apougni.
L'Ènôdé, lu, esteut ô grand meye diale è coirps,
Forsôlé et vigreu à fer r'lèver ô moirt.
I s'aimit tots les deux : mais ç' n'est nin l' tot d' s'aimer ;
O pau d'aidans vat bin, qwand ô vout s'accopler,
Et noss' pauve Ènôdé n'aveut rin à prêtède.
Tatenn', leie, esteut riche, et les pus bellès waides
Di *Slar* ⁽¹⁾ et di *Staibiet* divit tot' li ruv'ni ;
Duvant s' poite ô veyév' lu pus gros âcini.
Mais ji danne à pèser si s' vi pére astrabote
Cist afrôté galant qui n'a quu ses clicottes.
Seyiz bon, seyiz brave, ou seyiz bon ovri,
Sé-z-ôrgint vos n'estez quu fleur du halcoti.

Heureus'mint po l' valet, et camme ô côp d'assenne,
Qu'i arriva noss' foyan enn' on' terr' du Tatenne,
I v's y fit des gal'reies di pus d' cint tourniquets,
Les pus moid' di ses hauts ravizint des croupets.
Li tunnel d'*Halinsôrt* ⁽²⁾, lu pont des *Dardanelles* ⁽³⁾,
Ni sont bons, tot au pus, quu po fer rir' di zelles,
Et les ovreg' des hamm', avou tots leus bihais ⁽⁴⁾,
Sont dè l' tirlott' ⁽⁵⁾ adlez les eis qu' eiss' biesse at faits.

(1) Grandes terres labourables, sises près de Stembert.

(2) Ouvrage d'art sur la ligne ferrée de Liège à Verviers.

(3) Pont jeté sur la Vesdre au lieu dit les Grandes-Rames.

(4) Biais, moyens.

(5) Camelotte.

Sé braukler, Béverlo ⁽¹⁾, avou ses têt' môtèies,
Ni pout d'ner, du ses hauts quu lu pus p'tite idèie!

* *

A l' coin' dè grand vinauve, et po les cis qu'òt seù,
O tot p'tit còbaret su drouveure aux boveüs.
Li borgeù dè l' mähon, lu bonnet so l'oreie,
Na quu les craqu' è l' boke, et d'vin les mains l' boteie.
Po fer rire, i racòt' qu'on' nutte at rapèhi
Li leun' qu'esteut toumèie au fond dè grand vivi ⁽²⁾;
I v' diret qu'i at trové, tot studiant è s' coulèie,
Poquoi quu leu-z-église esteut si rescoulèie,
Kumint çoula s'at fait, et à quène occàsion :
L'anglèie esteut fou sqwère et l' meur' jeté fou plomb ⁽³⁾
C'est là qu' tos les dimains, les malins dè viège
Vinet beür' leu hèna, et si mett' enn' allège.
Dir' quu noste Ènòdé s'y allève astaffler ⁽⁴⁾,
Et quu d'vin çou qu'ò d'héve i v's y herrév' su né,
Ni sèreut nin mètî. Lu vi pér' da Tatenne
S'y chòklv' bin avou, mais n' fév' ni senn' ni mene ;
O bou d' frise, ó z-òh' dit, è mitan des boveüs.
Pus rin n' li fév' plaisir : les chansons, les cwårjeüs,
El fit r'naker so l' còp ; i atristév' li kékeie
Tot camme ók' qui keuvreut on' méchant' maladeie.
— Jan ! prélez bon corège, et ni v' maugriiz nin,
Ok ou l'aut', dihév' t-i, nos l' savans turtos bin.
Lu mau n'est nin sè r'méd' ; si j'esteut è voss' plèce...
.... Et v'là trèt'-si còseies qui li plovit so l' tiesse !
Qu'i v' sorveign' quoi qui ç' seuh', vos trovez des èòsieüs,
Mais sov'nez-v' dè vi spot : i n' sont nin les payeus.

(1) Camp près de Hasselt.

(2) Vieux *dicton* local.

(3) Autre *dicton* local.

(4) Attabler, s'y asseoir commodément.

— Aï, j'el sé, d'hév' t-i; é m' plêç' ju v' voreus veie!
 Loukiz, ji dôreu l' waid', des aidans ou bin m' feie,
 Au çì qui m' l'apointreut ou touwé, ou vikant,
 Et qui m' prouvrait, bin elér, quu c'est vrèimint m' foyan.
 I n'òt nin ò jône hamm', duvin tot' lu k'pagnèie,
 Qui m' jurah' qu'i l'aurent, ou bin qu'y laireut s' veie.
 Tinez hé d' voss' parall', ruprit-i l'Ènòdé,
 Et d'vin deus jòus loukiz qui qui v's iret trover.

..

C'est à c'ste heúr' qu'i faurent quu j'òh' li don di scrìre,
 Po v' poleúr racôter dè l' pus plaihan' manire,
 Kumint qui s'y sont pris, qué tour et qué bihai
 At mettou chaque é nouv' po-z-atrapper l'ouhai.
 Cint pág' sèrit trop pauc. — Et po v' bin dir' li veúr,
 Ji n' fait nin tant d' rauchau, p'ò pass' tìmps d'ò qwaurt d'heüre;
 A mes ouïes, i vaut mi, dimoni d'vin sujet
 Quu s'one affair' du rin fer des si longs brouwets.

I mettet trapp' so trapp'; mais lu biess' foirt malène
 Hippéve à tots momints, camme ell' fit à l' bèguene.
 Tot çu quu l'esprit d' l'hamm' at polou évêter,
 Est tiré fou dè sèch', po sayi d' l'attraper.
 O l' qweréve enn'ò lwé ⁽¹⁾, aut' pô i s' rutrovéve,
 Et les pig', et les lèç', tot çoula les odéve;
 S'i moussiv' fou di s' trò, j'ireus qweri m' rihai ⁽²⁾,
 Et ji v's el riclapreus camme on' volèie d'ouhais,
 Dihév' t-i ò tédeu; mais v'là çou qui m'annòie:
 On' biess' qu'ò n' vent jamais, et qu'est au dialè évòie
 Au mounint qu'ò pès'reut qu'ill' su fret apiçi,
 C'est à lèyi tot là et à s' foirt hé r'poyi!
 L'Ènòdé, lu, s' taihive, i loukive, i houitéve,

(1) Lieu.

(2) Filet pour la tenderie aux petits oiseaux.

Et camm' l'ouhai da J'han, pèsév' pus qu'ennè d'héve...
 Di tès-è-tîmps Tatenne èvoyiv' dumander
 Si l' foyan esteut pris, qui qui l'aveut happé.
 Çoula s' côprind du s' pôrt. Si vi pér' fève on' mene
 Tot camme ô capucin qui v's aureut pris méd'cene,
 Tot veyant quu maugré qu'i avent tot promettou
 L'ennè r'ireut à l' vûd', sè qu'i n' l'ôhît d'hédou.

Camme ô bon gènéral, qui vout gâgni l' pôrteie,
 L'Ènodé s'apotive et dressiv' ses battreies.
 C'est auih à sèti, qu' tot veyant les chesseûs,
 I n'at né d'monou là avou les bress' è creux.
 Lu lèç' qu'i avent noki, so n' ritournèie baguette,
 Au moid' pitit mouv'mint so l' côp d'vèv' fer hipette;
 Si bin qu' tot s' rumouwant po seyî d' moussi fou,
 Lu foyan s'ènancreve et s'y trovév pèdou.
 L'ideie esteut foirt bonne, et k'bin d' gins, sè v' dispaire,
 D' mandrin houie ô brevet po 'n' bé pus sépe affaire.
 Accropou, enn' on' coine, i awètiv' li mouxint
 Quu noss' lèç' supitahe avou l' neûr' biess' duvin.
 Çoula ni d'mona wèr', ca vès treus heûr' et d'mèie,
 Heûr', qu'il rotte èbômeie, qwand c'est avô l' journèie,
 O-z-ètèda chawer quu l' foyan esteut pris
 Et qu'i pédève à l'auw' po 'n' di ses patt' du dri.

*
*
*

Allons, trompett', jowez!.. glign'tez tot' les hilettes!
 Bouhiz so les chaudrons et les vilès paillettes!
 Fez petter tot' les chamb'! — C'est voci qu' ji d'mandreus
 Quu les vers vinahît ôheiemint d'zo mes deugts!
 J'a sègn' di toumer couût di rauhon et d'ideies,
 Et di m' veie obligî dè fini l' comèdeie.
 Quî d'veus-j' aller houki po m' tirer dè dangi?
 Dihez-m' el, et so l' côp ji v' l'îret apougnî.

J'ireus-t-aux *Ifurkôv*⁽¹⁾, mangré l' chin⁽²⁾ à treus tiesses,
Dimander ô côseie po n' né passer po "n' biesse !
Mais i enn'at an' qui houk' pédow' camme ô grèvi
A l' bêchett' d'on' baguette ; ille at mèsôh' di mi.
Ruvnans-y sè tourner, et so l' tims qu'ô l' vat d' pède,
Veyans çou qu'i èvêtront po sayi dè l' dihède.

On' fizéie qui pôtreut ni d'maurreut nin pus d' tims
Quu l' novell' dè l' captur' n'arriva d'vin les gins.
S'ô qwaurt d'heür', tot' lu waid' su trova si rèpléie
Qu'ô n'ôh' polou lièrer ô loukeu è l' môdèie⁽³⁾.
Lu Ri di Mangôbroux, et l' grande atw' du Vervi
Ont mon d'hions, d'vin les poiv', qu'i n'at d' mouv'mint voci ;
O champ d' grains, tot k'huzé, freut còpréd' les héréies⁽⁴⁾,
Mi quu çou quu j' racôt' po discrîr' les bouleies⁽⁵⁾.
L'Ènôdé, l' bresse è l'air, mostréve à tos l' foyan ,
Et criéve à s' rôpi : vo-l'-là et i est vikant !..
Quu faut-i ènnè fer? Volez-v' qu'au grand manège
J'el haugn' po deux treus jôus aux oùies du tot l' viège?
Ji so binauh' dè l' tère, et m' bress' d'vint falli.
Ji li spatt' li bùzai, si vos d'hez tos nenni.
Respondez-m' habeiemint! on' feie! deux feies! treus feies!
Ai, brayit-i tots, poirtez-l' so l' mähon d' veie!

Duvin l' sôl' dè côseie, so des ham' accropous,
Cinq ou six gros cèsis, aux champs duv'nous chènous,
Jóspinet dè l' journéie, et dè l' pris' du noss' biesse.
Lu mayeur, l'èchèvin, et tot ci qui at on' plèce,

(1) Nom populaire des enfers. A Liège, on appelle ainsi les Indes hollandaises.

(2) Cerbère.

(3) Dans toute cette foule, tout ce monde.

(4) Action de pousser.

(5) Ondulations de la foule.

Tot autoû dè l' rôd' tauv' si trovet rassólés.
Enn' on' cass' duvant zell' lu foyan est héré.
P'ò trô qu'ô-z-at leyî, chaque el louke à l' tournêie,
Et so s' côpte ôk à ôk dit su façon d' pèsêie.
L'Andri l' pôdeu ⁽¹⁾ dè lwé volév' pôd' su portrait;
Pierreçel trovév' foirt bai, et J'han l' trovév' foirt laid.
O grand frûleu criév' : mi, ji pòye on' bonn' gotte
Si vos m' volez d'ner s' pai, po m'è keuse on' calotte!
D'nez-m' el, dihéve on' aute, et ji pôt' so Vervi.
On' biesse ossi curieus' su pout bé fer veyî;
O héleie ⁽²⁾ des tessons, des r'naus, et des fawenes,
Qui n' vinet nin aux spal' dè l' ciss' quu j'examine!
— J'el voreus, d'hat l' mayeûr, mais ji n' pous v' côtêter,
Vos l' savez tot camm' mi, i est d'né à l'Ènôdé.
I enn'est mais's, c'est dà sen'; mais volà qu'i s'aspitte,
Jôzez li, et v' vierrez s'i s'ennè vout fer qwitte.

..

Dihans çou qui l'amén', c'est l'affair' d'ò moumint.
Si ji n' racôtév' nin, et lu d'foué et lu d'vin,
Çou qui est scrit sèreut bon à lér' po fer ô samme,
Et m' rimai, p'ò rouvieg', n'aureut ni rim' ni rame.
È l' mâhon da Tatenn' voriz-v' bin, avou mi,
Ètré po cinq minut', et hoûter çou qu'ò dit ?

..

Mamzelle est à on' tauve; ill' keut avou s' cusenne :
On' bell' dodon tot d' même, et qui vaut bé Tatenne.
Tot camme aut' pô, voci, ô s' divis' dè foyan :
Mais v' sêtez qu' c'est on' frim' po moti des galants.
Après tot' leus gôgôies, leus roubans, leus flochettes,
Paurler d' hantreie, èt' zell', est l' plaisir des wihettes ⁽³⁾.

(1) Célèbre barbouilleur verviétois.

(2) Héli, quêter en chantant ou en montrant un objet curieux.

(3) Fillettes de 15 à 20 ans.

Ill' frit mi dè tihner ⁽¹⁾, m' respondrez-v' ? j'è còvins ;
 Mais l' pèchi est mon grand quu du k' jauzer les gins.
 Ruvnans à nos bôcell', et s' qwittans les babiales.
 « Aisi, Tatenn', — dist-ell', c'est l' cusenn' qui parale , —
 Vos pôn' vont ess' fineies, vos spozez voss' valet ;
 Quu n'è pous-j' dire ottant avou noss' grand vòrlet !
 Mais m' pér', tot camm' li voss', fait d' ses airs et di s' tiesse.
 Quu n' vèt-i d'vin noss' fond ô foyan, tote aût' biesse ,
 I sûreut l' bon exêpe, et s' pawe el freut d'noki ;
 L'Enôdé d' ses côseies nos l'aidreut apiçi.
 Houôtez, dist-ell' Tatenn', — I m' vint on' crâne ideie ;
 Tot pout co s'arrêgi, si v's estez si pressêie ,
 Mais t'nez, so çou-voci, li lèw' duvant vos dints.
 Ji m' va è voste assis' fer hêrer l' foyan d'vin.
 I fauret qu'ô l' ruhapp' ; li valet qui v' hôte ,
 S'i est assez toursiveû, fret du lu paye et qwitte.
 Su seret dob' mariège et s' frans-n' d'on' pir' deux còps ,
 Kubin d' nos vis galants vont-i beûre et s' fer sôs.
 Çu sêret dob' mariège, et nos frans deus *plevis* ⁽²⁾.

(1) Veiller au ménage.

(2) *Plevi* * signifie, dans l'ancien langage, droit de la main. Une fille plévie, était une fille promise en mariage ; et plévir une fille c'était la promettre.

Mais les Franchimontois l'entendaient autrement : selon eux, plévir voulait dire aspirer.

Quoi qu'il en soit, voici les cérémonies que l'on pratiquait anciennement à Verviers dans la célébration des mariages.

Les futurs époux, après la seconde publication des bans, se rendaient à l'église avec leurs parents et amis, marchant deux à deux, pour y recevoir du curé, la première bénédiction nuptiale ; ce qui se nommait plévir ou aspirer au mariage.

Après la dernière publication des bans, la future épouse, coiffée d'une

* Suivant cette hypothèse, le mot *Main - Plévie* si intéressant dans le droit civil Liégeois, aurait une toute autre signification que celle de *manus plicata*, *main pliée* qu'on lui donne communément, et sa vraie signification serait *main promise, main cautionnée, main engagée*.

Camme les baucell' maweur' vont turtot' assoti !
Mais po fer çou qu' ji dis, i nos faut dè l' patièce.
Fians houkè l'Ènôdé, vos vièrez tot' su sièce;
I at cint tours è s' cabosse, et s'i s'è vout mèler,
È voss' còrti l' foyan dumain sèret r'planté.

*
*

Èt' zell', çou qui s' dihat, tot rat' vos l'allez lère,
Jans à l' mâhon commeune et s' houâtans noss' còpère;
Vos vièrez d' quén' manire i èmanchat s' bataillon,
Et kmint, tot les kmèlant, i dikmèla m' rauvion.

*
*

Vos n'avez nin rouvi l'affair' dè l' mâhon d' veye,
Noss' foyan è l' gayale, et les gins qu'el vont veie;
Vos v' sov'nez des discours, et di tots les crissous
Qui s' sont faits so s' pauv' cùr qwand i l'òrin vèyou.
I est bin tims, mi sòl'-t-i, quu l'Ènôdé sorveille,
Qui s'aboutte è l' trûlèie, et qu'i les tèr' fou sègne.
Tot d' sofflé i arrivév' : mais d'vin lu qué cang'mint !
O saurot cliquant noû, ô bai chapai di straim,
Des solers qui r'luhin, pus' on air di corège,
Qu'ò l'ôh' pris, sè l' kunoh', po l' fi d'ò bon manège.
Qu'a-t-i don è l' mâhon ? — Les d'hat-i tot-z-étrant,
Estez-v' ébarassés ? enn' estez-v' so l' foyan ?
Finihez vos cancans, et j'arègrè l'affaire
Au côté'mint d' tos l' môd', si vos v' volez bin taire...
Lu biesse est bin da mène, on n'el pout dépètrer;

couronne verte, les cheveux épars, accompagnée de celui qui devait l'épouser, et suivis de leurs parents et amis, deux à deux, comme à la première cérémonie, se rendaient à l'église pour y recevoir la deuxième et dernière bénédiction. Après cela le banquet se faisait aux dépens de tous ceux qui avaient assisté au mariage; ils devaient envoyer chacun un plat pour composer le repas. Tous se mettaient à table, à la réserve de l'époux, lequel était obligé de servir les autres.

Histoire du Marquisat de Franchimont, 2^{me} partie, page 113.

Voci çou qu'è m' makett' po l' pûni j'a trovê :
Mi vl maïss' racôteve, è tîmps qu' j'allève è scalle,
Qu'ancièn'mint des baucell', qui s' loumit les Vestalles,
Qwand ill' lèyît distéd' leu feû sê l' ruchergi,
Qu'enn' ô trô, tot' vikant', ô les allév' plôki.
V's allez côpréd' tot dreut çou qui ju vous qu'ô fasse.
Lu foyan nos vint d' térr', quu du têrre i ennè r'vasse.
Enfin po l' dir' tot plat, et fini voss' boucan,
Quu tot camm' les sam'reie' ô l'èterre tot vikant !
Dèjà, l' plêç' est qwèraw', d'nez-m' ô p'tit còp du s' palle,
Et dimègne après vep', nos l' chôkrans-t-è l' potalle. —
L'ideie esteut novelle, ô-z-y applaudihat ;
Vos allez veie so l' còp si l' jeû lezt' plaihat.

..

Wisse irè-j' ramehner çou qu'i faut quu ji s' creie,
Po-z-esse ô pauc adreut à côter l' trôjudeie ?
Li paw' mi dit tot bas : cass' ti penn', broûl' çouci,
Et lu corèg' mi chôke à l' fini maugré mi.
Li quin faut-i hoûter ? : « ti vas passer les roufes
» Si l' critiqu' vint à t'lér', hoût' lu pawe et lais-l' boufe.
» Dihez au pus' habeie, et rouveie ti rimai. » —
» Côtineuw', respond l'aût', çî n'est nin si mau fait. »
C'est cici quu j' hoûtrè pusquî flatt' mi bajawe.

Leddumain, tot l' viège esteut avô les rawes,
Et par ô bai solo, qu'i fév' tot au matin,
Li gard' champett' pitiv' (¹) tot-z-annôçant l' burlin (²).
Camme ô sêt, l'ètermint si d'vêv' fer à l' vesprêie.
O n'aveut pus veyou one ossi bell' journêie.
Les manèg' estit vûds, tot l' môde esteut so s' soué.
Hamm' et famm' si riînt, i s' dihet tots bôjoû ;

(¹)

(²) Tremblement.

O bovév' camm' des trôs à l' tavienn' dè vinôve.
On' niêie d'êlecteurs dimanreut mon à tauve,
Qwand i magn'rit po rin, et beurit sè rin d'ner,
Quu les quéqu' vis gohrai qui s'y sont respounés :
C'est d' là qu'ô d'vév' pôrti, so l' tôrd di l'après nônes....

Quéquès heûr' à ratède et ji sèrè fou pône !
Ji m' kuhôhen' l'esprit ⁽¹⁾ à tuzer, i est bé tims
Quu ju poch' lu niket ⁽²⁾ po pôrlér d' l'ètermint.
Les trokais ⁽³⁾ s'apôtiet : l'Ènôdé s' met à l' tiesse ,
Ossi fir qu'ô pètion ⁽⁴⁾ avou l'ouhai d'zo s' bresse.
Lu mayeur èl suhév' reud comme ô pô piket,
Puis Tatenn', su vi père, et tol' les gins d' l'endroit.
L' pôrcession dè coucou ⁽⁵⁾, si vigreus' qu'ô pout l' dire ,

(1) Je me creuse l'esprit.

(2) Sauter le pas.

(3) Les groupes.

(4) Petit maître.

(5) *Fête du Coucou de Stembert*. Cette farce se joue le deuxième dimanche d'octobre, mais seulement de sept ans en sept ans : elle est trop sublime pour en donner plus souvent le spectacle. On l'appelle *Les grands jeux*. Quand, et à propos de quoi elle fut instituée, c'est ce dont il est impossible de découvrir la moindre trace. En voici la description :

Le second dimanche d'octobre de l'année septénaire, toute la jeunesse de la commune, décorée de rubans de diverses couleurs, se rassemble le matin, et commence la journée par des danses, par des rondeaux, en circrivant exactement le village de Stembert, et traversant, pour le circonscrire, tous les lieux par où la danse a passé de tout temps. S'il s'y trouve des obstacles, comme par exemple, des haies, on les coupe; s'il s'y trouvait des édifices, on les abattrait.

Les étrangers qui viennent voir la fête peuvent en être en prenant un ruban, et on engage même tous ceux qui y paraissent à en accepter un, pour lequel celui qui le reçoit donne une pièce de vingt sous, ou plus ou moins suivant sa générosité.

L'après midi, après les vêpres, paraît une charrette, sur laquelle est un homme affublé d'un sac que l'on appelle le *Coucou*. Près de lui est le dernier

A costé d' ciss' vo-cell' n'est quu du lu p'tit' bire.
Tot s' passa camme i faut, seûl'mint noste Ênôdé
Criève à bok' drovaw' : nos allans l'éterrer !....

Vos v' dotez di l'ognon, et dè l' waid' dè l' cusenne,
Sè quu po m'alôgui ji boute ô fa du s'penes
Qu'ô lomm' des grossès ch'veies, béchaw' tot camm' des clòs,
Quu les scrieus français nos siervet à môle-vôt...
On n' nos pòye nin par lign'; zell' el sont : c'est d' l'adresse.

Li grand vòrlet k'mécive à déjà fer di s' tiesse.
I brèiév' camme ô vai, c'esteut l'avant-bouson (1).
L'Ênôdé, bé pus freud, vus el hèra pus lon.
O tappév', po fer l' foss', des paltèie' à l' pus belle ,

marié du village, avec quelques jeunes hommes bien décorés de rubans et armés d'épées. Au signal qui est donné, la charrette part, trainée par plusieurs hommes qui la conduisent jusqu'au haut du village, près de la rampe d'un étang qui s'y trouve. Cette rampe est assez forte pour y faire glisser facilement la charrette, et l'art a encore ajouté à la facilité naturelle de la rampe.

La charrette donc arrive là, et les ordres étant donnés, les conducteurs la poussent de toutes leurs forces, et la font descendre avec la plus grande rapidité dans l'étang. Le pauvre Coucou, affublé dans son sac, ne voit rien ; mais à la rapidité de la descente de la charrette, il sent bien que le moment le plus critique pour lui est arrivé. Effectivement, dès qu'elle est descendue dans l'eau, on y jette le Coucou trois fois, et trois fois on l'en retire. Alors la farce est jouée ; on le ramène dans le village sur la charrette, et on lui paye la petite somme convenue, pour qu'il en soit le principal acteur. La jeunesse va ensuite continuer ses danses, tant dans les rues du village, que dans la maison qui lui sert de rassemblement.

..... La jeunesse de la communauté de Stembert, a été, de tout temps, tellement enthousiasmée de cette espèce de fête, qu'elle a soutenu des procès très-dispendieux pour en conserver la plus stricte observation, et elle s'y est toujours maintenue jusqu'à présent. Rarement, même dans les années de désastres, en a-t-on différé la célébration. »

Detrooz. *Histoire du Marquisat de Franchimont*, 1^{re} partie, page 127.

(1) L'empressé.

I ovrit camm' des *béch' fiér* ⁽¹⁾ de hawai, de l' truelle;
S'ò clègn' d'ouïe, ô grand trô su trovat tot vûdi
Pret à r'êur' li foyan et li fer fer s' prangi.
Li mayeur, bai jôseu, volév' préd' lu parallé,
Mais çoula parêta s'ò foyan ô pau drale.
— Kubé n' faurent-i nin di docteurs, di méd'cins,
Po r'weri tos les cis qui pôrlet so des rins? —
L'Ènôdé l' discôsia, tot d'hant qu'ò rawórdéve,
Quu l' nutte allév' vini, et qu' tot l' môde atêdéve.

Ji poreus bé mi k'dûre, et fini d'ò plein saut.
Mais loukôs rafûler noss' biess' tapêie è trô.
Li térr' plovév' dussus; ô l' jettéve à wôlées ⁽²⁾;
I n'ôt nin ôk è l' bânn' qui n' fi'h' lu fricassée!
Si bé quu chaqu' pèsév' l'aveur foirt bé stoffé,
Qu'ò n'el vièreut môie pus, et qu'i esteut tot spaté.
Pauv' foyan! pauv' neur' biesse! ôh' t-on môie polou creure,
Qu'ò v's ôh' tot camm' çoula flûchi po l' trô d'abeûre!...
J'a trôlé treus qwat' feie' è corant di m' rimai
Qu'ò nôh' fait po s' vègl des hiraut' à voss' pai.
Vos v' là à sauweran ⁽³⁾. — Quu n' sos-j' camm' vos fou hisse,
Ji r'plôreu hache et mache et j' finireus mes d'vise.
Mais j' deus co quéquès lègn' po-z-akeuhi m' léheu.
Tatenne et l'Ènôdé, s'accopulront tos dreut.
Li foyan s' raboutret: mais l'meyeu c'est di m' taire,
Lu grand vôrlet, sè mi, su tirret bé d'affaire.

..

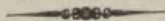
O s'at moqué, d'vin l' tims di tos les cis d' Vervi
Po l' gros chet qu'i ont, ô jou, fait voler so l' marchi;

(1) Le pic-vert.

(2) Comme un averse.

(3) A l'abri.

O-z-at oiou rauhon, et mi mém' j'ennè reie.
Mais l' foyan après tot mèrite ossu s' hahleie.
I n'est nin mólôhi dè rir' dè prumi v'nou ;
A Staibiet y at l' foyan, à Vervi y at l' marcou ;
Aut' pô quu n'at-i nin ? oh ! s'ô volév' tot scrire ,
O n' finireut jamais, ô-z-aurent trop à dire !
Çou qu'y at d' sûr, c'est qu'ô veut è l'ouïe du s' près voisin
Lu moid' pitit fistou. È l' voss' quu n'a-t-i nin ?



LES PONES DI COUR

CHANSON D'GRAMIGNON,

PAR

THÉOPHILE BORMANS

5^e CONCOURS. 1^{re} MENTION HONORABLE.

Ain : Ha, ha, ha, dihéz'm' l'avez-v' veyou passer.

Ou — Je m'en vais au marché pour y vendre du froment,
Je n'y fus pas sitôt qu'il y vint un marchand.
Ne r'aurai-je plus mon âge de quinze ans ?

So l' timps qu' ses vach' waidine, on bai matin d'osté,
Bèbet' contév' ses pôn' àx àb', àx fleurs dè pré.

« Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

Bèbet' contév' ses pôn' àx àb', àx fleurs dè pré.
È s' main Bèbet' tinéve on p'tit bouquet souwé ;

« Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

È s' main Bèbet' tinéve on p'tit bouquet souwé ;
Tot l' loukant, pauve éfant ! ses bais oùie' ont ploré.

« Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

Tot l' loukant, pauve éfant ! ses bais oùie' ont ploré.

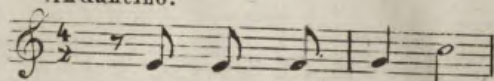
« Ah ! poquoi, dihév'-t-ell', Colas m'at-i trompé?... »

« Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

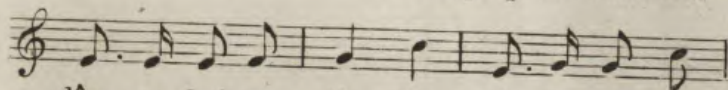
LES PÔNES DI COÛR.

CRAMIGNON.

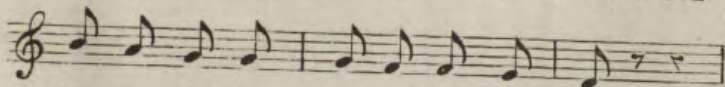
Andantino.



So l'timps qu'ses vach' vai-

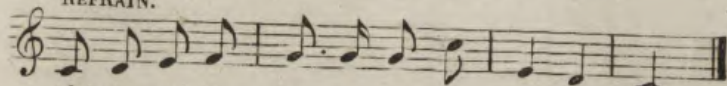


dîne, on bai ma — tin d'os — té Be. bett' con-



tév' ses pôn' âs âb' âs fleurs de pré,

REFRAÏN.



Ah! poquoi, Co — las, poquoi v's a — vu hou — té?

Ou sur l'air: Ha, ha, ha, dihé, l'avév' veïou passér.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

CHARLES THE FIRST

BY JOHN BURNET

IN TWO VOLUMES

LONDON

Printed by J. Sturges, at the

Printers Office, in St. Dunstons Church-yard

1704

Printed by J. Sturges, at the

Printers Office, in St. Dunstons Church-yard

1704

Printed by J. Sturges, at the

Printers Office, in St. Dunstons Church-yard

1704

Printed by J. Sturges, at the

Printers Office, in St. Dunstons Church-yard

1704

Printed by J. Sturges, at the

Printers Office, in St. Dunstons Church-yard

1704

Printed by J. Sturges, at the

Printers Office, in St. Dunstons Church-yard

1704

Printed by J. Sturges, at the

Printers Office, in St. Dunstons Church-yard

1704

« Ah ! poquoi, dihév'-t-ell', Colas m'at-i trompé?... »

» Ji l'aimév' tant, l'ingrât', por lu j' m'âreus touwé ! »

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

« Ji l'aimév' tant, l'ingrât', por lu j' m'âreus touwé ! »

» Qwand 'l esteut adlez mi, ji m' sintév' tot' tronler. »

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

« Qwand 'l esteut adlez, mi, ji m' sintév' tot' tronler, »

» Mi coûr battév' si foirt qu'on l'êtindév' toqu'ter. »

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

» Mi coûr battév' si foirt qu'on l'êtindév' toqu'ter, »

» Ji fêv' tot po li plair'.... J'aveus si bon d' l'aimer ! »

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

« Ji fêv' tot po li plair'.... J'aveus si bon d' l'aimer ! »

» J'esteus trop aoureux', çoula n' polév' durer !... »

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

« J'esteus trop aoureux', çoula n' polév' durer !... »

» A c'ste heûr' c'est tot fini, Colas m'a-st-abandné. »

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

« A c'ste heûr' c'est tot fini, Colas m'a-st-abandné. »

» Mi, ji n'el pous rouvî, s' sov'nanc' ni m' pout qwitter. »

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

« Mi, ji n'el pous rouvî, s' sov'nanc' ni m' pout qwitter. »

» I m' sonl' todi l' veyî, todi l'oyî pârler. »

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

« I m' sonl' todi l' veyî, todi l'oyî pârler. »

» Ji n'a mâie pus noll' jôie, ji m'annôie dè viker. »

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu houuté ? »

« Ji n'a maïe pus noll' jôie, ji m'annôie dè viker.

» Ji chantév' co quéqu'feie'... hoûie, ji n' pous pus chanter!

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu hoûté? »

« Ji chantév' co quéqu'feie'... hoûie, ji n' pous pus chanter !

» Ji riév' co quéqu'feies... ji n' fais pus qu' dè plorer!

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu hoûté? »

« Ji riév' co quéqu'feie'... ji n' fais pus qu' dè plorer !

» Adiè! pauv' vi bouquet, p'titès fleurs qu'i m'at d'né!

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu hoûté? »

« Adiè! pauv' vi bouquet, p'titès fleurs qu'i m'at d'né!

» Colas m'aiméve ossi qwand c'est qu'i v's at côpé.

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu hoûté? »

« Colas m'aiméve ossi qwand c'est qui v's a côpé.

» Hoûie i n' m'aim' pus... adiè!... ji n' vis vous pus wârdér.

» Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu hoûté? »

« Hoûie i n' m'aim' pus.... adiè!... ji n' vis vous pus wârdér. »

Et tot jêtant ses fleurs, elle at co rèpèté :

« Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu hoûté? »

Et tot jêtant ses fleurs, elle at co rèpèté :

So l' tims qu' ses vach' waidine on bai matin d'osté :

« Ah ! poquoi, Colas, poquoi v's avu hoûté? »

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1892

1892

1892

1892

1892

1892

1892

1892

1892

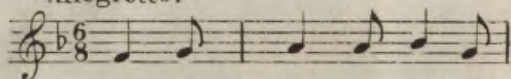
1892

1892

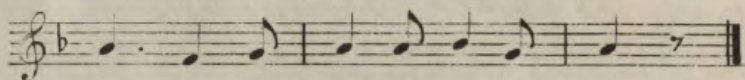
L'AIWE BÈNEIE DÈ CURÉ.

CRAMIGNON.

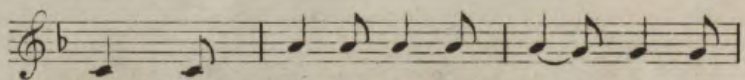
Allegretto.



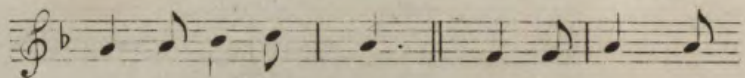
Li feumm' d'on mé-ca-ni-



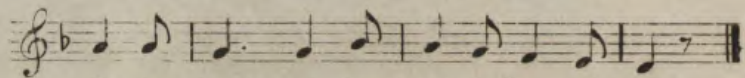
cien, Si plain-déve à ses vvoi-sins;



Qwand sihomm' rinteur po se-per Et qu'il



est on po k'pagn-té; Si les feumm'clo-



ît leu beche on freut tot fér bon ma-nège.

L'AIWE BENEYE DÈ CURÉ.

CRAMIGNON.

PAR

ANTOINE REMACLE.

5^e CONCOURS. 2^e MENTION HONORABLE.

So L'AIR : C'est l'woisen' d'addiyant d'nos.

Li feumm' d'on mécanicien , }
Si plaindève à ses woisins : } (bis).
Qwand si homm' rinteur po soper
Et qu'il est on pau k'pagn'té....
Si les feumm' cloyit leur beche , }
On freut tot fér bon manège. } (bis).

Qwand si homm' rinteur po soper }
Et qu'il est on pau k'pagn'té, } (bis).
I trouv' tot-à-fait mâva
S'peie les assiètt' et les plats ;
Si les feumm' cloyit leu beche , }
On freut tot fér bon manège. } (bis).

I trouv' tot-à-fait mâva
S'peie les assiett' et les plats. } (bis).
On l'at veyou pus d'in' fêie
Batt' si feumme à côps d'ekneye.
Si les feumm' cloyit leu beche, }
On freut tot fêr bon manège. } (bis.)

On l'at veyou pus d'in' fêie }
Batt' si feumme à côps d'ekneye. } (bis).
C'esteut 'n saquoi d'annoyeux
Di li veie les bress' tot bleus.
Si les feumm' cloyit leu beche, }
On freut tot fêr bon manège. } (bis).

C'esteut 'n saquoi d'annoyeux }
Di li veie les bress' tot bleus. } (bis).
Ni sepant qué saint r'clamer,
Li feumm' vat trover l'curé.
Si les feumm' cloyit leu beche, }
On freut tot fêr bon manège. } (bis).

Ni sepant qué saint r'clamer, }
Li feumm' vat trover l'curé, } (bis).
Li d'mander on bon conseie,
Po n'nin todi ess' moudreie.
Si les feumm' cloyit leu beche, }
On freut tot fêr bon manège. } (bis).

Li d'mander on bon conseie, }
Po n'nin todi ess' moudreie. } (bis).
Volà, dist-i l'vi brave homme,
Di l'aiw' beneie qui vint d'Rome.
Si les feumm' cloyit leu beche, }
On freut tot fêr bon manège. } (bis).

Volà, dist-i l'vi brave homme, { (bis).
 Di l'aiw' beneie qui vint d' Rome {
 Qwand voste homm' rinturret sô,
 Vos è beurez-t-on p'tit còp.
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On freut tot fêr bon manege. }

Qwand voste homm' rinturret sô, { (bis).
 Vos è beurez-t-on p'tit còp, }
 Et d'vin voss' bok' vos l'wâdrez
 Tant qu'i seûie intré è lét.
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On freut tot fêr bon manege. }

Et d'vin voss' bok' vos l'wâdrez, { (bis).
 Tant qui seûie intré è lét. }
 Surtout ni l'avalez nin,
 Ca v's âriz sûr li vulmint.
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On freut tot fêr bon manege. }

Surtout ni l'avalez nin, { (bis).
 Ca v's âriz sûr li vulmint. }
 Li feumm' comprindant l'raison,
 Bin ratt' repoirta l'flacon.
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On freut tot fêr bon manege. }

Li feumm' comprindant l'raison, { (bis).
 Bin ratt' repoirta l'flacon. }
 Quéqu' jôus après l'avinteure
 Eco k'pagn'té l'homm' rinteure.
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On freut tot fêr bon manege. }

Quéqu' jôûs après l'avinteur, } (bis).
Eco k'pagn'té l'homm' rinteure. }

Li feumm' court à pus habeye,
Beure on gourjon dè l'boteye.
Si les feumm' cloyit leu beche, } (bis).
On freut tot fêr hon manege. }

Li feumm' court à pus habeye, } (bis).
Beure on gourjon dè l'boteye. }

Puis aprestêie tot-à-fait,
Li pan, l'froumage et l'coutai.
Si les feumm' cloyit leu beche, } (bis).
Ou freut tot fêr bon manege. }

Puis aprestêie tot-à-fait, } (bis).
Li pan, l'froumage et l'coutai, }

Prind dè l'bir' divin on pot,
Vûde à beur' sin dire on mot.
Si les feumm' cloyit leu beche, } (bis).
On freut tot fêr bon manege. }

Prind dè l' bir' divin on pot, } (bis).
Vûde à beur' sin dire on mot. }

L'homm' si louk' tot èwaré
Di n'nin l'etind' barbotter.
Si les feumm' cloyit leu beche, } (bis).
On freut tot fêr bon manege. }

L'homm' si louk' tot èwaré } (bis).
Di n'nin l'etind' barbotter. }

Sereut-ell', dist-i, mouwale
Ou bin fait-ell' li macrale ?
Si les feumm' cloyit leu beche, } (bis).
On freut tot fêr bon manege. }

Sereut-ell', dist-i, mouwale,
Ou bin fait-ell' li macrale? } (bis).

Veyant qu'ell' ni parlév' nin,
I sopa bin pàhùlmint.
Si les feumm' cloyit leu beche,
On freut tot fêr bon manege. } (bis).

Veyant qu'ell' ni parlév' nin,
I sopa bin pàhùl'mint, } (bis).

Qwand il avat tot magni,
Sin rin dire alla s' couki.
Si les feumm' cloyit leu beche,
On freut tot fêr bon manege. } (bis).

Qwand il avat tot magni,
Sin rin dire alla s' couki. } (bis).

I n' fourit nin so s' payasse,
Qu'i ronfla comme in' gross' basse.
Si les feumm' cloyit leu beche,
On freut tot fêr bon manege. } (bis).

I n' fourit nin so s' payasse,
Qu'i ronfla comme in' gross' basse. } (bis).

Adlez lu l' feumm' si couka,
Et l' bon Diu rimerciha.
Si les feumm' cloyit leu beche,
On freut tot fêr bon manège. } (bis).

Adlez lu l' feumm' si couka,
Et l' bon Diu rimerciha. } (bis).

Di l'aiw' beneie dè curé,
Qui rind si homm' si binamé.
Si les feumm' cloyit leu beche,
On freut tot fêr bon manege. } (bis).

Di l'aiw' beneie dè curé, { (bis).
 Qui rind si homm' si binamé. }
 Li leddimain à matin ,
 L'homm' si dispiett' tot contint.
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On freut tot fèr bon manège. }

Li leddimain à matin, { (bis).
 L'homm' si dispiett' tot contint, }
 Et veyant s' feumm' qu'esteut là ,
 A picette ell' rabressa.
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On freut tot fèr bon manège. }

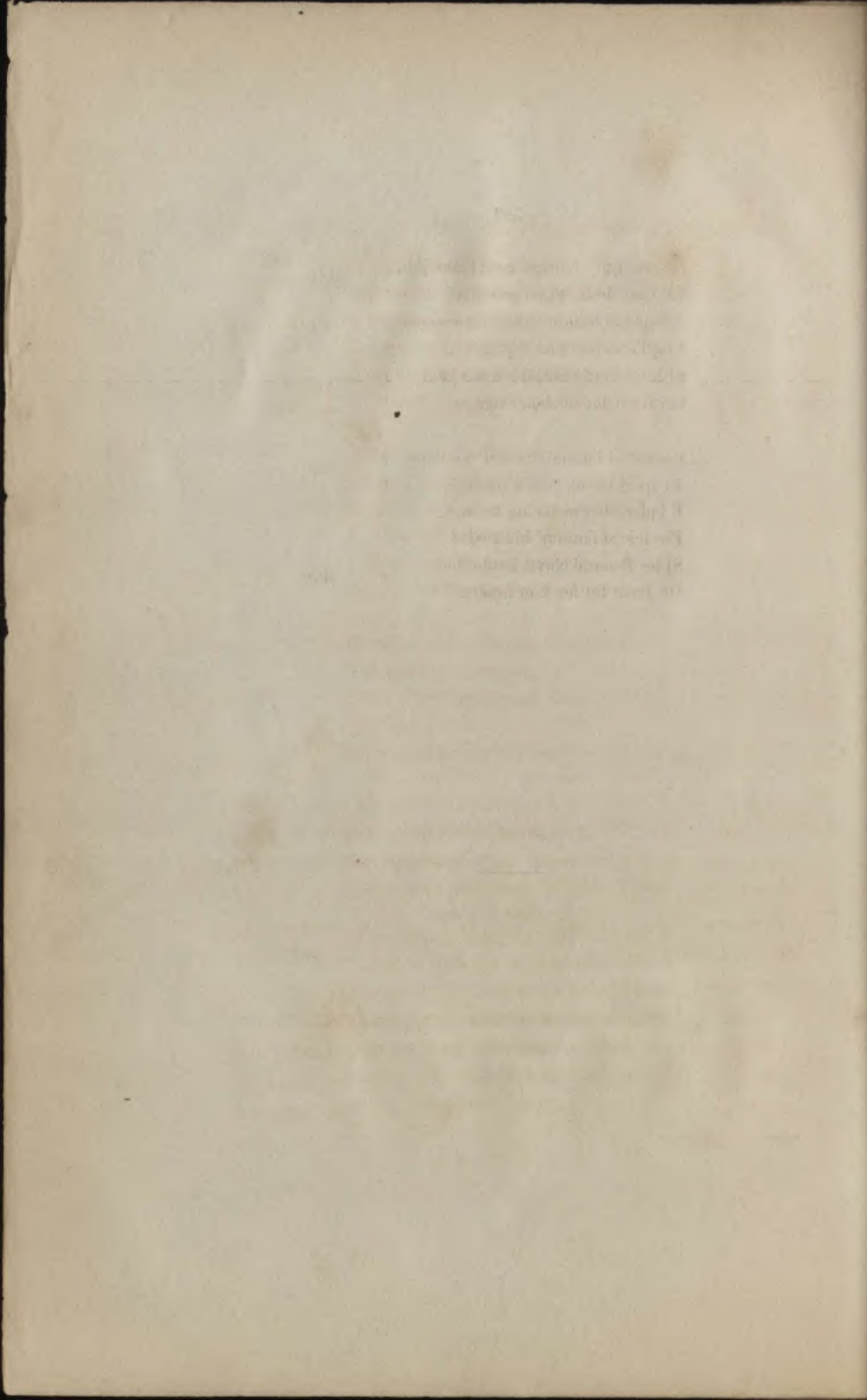
Et veyant s' feumm' qu'esteut là, { (bis).
 A picette ell' rabressa. }
 Ji n' sos nin bin sûr, so m' foi ,
 Qui l'aiw' beneie fait 'n' saquoi,
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On freut tot fèr bon manège. }

Ji n' sos nin bin sûr, so m' foi, { (bis).
 Qui l'aiw' beneie fait 'n' saquoi, }
 Mais çou qu' ji v' pous dir', mes gins ,
 C'est qu' l'ovri mécanicien,
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On freut tot fèr bon manège. }

Mais çou qu'ji pous v' dir', mes gins, { (bis).
 C'est qu' l'ovri mécanicien, }
 Dispôie qui s'feumm' beut l'gourjon
 Est ossi doux qu'on mouton.
 Si les feumm' cloyit leu beche, { (bis).
 On f'reut tot fèr bon manège. }

Dispôie qui s'feumm' beut l'gourjon, } (bis).
Est ossi doux qu'on mouton ; }
Qwand si homm' rinteur' po soper
Et qu'il est on pau k'pagn'té,
Si les feumm' cloyit leu beche, } (bis).
On freut tot fér bon manege. }

Qwand si homm' rinteur' po soper } (bis).
Et qu'il est on pau k'pagn'té, }
È l'plec' di v'ni fer dè train,
Fiestèie si feumm' bin sovint.
Si les feumm' cloyit leu beche, } (bis).
On freut tot fér bon manege. }



II^e PARTIE.

La Société, après avoir entendu la pièce que l'on va lire, en a ordonné l'impression. Elle nous semble en effet assez curieuse pour mériter cet honneur. Elle est d'ailleurs inédite, d'une excessive rareté et ne manque pas de mérite ; elle est surtout remarquable par une exubérance de verve caustique qui rappelle tout-à-fait *les Aïves di Tongue* de Lambert de Rickman (1700).

Cette épître satirique m'avait été récitée en entier vers 1840 par un respectable vieillard, M. J..... qui l'avait apprise de la bouche de son père mort à un âge très-avancé, trente ans au moins auparavant. Plus tard, j'ai retrouvé une copie un peu plus complète, mais sans variantes

notables, dans un petit cahier manuscrit contenant des chansons de la moitié du 18^e siècle.

Je ne sais à qui attribuer la paternité de ce morceau qui rappelle, comme je l'ai dit plus haut, le style des *Aiues di Tongue*.

Liège, 10 octobre 1859.

F. B.

LES FEUMMES.

(VERS 1750)



Ji n' sé por mi qui s' vout marier
Après çou qu' ji v' va raconter :
J'esteus l'aut' jou d'vin 'n' kipagneie
Là qu'on racontév' des merveies; 4
On z-esteut so divers' matières,
On s' disputév' so l' caractère
Des málès feumm', en gènèrál
C'esteut là l' disput' principále. 8
On l' loumév' hotte, on l' loumév' hâre,
C'esteut on fameux tintamâr.
Onk el loumève in' lett' di cange
L'aute on diale ou bin in' arcange; 12
I s'eschâfit si bin so l' biesse
Qu'i mâquit di s' haper po l' tiesse.
Enfin après tot disputé
So leus vertus, leus quâlitè, 16
Ji v' va raconter l' décision
Qui fit là li roi Salomon :
« In' feumm', dist-i en abrégé,
C'est in' abim' d'iniquité; 20
In' barquett' qui vat à tos vints,
Li vèg' pehress' des ennocints;
Ell' sont co pé qui l' boie rêveuse,
Ell' sont comm' li mër orageuse 24

Wiss' qu'i n' fait nin bon s'èbarquer
Sin naviron et sin féré.

Adam el loumév' *virago*

29 I d'vév' putoit dir' *vorago*.

C'est in' vrêie sansowe à deux tièsses
Qu'a stu fôrméie d'eun' di ses coisses.
O ! qu'a-t-ell' fait là on grand fon

32 Qwand ell' bouta l' pomme è s' grognon ;
Nos n'eûhiz nin tos tant souffert
S'ell' neûh' nin houuté Lucifer.

Mais quoi ! c'est taper s' tiesse à meûr

33 Ell' ni cang'ront jamais d' nateure.

Vout-on knohe in' feumm' sin raison ,
Allans el trover d'vin s' mohon ;
S'ell' n'est nin conteinn' di s' baron

41 Ell' li châss' ret on rog' grognon.

Ell' fulminéie, ell' timpestéie,
Ell' houk' li dial' po li ch'minéie,
C'est qui d' pus ell' vis fret soffri ,

44 Li purgatoire avant d' mori !

Après ciss' pitit' digression

Riprindans l' fil di noss' sermon : 4

Si J'han vout bouf, Mareie vout vache,

47 C'est l' tot di r'mett' li diale à bache.

C'est in' esprit d' contradiction ,

On mâdit satan d' confusion ; 5

In' timpess' qui s' fait fou saison ,

52 Qui n' tomm' jamais sin côps d' baston.

Avou zell' on n'a mâie nou r'pois ,

Ci sont tos vrêies rabah' caquet ; 55

Seûie-t-i dè l' nut', seûie-t-i dè jou ,

56 On n'a mâie fait, sont des crisous

A l'esproûv' di tot' sort di feû

- Des almatik, des feûs grioux,
Qui v' distill'rit bin tott' vos foices
60 Et v' frit sèchi comme on stocfesse ;
Ji n' les sâreus mi r'comparer
Qu'à on vi for qui vout toumer
Wiss' qu'i gn'y a todi à stichi
64 Ou à r'maç'ner ou à r'plaqui,
Atoû, po d'vin, po d'vant, podri,
Enfin i n' fât nin esse èri.
Qui prind in' feumme, i prind s' prihon
68 Tot comm' David, tot comm' Sam'son ;
I s' mett' les fiers às pîds, às mains ;
C'est là l' coût' jôie, adîe bon tîmps.
I n' si fât nin èmerveyî,
72 C'est in' plâie qu'on vout bin lèchi ;
Li feum' c'est on meûb' nècessaire,
Co qu'ell' nos seûie sovint contraire,
Ca on n' sâreut s'ennè passer
76 Po des raisons d' commôdité.
Min çou qui v' deut pus èwarer,
C'est dè veyî qui l' liberté
Si va mette è l' captivité
80 Sin loukî 'n' gott' pus lon qui s' nez.
Veyans on pau ciss' jôn' friquette
Ell' m'a bin l'men' d'esse in' coquette
Ille a l' linw' qui vat à frigotte,
84 C'est in' blouette ou bin 'n' loup'rotte,
Qui v' monreut co bin às r'pintennes
Si vos l' sùviz sin r'prinde halenne ;
On ch'vâ d' trompette, on hututu
88 Qui n' s'èwar' nin baicôp po l' brut,
Et si j' l'examen' di pus près
C'est on pot qui n' tint nin brouet.
Enfin po v's el côper tot côurt,

- 92 C'est baicôp di stofess' sin bôurre.
 Avou leus gess' et leus façons
 Vos les prindriz po bel et bon ,
 Po des tonnaiss très-bin r'cèclés
- 96 Quoiqu'ell' âiess' li cou d'foncé.
 Ji v' veus ces pondantès narennés ,
 Ces tennés lep', ces d'mèiès coines ,
 Et tos ces mintons à bechettes
- 100 Qui volet cont'fer les chafettes ;
 Wârdez-v' bin d' les mette è colère ,
 Ci sont totès raç' di vipères
 Qu'i n' vis frit nin grâc' d'on moumint
- 104 S'ill' vis t'nit 'n' feie divin leus dints.
 Qui dis-j', ji m' tromp', ell' frit co pus ,
 Ill' vis frit so mi âm' *rasibus* ;
 Eximpe à ciss' vindress' di tripes
- 108 Qui hapa l'aut' jou onk po l' pipe
 Po çou qu'el l'oumève arsenâl
 Sèchai d' malic', botiqu' dè dialé ;
 Ji n' sé çou qu'enn' euhe arrivé
- 112 S'i n'euh' nin r'clamé Saint Popé ⁽¹⁾.
 Si bouss' deut l' vôié à Saint Frumin ,
 Ille aveut d'jà l' coirdai è l' main.
 In' feum' qu'a des s' faitès rubriques ,
- 116 N'est-ell' nin sujette à l' critique ;
 Todi dispôsée à caqu' ter
 Et todi prete à s'èmonter ;
 Jamâie nâheie dè fer campagne
- 120 As Pays-Bas ou è l'Espagne.
 Veians on pau estant jôn' feie

(1) On cite quelquefois le distique suivant :

Saint Popé, patron des pourceais ,
 Riwerihez mi feumm' si v' plait.

— Saint Pompée est honoré à Amai.

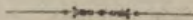
- S'ell' monret co ciss' vicàreie ;
S'ill' volet attraper l' jônai ,
/24 Ell' vis âront dix meie attraits.
Ci n'est qu' tot lâme et tot maton ,
Totès rôs' et tots verts botons ;
Rin d' pus affâbe et d' complaisant
/28 Min haie ! n'allans nin pus avant.
C'est on potai covièrt dizeûr ,
C'est on marass' parsemé d' fleurs ;
Enfin c' sont des trap' às soris ,
/32 Vos pinsez prinde et s'estez-v' pris.
Vos n' les ois'riz jamais flairi ,
Ell' volet pus haut qu' les airchis ;
S'ell' vis clign'tet, ell' vis trawet ,
/36 Ell' vis ont l'air di ces mohets
Qui s' tinet haut qwand veièl l' chet ,
C'est po ottant mî fer l' plonket.
Ell' si pinset toumèies so l' têrre
/40 Fou de l' brâiett' dà Jupiter.

- Li feumm' c'est l' paradis terresse
Des ouïes di l'homme et di s' faiblesse.
L'infer di l'am' di baicôp d' gins
/44 Et l' purgatoir' di leu z-ârgint.
Les cis qu'enn' ont fait marchandeie
Y ont stu trompés pus d'in' feie.
I n'ont pus mèsâh' di chandelles
/48 Po veyî clér divin leus hielles ;
Il ont leus affair' si â nete
Qui n' si siervet pus d' savonette.
Vos les veyez avà les vôiés
/52 Qu'ell' sont saingléies jusqu'à l' corôie.
Ell' vis ont des certains cottrais

- Qui v' kibouïet tot les mustais, ^(*)
Ell' sont saingléies d'in' téll' manire ,
/56 Enfin d'in' lárgeur à v' fer dire
Qu'ell' ni l'ont mettou enn' usage
Qui po rênairi Jâqu' Moustache.
Les própès caïetress' et costlres
/60 Ni polet pus pihi ni chire
S'ell' n'ont les cott' piquéies di soïe ,
Tirant tot comm' so l'ouhai d' prôie.
Enfin ell' ni savet 'quoi fer
/64 Quoi songi, quoi s'imâginer
Po fer toumer divin leus leces
Li pauve aveugléie jônesse.
On beurent bin 'n' bresséie di bire ,
/68 Tot racontant tot' leus manires.

- Jônais, qu'ont volti di s' marier ,
Loukiz bin où-c' qui vos v' mettez !
Qui ois' co mette à ciss' lotreie
/72 Wiss' qu'i gn'y a qu'on bon lot int' meye ?
S'i gn'y a onk qu'est bin toumé
/74 Tos les aut' ont l' nez cassé.

(*) Ceci se rapporte évidemment à la mode des paniers et donne une date à la pièce qui doit remonter à 1750 environ.



BIBLIOTHÈQUE
DE LA SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

DONS ET ACQUISITIONS.

PROVINCE DE LIÈGE.

DIALECTE DE LIÈGE.

1° * Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne. Deuxième année.

Liège, Carmanne, 1859, in-8 de 411 et 65 pp.

Ce volume contient : Statuts de la Société. — Tableau des membres. — Discours prononcés par MM. *Ch. Grandgagnage* et *F. Bailleux*. — *A. Le Roy*. Rapport. — *E. Remouchamps*. Li Saveti, comédie. — *A.-J. Alexandre*. Li Pechon d'avril, comédie. (Patois de Marche). — *J.-F. Xhoffer*. Les Biesses, comédie. (Patois de Verviers). — *A. Stappers*. Rapport. — *M. Thiry*. Inne Copenne so l'mariege. — *A. Hock*. Les vis messeges. — *L. Van der Velden*. Li mâ Saint Martin. — *A. Delchef*. Houbert Goffin. — *F. Bailleux*. Vive Lige, chant patriotique. — *U. Capitaine*. Rapport sur les dons faits à la bibliothèque de la Société. — Moralité wallonne de la 1^{re} moitié du XVII^e siècle. — Pasquille plaisante, 1675. — *A. Stappers*. Rapport sur les *Misères do médecin* par M. Vermer. — *A. Vermer*. Les misères do médecin. — *U. Capitaine*. Les premiers documents lié-

- geois écrits en français. — *L. P. (LeRoy et Picard)*. On d'meye quà-tron di tott sôr d'affaires. — *N. Defrecheux*. Ine Jabe di spots.
- 2° * Pièces couronnées par la Société Liégeoise de littérature Wallonne. *F. Bailleux*. Vive Lige. — *A. Hock*. Les vis messeges. — *L. Van der Velden*. Li Mâ Saint Martin. — *A. Delchef*. Houbert Goffin. Liège. Renard, 1859, in-18 de 51 pp. (Off. par l'éditeur).

Bailleux (François),

Avocat et conseiller provincial, secrétaire de la Société Liégeoise de Littérature Wallonne.

- * Discours. V. *Mélanges*, no 1.
- * Vive Lige. Chant patriotique. V. *Mélanges*, nos 1 et 2.

Barillié (François),

Ouvrier lampiste.

- * Cramignon dè fiess di Cheigneie, 1856. Air:] Et lon la la, rians es, etc. 16 c.

Capitaine (Ulysse).

- * Rapport sur la bibliothèque de la Société Liégeoise de littérature wallonne. Liège. Carmanne, 1859, in-8 de 47 pp. (Off. par l'auteur).
- * Les premiers documents liégeois écrits en français, 1253-1236. Liège. Carmanne, 1859, in-8 de 7 pp. (id).
- V. *Mélanges* n° 1.

Cocq (Léonard).

- * Crédit est mâll-païe. 8 c.
- * L'avinteur d'on jâguau d'crinoline. 6 c.
- * Les rond chapai. 8 c.
- * Li Saulaie, 10 c.

Chansonnettes lithographiées, offertes par M. J. Dejardin.

Decharneux (N).

- * Li Nouvelle for di Lige. Air du Grenier. 5 c. Imp. de Carmanne, 1859.

Defrecheux (Nicolas),
Boulangier.

- * Chansons wallonnes.

Liège. Renard, 1860, in-12 de 58 pp. (Off. par l'auteur).

Recueil des principales pièces de vers composées par l'auteur, savoir : Leyiz' m'plorer. — Li Charité. — Les orphilins. — Li Bire. — Li r'tour à pays. — On pindège di crama. — Les pauvès ames. — Comme on deut heure. — L'avez-v'veiou passer. — Tot seu. — Li Biergi d'Mousny. — Les R'wenes de chestai d'Saive. — Adieu. — Les Wallons dè pays d'Lige. — Li Chant des Ligeois. — Tot hosant — Qui d'vairè-je?

- * Li Nouvelle for di Lige. Air du grenier. 1859. 3 c. Imp. de Carmanne.

- Ine Jâbe di spots. V. *Mélanges* n° 4.

Dehin (J.-J.),
Maître chaudronnier.

- * Les adiets à vi Pont-d'z'Ages. Air : Te souviens-tu. 9 c. 1859.

Dejardin (J.)

- * Li Fleur des Batli del Moûss', barcaroll' Ligwess' composaie par on fin Piell', ptit fi da maiss' Girâ.

Liège, 1842, musique gravée, 5 pp. in-4 (Off. par l'auteur).

- Tonton, Craminion dédié aux Framboisys.

Delchef (André),
Armurier.

- Houbert Goffin. V. *Mélanges* nos 1 et 2.

- * Michi d'Montgnay à tribunâl di simp police!

Autographie de Van Marcke, 1858. Musique.

- * Li fin dè monde explikay par Koko l' viwaress.

- * Li Râskignoû da Michi d'Mont'g'nâye.

Ces deux chansonnettes ont été composées pour le théâtre du Gymnase de Liège.

Delchef (Toussaint).

- * Li garchampette. 6 c. avec musique.

Autographie de X. Van Marcke, 1856.

Delgotalle,
Pharmacien, à Dalhem.

- * Couplets chantés le 30 décembre 1838 au banquet de la Société liégeoise de littérature wallonne. 12 c. (Tiré à part du journal *la Meuse*).
- * Les Wallons as Flamins. 7 c.
Couplets chantés en décembre 1839 au banquet de la Société Liégeoise de littérature wallonne.

Deltour (J.)
Marteleur, à Havegnée.

- * Paskeies dè carnaval di Fraipont, par J.-D., Beranger de Havegnée. Imp. de Carmanne. 1860, in-18 de 7 pp.
Petit recueil contenant : Li testament dè vi mignon. — As capitaine dè l'jonesse. — Response dè capitaine à l'jonesse.

Demeuse (D.).

- * Li blageur di Rocou. Pititte rivue del veye di Lich. Air : Te souviens-tu.

Demoulin (Joseph).

- * Tateinn' Rouwalle à Cassino d' Lize.
- * Li Viwarèsse.
- * Garitte Mantulet.
Chansonnettes autographiées par X. Van Marcke, (Off. par M.-J. Dejardin).

Depireux (Joseph).

- * Li Permichonnaire.
Lithog. de Delhaxhe.
Chansonnette composée pour le théâtre du Gymnase, avec musique de M. Ysay.

Donnay (Michel),
Ouvrier lamineur.

- * Paskeies et chansonnettes wallonnes.
Liège. Carmanne, 1860, in-18 de 18 pp. (Off. par l'imprimeur).

- * Les Lutteurs. Air de : Margot. 6 c.
 - * Les Marchands d' Paskeies d'à Carnaval. 5 c.
 - * Les deux piott de 3^{ma} di ligne rihouki. Duo. Air des deux frères d'armes. 4 c.
 - * Paskeie dédiée à l' Société des Artisans di Griv'gneie. 6 c.
 - * Li vi Célibataire. Air : froide Russie. 5 c.
- Pièces offertes à la Société par M. Carmanne, imprimeur.

Dumont (B.-E.),

Notaire, mort à Liège en 1841.

- Paskeie patriotique commençant ainsi : Ki lè z'état po l' Liberté.
- Cette paskeye, que nous avons fait figurer l'année dernière parmi les pièces anonymes, a été composée par le notaire Dumont.

Erkens (Nicolas).

- * Les Solaies, 7 c. — Les Tcherrons, 8 c.
- Lithog. de Delhaxhe.

Forir (Henri),

Professeur honoraire à l'Athénée royal de Liège, ancien président et membre honoraire de la Société Liégeoise de Littérature Wallonne.

- Recneil de charades, logogriphes et jeux de mots Wallons.
 - Plusieurs sujets de chansons. 6 c.
- Ces couplets furent adressés à un poète qui demandait à l'auteur un sujet de chansons.
- Adjet po to ou no no r'veûran. Air du Vaudeville des deux Edmond. 5 c.
 - Abatt deû gèie d'on kô d' warokai. So l'air : Au clair de la Lune. 6 c.
 - * Les malè-jenw. So l'air dè Trônna. 8 c.
 - * Novel sôr di Konzolâcion.
 - Beûr è Magni. So l'air : di l'opèrà comik. 5 c.
 - * Treu kouplet à rimpli. Air : Il pleut, il pleut, bergère. 5 c. Imp. de Carmanne. 1859.
 - * Li Mariech ! Air : Mon père était pot. 7 c. Imp. de Carmanne, 1859.
 - * On n' di nin to sou k'on pinse, on n' pinse nin to sou k'on di. Air del pip di toubak. 7 c. Imp. de Carmanne 1859.

— Li Sohail d'al Novel-An. 12 c.

L'auteur a cru devoir faire suivre cette paskeie d'une note étendue contre le tabac et les fumeurs.

— * On n'a purin à dir. Air dè kuré d' Pompone, 6 c.

— * Li Dial à k'fécé. Air : Au bruit d'une fade musique, 6c.

Grandgagnage (Charles) ,

Membre de la Chambre des Représentants, président de la Société Liégeoise de Littérature Wallonne.

— * Vocabulaire des anciens noms de lieux de la Belgique orientale.

Liège. Gousé, 1859, in-8° de XXI et 241 pp. (Off. par l'auteur.)

— Discours. V. *Mélanges*, no 1.

Hardy (Sébastien) .

— * L'Avinteur da Majene. Air : Te souviens-tu ? Imp. de Carmanne, 1859.

Hasserz (Joseph) ,

Ancien ouvrier tailleur.

— * Chansons wallonnes.

Liège. Carmanne, 1860, in-12 de 30 pp. (2 exemplaires offerts par MM. Carmanne et J. Gothier.)

— * Couplets patriotiques belges, dédiés à M. et M^{me} Grandsart-Courtois, physiciens et prestidigitateurs, etc. (1859), 6 couplets wallons et 6 couplets français.

— * Le Zovri d' el Veie-Montagne di Lig, à leu chef-directeur, M. L. Saint-Paul de Sinçay. Air : Po s' ko là, fré Touma, etc. 11 c. Imp. de Charron.

Hock (Auguste),

Fabricant-bijoutier.

— Li semedi de l' fiesse à Saint-Phoyen. Air : Valeureux Liégeois. Juillet 1840. 4 c.

— Pétition d'on coté d'a l' Boy'reie. Air du départ du petit Savoyard (1859). 7 c.

— Li Favette. A. E. L. Air : Ma Normandie. Juin 1859. 5 c.

— * Ine Dimande. 7 c.

Couplets chantés le 27 décembre 1859 au banquet anniversaire de la Société Liégeoise de littérature wallonne.

— Ine nouvelle cause. Air : Bon voyage, etc. 4 c.

Première pièce composée par un Liégeois en patois de Namur.

— * Banquet de la Sainte-Barbe, le 4 décembre 1859. A la *Société des artilleurs Liégeois*, hommage de M. A. Hock. Imp. de J. Waroux. 1859. 6 c.

— * Les Vis Messegés. V. *Mélanges*, n° 1 et 2.

— * Pus hureux qu'on roi ! ou l'ovri de l' châsseie. Chanson wallonne. Paroles et musique d'A. Hock. Liège. Muraille, 1860, in-4°. Frontispice lithographié.

Ces différentes poésies ont été offertes par l'auteur.

Kirsch (Hyacinthe),

Avocat.

— * Bulletin de la Société Liégeoise de littérature wallonne. 2^{me} année. *Compte-rendu*. Liège, de Thier et Lovinfosse, 1859. in-8° de 4 pp. (Off. par l'auteur.) Tiré à part du journal *la Meuse*.

Lempereur (Etienne),

Ouvrier armurier.

— * Ni plorez pus ! Response à *Leï-m' ploré !* da Defrecheux. Air Gas-tibelza. 4 c.

Imp. de Carmanne, 1857.

Le Roy (Alphonse),

Professeur à l'Université de Liège et à l'Ecole normale des humanités.

— * Rapport présenté à l'assemblée générale de la Société de littérature wallonne, le 28 décembre 1858, sur le concours n° 2.

Liège. Carmanne, 1859, in-8° de 59 pp. (Off. par l'auteur.)

— * Toast porté par M. A. Le Roy au banquet de la Société Liégeoise de littérature wallonne le 30 décembre 1858.

Liège. De Thier et Lovinfosse, 1859.

— * Mélanges, par L. P. (A. Le Roy et A. Picard).

Liège. Carmanne, 1859, in-8° de 16 pp. (Id.).

— V. *Mélanges* n° 1.

Micheels (J.-L.),

Lieutenant-colonel d'artillerie , vice-président de la Société Liégeoise de littérature wallonne.

- * L'vi pont d' sach'. Air : Gastibelza. 1859. 7 c. (Off. par l'auteur.)
- * Les Armuris. Air : Valeureux Liégeois. 8 c. 1859. (Id.)
- * Cràmignon so les plans qu'on tape à Lige. Air : Lon , la , la , po c' còp-là, etc. 12 c. 1859. (Id.)
- * Les novais usèges. Air : Femmes, voulez-vous éprouver. 8 c. 1860. (Id.)

Chanson chantée par l'auteur, en décembre 1859, au banquet de la Société wallonne.

- * So l' restauration d'inn façade di 1787. Air : Mon père était pot. 1860. 5 c. (Id.)

Pièces de vers tirées à part du journal *la Meuse*.

Michel (Joseph).

- * Paskaie nouvelle au sujet des carnavals di Proion. 10 c.
 - * Paskaie nouvelle au sujet des carnavals di Proion, Consolation da Cola. 8 c.
 - * Paskaies nouvelles au sujet des carnavals di Proion. — Li jalozraie dè commerçants. 5 c. — Les Zamours da Cola. 6 c. — Les Amis réunis. 4 c.
- Imp. de J. Waroux.

Morisseaux (C. N.).

- * Li Mariég d'inn bossowe ou l' fardai , comedeie en vers mesleie di tchant es 2 actes.
Liège. Charron, 1859, in-12 de 48 pp. (Off. par M. J. Gothier.)
Cette comédie a été représentée sur le Théâtre-Royal de Liège le 8 avril 1859.

Mouhin (J. B.),

Ouvrier imprimeur ,

Né en 1752 à Liège, où il est mort le 15 mai 1842.

- Pasquaye composaye po l' prumi messe da M. Colas Lagasse.
Cette paskeye a été, par erreur, indiquée comme anonyme dans notre *Rapport* de 1859.

Panty (L.).

- * A pont d' Zâches. 5 c.
Imp. de Debœur, 1859.
- * Quèl Doleur! 5 c.
Imp. de Debœur, 1859.

Picard (Adolphe).

Juge au tribunal civil de Liège.

- V. *Mélanges*, n° 1.
- * Discours prononcé au nom du bureau de la Société Liégeoise de littérature wallonne dans la séance du 24 juin 1859, à l'occasion de la distribution des médailles aux lauréats des concours de 1858²
Liège. De Thier et Lovinfosse, 1859, in-12 de 48 pp. (Off. par l'auteur.)
- * Mélanges, par L. P. (V. art. A. Le Roy.)
- * Couplets chantés le 27 décembre 1859 au banquet de la Société Liégeoise de littérature wallonne.
Imp. de de Thier et Lovinfosse, 1860.

Remouchamps (E.).

- * Li Saveti. Comedeie. V. *Mélanges* n° 1.

Salm (Dieudonné).

- * Sov'nir des bais jous passés. Air du Dieu des bonnes gens. 4 c.
Imp. de Carmanne, 1858.
- * Bietmé d'Aleur et s'pov' didon. Chansonnette. Air : ça m'fait todi plaisir. 5 c.
Imp. de Carmanne. 1859. (Off. par l'imprimeur).
- * Désespoir d'ine dilèièe. Romance. Air de Gastibelza. 6 c.
Imp. de Carmanne. 1859. (Id.)
- * A côregeux conscrits di 1859. Chant patriotique. Air de la Brançononne. 6 c.
Imp. de Carmanne. 1859.
- * Adièt à boirds dè l'Mouse. Air : t'en souviens-tu. 8 c.
Imp. de Carmanne. 1859.

Serulier (Olivier),

Appréciateur au Mont-de-Piété.

- * Les adiets dè vi Pont-d'z'ages, à J.-J. Dehin. 9 c.
Imp. de Carmanne. 1858.

Simonon (Charles-Nicolas).

- * Couplets chantés au retour de M. J. Cockerill, à Seraing, le 14 septembre 1854. Air : C'est le solitaire. 6 c.
Ces couplets ont été réimprimés dans le recueil de *Poésies en patois de Liège*, 1845, p. 157.
- * Poésies en patois de Liège, précédées d'une dissertation grammaticale sur ce patois.
Liège. Oudart 1845 in-8° papier rose (Off. par M. J. Dejardin.)

Stappers (Adolphe),

** Homme de lettres.*

- * Rapports. V. *Mélanges* n° 1.
- * Rapport présenté à la Société Liégeoise de littérature wallonne sur les 3^e, 4^e et 5^e concours de 1858.
Imp. Carmanne, 1859, in-8° de 25 pp. (Off. par l'auteur.)
- * Rapport sur une chanson intitulée : les miseres do méd'cin, lu à la séance de la Société Liégeoise de littérature wallonne le 15 décembre 1858.
Imp. de Carmanne, 1859, in-8° de 11 pp. (Id.)

Stappers (Charles),

Candidat notaire.

- * Li Musicien d'vin l'imbarras. So l'air dè tra la la. 6 c.
Imp. de Carmanne, 1859.

Thiriart (Joseph),

Ancien-typographe.

- * Deux francs Ligeois. Dialogue en vers.
Imp. de Debœur, 1856.
- * Chanson d' tave. Air : histoire du Mendiant. 4 c.
Imp. de Debœur, 1859.

- * Li Joie, li Gott' et l'Amour. So l'air da Glicère. 5 c.
Imp. de Debœur, 1859.
- * Li Chin da Louise 5 c.
Imp. de Debœur, 1859.
- * Noé. Air : Ji vins coiri m' cougnou Noé. 10 c.

Thiry (Michel).

Chef de station de première classe.

- * Ine copenne so l'mariège. Mœurs populaires. Pièce couronnée par la Société.
Liège. Renard. 1859, in-18 de 22 pp. (Off. par l'éditeur)
- * V. *Mélanges* n° 1.
- * Caprices wallons, par ***.
Liège. Carmanne. 1859, in-18 de 52 pp.
Recueil contenant : Li perron. — Ina affaire à Lige. — Li nouvelle station et les nouvelles voies di fier 1858. — Li r'tour à Lige. (Boutade), 1858. — Dè l'manôie po voss' péce. — Li bon joweu à vis jeux d'Lige. — A m'camarade Lecocq, à Alosse 1859. — Rigrets.

Van der Velden (Léopold).

- * Li mà Saint Martin. V. *Mélanges*, n°s 1 et 2.

Wacken (Edouard).

Homme de lettres.

- * Poètes wallons de Liège.
Feuilleton de l'*Echo du Parlement* du 14 janvier 1860.

DIALECTE DE LA HESBAYE.

Genoteau,

Vicaire à Hannut à la fin du XVIII^e siècle.

- Relation en vers wallons des tribulations éprouvées par l'auteur sous la république française. (Off. par M. S. Duval.)

DIALECTE DE Verviers.

Anonymes.

- * Légende wallonne. On conte de nos d'vantrins. 16 c.
- * Lu Coirbâ et lu R'nard. Fave.
- * Charade-logogriphe.
Poésies en patois de Malmédy, attribuées à M^{lle} L..... Elles ont paru en 1851 dans le Journal de Malmédy de H. Scius.
- * Carnaval de 1860. Paskaies à deux v'wet.
Verviers. Crouquet.

Xhoffer (J.-F.).

- * Lu Borguignaude, par J. F. X.
Verviers. Remacle. 1858. In-8 de 4 pp.
- * Les biesses, comedeie en deux akes. V. *Mélanges* n° 1.

PROVINCE DE HAINAUT.

DIALECTE DE Mons ET DE Tournai.

Ghislain (J.-B.).

- * Carnaval de 1859. Humble requete del Signor Porpora, à Mossieur Greos-Batisse es' boucher pour avoir l'char à chonq greos sous.
Tournai. de Glarches. 1859. in-16 de 8 pp.

Leray (Adolphe).

- * Les chonq Clotiers. Chant populaire tournaisien.
Tournai. Lecomte. 1859. In-4. 14 c. avec musique.

Letellier,

Curé de Bernissart.

- * Armonaque dé Mons. 1841 et 1854.
Mons. Masquillier cie Lamir. 2 vol. in-18. (Off. par M. A. de Reume).

- * Armonaque dé Mons. 1857 et 1858.

Mons. Masquillier cie Lamir. 2 vol. in-18. (Off. par M. L. de Villers).

PROVINCE DE LUXEMBOURG

DIALECTE DE LA FAMENE LUXEMBOURGEOISE.

Alexandre (A.-J.),

Professeur à l'Ecole moyenne de Gosselies.

- * Li Pechon d'Avril, comèdeie es cinq actes. V. *Mélanges* n° 1.
-

PROVINCE DE NAMUR.

DIALECTE DE LA FAMENE NAMUROISE.

Vermer (Auguste),

Docteur en médecine, à Beauraing.

- * Les misères do médecin. V. *Mélanges* n° 1.
-

DIALECTE DE NAMUR.

Chavée (H.)

- * Français et Wallon. Parallèle linguistique. Paris. Truchy 1857, in-12 de VI et 223 pp. (Off. par l'auteur).

Demanet (A.)

- * Oppidum Atuaticorum. (Poème en patois de Namur).
Namur. Wesmael. in-8.

Tiré à part des *Annales de la Société archéologique de Namur*

Wérotte (Charles).

- * Ch'ôix di ch'ansons wallonnes et ôtres poésies. 3^{me} édition.
Namur. Lambert. 1860. In-8 de XXIX et 242 pp. (Off. par l'auteur).

PATOIS DE LA FRANCE , DE LA SUISSE , ETC.

MÉLANGES.

- Baletta* (G.). Cudisch de oraziuns per la Cumina glient.
Cuera, 1844. In-12.
- Burguy* (G. F.). Grammaire de la langue d'oïl ou grammaire des dialectes français aux XII^e et XIII^e siècles.
Berlin, 1853. 3 vol. in-8^o.
- Busschots* (G.). La littérature romane au XII^e siècle.
Louvain, 1856. In-8^o. (Offert par M. U. Capitaine.)
- Carisch* (O.). Taschen-Wörterbuch der rhaetoromanischen sprache in Graubünden, etc.
Chur, 1848. In-12.
- Carisch* (O.). Grammatische formenlehre der deutschen und rhaetoromanischen sprache, etc.
Chur, 1852. In-12.
- Champollion-Figeac*. Nouvelles recherches sur les patois ou idiômes vulgaires de la France et en particulier ceux de l'Isère.
Paris, 1809. In-12.
- Cordier* (F. S.). Dissertation sur la langue française , les patois et plus particulièrement le patois de la Meuse.
Bar-le-Duc, 1843. In-8^o.
- De Coussemaker* (E.). Quelques recherches sur le dialecte flamand de France. — Proverbes et locutions proverbiales chez les Flamands de France, par l'abbé Carnel.
Dunkerque, 1859. In-8^o. (Off. par M. de Coussemaker.)
- Develey* (E.). Observations sur le langage du pays de Vaud.
Lausanne, 1824. In-8^o.
- Desrousseaux* (A.). Chansons et pasquilles Lilloises. Tome III.
Lille, 1857. In-12. (Off. par l'auteur.)
- Desrousseaux* (A.). Mes Etrennes. Almanach chantant pour 1859 avec airs notés.
Lille, 1859. In-12. — Même vol. pour 1860. (Off. par l'auteur.)
- Dubois* (L.). Glossaire du patois normand, augmenté et publié par J. Travers.
Caen, 1856. In-8^o.

- Ébert* (A.). Jahrbuch für romanische und englische Literatur unter besonderer mitwirkung von F. Wolf herausgegeben von A. Ébert.
Berlin, 1859. In-8°. Tome 1^{er} et première livraison du tome II. (Off. par M. A. Ébert.)
- Escaillier* (E. A.). Remarques sur le patois, suivies d'un vocabulaire latin-français inédit du XIV^e siècle.
Douai, 1856. In-8°.
- Fuchs* (A.). Über die sogenannten unregelmässigen zeitwörter in den romanischen sprachen.
Berlin, 1840. In-8°.
- Gieret*. Cuortas devoziuns.
Nosa Dunaum, 1840. In-32.
- Jaclot*. Les Passe-Temps lorrains ou récréations villageoises.
Metz, 1854. In-8°.
- Jaubert* (comte) Glossaire du centre de la France.
Paris, 1856. 2 vol. in-8° et supplément. (Off. par l'auteur.)
- Odde* (C.). Les joyeuses recherches de la langue Tolosaine. Deuxième édition.
Paris, 1847. In-8°.
- Ollivier* (J.). Essai sur l'origine et la formation des dialectes vulgaires du Dauphiné.
Valence, 1836. In-8°.
- Oudin* (A.). Curiositez françoises pour supplément aux Dictionnaires.
Paris, 1640. In-12. (Off. par M. U. Capitaine.)
- Raspieler* (F.). Les paniers. Poème patois précédé d'une étude littéraire sur le patois de Bâle.
Porrentruy, 1849. In-8.
- Wolff*. Altfranzoesische volkslieder. Gesammelt, mit sprach-und sach-erklärenden anmerkungen versehen.
Leipzig, 1831. In-12.
- (Anonyme.) Histoire véritable de Vernier. Dialogue patois-messin et français.
Metz, 1844. In-8.
- (Anonyme.) Flippe Mitonno ou la famille ridicule, comédie Messine en vers patois.
Metz, 1848. In-12.

(Anonyme.) Le Lorrain peint par lui-même, almanach pour l'année 1853
curious et emuzant.

Metz, 1853, in-12. Même ouvrage pour 1854.

(Anonyme.) Chan-Heurlin ou les fiancailles de Fanchon , poème en patois-
messin.

Metz, 1857. In-8.

(Anonyme.) Bibliothèque romane de la Suisse. Les Bucoliques de Virgile.
Lausanne, 1855. In-12.

(Anonyme.) Petit vocabulaire français , allemand et russe , contenant le
mot les plus usités pour s'entendre avec les Russes et les
Allemands.

Liège, 1814. In-8.

Alexandre (A.-J.). Mon livre blanc ou recueil de chansons.

Marche, sans date. In-8. (Off. par l'auteur).

Le même. La Russie, poème.

Marche, sans date. In-8. (Id.).

Le même. Hymne d'Homère à Apollon.

Marche, sans date. In-8. (Id.).

Baze (J.-D.). Les conférences de la Société d'Emulation. XII^e épître.

Liège, 1859. In-12. (Off. par l'auteur).

Dejardin (J.). Recherches historiques sur la Commune de Cheratte.

Liège, 1855. In-8. (Off. par l'auteur)

Gauthy (E.). Influence de l'enseignement sur la prospérité industrielle et
commerciale.

Bruxelles, 1860. In-8. (Off. par l'auteur).

De Noue (A.). Etudes historiques sur l'ancien pays de Stavelot et de Mal-
médv.

Liège, 1848. In-8. (Off. par l'auteur).

Pollet. La vie de Saint-Maurand, patron de la ville de Douai.

Douai, 1859. In-12

Stappers (A.). Grétry, poème.

Liège, 1860. In-12. (Off. par l'auteur).

ENVOIS DES MINISTRES DE L'INTÉRIEUR ET DE LA JUSTICE.

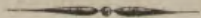
— Chronique de Philippe Mouskes, publiée par le B^{on} de Reiffenberg.

Bruxelles, 1836-1845. 2 vol. in-4^o et supplém.

- Documents relatifs aux troubles du pays de Liège, publiés par
P. F. X. de Ram.
Bruxelles, 1844. In-4^o.
- Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de
Hainaut et de Luxembourg, publiés par le B^{on} de Reiffenberg
et Borgnet.
Bruxelles, 1846-1854. 4 vol. In-4^o.
- Procès-verbaux des séances de la Commission royale pour la publi-
cation des anciennes lois et ordonnances de la Belgique.
Bruxelles, 1847-59. Tomes 1, 2 et livraison 1, 2 et 3 du tome 3.
- Liste chronologique des édits et ordonnances des Pays-Bas autri-
chiens de 1700 à 1794 (par M. Gachard).
Bruxelles, 1851-1858. 3 vol. in-8^o.
- Liste chronologique des édits et ordonnances de la principauté de Stave-
lot et de Malmedy de 650 à 1793 (par M. M. L. Polain).
Bruxelles, 1852. In-8^o.
- Liste chronologique des édits et ordonnances de la principauté de
Liège de 1684 à 1794 (par M. M. L. Polain).
Bruxelles, 1851. In-8^o.

ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

- Annales de la Société archéologique de Namur.
1857-1859. Tome V et les deux premières livraisons du tome VI.
- Rapport sur la situation de la Société archéologique de Namur en
1858, par M. E. Del Marmol.
Namur, 1858. In-8^o. — Même rapport pour 1859.
- Mémoires de la Société historique et littéraire de Tournai.
1853-1859. 6 vol. in-8^o.
- Bulletins de la Société historique et littéraire de Tournai.
1849-1860. 6 vol. in-8^o.
- Annales de la Société pour la conservation des monuments histo-
riques dans la province de Luxembourg.
1847-1856. 6 livraisons.
- Annales du Cercle archéologique de Mons.
Tome 1 et 2. 1858-1860. 2 vol. in-8^o.

- Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg.
1859-1860. 1^{re} et 2^{me} livraison du tome IV.
 - Bulletin de l'Institut archéologique liégeois.
1858. 2^{me} livraison du tome III.
 - Annaires de la Société libre d'Emulation de Liège pour 1859
et 1860. 2 vol. in-18.
 - Procès-verbal de la séance publique tenue par la Société d'Emula-
tion le 12 mars 1854. In-8°.
 - Rapport sur les travaux de la Société d'Emulation présenté en 1858
par U. Capitaine. In-8°.
 - Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie.
1859, 3^{me} et 4^{me} livraison. 1860. 1^{re} liv.
- 

UNE MALADIE CHRONIQUE

DE LA LANGUE WALLONNE.

Je suis médecin linguiste. Je fais tout ce qui concerne mon état. J'étudie avec rage et l'anatomie et la physiologie et la pathologie de la parole. J'adore par-dessus tout cette dernière branche de mon art. Sans la moindre prétention à guérir les parleurs (la thérapeutique est si peu de chose pour les médecins du XIX^e siècle !), je mets tous mes soins à faire le diagnostic et l'étiologie des infirmités du langage.

Tout ce qui naît, meurt. Après avoir vécu plein de force et pur de forme, après avoir atteint l'entier développement des énergies internes constitutives de son essence, le pauvre être commence à s'altérer peu-à-peu dans sa constitution, et le voilà qui dépérit encore et encore.

Or, les langues sont des organismes vivants dont la pensée est l'âme et, dans cet organisme, chaque syllabe est un organe créé, soit par une idée de substance ou d'action (pronom ou verbe), soit par le besoin de peindre un rapport. Dans cette lutte contre la mort, qui est un des caractères de la vie, l'idée tient bon, le plus souvent

du moins ; la syllabe, elle, s'affaisse, se ratatine, perd ses dents ou ses cheveux et devient parfois méconnaissable, quand elle n'est pas décomposée, absorbée ou tuée par ses voisines. Oui, tuée, car dans ces appareils syllabiques qu'on nomme *mots composés* ou *dérivés*, certaines syllabes gagnent des hypertrophies d'accentuation tellement monstrueuses que leurs pauvres associés s'effacent et tombent. C'est désolant, mais c'est ainsi !

Comme je suis wallon, tout ce qu'il y a de plus wallon, j'ai toujours eu un faible pour l'étude des maux qu'a soufferts ma langue maternelle. Parmi ces maux, il en est un sur lequel j'ai beaucoup médité, beaucoup pleuré. C'est un quiproquo nerveux chronique et, ce qui pire est, de nature contagieuse.

DIAGNOSTIC. Les syllabes terminales *be*, *de*, *gue*, *ge* (dje) et *ve*, *ze* (ou *se* précédé d'une voyelle), *ge* (je) perdent d'abord leur *e* final ; puis, leur consonne, après s'être unie à la syllabe accentuée qui la précède immédiatement, se transforme en sa forte correspondante, de manière à donner *p'* pour *be*, *t'* pour *de*, *k'* pour *gue*, *f'* pour *ve*, etc.

Ainsi *jamBe* (djambe) et *báBe* deviennent *jamP'* et *báP'* en remplaçant l'explosive douce des lèvres (Be) par l'explosive dure des mêmes organes (Pe).

Voilà pour les détonations labiales.

Ainsi *paráDe* et *r'méDe* sont changés en *paráT'* et en *r'méT'* par la substitution de la dure T à sa douce correspondante D.

Voilà pour la paire des explosions dento-linguales (D. T.)

Ainsi *droGue* et *boul'doGue* deviennent *droK'* et *boul'doK'*, en substituant la forte *Ke* à la faible *Gue*.

Voilà pour la paire des explosives palato-linguales (*Gue-Ke*).

Ainsi *roGe* (*rodje*) et *visèGe* (*visèdje*), deviennent *roCH'* (*rotche*) et *visèCH'* (*visètche*) par le changement de l'explosive chuintante douce (*dje*) en sa consonne dure de même couple.

Voilà pour les deux explosives palato-dento-linguales (*dje-tche*).

Ainsi *on coréVe*, *on frugéVe* deviennent *on coréF'*, *on frugéF'* avec la soufflante-sifflante *F* en remplacement de la soufflante-bourdonnante *V*; toujours la consonne forte et dure pour la consonne faible et molle.

Voilà pour la paire des soufflantes labiales (*Ve-Fe*).

Ainsi *doZe* devient *doÇ'* (*doss*) avec la sifflante *S* dure pour la bourdonnante *Z*. Le même mal afflige la bourdonnante *S* douce dans les terminaisons en *ase*, *ise*, *ose*, etc. Un franc wallon, parlant français, offre un bouquet de *roÇ'* à *LouiÇ'* en wallonnisant, sans se douter qu'il transporte dans une langue sœur les lois rigoureuses de son propre parler : les mêmes mots prononcés *roZe* (*rose*) et *LouiZe* (*Louise*), s'ils ne passent pas à ses oreilles pour absolument identiques en leurs sons et bruits, lui sembleront à coup-sûr désagréables et affectés.

Voilà pour la paire des soufflantes dento-linguales (*Ze-Se*).

Enfin, quant à la bourdonnante *Ge* (*je*) remplacée par le sifflant *CHe* (*sche*), demandez à tout vrai liégeois, à

tout vrai namurois s'il est français, et il vous répondra qu'il est *belCH'* (belsch').

Voilà pour la paire des soufflantes palato-dento-linguales (je-sche).

J'ai décrit la maladie. Vous savez si elle est chronique. Quant à la contagion provenant du passage des syllabes françaises à travers une bouche wallonne, je crois l'avoir suffisamment indiquée. Dans tous les cas où il n'a pas été fait de traitement prophylactique, la forme française est impitoyablement soumise au mal de l'endurcissement et de l'induration que je signale. Hélas! Hélas! que de temps, que de remèdes et que de soins il m'a fallu, à moi namurois de Namur, pour arriver à ne plus prononcer, lorsque je parlais français, une *rópe* pour une *robe*, une *bante* pour une *bande*, une *figue* pour une *figue*, une *olife* pour une *olive*, *onse* (onç') pour *onze*, *prodiche* pour *prodige*, etc., etc., etc.!!!

ÉTILOGIE. — La loi de la polarité électro-magnétique est une des grandes lois de la création. La terre a ses deux pôles et chaque pôle a son sexe. L'aiguille aimantée, elle aussi, a ses deux pôles et son pôle mâle ne se dirige jamais vers le pôle mâle de la terre. Étudiez au point de vue de leurs attractions et de leurs répulsions les deux cerveaux, les deux cervelets, les deux faisceaux de ners rachidiens, en un mot les deux moitiés nerveuses symétriques de notre corps et vous y reconnaîtrez sans peine la loi de polarité.

Or, la fonction psycho-physiologique de la parole est soumise à cette grande loi.

Les sept voyelles principales (ou, ô, œu, â, ê, î, û) ont les deux pôles ou les deux sexes, le sexe féminin étant représenté par ce que nous nommons improprement voyelle *longue* et le sexe masculin par sa *brève* correspondante.

En dehors des neutres *r, l, m, n, w, y h*, toutes les consonnes sont soumises à cette même loi de sexualité. Toutes procèdent par paire ou par couple. Le wallon possède, comme l'italien, comme le sanskrit, quatre couples d'explosives : Be-Pe, De-Te, Gue-Que, G'e-CH'e (dje-tche). Il possède en outre trois paires de soufflantes Ve-Fe, Ze-Se, Je-CHe (sche). Toutes les consonnes féminines (B, D, V, J, etc.) font entendre un doux murmure vocal durant le premier temps de la fonction qui les produit. Les consonnes masculines, au contraire, ne condensent que du souffle et leur bruit, plus sec et plus fort, n'est précédé d'aucun bourdonnement (P, T, F, S, etc.).

Tant que les consonnes féminines vécurent indépendantes, véritables têtes de syllabes finales, elles furent respectées dans la faiblesse de leur nature molle et délicate. Mais dès qu'elles cessèrent d'appartenir à une syllabe distincte, dès qu'elles furent séparées de leur voyelle et absorbées dans l'unité de la syllabe précédente, syllabe de force, de mise en relief, d'insistance, d'accent, en un mot, elles se transformèrent en consonnes de force et devinrent masculines. Leur malheur fut consommé. Pauvres consonnes féminines des syllabes finales BE, DE, GUE, VE, etc., perdues hélas! pour toujours! Et dire qu'il n'y a que moi pour pleurer sur elles!!!

H. CHAVÉE.

L'ÈFANT MALADE.

(DIALECTE DE BEAURAING.)

AIR : *D'où viens-tu , beau nuage ?*

REFRAIN.

Bon Diè ! choùtoz m' prière
Vos qu'ès compatchant ,
C'est si dèr por on' mère
Do veie mori s't èfant.

Elle astet si ros'lante ,
Si douce et si riantè ;
Les gins l' trouvint charmante
Et m' cœur battet d' plaigè ;
Mais comm' vo-l'-là cangie ,
Mi pauv' pitit' Marie ,
C'est on' fleur qu'est flanie ,
On' fleur qui vut sèchè.
Bon Diè , etc.

Ji m' rafais do l' veie
Div'nu on' bell' jôn' feie ;
J'astais trop fiér' di leie ,
Li bon Diè m'a puni ;
Mais s'i faut qui j'èl piède ,
A mori ji sus prette ;
Rin n' mèrit' qu'on l' rigrette
Quand l' bonheur est paurti.
Bon Diè , etc.

Chaqu' jou ses camarades
Dispus qu'elle est malade
Accouret au pus rade
S'infôrmè s'ell' va bin.
Les pauv' pitit' commères!
Ell' ni s'apinset wère
Qu' put-ète à l' cimintière
Ell' l'iront poirtè d'moin.
Bon Diè , etc.

Saint' vierge qui nos aime ,
V's avoz stî mэр' vos-mème ,
V's aviz on' pòine extrême
Do veie mori voss' fi.
Voss' prière est si bonne
Qu' jamais l' cièl n'abandonne
L' cia qui v' prind po s' patronne,
Reine do paradis !
L' bon Diè chouëtret m' prière ,
I s'rèt compatichant ,
Si v' prioiz po l' pauv' mère
Qui vèt mori s't èfant.

Ah! grand Diè! jì respire!
Jì vins do l' veie sourire;
Si blanc visag' di cire
Si ranime et rougit.
Non, jì n' sus nin trompée,
Mi d'mande est exaucée,
Vola m' feie qu'est sauvée.
Merci, Vierge, merci.
V's avoz choûté s' prière
Bon Diè compaticiant.
Ah! qu' c'est doux por on' mère
Do r'trouvè si-t-éfant.

A. VERMER,
membre correspondant.

IMITATION DE L'ESPAGNOL.

ESSAI D'ORTHOGRAPHE WALLONNE.

De vieg' li bell' beurnette
Allant pouhi d' l'aiwe a ri
At pierdou ses orillettes
Fait' di vraie or di ducat :
Mi galant m' les aveut d'né
Ces deux belles orillettes
Divant de quitté l' viege.
Quan i r'vinret, que li diret-je ?

Ten, dis-t-i, v'la deux loquets.
T' les pindrets a tes oreies.
Atots ell' ti les serrets
As messeg' des amoureux.
Ell' esti si bell' ! ell' esti
Doreic comm' deux neuhs hayettes.
Qu' diret-i quan i r'vinret ?
Qui tot' les femm' si raviset.

I diret : t' n'as nen volou
Que l' loquet serrihe trop bin
Et que ji les a pierdou
A mitan des jeux dell' fiesse.
Et portant l' fiess' est passeie
Et l' dans' ni m'at nen veiou.
Ji l' rattens, et lu diret
Qui tott' les femm' si raviset.

I diret qu' rivnant de marchi
Judi, ji prens l' bress' d'inn aut' ;
Qui m' plait di n'el pu vei
Dimenge all' poett' di l'eglise.
Portant a messe, à marchi
Ji vas todi, mais tott' seule ,
Tott' seul' por lu, et diret
Que tott' les femm' si raviset.

Ji li diret que lu m' plait
Mi avou s' bleu sarrau d' teule ,
Que l' jôn' monsieu dè chestai
Avou ses bais habits d' drap.
Et qu'enn' bag' di plomb d' lu
M' va mi qu'on diamant d'inn' aute.
I n' mi creuret, et diret
Que tott' les femm' si raviset.

Ji diret que si m' rouveie
Ji l' vieret todi volti ,
Et qu'a dreut d' mi ell' coulaie
Nou galant n' vinret s'assir.
Et que cour' veie et viege ,
Qui n'e sai' de tots les gosses ,
Dell' breun', dell' blonde, i vieret
Si tott' les femm' si raviset.

L.

membre correspondant.

LÈ DEU MOF.

KONT.

Nin lon di s' mohon, on bon payizan
Esteut à l' chérow è rtournéf si chan.
S'esteut è nôvinp; i fêf déjà freu,
È l' manch' di si érér êkwèdléf sè deu.
« I fêt in mál bih, » dist-i, à s' vârlè;
« J'a rouvi mè mof, vas lè kwir, valè. »
Sisial, to kontin, kour évoy so l' kô :
« Mutwè, sa pinst-i, frè-j' d'in pir deu kô. »
Li dam d'èl mohon, insi ki l' sièrvant,
Esti tot deu jôn, pottlèy è rozlant.
Li vârlè, k'esteut on bè fwèr jônè,
Po no deu kimér boléf divin s'pè.
« Dièw wât! » Izi dist-i, « jì vin po in sakwè
Ki l' mès m'a kmandé : advinrif bin kwè? »
Li dam rèsponda : « sou k'vo vné fé sial?
Ki póreu l' savu amon k'd'ès li dial.
— È bin, di l' vârlè, l' mès m'at avoyi
Po ki tot lè deu jì v' vins abrési.
— Vo bourdè, di l' dam, è vo pièrdé l'tiès;
Vo n' mi fré mây kreur ki l' mès seuy si biès.
— Gran lwen, di l' bàsel, po on parey mèsèch
On s' pou pasé d'vo è l' mès s'ennè chèch.
— Portan, di l' vârlè, mè deu bin-amèy,
Sou kji v'z a vnou dir è sou k'è d'pu vrèy;
Si vo 'nnè doté, viné, mousan fou,
Vo kreuré mi l' mès kwan v' l'arét oyou. »

To lè treu èsonn ènè von so l' pwèt,
È l' souwé vârlè, d'in vwè klér è fwèt :
« Èdon, mès, brèt-i, ki s'è tot lè deu ?
— Pa surmin, bâbô, » li respon l' frouleu
Ki n' pins k'a sè mof è ki lè ratin.
« Oyéf, » di l' vârlè, ki sin pièt nou tin
Hapan lè deu kmér, a si âh lè choufta
Sin k'noulu sèp dir wis ki s'arèsta.
Po sou kè dè mof, li mès lèz euri,
Èko minm ôtchwè..... to l' mont l'a kompri.

B.

N. B. 1. L'orthographe employée dans ce conte est basée sur les langues latine, espagnole et italienne, qui, très-généralement, ne représentent une articulation que par un signe et où toutes les consonnes sont distinctes dans la prononciation. Ex. : *si vis pacem, para bellum.* — *El que se hace de miel se le tomen las moscas.* — *Andiamo a pranzare in società.*

(Note de l'auteur).

N. B. 2. L'auteur surmonte d'un tréma (``) l'n qui ne se rattache pas à la voyelle précédente, de manière à former une syllabe nazale. N'ayant pas à sa disposition ce signe typographique, notre imprimeur s'est contenté d'employer le caractère *italique* pour les n qui doivent se prononcer à part.

[Note de la Commission de rédaction].

MÉLANGES.

*I fât tottes sôrs di gins po fer on monde : c'est pourquoi les auteurs des *Mélanges* publiés l'année dernière n'ont pas voulu rester seuls. Ils se flattent peut-être ; mais ils ne sauraient dissimuler leur satisfaction. On n'est pas resté sourd à leur appel , et le public ne dira certes pas que la société qui leur arrive est plus nombreuse que choisie. Arrêtons-nous ici (style d'opéra-comique), et craignons qu'en réponse à notre patois , on ne nous jette à la face le vieil adage latin : *Asinus asinum*... Daignez nous épargner le reste !*

Ann' Mareie ,
Volez-v' beûre on d'meie ?
V'là l' boteie
Qu'est apponteie !

Ce qui signifie que nos collaborateurs vont entrer en matière.

L. P.

PREMIER ENVOI.

A LA COMMISSION DES MÉLANGES.

S'il m'était donné de conter aussi agréablement que Schéhérazade et son digne interprète, Monsieur Galland , j'évoquerais mes souvenirs d'enfance , et vous auriez une brillante esquisse des us et coutumes

de mon quartier à cette époque. Mais la plus jolie fille du monde... Je ne suis pas une jolie fille ; pourtant je dois faire comme si je l'étais.

On me dira peut-être : *A marihd s' clâ*. Aux magiciens de l'Orient d'émailler de mille couleurs les créations merveilleuses de leur fantaisie ; un fabricant bijoutier ne peut émailler que ses produits.

Mais voici ma justification.

Vous disiez il y a un an : *Mettez nappe sur table*. Eh bien , soit ! Je vais vous servir un plat de ma façon. Veuillez en raccourcir la sauce, si vous la trouvez trop longue.

FÊTE PAROISSIALE DE SAINT-PHOLIEN.

DE 1820 A 18....

Cette paroisse , un peu éloignée du centre de la ville , dont elle est séparée par la Meuse, avait mieux conservé que d'autres ses anciennes traditions.

La semaine qui précédait la fête paroissiale se passait en préparatifs de tous genres , réparations à la maison, badigeonnages. On *hurait* la vaisselle d'étain jusqu'à la rendre brillante comme de l'argent ; à la fin , *li couhenne riluhève comme on clâ d' keuve*. Le vendredi et le samedi , la plupart des enfants n'allaient même pas à l'école , *po broyt souke et canelle*.

Pendant que la maman préparait le riz au lait et *l'caurin ds caches*, on *côpève les coves ds cêlihes*.

Les bourgeois qui n'avaient point de four, allaient *faire cuire* leurs 15 ou 20 tartes *amon Brokâ, è Pêheurowe*.

Le *chaudron aux jambons* circulait d'une maison à l'autre ; les bouquets, les *mais*, la musique aux joyeux préludes animaient tout le quartier.

C'est l' fiesse et tot l' monde vout fiesier.

C'était un délire général, un brouhaha des plus amusants.

Ci n'est l'sem'di qu'in' vinowe, ine allêie,
Et tot' en'same on cour' po s'aponti.
Là c'est l'bouquet qui s'trebouh' so n'potêie ;
C'est on disdu qu'annone' qu'on va fiestî !
Cial li jott' broule, aut' pâ li riz hatihe !
N'est-c' nin n'affair' ? c'est, so l'timps qu'on batihe
Qu'on rapponteie les planch' po ser l'âté.
Houtez ! l'gross' caisse à s'tour va timpester
Oh ! houtez donc ! à tot côp c'est n'oute air !
Quéll' vikâreie ! qui c'tapage est vigreux,
Chantans comm' zel !.... C'est li roi *Dagobert* ,
Et tremp' ton pain ; où peut on être mieux ?

Ann' Marcie ,

Volez-v beure on d'mêie ? etc., etc.

Av' màie veïou in' saquoi d'si joieux ?

Voici ce qu'en 1842 je chantais à mes bons vieux parents, sur l'air
Valeureux Liégeois.

II SEM'DI DÈ L' FIESSE A S^t.-PHOYEN.

Tra deri dera ,
Tra deri dera ,
Et boume et boum' chiqu' chique !
Qué brut ! qué frac !
C'est comme à maka ,
Oh ! quéll' joyeus' musique !

1

Oh ! quelle arêge à Saint-Phoyen !
Dèjà po l' sem'di les fabriques
Arrestet machine et molin
Po cori veie tot' ces musiques.
Tra deri dera, etc.

2

So l' vi pont d's Ach'on n' pout passer ,
Tot Lig' vout prind' pàrt à concert ;
On est binâh' dè veie tirer ,
Mais éco pus dè houter l'air :
Tra deri dera, etc.

3

So l'aiw' ci n'est qui tos batais
Qui s' porminet li maie so l' tiesse ,
Et s' repètèt-i po l' pus bai
Eco cint feies noste air di fiesse :
Tra deri dera, etc.

4

Qué plaisir po les paroissiens !
Oh ! c'est bin ainsi qu'on v' les gâte ;
Tot' li nute i n' doirmet nin
Avou l'abondanc' des aubâdes .
Tra deri dera, etc.

5

Li vi tenneu dè l' jôie si r'sint ,
Rabress' Bajenne ou bin s' Bébette ,
Qwire à r'monter s' vi instrumint ,
Mais n' tir' nou son di s' clarinette.
Tra deri dera, etc.

6

Tot' les d'moisell' di Saint-Phoyen ,
Çi sem'di-là , so leûs chambrettes ,

Rilavet tos leûs p'tits ingins ,
A son des tambours, des trompettes.
Tra deri dera, etc.

7

Les jôn' mariés, qui n' doirmet nin,
Divet fer l' fiesse à leû manire ;
Çou qu'i fet, po passer leû tîmps ,
Oh ! ji n'ois'reûs mâie vis el dire.
Tra deri dera, etc.

8

Tot' les bâcell' nos l'ont bin dit
Ossi bin à l' veye qu'à viège :
Qui rin n' pass' li fiesse às kow'ris.
Viv' les aubâd' et les tirêges !

Tra deri dera ,
Tra deri dera ,
Et boume et boum' chiqu' chique ,
Qué brut ! qué frac !
C'est comme à maka ,
Oh ! quéll' joyeus' musique !

Au refrain , chaque invité devait imiter , des gestes et de la voix , un instrument différent. J'ai entendu depuis lors des symphonies de Beethoven...

Le samedi soir, veille de la fête, on faisait la première brèche dans la provision de *dorées*. Il y en avait pour toute la semaine , et pourtant il fallait s'en donner à peu près pour une année.

Il n'entrait pas dans les habitudes bourgeoises d'alors de se passer tous les jours le luxe de la pâtisserie.

On v's âreût vit' noummé broufteu !

On âreût dit : I n'iront nin long ces gins-là !

C'est qu'i volet pèter pus haut qui l' cou !

S'i-z-avit des oûs i frit des hâgnes !

C'est des grands vantrins sin cowettes !

Lèiz-lès fer, ça n' dur'ret nin.

Ce qui n'empêchait pas de très-bien faire les choses , chaque fois que Mathieu Laensberg en donnait la permission.

Puisque me voilà au chapitre des friandises, je ferai peut-être bien de rappeler qu'on ne connaissait guère, il y a quarante ans , que la pâtisserie préparée par la ménagère ou par le boulanger. Je ne parle pas des *personnages* qui avaient des cuisinières ; dans mon vieux quartier, on ne connaissait rien de pareil. A cette époque , la maison Rosler vendait de petites tartelettes à six liards. Ces six liards sont devenus dix centimes ; en revanche , il y a plus de pâtissier que jamais.

Retournons à la fête et, au risque de nous donner une indigestion, attaquons le dîner.

Bouyon, bouli , cromptires et recennes. Ine aune di sâcisse âtou dè l' jotte. Deux treus bais polets à doze patârs. Grossès pèces di rosti, dindon salé, fârci, sin truffes ! Jambon ; linwe di bouf. On gros d'vai fârci riloukant l'anweie tournêie ; grevesses. Li crème à blanc vin passève èl' plece di glece. Puis , floyon , ronde-tâte, dorèies , neur' et blankes , etc., etc.

Le repas commençait à une heure pour finir à dix. Ce n'était pas trop pour un tel menu.

So tot e' timps là , on aveut groum !.

Li vi bourgogn' l'èpoirtève so l' champagne.

Car, en ce temps là, le champagne, comme les huîtres, était à peu près un mythe pour la bourgeoisie.

Vous ne comprenez pas un si robuste appétit; sachez donc que nous sommes au dimanche que les gros Messieurs et les jeunes gens les plus huppés de la paroisse viennent de faire le tour d'usage, processionnellement, un flambeau à la main, — et que cet exercice creuse autant l'estomac qu'il fortifie la piété.

Venez-vous à passer sous les fenêtres, ouvertes, le plus souvent, d'une maison où l'on *faisait la fête*, vous entendiez des éclats de rire, des conversations étourdissantes, et par dessus tout, une voix grave et même un peu solennelle disant :

Guillemine, ma fille, prenez votre guitare et chantez : *portrait charmant*, ou bien : *il pleut, il pleut bergère*!

Ajoutez le parfum des fleurs effeuillées dans les rues, les danses, les *crâminions* des grands et des petits, des *pâquais* et des *pâquettes* ⁽¹⁾, et vous aurez encore une idée incomplète de la fête saint-Pholien.

- « Les p'tits valets et les p'titès bâcelles
- » Tot nouë r'moussis et turtos bin floch'tants.
- » Comme on s'trumév' des mousseur' clér' et belles!
- » Qu'on esteut reud, li dimègn' tot rotant.
- » Ei pavé r'lût! c'est l'ramon qu'a fait 'n' foice,
- » Pus rin c' jou là n'aveut l'odeur di hoisse.... »

C'était partout, dans les rues, branches, feuilles, pots de fleurs et chandelles. On n'avait pas l'habitude de mettre aux fenêtres de petits saints en plâtre, pour voir passer les grands saints du cortège religieux.

I v' falléve veie po l' procession
Les bouquets d' fleurs so les finiesses;
Puis, so li drit, avou n' vrêie dévotion,
Estlt les bell' roslantès tiesses

(1) On désigne sous ce nom les enfants qui ont fait leur première communion dans l'année.

Des jônès feyes, priant so leu chap'let;
Pus bell' cint feies qui l' pus bai friss' bouquet?

La croix était portée par une espèce de Quasimodo, qui fut, pendant l'espace de 40 à 50 ans, le sonneur et le croque-mort de la paroisse.

Les bandes de gamins qui ne manquent jamais d'escorter les régiments marchant à la parade, les processions et les cortèges de toute espèce, l'embarrassaient quelquefois dans sa marche. Un jour, sa fureur étant arrivée au paroxysme, il apostropha les petits importuns en ces termes : *si vos 'n'allex nin, vos canayes, jî v' sipeye li gueuye à côps d'bon Diu!*

Vis sov'nez-v' dè sonneu
Nommé l' houlé Baptisse ;
Qwand i poirtév' li creux ,
Si jaiv' n'esteut mâie trisse,
I rotév' tot glorieux.
Vis sov'nez-v' di Baptisse?

On sonne à jôie!.. oh! qu' c'est vigreux !
Les klok' fet tronler noss' veye tour !
C'est noss' Baptiss', li maiss' sonneu ,
Annonçant qui Diew vat fer s' tour.

Qui poit' li creux , sin discangi ,
Et qui s' pinse on grand personnage ?
C'est co Baptiss', qu'est si chergi ,
Qu'il' est en'sam' , drenant d'zo s' chège.

Sor lu, les rôs' comm' des pâvions ,
Volet d' fouyetées divant s' bannîre.
Po l' doux tapis des processions ,
On r'coûv' di fleurs les freudès pires.

Divin les pôn' ou d'vin l' gayeté ,
Po ramessi, ou s'on baptise ,
Ou qu'on v' marcie, vite apprestez
Deux bonn' dringuell'!.. eun' po Baptisse.

As poit', oiz-v' brair' li houlé
Après l' transs qui sonn' voss' mâlheur ?
A l'èterr'mint v'név'-t-i houler ,
Tot t'nant so s' bresse on p'tit drap nèur !

Vis sov'nez-v' dè sonneu
Nommé l' houlé Baptisse ?
Qwand i poirtév' li creux ,
Si jaiv' n'esteut mâie trisse ,
I rotév' tot glorieux.
Vis sov'nez-v' di Baptisse?

Ne quittons pas la cérémonie sans dire qu'à cette époque, la procession avait conservé, outre ses trois *musiques*...., le dernier des timbaliers en culotte courte et en bas de soie,

Li vi Crahay, avou ses timbales !

N'oubliez pas le bruit des cloches sonnante à toute volée, et dites-moi si nous avions quelque chose à envier à la musique chinoise.

Le drapeau national n'était pas de saison comme à présent; les couleurs hollandaises n'étaient pas les nôtres. C'était moins bariolé; les fleurs se mêlaient simplement à la verdure des *mais* et des lauriers, et chaque éclaircie laissait entrevoir de frais visages de jeunes filles.

Dir' po l' jou d'houïe, tot' ces fleurs sont fanées !
Comm' ça nn'è va, grand Diu, tot' les années !
Mais qwand on pins' qui j' jâss' di là trinte ans ,
Qui leus bouteur' ont des r'jets bin vikants !
Çou qui gn'y a d' sûr, ça stu des bonnès mères ;
Et j'el ois' dir', c'est co des bell' grand'mères !...

Les pus bell', ell' l'estit !
C'esteût l' mêm', po l'ovrège.
Ell' savit leû mesti
Po bin miner l' manège.

Ji sé qu'on a parlé
Des gins de Tenuen-rowe ,
Qu'il estit agadlès
Di hâr' qui fève li mowe.

On les tapève à haut ,
Sin les rat'ni à l' couisse ;
On n' veyév' qui défauts
E quarti d'Ju-d'la-Mouse !

Pac'qui di noss vi timps
I rit'nit les manires ,
Et qu'on n' suvév' nin bin
Tos les novais plaisirs.

Mais ji veûs co, portant ,
Di ces joleiès fleurs ;
Ell' sont co là, wârdant
Et hantant leu bonheur.

Dans quelques rues, on enfilait, en guise de chapelets monstres ou de couronnes , des œufs en bois peint, rouges, bleus et blancs ; l'admiration des passants ne se lassait pas , en les voyant suspendus au-dessus de leurs têtes. Les quêteurs, apostés près des autels, répétaient à de courts intervalles : *En l'honneur de la très-sainte Vierge !*

Un méchant écho répondait : *Po l'âté de gozi !*

Un dernier mot à propos de *Saint-Esprit*. Un pigeon blanc était fixé sur deux petites roulettes retenues par deux cordes parallèles , séparées l'une de l'autre de deux à trois pouces. Elles portaient de

la toiture de quelque maison « à triple étage » pour venir se relier au trône d'un *saint*, dont les porteurs faisaient halte pour rendre possible l'opération. Le pigeon, lancé du haut de la lucarne, glissait comme sur un plan incliné de chemin de fer, les ailes éployées. C'était le Saint-Esprit descendant du ciel, porteur d'un ex-voto. Il fallait voir et entendre la foule éclater en applaudissements !

Vivât ! Vivât ! Vivât !

Adiè, quarti, wis' qui j'a tant corou ,
Wis' qui les jeux m'ont si sovint rit'nou ;
Adiè caress' , douc' jôie dè prumir age !
Adiè!... pus rin n' m'attir' so voss' rivage ;
Les çis qu' j'aimév', nè l's a-j' nin tos pierdous !

Puisque nous venons d'y passer , je vais vous faire un petit tableau de la rue des Tanneurs, en ce temps-là.

La grosse tannerie , jadis si renommée , voyait approcher l'heure de sa décadence. Plusieurs tanneurs , appelés *gros tanneurs* , parce qu'ils ne travaillaient que le *cuir de semelle* , n'avaient conservé de leur bonne industrie d'autres signes distinctifs que le tablier jaune et la longue pipe , indispensables attributs de tout notable du quartier, heureux de se promener en long et en large devant sa maison.

Il y avait bien encore deux ou trois corroyeurs en pleine activité. Mais laissons la statistique.

Les herbes croissaient entre les pavés. Les arbres du rivage étendaient leurs branches à leur aise. Le calme régnait partout, dans les affaires et sur la voie publique. Bref, la rue des Tanneurs était en tout point, *on grand vinave di viège*.

On était réveillé de bon matin par le chant du coq, ou par les cris : *Dielle ! Dielle !*

C'étaient trois ou quatre pauvres botresses chargées de terre glaise, et parcourant la ville pour chercher l'ouvrage d'une journée, — la

manipulation des *hochets*. Ensuite, la marchande de légumes pliant sous son fardeau, et criant à tue-tête :

« Del sural', savôie, dè cierfou !

La pratique : — Av-v' oiou ?

A k'bin m' lairez-v' voss' fa d'ann'dives ? »

La marchande à part. — Dial' t'èlive !

Ai ! binaméie, j'a tot vindou.

Ni volez-v' nin 'n' bans' di crompires

C'est-on fi d'aur ! on vréie jenn' d'ou :

Et nin chir.

Po sept patârs, nin 'n' aidant mon.

La pratique. — Taihiz-v', allez, c' n'est nin po l' bon ?

C'est po rire ;

Vos préhiz trop', ça n'est nin bin.

Po n' blanmûse ?

— Nenni, Madam', nenni vormint.

D'nez-m' six patârs... tinez c'est l' chûse !

Ji n' wâgn' rin. »

Les trois quarts des habitations étaient occupées par toute espèce d'animaux. Dans une des meilleures maisons de la rue, il y avait deux chèvres.

On-z-alléf avou Thiodôre miner les gattes so l' Dos, ou so l' Paradis dès ch'vâs.

Les façades étaient garnies de cages d'oiseaux. Des chiens presque partout : on signalait entr' autres un vieux caniche qui avait suivi son maître à la guerre, le chevalier H... Plus loin sortaient des soupiraux 40 à 50 poules, cherchant leur butin dans la rue. Certain bourgeois n'avait pas moins de cinq à six chats, qui grimpaient impunément sur les épaules des dames de la maison.

Vers le soir, vous entendiez toutes sortes d'interpellations, se croisant comme à la campagne :

— Tatenne, fez rentrer les poyes !

— Colas , li bleu-bihe est-i riv'nou ?

— Serez l' hapà po les chets.

— Lambert, gn'a m' poye bassette qu'a co fait si où ? — Est-i vrêie, Jôseph ?

— Mame, wârdez-m' les fouyes di salåde po mes robettes.

— Adon c'esteut Idâ qui v'nêve so lès couves rihouki ses frés po soper.

Dans les soirées d'été, l'on venait *copîner* sur le seuil de la porte ; l'on parlait ménage , tenderie , pigeons , *mohet* ; ou bien encore le vieux soldat racontait ses campagnes et ses blessures , événements si présents encore à la mémoire de nos pères.

Enfin, un troupier émérite, presque toujours ivre, répétait à chaque instant , d'une voix qui faisait penser involontairement au cri de la chouette :

Pauv' moh', qui n' ti sâvêv' tu !

Depuis lors, Messieurs, que de changements ! plus de chèvres, plus de poules ; et les œufs de bois , grâce à l'industrie , sont devenus des œufs d'or.

Janvier 1860.

A. HOCK.

DEUXIÈME ENVOI.

KIPKAP.

Ce mot s'employant dans le pays wallon, comme à Gand, pour désigner toute espèce de hachis ; nous l'employons à notre tour pour notre capilotade étymologique. Si l'on trouve qu'elle contient parfois des choses usées ou qui paraissent l'être (ce qui revient souvent au même) nous n'en serons pas humiliés, pourvu que nous ayons mis en appétit, en donnant le goût. Il ya tant de vieux mots, tant de vieux usages, tant de vieux préjugés qui sont en train de s'en aller. Il ne faut pas trop attendre à en faire la physiologie ; on pourrait se trou-

ver loin de compte. Donc, qu'il soit au plus tôt convoqué le ban avec l'arrière-ban des wallonophiles, des wallonomanes, des archéologues, des philologues, des linguistes, des flaneurs et des glaneurs de toute espèce. Les derniers comme les premiers venus trouveront toujours bon accueil et bonne tâche.

I. Baligand.

Baligand, qui dans le wallon de Liège signifie *vagabond* et dans celui de l'ancien Hainaut (*rouchi*, *lingua rustica*) *lourdaud*, semble se prêter difficilement aux lois ordinaires de l'étymologie. Comme le remarque M. Ch. Grandgagnage, on n'a guère le droit de songer à une dérivation romane de *baler*, *baloier*. Aura-t-on plus de chance avec le haut-allemand du moyen-âge *peltekan*, pèlerin, vagabond (1)? On peut en douter. Dans tous les cas, il importe d'observer que le mot dont on cherche la signification primitive a bien l'air d'un emprunt isolé. Il n'a pas fait souche, et on ne lui connaît pas d'autre dérivé que *baligander*, mener une vie de vagabond, ou tout au moins de flaneur.

En l'absence d'affinités étymologiques, voyons si quelque chanson de geste ou quelque roman autrefois populaire n'a pas pu fournir ce mot. A diverses époques, on a vu des noms propres littéraires circuler et se maintenir comme désignations d'espèces. Qui ne se souvient ici de Thersite, de Renard, de Fier-à-Bras, de Sacripant, de Céladon, d'Harpagon, de Tartuffe, d'Artaban, de Rodin, de don Quichotte, de Joseph Prudhomme, etc., etc. ?

Baligand (ou Beligant) est un nom très-connu des vieux romanciers de la langue d'oïl, de la Bibliothèque Bleue; on le rencontre en-

(1) Si l'on admet avec M. Grandgagnage le mot *palte* (sorte de vêtement à l'usage des pèlerins) comme source étymologique, on peut encore en rapprocher *paltonarius*, *pautonnier*, *paltoquet*, etc. (cf. Ducange).

core dans certaines familles du Hainaut et de la Flandre wallonne⁽¹⁾. Déjà dans la chronique latine attribuée à Turpin, on lit un chapitre intitulé *De passione Rolandi, et morte Marsirii et fuga Belligandi*. Dans le poème d'*Agolant*, Balafre et Baligant, Sarrasins d'Espagne, enlèvent la fameuse épée Durandal. Le plus souvent on célèbre la fuite, la vie errante du grossier Baligand. Dans la Table des *Conquestes de Charlemaine* on trouve la rubrique : *Comment le bon Charlemaine retourna pour combattre Baligant qui le pensoit surprendre à son avantage et desconfir en la vallée de Rainchevaux*. Rien de plus véritablement populaire que cette sanglante aventure, dans la Belgique romane comme dans la Belgique thyoise. On peut très-bien admettre que dans les *libri romane vel teuthonice scripti* dont s'occupa en 1202 Guido, légat du pape en mission à Liège, il devait y avoir quelques narrations chevaleresques dans le genre de celles qui furent depuis arrangées pour l'ancienne Bibliothèque Bleue de Desoer, et pour les rédactions qui se débitent encore aujourd'hui en français au palais de Liège, comme en flamand au Marché-du-Vendredi de Gand.

La censure de l'évêque d'Anvers du 16 avril 1621 cite un grand nombre de romans carlovingiens dont raffolaient les populations flamandes. Soit en vers, soit en prose, tout le monde en Belgique avait la mémoire pleine des grands coups d'épée des Paladins et des Sarrasins. Le rebec ou la viole des trouvères et des jongleurs rappelait la lyre dont Achille lui-même s'accompagnait « pour chanter la gloire des guerriers. »

D'Édimbourg à Constantinople, on a chanté ou, si l'on veut, psalmodié, sur la foi de Turpin et des Chroniques de St-Denis, tout ce que Charlemagne avait fait de miraculeux par delà les Pyrénées.

Mais si les Croisades ont porté chez tous les peuples chrétiens les noms de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, de Baligant, etc., c'est surtout dans notre vieille Austrasie que les faits et gestes des amis et des ennemis du champion de la chrétienté ont pu s'emparer puis-

(1) On pourrait même citer les *Baligot* et d'autres analogues.

samment des imaginations de la foule. Aujourd'hui encore, chez les Flamands comme chez les Wallons, plus d'une dénomination locale, plus d'un détail de fête traditionnelle atteste l'immense popularité des romans de chevalerie.

Ce n'était pas un mince personnage que ce *Baligand*, roi de Sarragosse. *Précieuse*, son enseigne redoutée, était fièrement portée dans la bataille par Ambroise d'Oluferne, comme l'assure la chanson de Roland. Dans le *Guérin de Montglave*, édité l'an dernier par la nouvelle bibliothèque bleue (sous la direction d'Alfred Delvau) ⁽¹⁾ il est plutôt question de Marsile que de son frère Baligand; mais on aimait à varier les détails, tout comme le firent les nombreux poètes qui se sont occupés des Atrides. Les noms mêmes se transforment plus ou moins à la longue, et pour celui qui nous occupe on hésite parfois à y reconnaître le redoutable musulman dont le trouvère tournaisien Mouskés disait : *De sa toi preu et gent*. C'est Baligand surtout qui doit payer la défaite de Roncevaux; mais, pour nous faire apprécier toutes les difficultés de la revanche, la légende raconte que le soleil s'arrête deux jours sans *muer ses couleurs*, pour mieux guider les chrétiens. *Les Chroniques anciennes* de Tournai nous expliquent bien comment le nom de Baligand, associé à celui du traître Ganelon, devait acquérir une popularité infamante. Dans *Ogier d'Ardenne*, l'amiral de Cordoue Béliaus qui, avec ses payens, arrive jusqu'en Hainaut, baligande ou brigande en vrai mécréant.

En voyant comme les poètes dispensaient bonne ou fatale renommée, on comprend la gravité de leur avis :

Gardez male chançon ne soit de nous chantée.

(1) Il faut croire qu'en France on reprend goût à ces histoires, puisqu'en avril 1860, le journal parisien *La Presse* donnait en une série de feuilletons *La Mort de Roland*, fantaisie épique par Assolant. On trouve aussi, dans le *Vaderlandsch Museum* qui se publie à Gand, de curieux fragments de la chanson de Roland (*Roclaants lied*).

II. Le pâcolet.

On sait que le moyen-âge ne pouvait se décider à expliquer naturellement ⁽¹⁾ mainte chose à cent lieues en deçà des merveilles scientifiques et industrielles de notre époque. Le moyen-âge vit encore çà et là dans les campagnes et jusque dans nos villes. A Liège et à Gand, il nous souvient d'avoir entendu parler très-sérieusement de mauvais œil, de sorcellerie et autres engins inventés par la peur qui, comme dit Montesquieu, a inventé tant de choses. Souvent aussi le préjugé ne se maintient plus que dans les mots, comme lorsqu'en France, dans la bourgeoisie éclairée, on dit : *C'est le cheval de Pacolet*, pour désigner un homme qui court la poste. Evidemment, on rappelle ici en plaisantant le cheval de bois enchanté sur lequel Valentin, compagnon d'Ourson et neveu du roi Pepin, voyageait par les airs. D'où viendrait ce nom de *Pacolet*? On l'a regardé comme un diminutif de Pégase, autre cheval ensorcelé; mais il faudrait bien être sorcier pour en dire le dernier mot. Ou faut-il le rapprocher des formes : *Paque, Paquot, Paquet, Henriet, Huguet, Symonnet*?.....

Le cheval de *fust* (*fustis*) de Croppart, roi de Hongrie, dans le roman de Cléomadès (œuvre d'un trouvère brabançon du 15^e siècle) est une merveilleuse machine pareille au *Chevillard* du haut duquel Sancho apercevait la terre comme un grain de moutarde et les hommes comme des noisettes. On connaît encore le cheval de bois sur lequel Pierre de Provence enleva la belle Maguelonne de Naples. Et que dire de Bayard, ce quadrupède colossal qui tous les ans figure encore à la kermesse de Termonde? Est-ce un emprunt aux contes orientaux? Est-ce un souvenir de la Germanie payenne qui accordait un cheval à presque tous les dieux, et qui aimait à interpréter prophétiquement les hennissements des coursiers sacrés? ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Nos ancêtres du moyen-âge, plus crédules encore que pieux, ne pouvaient se passer de surnaturel; il leur fallait à tout prix des miracles, et si Dieu n'en faisait pas, il se trouvait toujours quelqu'un pour en inventer. V. Dozy, *Recherches sur l'Espagne*, I, 204. (1860).

⁽²⁾ Cf. *Les légendes sur Virgile, le Magicien et le Manteau-véhicule du*

Il est remarquable qu'à Liège le *pâcolet*, dans l'expression populaire, ne fait presque plus penser à un cheval de bois ou d'autre matière. Il ne s'agit plus que d'un talisman en général. On a connu, dans un de nos faubourgs, une vieille femme dont le pâcolet était une espèce de scarabée mystérieusement enfermé dans une boîte, et mystérieusement consulté, principalement pour la conquête de trésors. Il n'est rien d'obstiné comme ce qui n'a pas de raison d'être. Le scarabée jouait, on le sait, un grand rôle dans l'Égypte ancienne... (cf. Edgar Poe, *le Scarabée d'or*).

Si le pâcolet ne ressemble plus guère aux chevaux dont parlent les contes orientaux, les romans chevaleresques et les horripilantes aventures racontées par les historiens de la magie noire, en revanche il sert à des fins plus pratiques. Il vous transforme en *sourcier*, comme on dit en certains départements français pour désigner ceux qui croient avoir la baguette de Moïse. Si vous avez le pâcolet, vous découvrirez non-seulement de l'eau, mais de la marne, et vous saurez tout ce qui concerne l'art mystérieux de *tourner la baguette*. On sait qu'avec ce qu'on appelle improprement *la verge d'Aaron* (sorte de bâton fourchu de coudrier, d'aune, de hêtre ou de pommier) on peut par la vertu divinatoire de certains mouvements, découvrir des sources, des métaux et des trésors enfouis. Ainsi faisait, en plein XVII^e siècle, le fameux Jacques Aymar. Le caducée de Mercure, les baguettes magiques de Médée et de Circé, et le bâton attribué à S^t-Colomban appartiennent à un arsenal cosmopolite et qui, quoi qu'on en dise, n'est pas encore près d'être épuisé.

Jean Bodin, l'auteur de la *Démonomanie*, assure que le premier magicien fut l'illustre Zoroastre de Bactriane. Quelle nombreuse lignée que la sienne, si l'on y comprend les devineurs de cartes consultant la muraille et parfois brûlés au bon vieux temps! Mais ce roman carlovingien d'*Ourson et Valentin*, dont le cheval de bois devient un talisman universel, n'a-t-il pas bien ensorcelé nos bons

docteur Faust. On songe aussi, involontairement, au tapis du prince Hussein, dans les *Mille et une nuits*.

aïeux au point de leur faire chercher midi à quatorze heures? Et néanmoins, qu'est-ce que tout cela à côté de la rapidité, de l'instantanéité électrographique?

M. de Reiffenberg, dans ses *Additions* au 2^e volume de son *Philippe Moukès*, persiste à confondre Pacolet avec son cheval merveilleux, tout en citant ces vers de Clément Marot qui auraient dû l'avertir :

Brief, nous voudrions.....

..... qu'eusses or' le cheval Pégasus,

Qui te portast vollant par les provinces :

Ou qu'à présent à ton vouloir tu tinsses

Par le licol par queue ou par collet

Le bon cheval du gentil Pacollet.

5^e épître (cf. la 45^e).

Walter-Scott, dans ses notes sur *Christie's will*, cite l'*Histoire de Valentin et Orson*, Rouen 1651, dans laquelle figure, en compagnie d'Adramain, Pacolet l'enchanteur qui, par ses incantations, suscite toute espèce de merveilles.

M. Benfey, dans la traduction du *Pantcha-tantra* (contes moraux bouddhistes) qu'il vient de donner, démontre que rien n'est plus fréquent dans les légendes monacales que l'apparition d'un cheval magique ou de tout autre moyen de traverser les airs. Voir aussi *Mille et une Nuits*, II, 4. — Von der Hagen, *Gesammtabenteuer*. — *Don Quixote*, II, 40. — Parfois, dans l'Inde, l'éléphant de bois remplace le cheval. Chez les Mongols bouddhistes, on fait voler magiquement jusqu'à des trônes, des armoires, etc., etc. Il y a des gens qui, fatigués de ce qu'ils appellent la monotonie moderne, admirent cette variété qu'ils trouvent ingénieuse. Nous croyons que c'est plutôt la superstition qui se montre, à toutes les latitudes historiques ou géographiques, aussi monotone que stérile.

III. *Halmette* ? *Hamlette* ?

On entend l'un et l'autre, dans la bouche du peuple, pour désigner celui qui est né coiffé, qui est le fils aîné de la fortune, *fortunæ filius*; le fils de la poule blanche, un enfant du dimanche, *Sonntagskind*, comme dit quelquefois l'allemand. Les deux mots ne paraissent différer entr'eux que par la métathèse ou transposition d'une lettre, chose peu rare quand la langue fourche et qu'il y a *lapsus linguæ*.

Ce qui nous fait penser que *halmette* est le mot primitif en liégeois, c'est que ce patois roman si imprégné de germanismes aura pu, assez naturellement, prendre la locution favorite des flamands et des allemands. Ceux-ci disent : « Il est né casqué, il est né avec le heaume. » Or, on sait que *au* en français moderne dérive ordinairement de *l* latin ou wallon. Ce n'est même pas par hasard que cela se fait. La permutation fréquente, universelle de ces deux sons s'explique par une sorte d'affinité élective : telle lettre s'harmonise avec telle autre lettre au point de se confondre avec elle. La consonne *l*, qui est liquide, c'est-à-dire peu solide, peu résistante, quand on l'articulait d'une façon un peu épaisse, en repliant la langue contre le palais, produisait successivement les sons *ol owl*, *o*, *ow*. C'est la raison de tant de pluriels français en *aux*, et de la transformation du wallon *spalle* en *espaule*.

On ne sera donc pas surpris de voir le mot français *heaume* devenir *helm* en flamand et en allemand, *halme*, *healme*, en vieux français, *helmos* en grec moderne ⁽¹⁾, *elm* en provençal ou langue d'oc, *yelmo* en espagnol, *helmus* en latin du moyen-âge, *helme* en polonais, etc.etc., *Halmette* peut très-bien figurer ici comme diminutif et il ne doit pas être interdit de rappeler en passant l'*armet* de Membrin, attendu que *l* et *r* sont deux liquides dont l'affinité est intime et la permutation constante. Voir, par exemple, *cîr* liégeois dérivé du latin *cælum* (produisant aussi *cæruleus* pour *cæluleus*).

(1) Il n'y a pas plus d'aspiration que dans les mots correspondants. Nous n'avons mis *h* que pour rappeler l'esprit rude réduit à l'état de signe orthographique.

Mais, en fin de compte, pourquoi a-t-on casqué ou coiffé l'enfant prédestiné au succès, sinon au bonheur? On va voir que coiffe et casque proviennent d'un même fait naturel, superstitieusement interprété.

Coiffe est le nom vulgaire de l'amnios, quand cette membrane recouvre la tête de l'enfant, au moment de la naissance. « Il a la coiffe! » s'écrie la sage-femme; et, comme rien ne vient pour rien, l'imagination va son train. Dans cet ordre d'idées, l'allemand emploie *haube*, le flamand *huif*, *kuif*; et, par le liégeois *houvirète*, le rouchi *huvète*, l'ancien français *huve*, le bas-latin *huva*, *huca*, le français d'aujourd'hui *huppe*, *houppes*, les rapports étymologiques avec *coiffe*, *coiffette*, seront aisément et légitimement établis ⁽¹⁾. Il y a mieux encore : *coiffe* et *huvette* se disant au temps jadis pour désigner un chapeau des gens de guerre, on rejoint ainsi, comme en arrière le mystérieux mot *halmette*.

Sans doute, on peut songer au liégeois *hamelette* dérivant d'*amulette*, ou bien de l'anglo-saxon *hama* (tégument, gousse) et M. Grandgagnage, qui sait tant de choses, ne l'a pas oublié. Mais d'une part l'expression liégeoise *halmette* semble d'un usage très-ancien, et d'ailleurs il y a dans les locutions belges, en général, plus de chances pour une dérivation germanique que pour une importation sémitique. Sans doute, il ne faut pas nier l'influence de l'hébreu ni même de l'arabe vulgaire; mais quoi de comparable à la pression exercée par les patois thyôis sur les patois wallons et réciproquement?

Revenons-en donc, jusqu'à plus ample informé, à *halmette*, signifiant casque.

Le casque dont il s'agit ici ne doit pas être confondu avec le *souhaitant chapeau* de l'heureux Fortunatus, héros du cycle breton, aussi célèbre en flamand qu'en français. Le savant Jacob Grimm,

(¹) Comparez aussi le grec moderne *euffia*, *suffia*, le breton *koéf*, le valaque-roumain *coifu*. En malay même on trouve *kupia* pour cape ou coiffe, mais ce peut n'être qu'une corruption de mot hollandais.

dans sa mythologie allemande, a fait voir combien la superstition de la *coiffe* ou du *heaume* avait un caractère spécial et tranché. Parfois on détachait soigneusement la magique membrane, pour la coudre dans un linge et en faire une espèce de scapulaire. On croyait que les enfants ainsi munis avaient le privilège d'apercevoir les fantômes les plus subtils (1). Pour l'islandais, la membrane renfermait l'esprit protecteur et une parcelle de l'âme de l'enfant. Donc, malheur à la sage-femme, si elle s'avise de jeter ou de brûler le précieux tégument! Pour le bonheur du nouveau-né, qu'elle enterre bien vite le talisman sous le seuil de la porte que la mère doit franchir. L'islandais a même le mot *hamn* ou *hamr* pour désigner le génie caché dans le talisman.

Ailleurs on mêlait, comme il se vit plus d'une fois au moyen-âge, des idées payennes avec des idées chrétiennes, et l'on rattachait une histoire de la *Chemise St-Georges* à toutes les prédictions flatteuses qu'on s'obstinait à déduire de la présence de la coiffe. Il y avait aussi une amniomancie comme il y avait une nécromancie, une chiromancie et une foule d'autres *mancies* ou spécialités de pronostication.

Au reste, la superstition s'attache de préférence aux horoscopes et à certains détails des premiers jours de la vie. En Lorraine, encore aujourd'hui, au fond des hameaux reculés, un enfant mâle qui n'a pas connu son père, a la vertu de fondre des loupes, en les touchant pendant trois matinées de suite, étant à jeûn et récitant quelques prières. Le cinquième des enfants mâles venus au monde et de suite, guérit les maux de rate par le simple attouchement répété pendant

(1) On dit des trésors enfouis, qu'un monstre noir est accroupi au-dessus, et que dans les nuits de fête apparut à la surface du sol qui recèle le trésor une petite flamme bleue : les *enfants du dimanche* ont le privilège de voir cette flamme, et quand ils font preuve de fermeté et de calme, le trésor leur appartient. — La légende de la *gatte d'or*, populaire au pays de Liège, se rattache aux mêmes traditions. — V. Berthold Auerbach, *La fille aux pieds nus*, trad. L. Wocquier. — Cf. aussi certain passage du *Pardon de Ploërmel*.

trois matinées consécutives , en proférant quelques mots. Consultez la *Philosophie du Cotillon* de Chemnitz et vous verrez combien les enfants peuvent opérer de prodiges. Que si l'on veut consulter la philosophie du cotillon, ou, si mieux aimez, celle de la quenouille au vieux pays de Liège , on recueillera également bien des bizarreries plus ou moins démonétisées, mais qui dans tous les cas aideront à fixer des étymologies. Avis aux Correspondants de la Société. Pour retrouver la vieille physionomie d'un peuple , les expressions les plus singulières sont souvent des indications lumineuses.

J. STECHER.

TROISIÈME ENVOI.

Tous les Liégeois sont hommes ;
Tous les hommes sont faillibles ;
Donc tous les Liégeois.....
(Logique de Port-Royal).

Huy, le 1^{er} avril 1860.

MESSIEURS ,

Ne vous vantez pas trop. On battait monnaie à Huy quand la ville de Liège était encore dans les *futurs contingents*. Lisez Mélat , et consultez les savants numismates que vous comptez parmi vos confrères. Ce qui vient par St-Quirin s'en va par St-Pholien. En voulez-vous la preuve ? Ecoutez nos petits enfants :

A môie, à môie, à St-Quirin ,
Qui batt' di l'aur et di l'argent !
L'a bin battou, l'a bin molou ,
Mam'zelle (N.) tournez voss' cou !

(Ici, on se tourne le dos et on se salue profondément en sens iaverse, ce qui donne lieu à de fâcheuses rencontres).

Long ta, deri ton, la laine,
Long ta, deri ton, la la!

Vous avez émis, Messieurs, une conjecture ingénieuse; mais, comme vous voyez, toute médaille a son revers (¹).

Agrérez, etc.

RONDIA, PONTIA et BASSINIA (de Huy).

QUATRIÈME ENVOI.

On discutait dernièrement sur l'origine de l'expression proverbiale : *aux oiseaux*. Les uns disaient qu'il n'y fallait voir qu'une allusion à une ancienne coiffure, *aux aîles de pigeons*, type de l'élégance à une certaine époque; d'autres attribuant un sens tout poétique à cette locution, prétendaient qu'une robe de la *bonne faiseuse* devait aller à une demoiselle comme la liberté *aux oiseaux*; d'autres enfin, laissant subsister le point d'interrogation, citaient la célèbre inscription d'une enseigne de barbier :

Ici l'on rase à la papa et l'on coupe les cheveux aux oiseaux.

Un de nos correspondants, qui a longtemps médité sur ce problème, nous adresse une lettre ainsi conçue :

« Puisque les Français ont pris l'onguent *miton*, *mitaine*, du latin :
» *mixtum*, *mixtanum*, il n'y a rien d'exorbitant à admettre que le
» Liégeois, qui francise volontiers, *par à peu près*, certaines expres-
» sions wallonnes (traduisant par exemple, *à fait ridant*, glissant,
» par il fait *tiroir*), ait rendu : aller à *souhait*, à cause de sa ressem-
» blance phonique avec celle *às oûhais*, par : aller *aux oiseaux*!

(Signé) Le caporal GOLZAU.

(¹) V. le *Bulletin* de 1859. *Mélanges*, p. 50.

CINQUIÈME ENVOI.

Jodoigne, le 27 mai 1860.

MESSIEURS,

Je reçois à l'instant la chanson du pauvre *Harbouia* (ou *Halbouya*), si populaire chez vous. On a eu bien raison de la publier, paroles et musique. *Harbouia* en l'image du pauvre peuple, de ce pauvre Job qu'on plaint sérieusement ou non, et qui finit toujours par guérir de ses innombrables maux, juste au moment où ses médecins désespèrent de le sauver. Nous avons aussi notre *Harbouia*, bien connu à Jodoigne et à Perwez :

Calemosia

A mâ ses pis,

Ses pis par ci, ses pis par là,

Oh ! l'pauv' Calemosia !

Agréez, etc.

Jean de NIVELLES.

AUTRES COMMUNICATIONS.

1. On dit, à Liège, aux gens qui ont de trop nombreuses relations :

Vos avez v'nou à mond' divin in' jâbe di straim :

Tos les fistous sont vos parints !

2. Quelqu'un affiche-t-il plus de luxe que sa fortune ne semble le comporter, on s'écrit :

Gn'a pus dès pauvres !

5. Qu'est-ce que la *rawette*? C'est le *treizième* exemplaire donné aux libraires ; c'est le supplément d'aunage qu'on n'ose refuser au

chaland; c'est le centime additionnel que le public prélève; c'est l'apparente générosité du marchand; c'est le *bon poids*; c'est ce qui fait que la douzaine est de 15, et le quarteron de 26. — Mais l'étymologie? Quelque correspondant nous l'apprendra l'année prochaine. En attendant, on nous écrit de Beaumont (Hainaut) que la *rawette* s'accorde aussi dans cette contrée, mais qu'on l'y appelle *lâwette* (languette?). — Permutation de liquides? — *Languette* donnée en surplus?

Quoi qu'il en soit, on lit dans le *Dictionnaire de l'Académie française*: « *Et naïe au bout*, et quelque chose par dessus (prov. et fig.). — *Son emploi lui vaut par an mille francs et haïe au bout*. Cette locution a vieilli. »

4. *Il n'est pas digne de dénouer les cordons de ses souliers*, dit l'Evangile ⁽¹⁾.

Il ne lui vient pas à la cheville du pied, dit Jacques Bonhomme.

Er reicht ihm das Wasser nicht, dit l'allemand.

I n' li rappoit' nin d' laiwe, dit le liégeois.

5. *Cou qu'on n' sèt nin n' grive nin* (Herve).

6. *Aller aux champs* ne signifie pas toujours *aller vaquer aux occupations de la campagne*, en wallon du moins, et surtout à Montegnée, village habité, comme on sait, par des messagères qui se dispersent, chaque semaine, à vingt lieues à la ronde. Nous sommes dispensés, après l'auteur d'Alfred Nicolas, de faire le portrait des *botresses*, mais il est assez curieux de constater qu'on dit d'elles, quand elles se rendent dans les *villes*, la hotte au dos : *elles vont dx champs*.

7. Supplément aux nombreux recueils intitulés : *Ce qu'on a dit des femmes; le bien, le mal qu'on dit des femmes, etc.*

(1) ... Que tel nu solait deschaucier. Qui maintenant me fait la moe
(Dit de Pierre la Broche, qui dispute à Fortune par devant Reson.)

In' feum' c'est in' jâs'renne ;
Deux feum' c'est in' divise (¹) ;
Treus feum' c'est on caquet ;
Qwat' feum' c'est l' dial' tot fait !

8. Les Liégeois diraient de Chicaneau ou d'un Normand :

Il a tot' sôr di *quiriteûres* !

Queritur d'où cela vient ?

9. Une femme un peu matérielle, lymphatique, *dôrlaine*, *cânôie*, *jacqueline*, est qualifiée dans le pays de Liège, où le sexe faible est quelquefois le sexe fort : *Ine chimthe plainte di châr*. Dans un autre sens, Béroalde de Verville disait déjà (§ VIII du *Moyen de parvenir*) : « J'aurois pleine chemise de chair pour cinq sols. »

10. *Faul*, en allemand, signifie paresseux et pourri. A Verviers, une femme paresseuse est *ine pureie*. On dit à Liège, d'un fainéant ou d'un ouvrier mou et lambin :

Il a delle pourreie châr dîzo les bresses.

Vous pouvez lire dans la *Copenne so l' mariège* :

On n' m'a mâie riproché del' pourreie châr âx bresses.

11. On dit d'un orateur dont on ne partage pas les doctrines et dont on n'admire pas le débit :

C'est on docteur âx jennès vesses.

Il paraît que c'est un vague souvenir des docteurs *Génevois* qui tentèrent, sans succès, de populariser à Liège les doctrines de Calvin. Le peuple altère ainsi, d'habitude, les mots qu'il ne comprend pas bien. On rapporte qu'en 1793, lorsqu'on avait inauguré à l'église S. André, de Liège, le culte de l'*Être suprême*, un paysan des envi-

(¹) Variante : *ine dispute*.

rons, qui était venu assister, le dimanche, à cette nouvelle messe, s'en retourna indigné, et alla se plaindre dans son village, des blasphémateurs révolutionnaires, qui osaient appeler *li bon Diu, laide siprewe!*

12. *Adésér*, attacher, *adhérer*, dit le complément du dictionnaire de l'Académie. Mais ce vieux mot a bien certainement, comme M. Ch. Grandgagnage l'a déjà indiqué dans son Glossaire, le sens de notre verbe wallon *aduser*, toucher, effleurer. Voici, à preuve, quelques vers du *Dit de la Rose*. L'amant compare sa maîtresse à la plus belle, à la plus agréable des fleurs; il se demande ensuite comment il osera l'approcher malgré les médisants, qui sont les épines dont elle est entourée :

Si me prendrai garde à la rose,
Qui d'espinetes est enclose.
Sovent avient que ciel qui l'a
Désirée à avoir pièce
Ne l'ose si tost ADÉSER,
Quar il se doute à espîner...

(*Hist. litt. de la France*, t. XXIII, p. 284).

13. *Dimégne*, dimanche, *dies dominica*. En vieux français, *picard*, *depmaine*; témoin cette inscription d'une porte d'Arras (XIII^e siècle) :

Avint cette chose certaine,
El mois de juil une depmaine;
V jors devant aoust entrant,
Et droit XXXVI ans devant.

(*Ibid.*, p. 454).

14. *Viaire*, en wallon, visage. Vieux français :

Vous avez le viaire angélique.

(*Farce des Brus*).

15. *Accreüre*, dans le sens de *faire crédit* :

Je ne les eusse point *accrues* !

(*Pathelin, scène VIII*).

Je renie Dieu, se j'*acrois*

De l'année drap ! quel malade !

(*Ibid., sc. XI*).

16. *Qui poche out' de leup poche out' dèl' cove.* (Liège) !

17. *Une heure long* (pendant une heure), tournure germanique usitée à Liège : *Eine stunde lang*.

18. *Considérant qu'i n' fât nin mette tos ses oûs d'vin l' même banstai*, et attendu que les renseignements et les détails nous fait encore défaut ;

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1. Les articles projetés : 1° *Sur les cris des rues de Liège* ; 2° *sur les dictons* en usage aux différentes époques de l'année ; 3° *sur les différents marchés du quai de la Batte*, le dimanche (*riche mine à exploiter*) ; 4° *sur les petites écoles de Liège au commencement de ce siècle* ; enfin 5° *sur les jeux des enfants*, sont ajournés *jusqu'à l'année qui vient*.

Art. 2. Nos collaborateurs sont instamment priés de penser dès à présent à recueillir des indications propres à y être insérées. Pour ne citer que l'article des *jeux*, il comprendra entr'autres les amusements suivants :

A l' pijole et dx pouces (jeux de barres, bârres, pourreies, etc.)

Cham cham, ouhai po tot.

Ax mûies (samter, à pêter, à l' rôlire, bon stock), etc.

A pus foir chivâ.

A l' caïe.

A l' calotte (passer les baguettes, les tapes).

A l' bisawe, à tournaï, à campinaire (toupies).

A l' crâwe.

Ax tahais.

A peie ou tiesse (pile ou face).

A l' deie.

A cèk (cerceau).

Les dragons (cerfs volants, pommes, peures, fer des madames).

Ax béches (à l' cannabuse).

A cachette (à caché).

A sôdrt.

Li bouhale.

Ax courubets (coupérou, cumulets).

Ax houyots (boulets de neige).

Li molin avou 'n' cromptire.

Raws (heraus) *da Beaufils* (carrousel).

Si les enfants épuisent ce catalogue et se réjouissent de mille autres manières encore, les jeunes gens :

Tapet à l'awe (on lit quelquefois dans les journaux : *jeter un jambon à l'oie*).

Jowèt ax beyes.

Fet batte les coqs et les tessons.

Vont à l' batte ax pinsons , ax canaris , ax chèrdins , etc.

Div'net colèbeus.

Jowèt ax cwârjeus , à piquet , à cinq rôies , ax coïons , à l'poïe , spiche et mache ; les Luxembourgeois disent der meusch ; à qui pied' wdgne ; à mariège).

Pèhet à l' vège , etc.

Que ne font-ils pas ? — On vous en dira quelque chose l'année prochaine.

Pour relation conforme ,
L. P.

A MÈCIEU LÈ MANBOR DEL GRANTT KONFRAIRÈIE WALONTE DI LICH.

MÈCIEU,

Li ci kè plöi dizo lè sett creü (1) è d'mèie del viëss, si pou bin dir a lu mainm : ji so kû, j'a inn mâl maladië so l' coir, è si j' vik co, c'è d' rawett. Tote sôr di mèhin è l' rinplihè d' laim-è-paie; il è naw, rouviss è halkross; i rott arâie-kou, halé ou croufiëu. Sin parlé dè-z-èplâss ki cach, del gott, dè rômatiss, del kouïress-d'alenn, dè bazé ronpeur, il a âd-dizeûr dè marchi lè mâ ki li d' lanburnè (2) l' tiess; i n'a pu k'ine pòf caboss kè tofair avâ lè kwâr; è, malgré ki n' seûie ni boign ni aveûl, i n' veû nin pu lon ki s' narenn : i d'vin biess finâlmin, è po rêmîdré-rainn (3), de mâheûlaiè gin on l' mèchansté dè ratinte li vintt-ûte di décinb po l' buskinté.

Outt di soula, si rêflèchih ki pér è mér, fré è soûr, kuzin è kuzenn, to sè kamèràtt anfin son-t-évôie è l' wât di Diu, è k'il è d'manou to fin mierseû (4) di s' lignech, sin-z-avu inn âm po li konfi sè pónn è sè hisdeûr, seûi sûr ki tûze bin lon, è ki n' sâreû s'èpaichi di s' lârmenné to s' dihan avou lè-z-ouïe plin d' lâm : ki vin-t-on fé so ciss tîr di mizér è d' doleûr!

I n' fâ nin portan si lét abatt par dè-z-îdèie oci akâblantt, on kwir a s' distriî; i gna plusieûr sôr di pass-tin, soula d'pin dè goss. Mi, kwan j' vou chëci cè neurè pinsaie la fou di m' cervai, ji m'aviss télfèie dè soffé on p'ti chô mécèch è l'orèie d'inn jône turlurett, ki m'âreû l'air dè preûti (5). Awet min, el si r'toune sor mi avou n' jaiv di mokrèie, el mi lom vi droumgâr (6) è vi loss (7), si mète-t-el li pôss so l' bèchett di s' narenn, è avou s' min to-t-â lâch, el fai jowté sè deû to hahlan kom inn sote. Vola sou ki m' fai distèrminé, j'açotih è m' pai, è to prian l' Bondiu è l' binamaie Notru-Dam di Hà (8) ki

ji n' vass nin fini mè jou à Lolà ⁽⁹⁾, ji sohatt li viëss à cin dial ki l'ènaire!

C'è pòr kwan i m' fà gripé on tiair ki j' so d' flantt; li pétrenn mi falih, ji hansèie, ji toss kom inn vèie harott di jvâ. Rin ki l' hòtt Sâvnir ⁽¹⁰⁾ m'èwar déjà; si j' m'i avinturaie po alé a on sierviiss a Sintt-Kreû, è to d'on kô m' hierchi juska Sin-Sèvrin po dir bonjou à noss binamé Dèhin ⁽¹¹⁾, i fâ k' ji m' ripoiiss a mitan-vôie, to fan l' si dè louki lè botik; sin koi li coreg mi mâkreû è ji n' poreû pu haïe.

Tan k'a Pièrèüss ⁽¹²⁾, i n' mi fâ pu songi, on-z-âreû mèzâh d'inn tâkène po m'avu è ho; è c'è bin damach, ka ci rutt kroupet la mi r'mémoraie dè douzè sovnanss. Par exinp, j'âreû dè mâ dè rouvi Sintt-Bablène, ki s' chapel esteû-t-al copett; on l'aléf prii po l' mâ d'orèie, è on bâhif sè r'lik po n'aidan ⁽¹³⁾. Aprè soula, lè soûrdô ôi-t-i pu klér? Cè sou k' ji n' sâreû mâie vi-z-açûré. To l' mainm, c'esteu-t-ine porminate è n' pitite fôr plintt di joëüsté, wiss k'aplovév inn flouh di gin di tote lè tir. C'esteu surtou n' vraie bizâh po lè jônè feie, ki, à piket dè jou, enn n'ali a kabass avou leû majopin ⁽¹⁴⁾, ki lè tapi l' kou-z-â hô so l' wazon po l' z-i fé..... dè vèr kotrai. Si contintéf-t-on d' soula? j'esteu tro-z-èfan po r'marké ôttechoi.

C'esteu co on jou d'boneûr po lè pâkai è lè pâkett, eom po lè ci è lè ciss k'avî lòi leû bindai ⁽¹⁵⁾; il akori to vigreû po v'ni magni on krameû d' lêçai. Mi, ji fév ci pèlurineg la oci avou m' granpér, ki m'i aminév di Kronmoüss, kwan il esteû kontin d' mi (sou k'esteu-t-acé râr). No paci à Châgn, è Morai-Vâ, podri l' Bayâ, pui no prindî po lè Taw; è aprè s'avu kâzi d' rêné po acadé ciss sakri streûte rouwal del Chainn, no no trovi so l' plateûr avou n' hielt di p'tité haguett kom mi. Adon, si vitt k'on s'aveû r'pahou avou dè waf, dè krêné è dè-z-ou, on s' kihuôtrihév divin lè-z-ieb è on fév li foûlèi to èçonl.

Asteûr ki l'okâzion s' prézinte, ji n' vou nin v' kwité, Mècieû, sin fé mincion d'inn sakoi ki n'è nin k'nohou d' to l' monte. C'è la k'estan couki to lon stindou divin on corti, è l'ouïe al tair, j'a-t-annmiré pu d'inn feie l'èwaraie hôteûr dè cloki d' Sin-Lambiet, avou sè toûr à sâvion ⁽¹⁶⁾ è s' cokrai k'esteu-t-â lévai d' li Stadel. Baikô d' gin nè

l'volet nin creûr; min si v' z-è reskontré ki dotess ko d' soula, dihé l' z-i, sif plai, ki gna co a Lîch on témon vikan ki l'a vèiou d' sè prôp-z-ouïe, è c' témon la, c'è mi.

I m' displai di n' poleûr vi forni nou ransegnmin so l'égliiss di Sin-Hinri, k'esteu-t-è mainm vinâf; vo trouvré moutoi dè-z-ôtt vl ki v poron sâtisfé, por mi ji n' mi sovîn pu d' rin; ji sè seûlmin ki eiss chapel la è rouvièie dépôie lontin è k'enn nè d'meur pu ni stok n brok.

Po nin fé piêt dè tin a dè gintî kamérâtt com vo-z-ôtt, ji finih cial li bagadel ki j' m'a-t-ahardi di v' sicrîr divin l' lingag di no tâie è d' no rataie. Lèim espéré ki l' râristé del prôss ljoiss li sièvret d' paspôr po avu l'intraie d'inn kipagnêie dè pu-z-êlêtraie di noss paî. Desmêtan, ki Diew vi donn li grâss dè porsûr li grantt intripriss ki v' z-avé k'mincî si corêgeûsmin, è k'a déjà poirté dè si bai fru.

H. FORIR.

Sklêcin, komeunn d'Oûgraie, li doze di julett 1860.

NOTES.

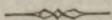
(¹) Le mot *creû* a ici la signification de *période décennale*. — (²) Détraquer. — (³) Pour comble de détresse. — (⁴) Absolument seul, délaissé. — (⁵) Se dit proprement des pigeons qui manifestent leur appétence amoureuse par un roucoulement particulier. — (⁶) C'est le mot flamand *droemgaerd*, vieillard, avec cette différence que le mot wallon implique une idée libidineuse. — (⁷) Mot plus graveleux que le précédent, et qui approche de l'obscénité. — (⁸) Beaucoup de peuplades de la Belgique ont en vénération la vierge miraculeuse de Hal. — (⁹) Hôpital des fous à Liège. — (¹⁰) Rue montante partant de la place du théâtre. — (¹¹) Poète wallon de Liège; ses œuvres ont acquis une vogue méritée. — (¹²) Autre rue montante, très-escarpée et aboutissant à la citadelle. — (¹³) Ancien liard de Liège et valant à peu près un centime et demi. — (¹⁴) Amoureux, amant : ce mot est peu connu, surtout dans notre ville : je l'ai entendu employer mainte fois, il y a quelque soixante ans. — (¹⁵) *Lôî s' bindai* : se faire confirmer. Cette expression wallonne est encore usitée dans les campagnes; elle vient de ce qu'à l'époque dont je parle plus haut, l'évêque ou son suffragant liait un bandeau sur le front de chaque enfant qui se présentait à l'église pour recevoir le sacrement de confirmation. Un parrain et une marraine assistaient comme témoins et faisaient à leur filleul le

cadeau d'obligation , lequel consistait toujours , pour les garçons , en une paire de boucles de souliers et une de jarretières, le tout en argent (les pantalons n'étaient pas encore en usage) : pour les filles , c'était une paire de boucles d'oreilles en or. Cette coutume est tombée en désuétude , et la cérémonie a été notablement simplifiée. — (16) Ces tours ont donné leur nom à deux rues qui aboutissent à la place Saint-Lambert.

N. B. Ai-je besoin d'avertir que ces notes explicatives ne sont pas adressées à mes chers compatriotes ; elles ne sont destinées qu'aux personnes étrangères dont cette babiole pourrait attirer la bienveillante attention.

H. F.

DE LA CARTE DU PAYS WALLON.



MESSIEURS,

Les premiers renseignements transmis par MM. les correspondants de la Société sur les limites géographiques du wallon confirment tout ce que nous pensions de l'importance de cette matière. Bien que les communications dont il s'agit ne soient encore ni très-nombreuses ni surtout très-complètes, elles fournissent déjà des faits dignes d'intéresser non-seulement l'historien des idiomes romans, mais encore celui de nos vieilles provinces, qui, comme on sait, offraient presque toutes une association politique de Wallons et de Flamands.

C'est en effet, le caractère en quelque sorte distinctif des pays belges dès les temps les plus reculés, de ne régler jamais ni les intérêts ni les rapports nationaux d'après une démarcation de race ou de langage. On dirait que dès avant Charlemagne on a eu, près de la Meuse comme près de l'Escaut, le pressentiment de notre nationalité d'aujourd'hui.

L'étude la plus superficielle de la *géographie des langues* ⁽¹⁾ en Belgique fait voir combien les parentés de race et de langage s'effaçaient aisément devant les affinités politiques. Dans nos contrées qui ne peuvent en aucune façon former ce qu'on reproche à la Belgique d'être exclusivement : « *une expression géographique*, » c'est généralement

(1) Cf. Coquebert Montbret, *Mélanges sur les langues, dialectes et patois*; renfermant entr'autres, une collection de versions de la parabole de l'enfant prodigue en cent idiomes ou patois différents, presque tous de France; précédés d'un travail sur la géographie de la langue française Paris 1824. — (*Société des antiquaires de France*).

le besoin de la liberté, l'amour de l'indépendance qui déterminait les amitiés et les antagonismes. Et il faut bien qu'il en ait été ainsi, puisque les limites de nos patois et de nos idiomes ne pourraient coïncider avec des divisions politiques ou administratives que si l'on remontait jusqu'à des époques qui appartiennent à la conjecture plus qu'à l'histoire. Mais dès qu'on arrive aux faits positifs, aux prodromes sérieux de notre civilisation, on aperçoit de Visé à Dunckerque, de l'est à l'ouest, une limite plus ou moins onduleuse, plus ou moins flottante des langues thioises et wallonnes, coupant presque à angle droit toutes nos lignes *interprovinciales*, qui, généralement vont du nord au sud.

On pense bien que ces populations wallonnes et flamandes constamment mêlées, constamment unies pour défendre solidairement les mêmes libertés, ont dû échanger entr'elles beaucoup de locutions et beaucoup de vocables. Il est à croire aussi que, par l'action de causes multiples, la frontière linguistique a pu rouler ou avancer d'autant plus facilement qu'elle n'était presque jamais une frontière politique.

Voilà pourquoi, Messieurs, les correspondants de la Société liégeoise de littérature wallonne, en répondant à son appel avec ce zèle patriotique si unanime dans nos provinces depuis 1815, ont pu intéresser à la fois l'histoire de la nationalité belge et celle de la langue romane.

Dans le pays de Liège surtout, l'enchevêtrement des dialectes germaniques et romans offre une série d'études qui peuvent être des plus fécondes. Cette province qui renferme aujourd'hui dans ses arrondissements une bonne partie de ce Limbourg flamand-wallon, que les ducs de Brabant, depuis Woeringen, aimaient à appeler leurs *quatre pays* d'Outre-Meuse, comprenait jadis, sous les noms de Hesbaye, de Campine et de Looz, un nombre considérable de communes flamandes. On n'a pas oublié que des vingt-trois villes qui avaient voix et séance à l'*État-Tiers* de la principauté épiscopale, il n'y en avait que onze (y compris la *cité* prépondérante de Liège) qui fussent wallonnes. On n'a pas oublié davantage que dès le XIII^e siècle le pays de Liège fut défendu contre les incursions des chevaliers

brabançons par une ligne de châteaux-forts placés en pays flamand, tels que Hougarde, Saint-Trond, Herck, Hasselt, Tongres, etc. Et qui ne sait que dans les plus rudes batailles livrées jadis pour l'indépendance ou pour la neutralité du territoire liégeois, on vit plus d'une fois les Flamands réclamer et obtenir l'honneur de former l'avant-garde des Wallons ?

Il suffit, vous le voyez, Messieurs, de jeter un fugitif coup-d'œil sur notre histoire nationale pour comprendre aussitôt le haut intérêt que mérite parmi nous toute indication un peu sérieuse concernant les localités où l'on peut dire que finit le flamand, que commence le wallon, ou bien que les deux langues se parlent concurremment.

Cette fois, la plus curieuse et la plus étendue des notices nous est venue de M. J.-L.-J. Nicolaï, d'Aubel. L'honorable conseiller provincial semble avoir compris toute l'importance d'une étude linguistique sur la localité, véritable intersection de patois, théâtre trop peu connu de leurs actions et réactions réciproques.

Après avoir donné un tableau détaillé des hameaux de la commune d'Aubel, portant une dénomination wallonne et formant la lisière où finissait anciennement le wallon, M. Nicolaï insiste avec raison sur la physionomie linguistique des noms géographiques (1). Il arrive ainsi à constater un fait important, déjà signalé au seizième siècle pour la Flandre par l'historien Jacob Meyer. On trouve et on prouve que la ligne wallonne s'est avancée du sud au nord au préjudice de la ligne flamande, rien qu'en constatant que dans une certaine zone à l'extrémité du territoire d'Aubel et sur des points qui portent tous des noms thiois, on ne rencontre plus aujourd'hui que des patois wallons. Pour achever sa démonstration, M. Nicolaï prend le soin de fournir les significations des noms flamands, et cette partie de sa

(1) Leibnitz (*De originibus gentium*), après avoir constaté que tous les noms propres ont d'abord été *appellatifs* c'est-à-dire, significatifs, conclut qu'autant nous voyons de noms géographiques dont la signification ne nous est pas connue, autant nous pouvons assurer que nous avons perdu de mots dans l'ancienne langue du pays.

tâche n'était pas la moins difficile. On se plaît à reconnaître qu'il s'en est très-heureusement tiré.

Il est fâcheux qu'au service de son zèle et de son intelligence, le consciencieux correspondant n'ait eu que le vieux cadastre de 1740 et n'ait pas pu consulter des archives spéciales, des protocoles de notaires ou quelques autres documents indispensables pour déterminer l'orthographe la plus ancienne, la dénomination la plus authentique, et, par là même, la traduction la plus exacte de tous les termes géographiques qui étaient en question. Quoi qu'il en soit, la carte d'Aubel, jointe à ces intéressantes recherches, permettra de les développer encore jusqu'à en faire une monographie complète, digne d'être souvent consultée par tous ceux qui s'occupent des origines ethnographiques de notre pays.

Nous avons obtenu également de précieuses indications de M. Renard, vicaire à Genval. Elles intéressent spécialement la partie nord-ouest de l'antique Hasbanie, notre territoire carlovingien par excellence, et fournissent un essai de statistique sur le Brabant-Wallon. L'importance des faits signalés et des questions qu'elles aident à poser et à résoudre engagera sans doute la Société à recourir avec de nouvelles instances aux lumières et à l'activité de notre correspondant brabançon. D'après ce qu'il nous communique, on devine tout ce qu'il pourrait encore nous communiquer, et combien peu nous devons craindre d'être indiscrets. M. Renard doit aimer à s'occuper de ce pays qu'il connaît si bien ; il doit prendre plaisir à l'expliquer à ceux qui ne peuvent pas si bien le connaître.

Une autre partie de la carte linguistique, non moins intéressante, a déjà été esquissée pour les travaux de la Société. Nous voulons parler de ce qui concerne les nombreuses localités où le wallon rencontre l'allemand plutôt que le flamand.

Grâce à l'obligeante intervention de M. Arsène de Noue , de Malmédy , MM. Toussaint', de la même ville , et Alphonse Bellefontaine , de Weismes , ont pour ainsi dire inauguré cette étude par un tracé sommaire des limites des patois qui se rencontrent dans cette Wallonie prussienne. Espérons qu'ils ne voudront pas s'arrêter en si beau chemin et qu'ils ne se contenteront pas de nous avoir mis en appétit de révélations copieuses. Ce pays de Malmédy, dans sa situation exceptionnelle, doit présenter aux amis des antiquités wallonnes bien des sujets d'étude encore inexplorés. Il semble qu'en Prusse comme dans le Luxembourg, l'élément tudesque a plutôt gagné que perdu. C'est ce qu'il importe de vérifier.

M. Alexandre, de Gosselies, de cette terre mixte ressortissant pour une partie au duché de Brabant et pour une partie au marquisat de Namur , a trop éparpillé ses indications pour qu'elles soient aussi profitables qu'elles mériteraient de l'être. Le canton qu'habite le studieux correspondant doit permettre d'étudier au vif les influences réciproques des patois flamands et wallons. Ici encore on ne doit pas craindre de mettre en relief toutes ces différences [qui intéressent l'archéologue sans alarmer le politique. Puisque dans tout notre passé belge, si plein d'horribles guerres , on n'en peut pas citer une seule qui ait armé Flamands contre Wallons au nom d'une différence de langage, il est permis de croire qu'aujourd'hui, en pleine philosophie chrétienne, on peut constater l'augmentation ou la diminution du territoire des idiomes wallons ou flamands, sans exciter de susceptibilités sérieuses.

Le même intérêt, et, j'ajoute, la même liberté d'appréciation peuvent être revendiqués par ceux qui, comme nos honorables correspondants Dasnoy et autres, étudient à travers l'histoire le mouvement de la frontière wallonne dans les cantons du Luxembourg, pour ce que le moyen-âge appela jusqu'à l'aurore de 89, le *quartier wallon* et le *quartier allemand*.

Partout, dans ces investigations, on se heurte à un problème

d'histoire, jamais à un problème de politique. Et cette faveur de la situation, produite par un passé tout fraternel et libéral, fera, nous l'espérons, oublier l'ennui des minuties et l'écueil des contradictions qui peuvent se rencontrer dans une constatation dont le premier mérite doit être l'exactitude. Nous espérons aussi que l'excellent exemple donné par MM. Nicolai, Renard, Toussaint, Bellefontaine et Alexandre stimuleront ceux de MM. nos correspondants qui tardent ou qui hésitent encore à nous envoyer les fruits de leurs observations.



CHRONIQUE,

Indépendamment du compte-rendu annuel des travaux de la Société, on trouvera désormais, dans notre Bulletin, la mention des propositions les plus importantes adoptées dans le cours de la période à laquelle correspond chaque volume de cette publication. Nous avons cru utile d'y joindre les noms des membres des diverses commissions spéciales, de rappeler quelques faits intéressants, et de conserver même le souvenir des principales pièces de circonstance qui se sont produites dans nos réunions. Enfin, quant aux travaux dont la mise au jour est forcément retardée, nos collaborateurs éloignés seront, pensons-nous, bien aise de savoir que ce qui est différé n'est pas perdu.

ANNÉE 1859.

Dans la séance du 15 janvier, sur la proposition de M. Le Roy, il a été décidé que la Société s'occuperait de la rédaction de glossaires technologiques wallons, destinés principalement à la classe ouvrière.

Ont été spécialement chargés de recueillir des matériaux :

MM. BAILLEUX, pour le *batelage* et l'*exploitation des carrières*;

BOVY, pour la *médecine*;

CAPITAINE, pour la *savonnerie* et la *fabrication du tabac*;

COLLETTE (V.), pour l'*armurerie*;

DEFRECHEUX, pour la *boulangerie*;

DEHIN, pour la *chaudronnerie*;

MM. DELCHEF (A.), pour les *vêtements* et pour l'*armurerie*;
GRANDGAGNAGE (Ch.), pour l'*agriculture* et pour la
chasse ;

HOCK (Aug.), pour l'*orfèvrerie* et pour la *tannerie* ;

LE ROY (Alph.), pour les *écoles* ;

MARTIAL (Ep.), pour la *liturgie* ;

MATHELOT, pour les *bâtisses* et la *menuiserie* ;

MICHEELS (L.), pour l'*armurerie* ;

REMOUCHAMPS, pour la *meunerie* et pour la *cordonnerie* ;

STAPPERS, pour la *mécanique* et pour la *fonderie*.

Ultérieurement, se sont fait inscrire.

MM. LÉLOTTE et Henri MASSON, de Verviers, pour la *draperie* ;
et M. Edouard MORREN, de Liège, pour la *botanique*.

M. MATHELOT-DEBRUGE a soumis à l'approbation de la Société un glossaire des termes d'*architecture* et de *construction*. Une commission, composée de MM. Adolphe DEJARDIN, capitaine du génie, et Michel THIRY, chef de la station de Liège, a été chargée d'apprécier ce travail. Elle n'a pas encore déposé son rapport.

MM. LELOTTE et MASSON ont rédigé, chacun de leur côté, un glossaire verviétois des termes de *draperie* (y compris les opérations préparatoires à la fabrication). Ont été nommés commissaires : MM. DONCKIER-JAMME, membre de la députation permanente, et Emile JAMME, commissaire d'arrondissement. Leur rapport n'est pas encore parvenu à la Société.

— Dans la séance du 13 février, il a été décidé que chaque année, tout ou partie de l'excédant des recettes sur les dépenses serait consacré à l'achat d'ouvrages de linguistique et de philologie, destinés à enrichir la bibliothèque de la Société.

— Dans la séance du 13 avril, sur la proposition de M. Ep. Martial, il a été décidé que la Société ferait traduire, dans tous les dialectes wallons de la Belgique, la parabole de l'Enfant prodigue, d'après la version de Le Maître de Sacy, pour faire suite à l'ouvrage de Schnakenburg. Une circulaire a été adressée à toutes les personnes compétentes.

Voici cette circulaire :

LA SOCIÉTÉ,

Vu la proposition faite par M. Ep. Martial dans la séance de ce jour ;

Attendu que la comparaison des différents dialectes de la langue wallonne est de nature à éclairer l'origine des mots et des formes grammaticales qui constituent cette langue ;

Que la langue wallonne étant une branche de la langue d'oïl, il est utile de rattacher étroitement les travaux qui l'ont pour objet spécial à ceux qui ont été déjà entrepris sur celle-ci, ou sur l'ensemble de la langue romane de France ;

Attendu, enfin, que la parabole de l'Enfant prodigue a déjà été traduite dans la plupart des dialectes ou patois français (1) ;

Décide :

La parabole de l'Enfant prodigue sera traduite dans les divers patois wallons de Belgique.

La traduction en dialecte liégeois sera faite par les soins du bureau de la Société et servira de spécimen.

Pour les autres dialectes, il sera fait appel, par lettres-circulaires, au bon vouloir des membres correspondants de la Société domiciliés en Belgique, et de toutes autres personnes au choix du Bureau.

Le texte français de la parabole sera imprimé à la suite de la lettre-circulaire, ainsi que le spécimen en patois de Liège.

En conséquence, MM. les Correspondants sont invités :

1° A faire de la parabole susdite une traduction aussi littérale et aussi correcte que possible dans le dialecte wallon des localités qu'ils habitent respectivement, en s'attachant à n'employer que des locutions et des mots purement wallons ;

2° A en faire également une traduction littérale et correcte

(1) Voyez Mémoires publiés par la Société royale des antiquaires de France, tome VI, et Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France, par J.-F. Schnakenburg, Berlin 1840, in-8.

dans les divers dialectes wallons de leur voisinage qui différeraient de celui du lieu de leur domicile ;

5^e A envoyer ces traductions , avec les adresses des auteurs, au secrétaire de la Société, *et ce , avant le 1^{er} novembre prochain.*

La Société fera imprimer à ses frais toutes les traductions qui lui paraîtront offrir un intérêt philologique.

Trois exemplaires du recueil complet de ces traductions seront adressés gratuitement à chacun des coopérateurs, dont le travail aura été imprimé.

Il est loisible au Bureau d'étendre cette disposition à d'autres personnes et d'augmenter le nombre des exemplaires à distribuer.

La Société remercie d'avance tous ceux qui voudront bien la seconder dans l'accomplissement de cette tâche.

Arrêté en séance du 15 avril 1859.

Cette première démarche amena un résultat notable, mais toutefois assez incomplet pour nécessiter une seconde circulaire ainsi conçue :

Liège, le 25 février 1860.

MONSIEUR ,

La Société liégeoise de littérature wallonne, désirant compléter l'œuvre de Schnakenburg, avait, par la circulaire du 15 avril 1859 ci-jointe, demandé à ses membres correspondants et à d'autres personnes compétentes, une traduction de la *Parabole de l'Enfant prodigue*, dans les divers patois du pays. Elle n'a eu qu'à se louer de l'empressement avec lequel on a répondu à son appel. *Trente-cinq versions en trente-deux dialectes différents* lui ont été adressés.

Toutefois certaines localités dont il serait important d'étudier le langage, ont fait complètement défaut. C'est pour suppléer à cette lacune que nous croyons pouvoir compter sur votre obligeance et vous prier instamment de traduire ou de faire traduire le morceau

dont il s'agit dans le patois parlé au lieu que vous habitez ou dont vous êtes originaire.

Veuillez agréer d'avance, Monsieur, l'expression de la reconnaissance de la Société pour les soins que vous aurez bien voulu donner à ce travail, etc.

De nombreuses traductions ont cette fois encore été adressées à la Société. Voici les noms des auteurs qui ont bien voulu répondre à la Société, avec l'indication des lieux d'origine des traductions :

Province de Liège.

Liège.	MM. Bailleux, F.
Huy.	Siquet, J.
Ouffet.	Warlomont, L.
Hannut.	Duval Sylvain.
Waremme.	Ghaye Michel, et Fraipont, J.-G.-H.
Verviers.	Xhoffer et Renier, membres correspondants.
Limbourg.	Thisquen, Gustave. Id.
Aubel.	Poumay et Léop. Schoonbrodt.
Spa.	Lezaack, avocat.
Stavelot.	Letixhon, Grégoire.

Prusse, partie de l'ancien département de l'Ourthe.

Malmédy.	De Noue, Arsène, membre correspondant.
Sourbrodt.	Toussaint, J.-G.
Longfaye et Xhoffraix.	Jean-François Servais.
Weismes.	Alph. Bellefontaine.

Province de Namur.

Namur.	MM. Ch. Wérotte, Ph. Lagrange, Jules Borgnet et Brabant. Les 5 1 ^{ers} membres corresp ^{ds} .
----------------	---

Havelange.	MM. Louis Borlée.
Spontin , près Ciney.	Wauthier, Henri.
Ciney.	Hauzeur, juge de paix.
Dinant.	Pierlot, avocat, et Henry, industriel.
Beauraing.	A. Vermer, membre corresp.
Les Dions.	Laforet, abbé.
Rocheftort.	Henri Crepin.
Heures lez-Rochefort.	Gengoux.
Fosses.	Kairis.
Id.	Maréchal et Bodart.
Walcourt.	Cousin, vicaire à Namur.
Gembloux.	Wilmet.

Province du Brabant.

Braine-l'Alleud et Waterloo.	MM. Renard , vicaire à Genval, membre correspondant,
Nivelles.	Warte.

Province du Luxembourg.

Hotton et environs.	MM. Moitelle , Saint-Viteux, D. et C. l'Hermitte, Posson, Scius.
Marche.	Alexandre, Geubel, membres corresp ^{ds} et Gravrand.
Limerlé (près Houffalize).	Boset, docteur.
Bastogne.	Mathurin, Hyppolite.
Saint-Hubert.	Warlomont , Ch. , membre correspondant et membre de plusieurs Sociétés savantes.
Neufchâteau.	Dasnoy, membre corresp ^{dt} .
Bouillon.	Fineuse, Émile.
Florenville.	Burnotte, docteur.
Virton.	Maus, Ch.
Sommethonne.	Lorrain.

Etbe, Châtillon.	MM. Lorrain.
Dampicourt, Limes.	Id.
Bellefontaine.	Id.
Virton.	Id.

Province du Hainaut.

Enghien-Bassilly.	MM. Fr. Gerard, avocat.
Peruwelz (Hainaut).	Bouniol, receveur de l'enregistrement.
Quevaucamps.	Emile Dehaye.
Tournai.	Joseph Ritte.
Antoing.	Descamps.
Leuze.	Durœux greffier, et Dubois huissier.
Frasnes-lez-Buissenal.	M ^{me} Des....
Id.	Emile Delannoy.
Lessines.	Lesneucq, négociant.
Dour.	Gustave Bertinchant.
Pâturages.	Alex. Vuillot, de l'Ecole des mines.
Mons.	De Villers, conservateur des archives, membre de plusieurs Sociétés savantes.
Ath.	Oscar Englebert.
Chièvres.	Jules Stalens.
Soignies.	Auguste Bouillard.
Houdeng.	Lhoest, employé au chemin de fer du Nord.
Gosselies.	Alexandre, membre corresp.
Beaumont.	Id.

France.

Lille.	MM. Desrousseaux, auteur des chansons lilloises, memb. cor.
Douai.	MM. Dechristé, idem.

A la date du mois de juillet 1860, la Société avait donc reçu 69 traductions; plusieurs sont encore promises. Quelques-unes sont accompagnées de notes fort intéressantes. Il est à espérer que le vœu de la Société sera dignement rempli. La Commission spéciale chargée du triage et de la publication de ces travaux est composée de MM. Ch. GRANDGAGNAGE, président de la Société; ALVIN, préfet des études de l'Athénée; BAILLEUX, secrétaire de la Société; HENROTTE, chanoine de la cathédrale de Liège; Ep. MARTIAL, avocat, et Ad. PICARD, juge à Liège. — Elle a tenu sa première séance le 10 août 1860.

— Dans la séance du 16 mai, sur la proposition de M. Le Roy, il a été décidé que des *Mélanges* (étymologies, traditions populaires, etc.) seraient insérés, désormais, dans chaque volume du *Bulletin*. Nos lecteurs savent depuis longtemps quelle suite a été donnée à cette décision.

— Dans la séance du 24 juin, consacrée à la distribution des récompenses obtenues par les lauréats du concours de 1858, lecture a été donnée d'une lettre de M. Ch. Grandgagnage, par laquelle notre honorable président met à la disposition de la Société une somme de 500 francs, pour un prix à décerner à l'auteur d'une *Grammaire élémentaire de la langue wallonne*. — Dans cette même séance, il a été donné lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Intérieur, portant à notre connaissance qu'un arrêté royal du 5 mai a alloué à la Société un subside de 500 francs, afin de l'aider à continuer ses travaux. — Des remerciements ont été votés à MM. Ch. Grandgagnage et Ch. Rogier.

— Sur la proposition de MM. Le Roy et Picard, et considérant que ses fonctions de représentant ne permettent plus à M. Ch. Grandgagnage d'assister régulièrement aux séances de la Société, il a été décidé qu'un *vice-président* serait élu après les vacances de septembre. M. L. MICHEELS, lieutenant-colonel d'artillerie, a été choisi en cette qualité le 15 décembre, époque où le mandat des autres membres du bureau a été renouvelé.

— Dans la même séance du 15 novembre, il a été procédé au choix des jurys chargés d'examiner les travaux des concours de

1859. Aucune réponse n'étant parvenue à la Société pour le concours n° 1, il y a eu lieu de composer seulement deux jurys, l'un pour apprécier les pièces de théâtre, l'autre ayant mission d'examiner toutes les autres productions poétiques. Les rapports de ces deux Commissions figurent dans le présent volume.

Les sujets de concours de 1860 ont été choisis dans la séance suivante (15 décembre). En voici le programme :

Premier concours.

Un Mémoire sur l'histoire de la langue et de la littérature wallonne, avec la bibliographie de tous les ouvrages ou brochures qu'on peut attribuer aux différents dialectes wallons usités en Belgique.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de cinq cents francs (quatre cents francs donnés par M. Charles Grandgagnage, Président de la Société, et cent francs alloués par celle-ci.)

Dans le cas où aucun des mémoires envoyés ne serait jugé digne du prix, le fondateur du concours désire qu'il soit accordé, à titre d'encouragement, un accessit de deux cent-cinquante francs au meilleur des mémoires présentés; ou, s'il n'y en a qu'un, à ce travail unique, pourvu qu'il offre un certain intérêt. (Les 250 fr. de cet accessit sont fournis, 200 fr. par M. le Président, 50 fr. par la Société).

Deuxième concours.

M. Charles Grandgagnage, fondateur de ce concours, demande une grammaire élémentaire du patois Liégeois. Les conditions principalement requises sont : que l'orthographe adoptée soit à la fois rationnelle et conforme, autant que possible, à la tradition et à l'analogie des langues romanes littéraires; qu'il soit donné une attention spéciale à la conjugaison, particulièrement à celles des verbes irréguliers; enfin qu'il y ait un chapitre consacré aux idiotismes grammaticaux, c'est-à-dire aux constructions de phrases propres à l'idiome wallon.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de trois cents francs.

Troisième concours.

La collection la plus complète possible des proverbes, adages, etc., (*spots*), usités en Wallon. La Société tient surtout à recueillir les dictons particuliers à cet idiome. Les concurrents auront soin d'en donner une traduction française et d'y joindre, s'il y a lieu, des indications historiques.

Prix : Une médaille de vermeil.

Quatrième concours.

Une pièce de théâtre en vers.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de deux cents francs.

Cinquième concours.

Une pièce de cent vers, au moins, présentant la peinture d'un type wallon (par exemple, la *boteresse*, le *houilleur*, la *cotîresse*, le *bate-lier*, le *portefaix*, l'*amateur de pinsons*, de *pigeons*, etc.)

Prix : Une médaille de vermeil.

Sixième concours.

Une vingtaine d'épigrammes ne dépassant pas dans leur ensemble une étendue de deux cents vers.

Il est bien entendu que les concurrents devront s'abstenir de toute allusion personnelle. La Société tient beaucoup à ce que chacune de ces petites pièces ait une certaine portée morale.

Prix : Une médaille de vermeil.

Septième concours.

Un *crâmignon*.

Prix : Une médaille de vermeil.

Traduction de l'Evangile saint Mathieu dans les divers patois de l'Europe.

M. Ulysse Capitaine, dans la séance du 15 mars 1860, a donné lecture de la lettre ci-après que lui avait adressée M. Arthur Dinaux, correspondant de l'Institut de France et membre de la Société.

Montataire (Oise), 15 février 1860.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

J'ai assisté récemment à Paris à des conférences de linguistique dans lesquelles il a été longuement question de la *Société liégeoise de littérature wallonne*. Le prince *Louis-Lucien Bonaparte*, cousin-germain de l'empereur, et M. *Burgaud des Marets*, éditeur et commentateur de Rabelais, tous deux linguistes très-distingués, ont écouté avec le plus grand intérêt ce que j'ai pu leur dire sur l'organisation et les travaux de votre intéressante et nationale Association.

Le prince, qui a fait une étude constante et toute particulière des patois de l'Europe, regarde le dialecte liégeois comme le premier ou du moins comme devant être mis en tête de tous les patois de la langue d'oïl ; à ce titre, comme tel, il voudrait publier un document de ce langage, se rapportant à une grande entreprise de linguistique qui l'occupe en ce moment.

Il fait donc imprimer, dans tous les idiômes vulgaires de l'Europe, l'Evangile de Saint Mathieu, non pas d'après des textes de langues mortes, mais bien d'après la version française de M. *Lemaître de Sacy*, qu'il considère comme la plus claire et la moins sujette à la controverse. S. A. a besoin d'aide pour faire une telle publication en patois liégeois, qui est celui qu'elle a choisi parmi ceux des diverses provinces wallonnes de la Belgique et du Nord de la France. Le prince m'a donc chargé, en ma qualité de membre correspondant de votre Société, de m'informer, si vous, Monsieur, ou tout autre

membre de votre Association , ou même une Commission prise dans son sein , voudrait bien traduire en patois liégeois cet Evangile de St-Mathieu d'après Lemaistre de Sacy , aussi littéralement que possible, sans gêner toutefois le génie et les règles de l'idiôme vulgaire.

Il est entendu que le prince, tout en faisant les frais de la publication, mettra sur le titre le nom ou les noms des traducteurs.

Le prince Louis-Lucien Bonaparte , qui ne s'occupe nullement de politique et reste entièrement livré à ses études scientifiques, est en ce moment à Londres où il attendra la réponse que vous voudrez bien me donner.

Agréé, etc.

A. DINAUX ,

La Société a accepté avec empressement la proposition qui lui était faite. Deux commissions ont été nommées séance tenante. La première, chargée de la traduction, est composée de MM. Defrecheux, Hock et Bailleux, secrétaire de la Société. M. Thiry, désigné d'abord pour entrer dans cette commission, n'a pu accepter ce mandat à raison de ses nombreuses occupations. Font partie de la seconde commission dite de révision, MM. A. Le Roy, professeur à l'Université; E. Martial, avocat, et N. Henrotte, chanoine.

Déjà la première commission a terminé à peu près les trois quarts de sa tâche et envoyé successivement à la commission de révision les chapitres traduits.

BANQUET ANNIVERSAIRE

DE LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ.

En décembre 1858, quelques membres de la Société ont songé à fêter, dans un banquet, le deuxième anniversaire de la fondation de la Société. L'idée était bonne et fut bien accueillie. On se réunit à l'hôtel du Grand Cerf, sous la présidence de M. Charles Grandgagnage. En 1859, le troisième anniversaire a été célébré de la même façon. D'année en année le nombre des convives s'est accru et en 1860 (nous anticipons un peu sur la chronique de l'année prochaine), il était de près de quatre-vingt-dix. En 1859 et en 1860, MM. Auguste Hock, Hyacinthe Kirch et Isidore Kupfferschlagel ont déployé, dans l'organisation de la fête, un zèle et une intelligence qui leur ont valu les félicitations de tous.

Ces réunions ont été très-gaies et très-cordiales. Chacun y oubliait ses tracas ou ses affaires pour s'abandonner sans réserve à la gaité wallonne. Aussi peut-on affirmer que chaque convive a conservé de ces fêtes un charmant souvenir. Des poésies inédites, dans différents dialectes wallons, ont chaque année mérité de chaleureux bravos.

M. Hock a eu une heureuse inspiration; il a fait suivre la dernière circulaire d'invitation de quelques vers wallons contenant une spirituelle description du festin qui attendait les souscripteurs. M. Buckens, professeur à l'Académie de peinture, a bien voulu, à l'occasion des deux premiers banquets, nous prêter le secours de son spirituel crayon. De ces menus, il a fait des œuvres d'art. M. Buckens n'a pu en 1860, par suite de ses occupations, continuer la série de ses dessins. La commission s'est adressée à M. Jules Renard. Il était im-

possible d'avoir la main plus heureuse : en quelques jours, M. Renard a dessiné une des scènes les plus originales et les plus joyeuses des mœurs wallonnes ; son *crdmignon* est parfait d'esprit et de verve.

Ajoutons enfin pour terminer que le texte du menus avait été chaque fois, grâce à quelques uns de nos membres les plus actifs traduit en wallon d'un style aussi spirituel que pittoresque.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

	Pages.
Statuts et règlement.	5
Tableau des membres de la Société.	11
Discours prononcé par M. Adolphe Picard , au nom du bureau, dans la séance du 24 juin 1859, à l'occasion de la distribution des médailles aux lauréats des concours de 1858.	19
Programme des concours de 1860.	35
Rapport sur le concours n° 2 de 1859, présenté par M. Le Roy , au nom du jury. (Pièces de théâtre).	39
André Delchef . Les deux nèveux, comédie à treux actes.	79
Rapport sur le concours n° 3, 4 et 5 de 1859, présenté par M. J. Dejardin , au nom du jury.	195
Auguste Hock . Les galguizoutes da m' veye nourrice.	213
Antoine Remacle . Deux contes.	221
Léopold Vandervelden . L'avocat et l' médecin.	225
Michel Thiry . Deux contes.	227
G. Delarge . Li vi bounhamme.	236
J. S. Regnier . Li famm' comme i enn'at wère.	238
Michel Thiry . Ine cope di grandiveûs. (Mœurs populaires). Satyre.	242
N. Poulet . Li foyan èterrè. Rimai.	361
Théophile Bormans . Les pôn' di cœur. chanson d' cràmignon avec musique gravée.	382
Antoine Remacle . L'aiwe beneye dè curé, cràmignon avec musique gravée.	384

DEUXIÈME PARTIE.

	Pages.
Des feummes (vers 1750) avec avis. F. B.	1
U. C. Bibliothèque de la Société liégeoise de littérature wallonne. Dons et acquisitions.	9
H. Chavée. Une maladie chronique de la langue wallonne.	27
A. Vermer. L'èfant malåde. Romance (dialecte de Beauraing).	32
L. Membre correspondant. — Imitation de l'espagnol (essai d'ortho- graphe wallonne).	35
B. Lè deu mof. Kont.	37
Mélanges. L. P.	39
A. Hock. Premier envoi à la Commission des mélanges. Fête paroissiale de Saint-Pholien.	39
J. Stecher. Deuxième envoi. Kipkap. I. Baligand. II. Li pâcolet. III. Halmette (hamlette).	51
Troisième envoi.	61
Quatrième envoi.	62
Cinquième envoi.	65
Autres communications.	65
H. Forir. A mèceur lè mambor del grantt konfraircie walonte di Lich.	69
J. Stecher. Rapport à la Société. De la carte du pays wallon.	73
Chronique — Glossaires technologiques. — Parole de l'enfant prodigé. — Programme des concours de 1860. — Traduction de l'Évangile saint Mathieu. — Banquets.	79

